

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Fire Sermon

Francesca Haig

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

FRANCESCA HAIG



ILS SONT NÉS ENSEMBLE

FIRE SERMON

ILS MOURRONT ENSEMBLE



FRANCESCA HAIG



ILS SONT NÉS ENSEMBLE

FIRE SERMON

ILS MOURRONT ENSEMBLE



FRANCESCA HAIG

ILS SONT NÉS ENSEMBLE

FIRE

SERMON

ILS MOURRONT ENSEMBLE

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Samuel Loussouarn

hachette
ROMANS

Couverture : © Hachette Romans / Shutterstock

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Samuel
Loussouarn

L'édition originale de ce roman a paru en langue
anglaise
chez HarperVoyager,
an imprint of HarperCollinsPublishers, sous le titre :
FIRE SERMON

© De Tores Ltd. f/s/o Francesca Haig, 2015, pour le
texte.

© Hachette Livre, 2015, pour la traduction
française.

Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-204701-3

*Avec amour et admiration, je dédie ce livre
à mon frère Peter et à ma sœur Clara.
Sachant combien ils comptent à mes yeux,
il n'est pas surprenant que mon premier
roman
parle de frères et sœurs.*

CHAPITRE 1

Je m'étais toujours imaginé qu'ils viendraient me trouver en pleine nuit, mais ce fut sous un soleil écrasant que six hommes apparurent, chevauchant à travers la plaine.

C'était le temps des récoltes ; la colonie tout entière s'était levée aux aurores et travaillerait jusqu'au soir. Sur les terres pauvres accordées aux Omégas, on n'était jamais assuré d'une bonne récolte. Nous sortions d'une saison noire où les pluies diluviennes avaient fait remonter les cendres du Grand Feu à la surface. Le sol souillé avait donné des légumes-racines rabougris, quand il en avait donné. Dans un champ entier, les patates avaient poussé vers le bas. Un petit garçon était mort enseveli alors qu'il creusait pour les déterrer. Le trou n'était pas profond mais les parois argileuses de la brèche avaient cédé et l'enfant avait disparu à tout jamais.

J'avais pensé refaire ma vie ailleurs, malheureusement les autres vallées avaient tout autant souffert de la pluie, et puis aucune colonie n'accueillait d'étrangers en période de disette. Alors j'étais restée sur place et j'avais enduré cette année sombre. Les gens se racontaient leurs histoires sur la sécheresse – le souvenir encore plus sombre de trois années sans récoltes.

Je n'étais qu'une enfant à l'époque, pourtant je n'avais pas oublié le spectacle du bétail affamé, ce troupeau de carcasses émaciées dérivant sur les champs de poussière comme des vaisseaux fantômes. Tout cela remontait à plus de dix ans. *Ça ne pourra pas être pire que les années de sécheresse*, se lançait-on comme un refrain qui, suffisamment répété, deviendrait réalité. Au printemps suivant, nous surveillions de près les pousses dans les champs de blé. Les premières cultures levaient avec ardeur, si bien que les carottes longues et turgescentes que l'on arrachait provoquaient d'intarissables ricanements chez les adolescents les plus jeunes. De mon lopin de terre, j'avais récolté un sac entier d'ail que j'emportais au marché comme on porte un bébé dans les bras. Je passais tout le printemps à observer le blé prendre de la hauteur et de la vigueur dans les champs collectifs. Au dos de ma chaumière, la lavande étourdissait les abeilles ; à l'intérieur, mes étagères ployaient presque sous le poids de la nourriture.

Ils arrivèrent au beau milieu de la saison des récoltes. Mon intuition me le faisait pressentir depuis plusieurs mois, sans que je veuille y prêter attention. Mais, ce jour-là, elle s'était manifestée avec une infinie clarté. Cette perception si soudaine, si intense, il me serait impossible de la décrire à qui n'est pas devin. J'avais ressenti un changement – comme quand un nuage passe devant le soleil ou que le vent tourne. Je m'étais redressée sans lâcher ma faux et j'avais regardé vers l'extrémité sud de la colonie. Quand les premiers cris s'étaient élevés, je courais déjà à grandes enjambées. Lorsque les hurlements s'étaient intensifiés et que les six cavaliers étaient apparus lancés au galop, tout le monde s'était mis à courir – il n'était pas rare que des Alphas fassent des rafles dans les colonies omégas, pillant tout ce qui pouvait avoir de la valeur. Moi, je savais ce qu'ils cherchaient.

Je savais aussi qu'il était inutile de fuir, que j'aurais dû écouter ma mère quand, six mois auparavant, elle m'avait mise en garde. J'avais beau plonger sous la clôture et piquer un sprint vers les rochers qui marquaient la lisière nord de la colonie, je savais pertinemment qu'ils m'auraient.

C'est à peine s'ils ralentirent pour m'attraper. L'un d'eux me souleva tandis que je courais, et je sentis le sol se dérober sous mes pieds. D'un coup sur le poignet, il fit voler la faux hors de ma main, puis il me jeta sur la selle, devant lui. J'avais le ventre contre le garrot du cheval, la tête et les pieds dans le vide, je bringuebalais de part et d'autre de l'animal. Me débattre n'arrangeait rien. C'était comme éperonner la monture, et elle accélérait de plus belle. À chaque foulée, je rebondissais – des secousses plus douloureuses encore que le coup reçu au poignet. La main puissante du cavalier était posée sur mon dos, et je sentais son corps peser sur le mien, cette charpente d'homme qu'il penchait en avant pour presser le cheval. J'ouvris les yeux, mais, en voyant le spectacle sens dessus dessous du galop – les sabots qui fouettaient la terre, le sol qui défilait à toute vitesse –, je les refermai aussitôt.

Alors que nous semblions ralentir et que j'osais enfin rouvrir les yeux, je sentis la pointe d'une lame contre mon dos.

— On a ordre de ne pas te tuer. Ton jumeau a même exigé qu'on ne t'assomme pas. Mais, en dehors de ça, si tu nous poses le moindre problème, on n'hésitera pas à prendre les mesures qu'on juge appropriées. Comme te couper un doigt, pour commencer. Et crois-moi quand je te dis que ça fera mal ; je ne suis pas minutieux et je n'arrêterai pas le cheval pour t'amputer en douceur. Compris, Cassandra ?

J'essayai de répondre « oui » mais, à bout de souffle, je n'émis qu'un

grognement.

Puis nous reprîmes la route. Le galop, les secousses, la tête en bas : il n'en fallut pas plus pour me donner une forte nausée dont les bottes du cavalier firent les frais, à ma grande satisfaction. Lui ne vomit rien d'autre que des jurons ! Il immobilisa sa monture, me releva à la verticale, puis il passa une corde autour de mon buste, me ligotant les bras le long du corps. À califourchon devant lui, enfin redressée, je sentis le sang qui battait mes tempes circuler à nouveau vers le bas du corps et desserrer son étreinte migraineuse. J'avais les bras entaillés par la corde, mais au moins elle me stabilisait sur le cheval, car l'homme la tenait d'une poigne de fer. Nous voyageâmes ainsi toute la journée. À la tombée de la nuit, entre chien et loup, nous fîmes une courte halte pour manger. Un des hommes me tendit du pain, mais je ne pus rien avaler d'autre que quelques gorgées d'eau. Elle était chaude et avait l'odeur de moisi de la gourde. Puis on me remit en selle avec un autre homme ; comme il montait derrière moi, son épaisse barbe noire me piquait la nuque. Il me mit un sac sur la tête, mais ça ne changeait pas grand-chose car il faisait déjà nuit.

Je pressentis une ville au loin, et ce bien avant que les fers des chevaux ne résonnent d'un bruit métallique, m'indiquant que nous avions rejoint les rues pavées de la cité. À travers la toile de jute qui me cachait les yeux, je me mis à distinguer des lueurs de plus en plus denses. Je percevais la présence de gens autour de moi – ils étaient plus nombreux qu'à Haven un jour de marché, j'en devinais des milliers. La route devint plus pentue et nous ralentîmes. Les sabots battaient le pavé à la cadence du pas, et puis plus rien. Nous nous étions arrêtés. Là, je fus jetée à un autre homme comme un vulgaire sac de patates. Il me traîna dans son sillage, de porte en porte, pendant de longues minutes. À peine franchissions-nous un seuil qu'on fermait déjà le verrou derrière nous dans un claquement sec, comme un coup qu'on m'assénait sans même me toucher.

Au bout d'un long dédale, on me jeta sur une surface molle et j'entendis le glissement d'une lame. C'était le son froid d'un couteau que l'on sort du fourreau. Je n'eus pas le temps de crier que la corde qui me ligotait glissait déjà le long de mes bras, coupée d'un geste vif. Je sentis des doigts autour de mon cou, et on m'arracha le sac que j'avais sur la tête – avec tant de force que la toile rugueuse me griffa le bout du nez. Je regardai autour de moi et me découvris affalée sur un lit exigu, dans une petite pièce sans fenêtre. C'était une cellule, dont l'homme au couteau verrouillait déjà la lourde porte en métal. Ma cellule.

Effondrée sur le lit, un goût de boue et de vomi dans la bouche, je

m'autorisai enfin à fondre en sanglots. Je pleurais pour moi mais aussi pour mon jumeau, pour l'homme qu'il était devenu.

CHAPITRE 2

Les mois défilèrent sans que rien ne change. Chaque matin, j'étais soulagée de quitter mon sommeil torturé pour me retrouver à l'abri dans le confinement de ma cellule. Le gris de la pièce, la familiarité rassurante des murs immobiles et sévères, tout ça était à mille lieues de l'onde de feu démesurée qui se déployait dans mes rêves.

Il n'y avait pas de récit écrit sur le Grand Feu, pas d'image. À quoi bon le raconter ou le dessiner puisqu'on en lisait les stigmates partout ? On le distinguait encore, quatre cents ans après qu'il eut tout détruit, visible dans chaque falaise écroulée, chaque plaine brûlée et chaque rivière engorgée par une vase de cendres. Sur chaque visage également.

On raconte qu'il y avait eu des sermons parlant d'une tempête de flammes et de la fin du monde bien avant que les événements ne se produisent. Triste ironie, c'est le feu lui-même qui avait délivré l'ultime sermon de l'humanité en s'abattant sur terre.

La plupart des survivants en étaient sortis sourds et aveugles. Beaucoup s'étaient retrouvés seuls – s'ils racontaient leur histoire, il n'y avait que le vent pour les écouter. Quand bien même ils auraient eu des compagnons d'infortune, ils n'auraient pas su trouver les mots pour décrire le moment où tout avait basculé : la couleur insaisissable dont le ciel s'était teinté, le rugissement assourdissant qui avait marqué la fin du monde connu. S'efforçant de dépeindre le Grand Feu, les survivants se seraient découverts aussi démunis que moi, au cachot, dans un entre-deux nébuleux où les mots manquaient et où le son émergeait à peine.

Le Grand Feu eut l'effet d'une déflagration chronologique. Après le passage de son souffle incendiaire, le temps fut irrévocablement scindé en deux ères : l'Avant et l'Après. Quand je suis née, dans l'Après, la scission remontait à plusieurs siècles et il ne restait aucun survivant, aucun témoin vivant de ce lointain épisode. Les devins comme moi pouvaient entrevoir des images de la catastrophe. Elles nous apparaissaient par bribes, juste avant notre réveil. Parfois, elles surgissaient alors que nous étions éveillés, profitant d'un battement de paupières pour nous révéler une vision fulgurante de l'apocalypse : un

éclair de feu et l'horizon qui se consume comme du papier.

Seuls les bardes transmettaient encore la mémoire du Grand Feu. Quand j'étais petite, un barde s'arrêtait au village chaque automne. Dans son répertoire, une chanson en particulier m'avait marquée. Elle racontait qu'il y avait des nations étrangères de l'autre côté de la mer, qu'elles avaient lancé la flamme qui s'était abattue du ciel, provoquant la radiation et le Long Hiver. Je devais avoir huit ou neuf ans quand, au marché de Haven, Zach et moi avions écouté un barde encore plus âgé que celui de notre village. Sous sa chevelure blanche comme le gel, il avait chanté la même mélodie, mais avec des paroles différentes. Le refrain sur le Long Hiver était identique. Ce qui changeait, c'est qu'il n'était plus fait mention des autres nations. Les couplets ne décrivaient rien d'autre que le feu, et comment il avait tout embrasé.

J'avais demandé des explications à mon père, lui secouant le bras avec impatience. Il m'avait retourné un haussement d'épaules, puis il avait avancé qu'il y avait plein de versions de cette chanson. Un couplet de plus ou de moins, quelle différence ? Si jadis il avait existé d'autres territoires, au-delà des mers, ils avaient été rayés de la carte et de la mémoire des marins. Les bruits qui couraient parfois au sujet de l'Ailleurs, ces pays situés de l'autre côté de l'océan, n'étaient que des on-dit. Il ne fallait pas y prêter attention, pas plus qu'aux rumeurs qui circulaient au sujet d'une île où les Omégas vivaient libérés du joug alpha. Prendre le risque d'en parler, c'était s'exposer à un terrible châtement public – coups de fouet ou tout autre supplice –, comme cet Oméga qui avait fini cloué au pilori, sous un soleil torride, jusqu'à ce que sa langue pende de sa bouche, toute craquelée et semblable à une vieille peau de lézard.

« Ne posez pas de questions, répétait notre père, ni sur l'Avant, ni sur l'Ailleurs, ni sur cette prétendue île. Les gens de l'Avant se posaient trop de questions, ils fouinaient trop loin, et regardez ce que ça leur a coûté ! Le monde d'aujourd'hui, le seul que nous connaissons jamais, se limite à ce que vous en savez déjà : il est bordé par la mer au nord, à l'ouest et au sud ; les Terres Brûlées sont à l'est. » Peu importait d'où le Grand Feu était venu. Tout ce qui comptait, c'est qu'il était venu. Il appartenait à un passé lointain, et demeurerait aussi mystérieux que l'Avant auquel il avait mis fin. De ces temps anciens ne subsistaient que ruines et rumeurs.

Au cours de mes premiers mois de captivité, on me faisait parfois cadeau d'un peu de ciel. Toutes les deux à trois semaines, en compagnie d'autres prisonniers omégas, j'étais escortée en haut des remparts pour avaler un grand bol d'air frais et faire un peu d'exercice physique. Nous y allions par groupes de trois, surveillés par un contingent de gardes au moins aussi nombreux. Ils nous avaient à l'œil – s'appliquant à nous tenir éloignés les uns des autres, mais surtout à l'écart des murs crénelés qui surplombaient la ville en contrebas. Lors de ma première sortie, j'avais appris à ne pas m'approcher des autres détenus, et surtout à ne pas leur parler. Mais ce jour-là, tandis que nous nous faisons escorter, l'un des gardes pesta sur la lenteur d'une prisonnière à la chevelure pâle. Il lui manquait une jambe et elle sautillait tant bien que mal. « J'irais plus vite si vous ne m'aviez pas confisqué ma canne », fit-elle remarquer. Les geôliers ne répondirent rien, et elle leva les yeux vers moi. Sur son visage, il n'y avait même pas l'ébauche d'un sourire, mais j'y lus la première once de chaleur humaine depuis mon arrivée dans les Chambres de Détention. Sur les remparts, je tentai de me glisser suffisamment près d'elle pour lui chuchoter quelques mots. Trois bons mètres nous séparaient encore lorsque les gardes me saisirent à bras-le-corps pour me plaquer violemment contre un mur, m'écrasant le dos contre la pierre. Ils me traînèrent jusque dans ma cellule, et l'un d'eux me cracha au visage. « Interdiction de se parler, dit-il. Et interdiction de se regarder aussi, compris ? » Je m'en étais sortie à bon compte, mais je ne revis plus jamais la femme.

Un mois après cet épisode, peut-être plus, on m'accorda de nouveau une sortie sur les remparts. Ce fut aussi la dernière, pour moi comme pour les autres. Je me tenais près de la porte, laissant mes yeux habitués à la lumière synthétique se faire aux reflets du soleil sur la pierre. Deux gardes bavardaient discrètement à ma droite. À six enjambées sur ma gauche, un autre garde était dos au mur. Un Oméga déambulait face à lui. Il avait visiblement été incarcéré plus longtemps que moi dans les Chambres de Détention. Sa peau, qui autrefois devait être foncée, était désormais grisâtre. Depuis que nous étions sur les remparts, il faisait des allers-retours dans un même petit périmètre, traînant sa jambe tordue. En dépit de l'interdiction de parler, il marmonnait des nombres que je discernais parfois : *deux cent quarante-sept, deux cent quarante-huit*.

Il était de notoriété publique que souvent les devins finissaient par perdre la tête – au fil des années, notre cerveau se faisait consumer par tous les flashes qui nous parvenaient. Mais l'Oméga qui faisait les cent pas n'était pas devin, c'était seulement quelqu'un qui était resté trop longtemps dans les Chambres de Détention. La démence guettait

tout le monde dans cette prison. Quelles étaient les chances pour que je m'en sorte, entre les visions qui m'assaillaient la nuit et les murs qui me confinaient le jour ? Je me donnais un an ou deux avant de peut-être ressembler à cet homme qui comptait soigneusement ses pas, comme si la rigueur des chiffres pouvait remettre de l'ordre dans son esprit détraqué.

En plus de l'Oméga qui délirait, il y avait un troisième détenu sur les remparts – une prisonnière à qui il manquait un bras. Elle avait les cheveux noirs, le visage enjoué, et peut-être quelques années de plus que moi. C'était la deuxième fois que nous nous retrouvions ensemble lors d'une sortie, et j'avais en tête de lui parler, de lui faire un signe. Je contemplais la vue qui s'étendait par-delà les remparts, comme si de rien n'était, me gardant bien d'éveiller le moindre soupçon. J'étais trop loin du parapet pour observer la ville qui se déployait en bas, au pied des hautes murailles, et l'horizon était en partie dissimulé, rogné par les créneaux. J'apercevais surtout les lointaines collines que la distance effaçait presque. Elles se dessinaient à bonne distance de l'imposante montagne contre laquelle ma triste forteresse était dressée.

L'Oméga cessa soudainement de compter ses pas. Tandis que je tournais la tête vers lui afin de voir ce qui se passait, il se ruait déjà sur la femme pour l'étrangler. N'ayant qu'un bras, la gorge prise, elle ne put ni le repousser ni crier à l'aide. Je me précipitai à son secours en même temps que les gardes. Ils les atteignirent avant moi, les séparèrent en quelques secondes, mais il était déjà trop tard.

J'avais fermé les yeux pour m'épargner la vue de son corps étendu face contre terre, sa tête vrillée sur le côté selon un angle improbable. Mais, pour un devin, impossible de se réfugier derrière des paupières closes. Dans le tourment de mes pensées, je vis ce qui s'était passé au moment précis où elle était morte : à trente mètres au-dessus de nous, dans une pièce de la forteresse, un verre de vin s'était brisé sur le sol, maculant de rouge un marbre éclatant. Un homme en veste de velours était tombé à la renverse, puis il s'était redressé à genoux avant de mourir en se tenant le cou.

Après ces événements, il n'y eut plus de promenade sur les remparts. Parfois, je croyais entendre l'Oméga délirant crier et cogner sur les murs, mais ce n'était rien qu'un bruit sourd, un lointain battement dans la nuit. Je ne sus jamais si c'était une perception auditive ou bien intuitive.

Il ne faisait presque jamais noir dans ma cellule. Suspendue au plafond, une boule en verre diffusait une lumière blafarde. Elle était constamment allumée et émettait un léger bourdonnement – un son si

faible que je me demandais parfois si ce n'étaient pas juste mes oreilles qui sifflaient. Je passai mes premiers jours de captivité à regarder la boule avec nervosité. Je m'attendais à ce qu'elle se consume jusqu'à s'éteindre, me laissant dans l'obscurité la plus totale. Sauf qu'elle était bien différente d'une bougie ou d'une lampe à huile. Déjà, la lumière qu'elle diffusait était plus froide et ne variait jamais d'intensité. Elle brillait d'un éclat sans vie, ne vacillant jamais, faiblissant seulement toutes les deux à trois semaines. Là, pendant quelques secondes, elle chancelait avant de disparaître, me laissant dans un abîme enténébré. Heureusement, ça ne durait jamais bien longtemps. La lumière revenait toujours, après quelques clignotements, comme le dormeur cligne des yeux au réveil. J'appris à aimer ces pannes qui me plongeaient dans le noir. C'étaient les seuls moments où la boule de verre interrompait son incessante veille sur moi.

Je me disais que les coupures étaient causées par ce qu'on appelait l'Électrique. J'en avais entendu parler : c'était une forme de magie, la clé de la technologie de l'Avant. Je ne savais pas grand-chose à propos de l'Électrique, mais c'était supposé avoir disparu aujourd'hui. Toute machine qui avait miraculeusement survécu au Grand Feu avait été démolie dans les purges – lorsque les survivants avaient détruit les vestiges de la technologie responsable du chaos. Tout ce qui rappelait l'Avant était tabou – surtout les machines – et quiconque brisait ce tabou encourait une lourde peine. Notre monde brûlé et les difformités des Omégas étaient nos rappels quotidiens à une loi simple : ne pas exhumer l'Avant.

Mais voilà qu'une machine – un procédé issu de l'Électrique – pendait au plafond de ma cellule. Elle n'évoquait en rien les machines puissantes et terrifiantes dont les gens parlaient en cachette. C'était juste une boule de verre, de la taille d'un gros bulbe d'oignon, qui propageait de la lumière depuis le plafond. Je ne me lassais pas de regarder le nœud qui brillait intensément en son milieu – un éclat blanc immuable, comme une étincelle du Grand Feu qu'on aurait capturée. Je le fixais parfois si longtemps que, quand je fermais les yeux, sa lueur persistait derrière mes paupières closes. J'étais fascinée – et même effrayée, les premiers jours – par cette boule de lumière, tremblant à l'idée qu'elle puisse exploser à chaque instant.

Quand je la regardais, j'étais assaillie non seulement par la peur du tabou, mais aussi par ce que ça impliquait pour moi d'en être témoin. S'il était ébruité que le Conseil brisait le tabou, il s'ensuivrait une nouvelle purge. Les machines inspiraient une terreur encore trop viscérale pour que les gens tolèrent l'idée qu'on puisse à nouveau y recourir. Sans appel, la boule de lumière me condamnait à la

perpétuité : maintenant que je l'avais vue, on ne pouvait plus me laisser sortir de prison.

Dans mon cachot, la vue du ciel me manquait plus que tout au monde. Il n'y avait pas de fenêtre – seulement une étroite bouche d'aération qui laissait entrer un filet d'air frais, mais jamais le moindre rayon de soleil. Je mesurais le temps qui passait au rythme des repas qu'on glissait deux fois par jour par une fente découpée dans la porte.

À mesure que les mois s'écoulaient depuis mon ultime visite sur les remparts, je ne me représentais plus le ciel que d'une manière imparfaite. Ça me rappelait les histoires sur le Long Hiver : après le Grand Feu, il flottait tellement de cendres dans l'air qu'on ne vit plus le ciel des années durant. On dit même que les enfants nés à cette période ne virent jamais le moindre bout de ciel. Je me demandais s'ils avaient cru à son existence, et si imaginer le ciel était pour eux un acte de foi, comme ça l'était devenu pour moi.

Compter les jours était mon seul moyen de garder la notion du temps, mais plus je les additionnais, plus ça se transformait en un supplice quotidien. Je ne comptais pas le nombre de jours qui me séparaient de ma libération : le total ne faisait que grimper, et avec lui montait le sentiment d'être en suspens, de flotter dans un monde fait de pénombre et de solitude.

Depuis que les sorties sur les remparts avaient cessé, ma vie n'était plus ponctuée que par les visites d'une femme appelée Le Confesseur. Tous les quinze jours, elle venait m'interroger à propos de mes visions. Les autres Omégas ne recevaient la visite de personne – mais, rien que de penser au Confesseur, je me demandais si je n'étais pas plus à plaindre qu'eux.

*

On raconte que les jumeaux sont apparus au bout des deuxième et troisième générations de l'Après. Pendant le Long Hiver, on n'avait dénombré aucun jumeau. De toute façon, il y avait peu de naissances et les nourrissons mouraient rapidement. C'était le temps des bébés infirmes et informes – des nouveau-nés qui ne ressemblaient à rien de connu. Seuls quelques-uns survivaient, et rares étaient ceux qui, à l'âge adulte, pouvaient se reproduire. L'extinction de l'humanité semblait proche.

Au début, alors qu'on repeuplait à grand-peine, on avait dû se réjouir de cette arrivée massive de jumeaux – tous ces bébés qui

venaient au monde, et normaux pour la moitié d'entre eux. C'était toujours un garçon et une fille. Dans chaque paire, il y en avait un qui était parfait : non seulement bien formé, mais aussi en bonne santé et plein de vigueur. Malheureusement, il fallut se rendre à l'évidence d'un inévitable déséquilibre. Le prix à payer pour chaque bébé parfait était l'anomalie de son jumeau. La maldonne prenait des formes différentes : le jumeau avait un membre atrophié, ou un membre en moins, parfois même en trop – un œil en plus, un œil manquant, un œil masqué derrière une paupière cousue. On les appelait les Omégas ; ils étaient les alter ego honteux des Alphas. Les Alphas les considéraient comme des mutants, comme la plaie qui leur empoisonnait déjà la vie dans le ventre de leur mère. La mutation était un contrecoup du Grand Feu tristement réservé aux Omégas, un lourd fardeau dont les Alphas ne portaient pas leur part.

Ils n'en étaient cependant pas totalement libérés. Bien que les différences entre deux jumeaux aient été visibles, un lien invisible les unissait – un lien qui se manifestait indéfectiblement, sans qu'on puisse en percer le mystère.

D'abord, on mit ça sur le compte du hasard, une pure coïncidence. Mais, progressivement, la réalité des faits ne laissa plus de place au doute et on dut se rendre à l'évidence : les jumeaux naissaient ensemble et ils mouraient ensemble. Où qu'ils se trouvent et quelle que soit la distance qui les séparait, quand l'un des deux mourait, l'autre mourait aussi.

C'était pareil en cas de douleur intense ou de maladie sérieuse ; le mal d'un jumeau affectait l'autre. Si un Alpha avait une forte fièvre, elle montait rapidement chez son jumeau oméga ; si un Oméga se faisait assommer, son homologue alpha perdait également connaissance, même s'il était à des milliers de kilomètres. Toutefois, une infime blessure ou une petite maladie ne se transmettait pas à l'autre – il fallait que la douleur soit suffisamment sévère. Ainsi, au beau milieu de la nuit, un jumeau pouvait se réveiller en criant et savoir que son alter ego venait tout juste de se blesser.

Quand il fut avéré que les Omégas étaient stériles, on supposa qu'à terme ils disparaîtraient de la surface de la Terre, faute de pouvoir engendrer une descendance. On ne les considérait plus que comme un fléau passager, un réajustement nécessaire après le Grand Feu. Pourtant, chaque nouvelle génération était semblable à la précédente : des jumeaux toujours, un Alpha et un Oméga, invariablement. Seuls les Alphas étaient féconds, mais, quand ils faisaient un bébé, celui-ci venait au monde avec son double.

À notre naissance, Zach et moi étions aussi parfaits l'un que l'autre.

Nos parents avaient certainement compté et recompté nos doigts, nos orteils, tous nos membres. Tout était à sa place. J'imagine leur incrédulité, car aucun enfant n'échappait au phénomène de dissociation entre Alpha et Oméga. Aucun. Inévitablement, l'un des deux jumeaux se révélait différent. Il y avait des cas où l'anomalie était décelée tardivement chez l'Oméga : une jambe qui ne grandissait pas dans les mêmes proportions que l'autre, une surdité qui passait inaperçue dans la prime enfance, un bras qui se révélait frêle ou rachitique. Il y avait aussi les rumeurs persistantes sur ces rares enfants dont la différence n'était pas physique : celle du garçon qui paraissait tout ce qu'il y a de plus normal jusqu'au jour où il s'était précipité hors de chez lui en hurlant, seulement quelques minutes avant que le toit de la chaumière s'effondre sans crier gare ; ou encore celle de la fille qui pleurait la mort du chien du berger une semaine avant qu'il se fasse écraser sous les roues d'un chariot venu du village voisin. C'étaient les Omégas dont la mutation était invisible : les devins. Ils étaient peu nombreux – pas plus d'un sur mille.

Tout le monde connaissait le devin qui venait chaque mois au marché de Haven, la grande ville située non loin de la rivière. Bien que les Omégas n'aient pas été autorisés à se rendre au marché des Alphas, sa présence était depuis longtemps tolérée. Il rôdait à l'arrière des étals, derrière les cageots empilés et les monticules de légumes gâtés. Quand je fus en âge d'aller au marché, il était déjà vieux, mais il exerçait toujours son savoir-faire. Il se faisait payer une pièce de bronze la prédiction : les fermiers lui demandaient quels caprices le ciel leur réservait pour la saison à venir ; la fille d'un marchand pouvait s'enquérir sur son futur époux. Il était toujours très bizarre, grommelant pour lui-même une incantation sans fin. Un jour que Zach et moi passions devant lui en compagnie de Papa, il hurla : « Le feu ! Encore le feu ! » Autour, les marchands restèrent impassibles derrière leur étal – habitués, semble-t-il, à ces accès de folie. C'était le lot commun des devins : les visions du Grand Feu se propageaient dans le cerveau comme un incendie, et les revivre constamment ne laissait que peu d'espoir d'en sortir sain d'esprit.

Je ne me souviens plus du moment où j'ai pris conscience de ma propre différence, mais j'étais suffisamment grande pour savoir que je devais absolument la dissimuler aux yeux des autres. Au cours de mes jeunes années, je ne me rendis compte de rien, et mes parents non plus. Quel enfant ne se réveille pas au beau milieu de la nuit en hurlant, victime d'un cauchemar ?

Il me fallut du temps pour comprendre que mes rêves avaient quelque chose de bien singulier : quand je rêvais du Grand Feu, il m'apparaissait avec un réalisme confondant ; si j'imaginais une

tempête dans mon sommeil, elle s'abattait la nuit suivante.

Surtout, je voyais dans mes songes une quantité de détails et de lieux qui échappaient à ma connaissance du monde, à ce village où j'avais grandi – cette quarantaine de maisons de pierre groupées autour de la place centrale, avec un puits qui se dressait au milieu, bordé par une pelouse verdoyante. J'avais passé toute ma vie dans cette vallée sans rien connaître d'autre, pourtant mes rêves n'étaient que paysages inconnus et visages étrangers. Ils me montraient des forteresses dix fois plus imposantes que notre humble maison avec son sol en terre battue et ses poutres basses, des villes où une foule de gens affluait dans des rues plus larges que notre rivière.

À l'âge où je commençai à me questionner sur mes rêves, j'étais assez grande pour comprendre que Zach dormait, quant à lui, d'un sommeil paisible. Dans le petit lit que nous partagions encore, j'appris à me recoucher sans faire de bruit, et à calmer ma respiration lorsqu'elle s'était emballée. Si une vision m'apparaissait en pleine journée, surtout l'éclair rugissant du Grand Feu, je contenais mes larmes.

La première fois que Papa nous avait emmenés à Haven, j'avais tout de suite reconnu la place du marché, animée comme dans mes rêves. La vue m'était familière, mais pas pour Zach. Il s'était arrêté, abasourdi, et avait agrippé la main de Papa. J'avais immédiatement imité mon frère afin de sauver les apparences.

Nos parents n'avaient d'autre choix que de prendre leur mal en patience. Comme tous les parents, ils n'avaient installé qu'un seul lit d'enfant pour leurs jumeaux, s'attendant à abandonner l'un de nous dès que nous serions dissociés. À nos trois ans, Zach et moi restions obstinément indissociés, alors notre père avait entrepris de nous fabriquer un grand lit chacun.

Les années qui suivirent, lorsque je m'allongeais sur ce lit irrégulier et que j'entendais craquer son bois mal assemblé, je revoyais l'expression qui émanait du visage de mon père le jour où, dans cette chambre, il avait installé les lits jumeaux, les écartant aussi loin l'un de l'autre que les murs le permettaient.

Papa et Maman ne nous adressaient presque plus la parole. C'étaient les années de sécheresse – tout était soumis au rationnement, et il me semblait que la parole aussi était devenue une denrée rare. Dans notre vallée, la rivière s'était rétrécie en un maigre filet d'eau et son lit se dévoilait à ciel ouvert, craquelé comme une vieille poterie. Même dans notre village prospère, on manquait de tout. Les deux premières années, les récoltes n'étaient pas bonnes. Au bout de la troisième

année sans pluie, il ne poussa plus rien. Nous vivions sur nos économies. Les terres érodées se réduisaient à des champs de poussière. Les bêtes mouraient de faim car on ne trouvait plus de nourriture pour elles, quand bien même on avait de quoi la payer.

On disait que, plus à l'est, c'étaient les gens qui mouraient de faim. Le Conseil avait envoyé des patrouilles dans chaque village alpha pour endiguer la vague de pillages perpétrés par les Omégas affamés. Cet été-là, on avait même érigé un mur fortifié autour de Haven, comme dans la plupart des grandes villes alphas. Mais, au cours de ces années de sécheresse, les seuls Omégas que j'avais aperçus semblaient inoffensifs. Ils passaient parfois à proximité de notre village pour rejoindre les refuges, tous si maigres et fatigués qu'il était difficile de voir en eux une quelconque menace.

Même après la fin de la sécheresse, les patrouilles du Conseil étaient restées en place. Maman et Papa n'avaient pas non plus relâché leur vigilance, guettant avec impatience le moindre détail qui aurait permis de nous dissocier, Zach et moi. Dès qu'une différence infime apparaissait entre nous, elle était aussitôt examinée. Je me souviens d'un épisode où nous devons avoir six ou sept ans. Nous venions de contracter une pneumonie. J'avais surpris une longue conversation entre mes parents ; ils se demandaient qui était tombé malade le premier. À travers le plancher de notre chambre, j'entendais la voix sonore de mon père qui montait de la cuisine. Il était catégorique : j'avais montré des signes de rougeur la nuit d'avant, dix bonnes heures avant que la fièvre nous réveille, mon frère et moi, et que notre température grimpe à l'unisson.

Ce jour-là, j'avais réalisé que, si Papa était distant envers nous, c'était parce qu'il était soupçonneux et non pas parce qu'il était ronchon de nature. J'avais également compris que, si maman veillait constamment sur nous, ce n'était pas par dévotion maternelle. Zach avait pris l'habitude d'accompagner Papa toute la journée – au puits, aux champs, à la grange. Au fur et à mesure que nous grandissions, Papa était devenu ombrageux et méfiant en notre compagnie, et il s'était mis à chasser Zach quand celui-ci le suivait, lui criant de rentrer à la maison. Mais rien n'y faisait, Zach trouvait toujours une excuse pour rester près de lui. Par exemple, si Papa moissonnait dans le champ de maïs, Zach avait soudainement envie de réparer la barrière de la parcelle voisine. Il se maintenait à bonne distance de notre père, mais il le suivait comme son ombre – une ombre projetée étrangement à l'écart.

La nuit, quand nous étions couchés et que Papa et Maman parlaient de nous dans la cuisine, je fermais les yeux de toutes mes forces,

comme si ça pouvait m'isoler des voix qui se glissaient entre les lattes du plancher. J'entendais aussi Zach qui était dans son lit, de l'autre côté de la pièce : quelques légers mouvements, une respiration paisible. Je ne savais pas s'il dormait ou s'il faisait juste semblant.

*

— Il y a du nouveau dans tes visions ?

J'examinai le plafond gris de ma cellule pour éviter le regard du Confesseur. Elle posait toujours ses questions avec une forme de détachement, en donnant l'impression qu'elle connaissait déjà la réponse. Mais j'ignorais ce qu'elle savait réellement. Tout comme elle, je savais ce que c'était d'entrevoir les pensées des autres ou de se faire réveiller par des souvenirs qui n'étaient pas les siens. Sauf que Le Confesseur n'était pas que clairvoyante : elle canalisait son pouvoir pour en faire ce qu'elle voulait. Chaque fois qu'elle me rendait visite dans ma cellule, je sentais son esprit tourner autour du mien comme autour d'une proie. Jusqu'à ce jour, j'avais toujours refusé de lui parler, mais je ne savais jamais vraiment si je parvenais à être insondable.

— J'ai vu le Grand Feu. Rien de bien nouveau.

Elle joignit les mains, puis elle reprit :

— Dis-moi quelque chose que tu ne m'as pas déjà dit vingt fois.

— Il n'y a rien à raconter. Il n'y a que le Grand Feu.

Je scrutai son visage, tentai de percer ses pensées, mais ça ne me révéla rien de ce qu'elle savait. Je manque d'entraînement, pensai-je. De toute façon, Le Confesseur était indéchiffrable. J'essayai de me concentrer. Son visage était presque aussi pâle que le mien après ces longs mois d'emprisonnement. Comme tous les mutants, elle portait le symbole oméga en plein milieu du front. Mais la marque distinctive des Omégas était plus visible chez elle que chez les autres – le stigmate rouge tranchait avec ses traits impassibles, et avec son faciès aussi lisse qu'un galet poli par la rivière. Difficile de lui donner un âge. À première vue, elle paraissait aussi âgée que Zach et moi. Toutefois, il me semblait qu'elle avait trente ou quarante ans de plus que nous : on le devinait à son regard intense où se lisaient de puissants pouvoirs.

— Zach te demande de m'aider.

— Alors dites-lui de venir me voir directement.

Le Confesseur se mit à rire.

— Les gardes m'ont dit que tu criais son nom au cours de tes premières semaines ici. Après ces longs mois passés au cachot, tu t'imagines toujours qu'il va venir ?

— Il viendra, répondis-je. Tôt ou tard, il viendra.

— Tu m'as l'air bien sûre de toi, Cassandra, dit-elle en penchant légèrement la tête. Es-tu certaine de vouloir le voir ?

Je ne lui expliquai jamais que ce n'était pas une question de volonté, pas plus qu'une rivière ne veut couler jusqu'à la mer. Comment expliquer que c'était lui qui avait besoin de sa sœur, lui qui était dehors tandis que moi j'étais enfermée dans cette cellule ?

J'essayai de changer de sujet.

— Je ne sais pas ce que vous cherchez, lançai-je. Ni même ce que vous attendez de moi.

Elle leva les yeux au ciel.

— Tu es comme moi, Cass. Ce qui veut dire que je sais très bien ce dont tu es capable, même si tu refuses de l'admettre.

J'adoptai une autre stratégie en tentant une concession :

— Il revient plus souvent dans mes rêves, le Grand Feu.

— Désolée, mais je doute que tu aies quelque information précieuse à nous révéler sur un événement vieux de quatre cents ans.

Je sentis son esprit inquisiteur au seuil du mien – un corps étranger qui m'examinait. C'était comme se faire ausculter par un inconnu. J'essayai de me faire aussi impénétrable qu'elle, de verrouiller mon esprit.

Le Confesseur finit par s'asseoir.

— Parle-moi de l'île.

Elle avait prononcé ces mots doucement, mais le choc n'en fut pas moins rude. Je dus cacher ma surprise d'avoir été si facilement percée à jour.

J'avais commencé à voir l'île quelques mois auparavant, après la dernière sortie sur les remparts. Au départ, j'avais eu des doutes sur ces visions. Le ciel et la mer qui m'apparaissaient momentanément étaient-ils un fantasme ? Ces grands espaces étaient-ils une réponse inconsciente à ma réalité quotidienne, qui se limitait à quatre murs gris, un lit exigu et une chaise ? Mais les visions revenaient sans cesse, toujours plus détaillées et cohérentes, et je me rendis à l'évidence : ce

que je voyais était bien réel, et il ne faudrait jamais en parler. Après que Le Confesseur m'eut donné la parole, l'écho de ma respiration résonna étrangement fort dans le silence pesant de la cellule.

— Moi aussi j'ai vu l'île, reprit-elle. Maintenant, parle-moi.

Quand son esprit sondait le mien, j'étais mise à nu. Un peu comme quand Papa dépouillait un lapin au moment où il ôtait la peau de l'animal, exposant les entrailles à l'air libre.

J'essayai de barricader mon esprit. Je devais empêcher Le Confesseur d'accéder à mes visions de l'île : une ville tapie dans le cratère d'un volcan éteint, des versants pentus où des maisons se hissaient les unes sur les autres, une mer d'un gris profond qui s'étendait de toutes parts, balafrée par des récifs tranchants. Voyant toutes ces images défiler – elles qui m'étaient apparues tant de fois dans mes rêves –, je m'efforçai de les garder secrètement à l'abri dans ma tête, de la même manière que l'île gardait la ville secrète en son sein, la couvant dans son cratère.

Je me tenais debout dans la cellule. Sans sourciller, je lançai :

— Il n'y a pas d'île.

Le Confesseur s'était levée.

— Je l'espère pour toi, conclut-elle.

*

À mesure que nous grandissions, nos parents ne relâchaient pas leur surveillance à mon égard, et Zach se montrait aussi zélé qu'eux en la matière. Pour lui, chaque jour passé à attendre notre dissociation était un jour de plus où on le soupçonnait d'être un Oméga, l'empêchant de prendre la place qui lui revenait dans la société alpha. Ainsi indissociés, Zach et moi vivions en marge du reste du village. Quand les autres enfants étaient à l'école, nous étudions tous deux à la table de la cuisine. Quand ils jouaient tous ensemble au bord de la rivière, nous jouions à deux. Parfois, nous les suivions à bonne distance, copiant leurs jeux. Nous nous tenions loin d'eux pour éviter qu'ils ne nous crient dessus ou qu'ils ne nous jettent des pierres, si loin que nous n'entendions que des bribes de leurs comptines. De retour chez nous, nous tentions de les réciter, bouchant les trous avec des paroles inventées. Nous évoluions dans une sphère de suspicion, en orbite autour du village. Aux yeux des gens, nous étions des bêtes curieuses ;

mais plus le temps passait, plus nous devenions des créatures hostiles.

Au début, quand nous apparaissions, ils chuchotaient en nous observant du coin de l'œil. Et puis, un jour, les chuchotements avaient cédé la place à des vociférations : *Poison. Monstre. Imposteur.* Ne sachant pas qui, de Zach ou de moi, était dangereux, ils nous méprisaient autant l'un que l'autre.

Chaque fois que des jumeaux naissaient au village et qu'ils étaient ensuite dissociés, notre état de paire indissociée devenait plus manifeste. Je me souviens encore du fils oméga de nos voisins, Oscar, né avec une jambe qui s'arrêtait au genou. À neuf mois, il avait été envoyé chez des parents omégas pour y être élevé, loin de sa jumelle alpha. La petite Meg avait grandi fille unique et nous l'apercevions souvent à travers la clôture de leur maison, jouant seule sur la pelouse.

— Oscar doit lui manquer, avais-je dit à Zach un jour que nous longions le jardin où, d'un air absent, Meg mâchouillait la tête d'un petit cheval de bois.

— Bien sûr, avait ironisé Zach. Je parie qu'elle est horriblement triste de ne plus partager sa vie avec un monstre.

— Et Oscar... sa famille doit lui manquer.

— Les Omégas n'ont pas de famille, avait-il rétorqué, reprenant le slogan bien connu d'une affiche du Conseil. Et, de toute façon, tu sais ce qui arrive aux parents qui refusent de laisser partir leurs enfants omégas.

J'avais entendu les histoires qu'on racontait. Le Conseil n'avait aucune pitié pour les rares parents qui s'opposaient à la dissociation et tentaient de garder les deux jumeaux. À en croire les rumeurs, on risquait des coups de fouet en place publique et des représailles encore pires. Dans l'ensemble, les parents renonçaient à leurs enfants omégas sur-le-champ, trop impatients de se débarrasser de leur progéniture difforme. Le Conseil affirmait d'ailleurs qu'il était dangereux de rester trop longtemps à proximité des Omégas. Ainsi, quand les villageois nous criaient *poison*, c'était sous le coup du dédain, mais également de la peur.

Il fallait chasser les Omégas hors de la société alpha – une séparation toute naturelle, qui commençait dès la gestation dans le ventre maternel, avec le fœtus alpha d'un côté et le fœtus empoisonné de l'autre. Si une seule chose était épargnée aux Omégas au cours de leur vie, me disais-je, c'était la dissociation que le Conseil imposait aux parents alphas : puisque nous étions stériles, au moins nous n'aurions jamais à abandonner un enfant.

Je savais que mon heure approchait, que tôt ou tard j'allais être bannie de la maison familiale. Taire ce secret ne faisait que repousser l'inévitable. J'en étais même venue à me demander si l'exil qui m'attendait n'était pas un sort préférable à cette vie, sous la surveillance constante de mes parents et des villageois. Zach était le seul à comprendre l'étrangeté de mon existence, car son destin aussi était en suspens. Je sentais son regard noir et imperturbable sur moi, tout le temps – le regard de celui qui devinait l'imposture.

Aspirant à un entourage moins suspicieux, j'avais attrapé trois scarabées rouges. Il y en avait toujours plein près du puits. Je les gardais dans un bocal, sur le rebord d'une fenêtre. J'avais plaisir à les regarder bouger et à entendre le claquement sourd de leurs ailes contre le verre. Au bout d'une semaine, j'avais retrouvé le plus gros des trois épinglé sur le bois de la fenêtre. Il lui manquait une aile et il tournait en cercle, pivotant sur l'épingle qui lui perçait les boyaux.

— C'était pour une expérience, avait expliqué Zach. Je voulais voir combien de temps il pouvait vivre comme ça.

J'avais tout rapporté aux parents.

— Il essayait juste de tromper l'ennui, avait dit ma mère. Ça le rend fou de ne pas pouvoir aller à l'école avec toi.

Et le non-dit continuait de tourbillonner dans nos têtes, comme le scarabée en vrille sur son épingle : seul l'un d'entre nous pourrait un jour aller à l'école.

J'avais écrasé le scarabée moi-même, avec le talon de ma chaussure, pour mettre un terme au supplice qui le faisait valser en toupie. Cette nuit-là, j'étais retournée au puits avec mon bocal de scarabées. Là-bas, j'avais ôté le couvercle afin de libérer les deux rescapés. Comme ils étaient réticents à sortir, j'avais utilisé un brin d'herbe pour les déposer soigneusement sur le rebord de pierre où je m'étais assise. L'un d'eux s'était timidement envolé, terminant sa course sur ma jambe nue. Je l'y avais laissé quelques instants, avant de lui souffler dessus pour le faire redécoller.

Cette même nuit, Zach avait vu le bocal vide au pied de mon lit. Aucune parole, ni de lui ni de moi, n'était venue briser le silence de notre chambre.

*

Environ un an après cet épisode, alors que nous ramassions du bois

près de la rivière, j'avais commis l'erreur qui allait précipiter les événements. C'était l'après-midi, tout était calme alentour. Je marchais derrière Zach, quand j'eus une apparition. Dans mon champ de vision, des images se superposèrent au monde réel. Je me ruai immédiatement sur mon frère, et le poussai loin de là où il se tenait avant même que la branche commence à tomber. C'était là une réaction instinctive, le genre de réaction que j'avais appris à contenir en grandissant. Plus tard, je m'étais demandé ce qui, ce jour-là, m'avait conduite à perdre tout contrôle. Était-ce par crainte pour la sécurité de mon frère, ou par épuisement après tant d'années passées sous des regards inquisiteurs ? Quoi qu'il en soit, Zach était sain et sauf – couché par terre et moi sur lui – lorsque la lourde branche s'était cassée dans un craquement, avant d'emporter d'autres branches dans sa chute et de finalement s'écraser là où nous nous trouvions quelques secondes plus tôt.

Quand son regard croisa le mien, j'y lus un incroyable soulagement.

— C'était pas si dangereux que ça, dis-je.

— Je sais.

Il m'aida à me relever, balaya quelques feuilles accrochées au flanc de ma robe.

— Je l'ai vue arriver.

J'avais parlé trop vite.

— Je veux dire, la branche, je l'ai vue arriver sur nous après le craquement.

— Pas besoin de m'expliquer, dit-il. Et je te remercie de m'avoir écarté à temps.

Pour la première fois depuis longtemps, il arborait un large sourire – le genre de sourire spontané qu'il me décochait souvent lorsque nous étions plus petits. Je le connaissais trop bien pour me réjouir.

Il insista pour porter nos deux fagots sur tout le chemin du retour.

— Je te dois bien ça, me répétait-il.

Les semaines qui suivirent, nous passâmes le plus clair de notre temps ensemble, comme d'habitude, mais il se comportait différemment. Il se montrait moins agressif quand nous jouions. Sur le chemin du puits, il ralentissait pour marcher à mon rythme. Quand nous prenions notre raccourci à travers le champ en friche, il me signalait les buissons d'orties. Il ne me tirait plus les cheveux, il ne touchait plus à mes affaires.

Maintenant que Zach détenait la vérité sur moi, il m'épargnait ses brimades quotidiennes. Mais connaître mon secret ne suffisait pas à nous déclarer dissociés : il fallait qu'il fournisse des preuves. Sans preuve manifeste, ses allégations resteraient vaines – c'est ce qu'il avait appris après toutes ces années à me pointer du doigt. Alors, il attendait que je commette la faute qui révélerait ma vraie nature.

Je réussis à préserver mon secret pendant près d'une année. Les visions s'intensifiaient, mais je m'étais entraînée à ne pas réagir, à étouffer mes cris lorsque j'avais des flashes. La nuit, c'étaient des flammes foudroyantes qui troublaient mon sommeil ; le jour, des images de contrées lointaines qui se prenaient dans les filets de mes pensées. Je m'isolais parfois, m'aventurant loin en amont de la rivière, aussi loin que le profond canyon. Il m'arrivait même de remonter le canyon jusqu'aux silos abandonnés – ces vestiges aussi bien cachés que mon secret. Zach avait cessé de se joindre à moi quand je partais en vadrouille.

Je ne me risquais jamais à l'intérieur des silos. Ils étaient tabous, comme toutes les ruines qui parsemaient notre monde. La loi interdisait d'y accéder ; elle interdisait même de posséder des reliques de l'Avant. J'avais entendu des rumeurs sur ces Omégas qui, en désespoir de cause, fouillaient dans les décombres taboues, à la recherche de ce qui pouvait encore servir. Mais qu'y avait-il à récupérer après toutes ces années ? Les villes rasées par le Grand Feu n'étaient que débris. Et, même si quelque chose avait été épargné, qui aurait osé le prendre, sachant les lourdes peines encourues ? Plus inquiétants que la loi étaient les ouï-dire. On racontait que les vestiges contenaient une dangereuse radiation – le legs contaminé du passé – et qu'il ne fallait pas y toucher, pas plus qu'à un nid de guêpes. Si on se hasardait à parler de leurs ondes nocives, c'était à voix basse, avec un air d'effroi et de dégoût, comme chaque fois qu'on mentionnait l'Avant.

Zach et moi avions coutume de jouer à *poule mouillée* en se défiant d'approcher les silos. Mon frère était toujours le plus courageux des deux. Une fois, il avait même couru jusqu'au silo le plus proche et touché son mur incurvé, avant de revenir vers moi à toute vitesse, étourdi par un mélange de fierté et de peur. Mais, désormais, je m'y rendais seule. Je m'asseyais sous un arbre qui surplombait les silos, et je restais là pendant des heures, face aux trois édifices tubulaires.

Ils étaient mieux conservés que beaucoup de ruines. Abrités, ils avaient bénéficié d'un emplacement idéal au moment du Grand Feu : le canyon avait dressé des remparts naturels, et un quatrième silo avait fait bouclier face au torrent de flammes. Le quatrième silo s'était

complètement effondré, laissant seulement sa base circulaire affleurer au sol. Là, de longues tiges en métal sortaient de terre, tordues sur elles-mêmes, comme les doigts crispés d'un monde enterré vivant.

J'étais heureuse à la vue de ces silos, malgré leur laideur – leur présence garantissait que personne ne s'aventurerait dans les parages, m'assurant l'isolement que je venais chercher. Et, au moins, leurs parois étaient vierges de toute affiche du Conseil, celles qui étaient placardées sur les murs à Haven et dans les villages alentour, celles que le vent ne décrochait jamais et où l'on pouvait lire : *Vigilance face à la contamination oméga. Alphas unis : soutenez l'augmentation de l'impôt des Omégas*. Depuis la sécheresse, on manquait de tout, sauf d'affiches du Conseil.

Je me suis parfois demandé ce qui m'attirait tant dans ces décombres. Peut-être était-ce qu'elles me renvoyaient à ma propre condition. Nous autres Omégas, avec nos fêlures, étions semblables à elles : un dangereux tabou, une source de contamination, un rappel constant du Grand Feu et de la destruction qu'il avait engendré.

Bien qu'il ne m'accompagne plus aux silos ou dans mes autres sorties, je savais que Zach m'observait plus attentivement que jamais. Quand je revenais des ruines, il ne le rapportait jamais aux parents, m'épargnant leur colère. Au lieu de me dénoncer, il me laissait tranquille. Mais il ne battait pas en retraite : comme un serpent, il reculait avant d'attaquer.

La première fois qu'il avait tenté de me pousser à la faute, Zach s'en était pris à Scarlett, ma poupée préférée – celle que Maman avait cousue de ses propres mains, coiffée de tresses en laine et habillée d'une petite robe rouge. Quand mon frère et moi avions commencé à dormir dans des lits séparés, Scarlett était devenue le doudou réconfortant qui ne me quittait jamais la nuit. À douze ans, je dormais encore avec ma poupée chérie sous le bras, rassurée par le contact rêche de sa chevelure contre ma peau. Puis, un matin, elle avait disparu.

Au moment du petit-déjeuner, quand j'avais demandé si quelqu'un avait vu Scarlett, Zach avait triomphé, euphorique.

— Elle est cachée à l'extérieur du village. Je l'ai prise pendant que Cass dormait.

Il s'était tourné vers nos parents.

— Si elle trouve l'endroit où j'ai enterré Scarlett, ça sera bien la preuve qu'elle est devin.

Notre mère l'avait grondé, puis elle avait posé une main

réconfortante sur mon épaule. L'incident était clos, mais quelque chose avait changé : le reste de la journée, mes parents m'avaient surveillée de plus près que d'habitude.

Comme prévu, j'avais pleuré la disparition de Scarlett. Je n'avais pas eu à forcer mes larmes, car j'avais du chagrin à voir mes parents guetter mes faits et gestes, remplis d'un espoir nouveau. J'étais triste de les voir si impatients de dénouer le mystère qui nous entourait, Zach et moi, sans même se soucier de l'issue finale : l'abandon d'un de leurs enfants. Le soir venu, j'avais exhumé une poupée du coffre à jouets. Elle était loin de ressembler à Scarlett – blouse blanche, cheveux courts maladroitement coupés. Cette nuit-là, c'est pourtant bien Scarlett que je blottissais contre moi. Elle était de retour dans mon lit après un exil forcé dans le coffre à jouets. Une semaine auparavant, j'avais coupé ses cheveux longs, mis sa robe rouge sur le dos d'une vieille poupée et procédé à l'échange d'identité.

Dès lors, Scarlett avait trôné sur mon lit, à la vue de tous, sans rien laisser paraître de sa véritable identité. Je n'ai jamais pris la peine de longer la rivière jusqu'au vieux saule fendu par la foudre. Là-bas, près du tronc calciné, j'aurais pu déterrer la poupée en robe rouge que Zach avait enfouie.

CHAPITRE 3

Au rez-de-chaussée, Papa et Maman se disputaient encore ; leurs échanges montaient jusqu'à nous en s'insinuant dans les interstices du plancher aussi sournoisement qu'une fumée asphyxiante.

— Le problème empire chaque jour un peu plus, avait tempêté Papa.

— Ils ne sont pas un « problème » ; ils sont nos enfants, l'avait repris Maman d'une voix plus posée.

— Seul l'un d'eux est notre enfant.

Le bruit d'un pot percutant la table avait résonné dans la maison.

— L'autre est un danger. Un poison. On ne sait simplement pas lequel des deux.

Zach n'aimait pas que je le voie pleurer. Pourtant, dans les dernières lueurs de la bougie, j'apercevais sa couverture trembloter sous les sanglots dont il était secoué. Je me glissai hors du lit et parcourus les deux enjambées qui me séparaient de lui, réveillant au passage de légers craquements dans les lattes en bois.

— Il ne pense pas un mot de ce qu'il dit, chuchotai-je en posant ma main sur son dos. Il ne dit pas toutes ces choses pour te faire du mal.

Il se redressa dans son lit et repoussa ma main. Je fus surprise de voir qu'il ne cherchait même pas à dissimuler ses larmes.

— Ce n'est pas lui qui me fait du mal, lâcha-t-il. Si tu veux poser ta main sur mon épaule, me consoler, prétendre que, vas-y. Mais ce ne sont pas eux qui me font du mal. Ni même les autres enfants, ceux qui nous jettent des pierres. Regarde autour de toi.

D'un geste de la main, il désigna le bruit qui provenait de la cuisine et les larmes qui lui striaient le visage.

— Tout ça, c'est par ta faute. C'est toi le problème, Cass, pas eux. C'est ta faute si on est piégés dans ces limbes.

Je pris soudain conscience de la froideur du plancher sous mes pieds et de l'air nocturne au contact de mes bras nus.

— Tu es prête à me montrer combien tu m'aimes ? demanda-t-il. Alors dis-leur la vérité. Tu peux mettre un terme à tout ça immédiatement.

— Tu veux vraiment qu'on me chasse d'ici ? C'est moi ; je n'ai rien d'une créature étrange. Ne fais pas attention à ce que le Conseil raconte à propos de la contamination. Ce n'est rien que moi. Et tu me connais.

— Ça, tu aimes bien me le répéter. Mais comment pourrais-je vraiment te connaître ? Tu n'as jamais été honnête avec moi. Tu ne m'as jamais avoué la vérité ; il a fallu que je la devine tout seul.

— Je ne pouvais pas te l'avouer.

Lui consentir ces quelques aveux, dans cette chambre, était déjà risqué.

— Tu ne pouvais pas car tu ne me faisais pas confiance. Tu prétends qu'on est proches, mais tout ce temps tu m'as menti. Jamais tu ne t'es suffisamment fiée à moi pour me révéler la vérité. Toutes ces années, tu m'as laissé me poser des questions, m'entretenant dans la crainte que je pouvais être le monstre. Et maintenant tu estimes que je devrais te faire confiance ?

Je retournai dans mon lit. Il maintint son regard sur moi tandis que je battais en retraite. Les choses auraient-elles été différentes si je lui avais confié la vérité bien avant ? Aurions-nous pu trouver le moyen de partager le secret, d'avancer ensemble avec ce fardeau ? Serait-il devenu aussi méfiant à mon égard ? Peut-être était-ce là le véritable poison – pas la contamination du Grand Feu que les Omégas portaient en eux, mais ce secret que j'avais gardé pour moi.

Une larme s'était immobilisée sur sa lèvre supérieure – une perle dorée à la lueur de la bougie. Je ne voulais pas qu'il voie la larme également figée sur mon visage, alors je me penchai vers la chandelle et soufflai sur la flamme.

— Il faut que ça cesse, murmura-t-il dans l'obscurité d'un ton mi-suppliant, mi-menaçant.

*

L'impatience de mon frère à révéler ma vraie nature avait grandi avec la maladie de notre père. Papa était tombé malade alors que nous venions d'avoir treize ans. Comme l'année d'avant, on n'avait pas évoqué notre anniversaire – notre âge était le rappel chaque fois plus

honteux de notre état indissocié. Le soir même, Zach avait chuchoté à travers la chambre :

— Tu sais quel jour on est ?

— Bien sûr, avais-je répondu.

— Joyeux anniversaire, avait-il repris.

Ce n'était qu'un murmure, alors il était difficile de dire si c'était un nouveau sarcasme de sa part.

Deux jours plus tard, Papa s'était écroulé de tout son long. Papa, lui qui nous avait toujours paru aussi inébranlable que l'imposante poutre de chêne au plafond de notre cuisine. Lui qui, au puits, remontait les seaux d'eau plus vite que quiconque dans le village. Lui qui nous portait ensemble sur ses épaules lorsque nous étions petits, Zach et moi. Il en était encore capable – même si nous avions grandi – mais il ne le faisait plus car il évitait tout contact avec nous. Puis un beau jour, en plein milieu de l'enclos sous une chaleur torride, il était tombé à genoux. De là où j'étais assise – j'écoissais des pois sur le mur et qui délimitait notre jardin –, j'avais entendu les cris de ceux qui travaillaient avec lui dans le champ. Les voisins s'y étaient mis à plusieurs pour le transporter jusque dans notre chaumière.

Cette nuit-là, notre mère avait envoyé chercher la jumelle de Papa, Alice, dans la colonie oméga établie sur la plaine. C'est Zach lui-même qui avait accompagné notre voisin Mick sur le char à bœufs. Il était revenu le lendemain avec ma tante allongée sur une pailleasse à l'arrière du chariot. Nous ne l'avions jamais rencontrée et, à la regarder, l'unique ressemblance entre elle et Papa résidait dans cette fièvre qui leur faisait luire la peau. Alice était mince et avait les cheveux longs – d'une teinte plus foncée que ceux de Papa. Le tissu de sa robe était marron, grossier, rapiécé de toutes parts, et transpercé de paille suite au voyage. Sur son front, derrière les mèches collées par la sueur, on devinait la marque : Oméga.

On s'était occupé d'elle avec autant d'attention que possible, mais dès le départ il était évident qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre. Nous ne pouvions évidemment pas la tolérer dans la maison. Sa présence, même dans le cabanon où nous l'avions reléguée, suffisait à mettre Zach en rage. Le deuxième jour, sa colère était au paroxysme.

— C'est écœurant, avait-il crié. Elle m'écœure. La voir ici, et nous qui nous affairons autour d'elle comme des domestiques. C'est elle qui est en train de tuer Papa. Et, tant de proximité avec elle, c'est dangereux pour nous tous.

Maman ne s'était même pas donné la peine de le faire taire. Elle

avait juste pris la parole avec calme :

— Elle le tuerait encore plus rapidement si elle était restée dans sa cabane crasseuse.

Cela avait suffi pour réduire Zach au silence. Il voulait qu'Alice s'en aille de chez nous, mais pas au point de révéler à Maman ce qu'il m'avait dépeint la nuit d'avant : le vrai visage de la colonie. Lorsqu'il était allé chercher Alice, il avait vu sa petite chaumière propre et ordonnée, avec ses murs impeccables blanchis à la chaux et ses bouquets garnis suspendus au-dessus du foyer tout comme chez nous.

— Si on la guérit, on le guérit, avait ajouté Maman.

Une fois la nuit tombée et la bougie éteinte – éteintes, aussi, les voix qui nous parvenaient de la chambre de Papa et Maman –, alors seulement Zach s'était autorisé à me raconter ce qui s'était passé dans la colonie. Les autres Omégas s'étaient dressés face à Mick et lui pour les empêcher de prendre Alice. Ils voulaient continuer à la soigner sur place. Mais un Oméga ne se risquait jamais à discuter les décisions d'un Alpha bien longtemps, et puis Mick avait brandi son fouet pour les faire reculer.

— C'est quand même un peu cruel de l'enlever à sa famille, non ? avais-je murmuré.

— Les Omégas n'ont pas de famille, avait récité Zach comme une leçon apprise par cœur.

— Elle n'a pas d'enfants, c'est sûr, mais elle a forcément des proches à qui elle tient. Des amis, peut-être un mari.

— Un mari ?

Il avait laissé le mot en suspens. Officiellement, les Omégas avaient interdiction de se marier. Tout le monde savait bien qu'ils outrepassaient la loi, même si le Conseil ne reconnaissait pas ces unions illégales.

— Tu sais parfaitement ce que je veux dire.

— Elle vivait sans personne, avait-il soutenu. Les autres Omégas de sa colonie n'étaient qu'une bande de monstres – des décérébrés prétendant savoir mieux que nous ce qui était bon pour elle.

Avant cet épisode, nous n'avions pas croisé beaucoup d'Omégas – nous en avions encore moins côtoyé avec autant de proximité. Les rares Omégas qui passaient par chez nous s'attardaient rarement plus d'une nuit, campant en aval de la rivière, à l'écart du village. Ils migraient vers le sud, là où se trouvaient les plus grandes colonies omégas. C'était quand ils avaient encore foi en l'avenir.

Mais les années de mauvaise récolte, certains Omégas abandonnaient les terres pauvres qu'on leur avait concédées pour se rendre dans l'un des refuges près de Wyndham. Les refuges étaient le compromis auquel le Conseil avait dû consentir pour régler un problème majeur : le lien pernicieux qui unissait les Alphas à leur jumeau. On ne pouvait décemment pas laisser les Omégas mourir de faim – cela revenait à condamner leur jumeau alpha. Alors, près des grandes villes, on avait construit des refuges où les Omégas étaient recueillis, nourris et logés par le Conseil.

Pour autant, peu d'Omégas s'y rendaient volontiers – c'était le dernier recours, quand la maladie ou la famine ne laissait pas d'autre issue. Les refuges n'étaient ni plus ni moins que des hospices. Quand on y entrait, il fallait travailler dur en échange de la générosité du Conseil. On avait intégré des fermes à ces hospices ; elles offraient le labeur qui permettait de s'acquitter de sa dette envers le Conseil. Rares étaient les Omégas prêts à abandonner leur liberté contre l'assurance de trois repas par jour.

Une fois, avec Maman, j'étais allée porter des restes de nourriture à un groupe d'Omégas qui faisaient le chemin jusqu'au refuge de Wyndham. La nuit était tombée ; l'obscurité entourait leur bivouac. L'homme qui s'était éloigné du feu pour recevoir notre ballot de vivres était resté silencieux, désignant sa gorge du doigt pour nous signifier qu'il était muet. J'essayais de ne pas trop regarder avec insistance la marque sur son front. Il était si maigre que ses articulations étaient les parties les plus saillantes de son corps : les jointures des phalanges plus larges que les doigts, la charnière des genoux plus proéminente que les cuisses. Il semblait même manquer de chair, à en juger par la peau misérablement tendue sur ses os. Je m'étais dit que nous nous joindrions peut-être aux voyageurs près du feu, ne serait-ce que quelques minutes, avant de comprendre que ça n'arriverait pas : on lisait la même méfiance dans les yeux de ma mère que dans ceux de l'Oméga muet. Derrière lui, j'apercevais le groupe réuni autour des flammes. La lueur flamboyante enveloppait chaque silhouette de manière inquiétante sans qu'on puisse démêler les contours réguliers des difformités. J'étais parvenue à discerner un homme qui avait tisonné le feu avec un bâton tenu entre les moignons de ses bras.

En observant ces migrants blottis les uns contre les autres – avec leur corps maigre et leur air de chiens battus –, j'avais du mal à croire ce qui se murmurait parfois à propos d'une résistance oméga, ou de cette supposée île qui en serait le bastion. Comment pouvaient-ils espérer renverser le Conseil et ses milliers de soldats ? Les Omégas que j'avais vus étaient tous trop démunis, trop estropiés. Et, comme nous tous, ils avaient certainement entendu parler du fameux soulèvement

oméga qui avait éclaté à l'est. Ça remontait à un siècle, voire plus. Le Conseil n'avait pas ordonné qu'on tue les rebelles – sans quoi leurs alter ego alphas seraient également morts. Ce qu'on leur avait fait endurer était bien pire : une torture si insoutenable que les jumeaux alphas, même ceux qui étaient à des centaines de kilomètres, s'écroulaient par terre en hurlant de toutes leurs forces.

Après avoir écrasé la rébellion, le Conseil avait pratiqué la politique de la terre brûlée. Il avait réduit en cendres toutes les colonies de l'Est, sans épargner celles qui n'avaient pas participé au soulèvement. Les soldats avaient incendié les récoltes et les maisons, détruisant le peu de choses qui permettaient de subsister dans cette région désolée et infertile – une terre si inhospitalière qu'aucun Alpha n'y vivait. Ils avaient tout rasé, sans discernement, si bien que les Terres Brûlées semblaient avoir empiété sur le territoire.

Ces histoires me revenaient tandis que je regardais le triste spectacle du bivouac : des Omégas qui se partageaient les vivres offerts par ma mère, penchés sur le maigre butin du ballot, leur corps ne ressemblant à rien d'humain. Quand elle m'avait prise par la main pour me ramener prestement au village, un soulagement honteux s'était emparé de moi. L'image de l'Oméga muet – son regard qui avait évité le nôtre lorsqu'il s'était saisi de la nourriture – m'avait poursuivie pendant des semaines.

La jumelle de mon père n'était pas muette. Trois jours durant, elle avait gémi, hurlé, juré. Son haleine aux relents de lait et de sucre avait rempli le cabanon du jardin, puis la maison à mesure que l'état de Papa s'aggravait. Aucune des herbes que Maman avait jetées sur le feu n'avait permis de masquer cette odeur persistante. Pendant que Maman soignait Papa à l'intérieur, Zach et moi devions nous relayer au chevet d'Alice. Spontanément, nous la veillions ensemble plutôt qu'à tour de rôle.

Un matin où les jurons d'Alice avaient cédé la place à une légère toux, Zach lui demanda discrètement :

— Qu'est-ce qui cloche chez vous ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— La fièvre. J'ai cette satanée fièvre, et maintenant ton père l'a aussi.

Il la fusilla du regard.

— Mais, à part ça, qu'est-ce qui cloche chez vous ?

Alice fut prise d'un fou rire, puis d'une forte toux, avant d'éclater de rire à nouveau. Elle nous fit signe de nous approcher et retira le drap

trempé de sueur qui la couvrait. Sa chemise de nuit s'arrêtait à hauteur des genoux. Nous regardâmes ses jambes avec autant de curiosité que de répulsion. D'emblée, je ne vis aucune anomalie. Ses jambes étaient minces mais robustes, ses pieds tout ce qu'il y a de plus normal. On m'avait parlé d'un Oméga dont les ongles poussaient sur la peau comme des écailles. Rien de tel chez Alice : ses ongles étaient non seulement bien à leur place sur les orteils, mais propres et bien coupés de surcroît.

Zach s'impatienta.

— Alors c'est quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— On ne vous apprend pas à compter à l'école ?

J'expliquai ce que Zach ne voulait pas révéler :

— On n'a pas le droit d'aller à l'école, pas tant que nous serons indissociés.

Il reprit brusquement la parole :

— Mais on sait compter. On apprend tout à la maison – les nombres, l'écriture, plein de choses.

Ses yeux, comme les miens, retournèrent rapidement vers les pieds d'Alice. Sur le pied gauche, cinq orteils ; sur le pied droit, sept.

— Voilà ce qui cloche, mon garçon, avait-elle dit, je n'ai pas le bon nombre d'orteils.

Elle vit le visage décontenancé de Zach et arrêta de sourire.

— Ce n'est pas tout, avait-elle repris avec une douceur inattendue. Tu m'as vue tituber de chez moi à l'arrière de ton chariot et du chariot à ce cabanon, mais tu ne m'as jamais vue marcher. Je boite depuis toujours – ma jambe droite est plus courte que la gauche, et plus faible aussi. Tu dois aussi savoir que je ne peux pas avoir d'enfants : je suis un de ces misérables *culs-de-sac*, comme les Alphas aiment nous appeler. Mais, mon gros problème, ce sont mes orteils : je n'ai jamais eu une belle dizaine au bout des pieds.

Elle éclata à nouveau de rire, puis elle fixa son regard sur Zach et haussa un sourcil.

— Si nous étions si différents des Alphas que ça, pourquoi s'embêteraient-ils à nous marquer au front ?

Zach ne répondit pas. Elle poursuivit :

— Et si les Omégas étaient à ce point des incapables, pourquoi crois-tu que le Conseil aurait aussi peur de l'île ?

Zach jeta un coup d'œil par dessus son épaule et revint immédiatement à Alice.

— Chut ! lança-t-il comme un crachat. Il n'y a pas d'île. Tout le monde le sait bien. Ce n'est qu'une rumeur, un mensonge.

— Alors pourquoi sembles-tu soudain si effrayé ?

C'est moi qui répondis à cette question :

— Sur la route de Haven, la dernière fois qu'on s'y est rendus, une cabane avait été incendiée. Papa a expliqué qu'elle appartenait à un couple d'Omégas qui répandaient des rumeurs sur l'île.

— Il a dit que des soldats du Conseil étaient venus les chercher en pleine nuit avant de tout brûler, ajouta Zach en jetant à nouveau un regard derrière lui.

— Et les gens racontent qu'il y a une place à Wyndham, repris-je, où l'on fouette les Omégas qui ont été surpris en train de parler de l'île – juste parler. On les fouette en public pour en faire un exemple.

Alice haussa les épaules.

— Quand même, le Conseil se donnerait-il autant de mal à étouffer les ouï-dire si ce n'était qu'une rumeur, un mensonge ?

— Bien sûr. Bien sûr que c'est un mensonge, persifla Zach. Maintenant, tais-toi. Tu es folle et tu vas nous attirer des ennuis. Un endroit secret, régi par les Omégas pour les Omégas, ça n'existera jamais. Ils ne sauraient pas comment s'y prendre et le Conseil découvrirait le pot aux roses.

— Il n'a rien trouvé jusqu'à maintenant.

— C'est parce que cet endroit n'existe pas, asséna Zach. Ce n'est qu'une chimère.

— Peut-être est-ce suffisant, dit-elle avec un large sourire. Ce qui compte, c'est autant l'idée d'une île que l'île en tant que telle.

Elle souriait encore, quelques minutes après, quand la fièvre lui avait fait perdre connaissance.

Zach se leva.

— Je vais voir dans quel état est Papa.

Je hochai la tête, pressai le linge de flanelle sur la tête de ma tante.

— Papa est pareil... je veux dire dans le même état qu'elle, inconscient, soulignai-je.

Zach était tout de même sorti, claquant violemment la porte du

cabanon derrière lui.

Comme le linge était posé sur le front d'Alice, je ne voyais plus le sceau oméga qui marquait sa différence. Je crus alors déceler, dans le reste de son visage, certains traits de mon père. Il était dans la maison, à une dizaine de mètres de là, mais c'était lui que je m'imaginais apaiser quand j'épongeais le front de sa jumelle et quand je grimaçais à chaque relent de son haleine rendue fétide par la maladie. Nous restâmes ainsi une minute, puis je me penchai vers elle pour poser ma main d'enfant sur la sienne – un geste d'intimité que mon père m'interdisait depuis des années. Je m'étais demandé si c'était mal de ressentir cette proximité avec une inconnue – elle qui ne nous avait rien offert d'autre qu'un cadeau empoisonné : la maladie de mon père.

*

Alice dormait ; ses poumons bataillaient pour respirer. Quand je sortis du cabanon, Zach était assis en tailleur à même le sol, sous le soleil oblique de la fin d'après-midi.

Je le rejoignis. Il s'amusait avec une brindille qu'il mettait dans sa bouche, explorant les interstices entre ses dents.

Nous restâmes ainsi un moment, puis il rompit le silence :

— Je l'ai vu tomber, tu sais.

J'aurais dû m'en douter, sachant qu'il suivait toujours Papa comme son ombre.

— J'étais parti grimper dans les arbres à côté de l'enclos ; je cherchais des œufs dans les nids d'oiseaux, continua-t-il. J'ai tout vu. L'instant d'avant, il était debout. Puis subitement, sans raison, il s'est écroulé.

Zach cracha une brindille.

— Il s'est relevé en titubant, comme s'il avait trop bu, et il s'est tenu à sa fourche pour garder un semblant d'équilibre. Puis il est encore tombé, la tête la première ; je ne le voyais plus car il était caché par le blé.

— Je suis désolée. Ça a dû être effrayant !

— Pourquoi es-tu désolée ? C'est elle qui devrait être désolée.

Il fit un geste en direction du cabanon. On entendait le halètement d'Alice à l'intérieur.

— Il va mourir, n'est-ce pas ?

Ça ne servait à rien de mentir, alors je fis oui de la tête.

— Il n'y a rien que tu puisses faire ? demanda-t-il.

Il prit ma main dans la sienne. De tout ce qui s'était passé en l'espace de quelques jours – la chute de Papa, l'arrivée d'Alice –, le plus inattendu était que Zach attrape ma main, chose qu'il n'avait pas faite depuis que nous étions tout petits.

Plus jeune, Zach avait trouvé un fossile dans le lit de la rivière : une petite pierre noire qui avait conservé l'empreinte en colimaçon d'un escargot millénaire. L'escargot s'était changé en pierre, la pierre en escargot. Je m'étais souvent dit que nous étions pareils, Zach et moi. Nous étions comme moulés l'un dans l'autre – d'abord par la gémellité qui nous unissait, puis par les nombreuses années passées ensemble.

Je serrai sa main.

— Qu'est-ce que je peux y faire ?

— N'importe quoi. Je ne sais pas, moi. Mais fais quelque chose. Ce n'est pas juste, elle est en train de le tuer.

— Ce n'est pas ça du tout ; elle ne cherche pas à lui faire du mal. Elle subirait la même chose si Papa était tombé malade le premier.

— Ce n'est pas juste, répéta-t-il.

— La maladie n'est jamais juste pour personne. Elle s'empare des gens et puis c'est tout.

— Non, elle ne s'empare pas des Alphas. On ne tombe presque jamais malades. Ce sont toujours les Omégas. Ils sont faibles, leur santé est trop fragile à cause du poison qu'ils ont en eux, le poison du Grand Feu. C'est Alice qui est faible, elle qui est contaminée. Et elle entraîne Papa dans sa chute.

Je ne pouvais pas le reprendre sur la question de la maladie. Les Omégas étaient plus vulnérables, c'était un fait.

— Ce n'est pas sa faute, avançai-je. Et, si Papa devait tomber dans un puits ou se faire encorner par un bœuf, c'est lui qui la tuerait.

Il laissa tomber ma main.

— Tu te contrefiches de lui parce que tu n'es pas des nôtres.

— Bien sûr que je me soucie de lui !

— Alors fais quelque chose, tempêta-t-il.

Il essuya avec colère la larme qui se formait au coin de son œil.

— Il n’y a rien que je puisse faire, déplorai-je.

Je savais qu’on prêtait aux devins des pouvoirs spéciaux : le don de prévoir le temps qu’il ferait, de trouver des sources d’eau dans les terres arides, ou même de détecter si quelqu’un disait la vérité. Mais je n’avais jamais entendu parler d’aucun devin capable de guérir. On ne pouvait pas changer le monde – on pouvait seulement le percevoir sous un angle inaccessible aux autres.

— Je ne dirais rien à personne, me glissa-t-il à voix basse. Si tu faisais quelque chose pour l’aider, je ne dirais pas un mot. À quiconque.

Que je croie ou non à sa promesse ne changeait rien.

— Je ne peux rien faire, expliquai-je à nouveau.

— À quoi bon être un monstre si ça ne te sert à rien d’utile ?

Je tendis ma main vers la sienne.

— C’est mon papa à moi aussi, Zach.

— Les Omégas n’ont pas de famille, objecta-t-il en retirant sa main d’un geste vif.

*

Alice et Papa avaient lutté deux jours encore avant de succomber à la maladie. C’était arrivé au beau milieu de la nuit, tandis que Zach et moi dormions au chevet d’Alice. Je m’étais brusquement réveillée. J’avais secoué Zach et, sans penser à lui cacher ma vision, je l’avais pressé : « Va voir Papa, maintenant. » Je venais de révéler ma vraie nature, mais Zach s’était rué dehors avant même d’avoir pu m’accuser, lancé à grandes enjambées sur le chemin de gravier qui menait à la chaumière. Je m’étais aussi levée : à quelques mètres de là, mon père était sur le point de mourir. Mais Alice avait ouvert les yeux ; brièvement d’abord, puis plus longuement. Je n’avais pas voulu la laisser seule dans l’obscurité du cabanon – ce décor qui ne lui était pas familier. Alors j’étais restée avec elle.

Le lendemain, on les avait enterrés l’un à côté de l’autre. Comme la pierre tombale ne portait que le nom de mon père, que la chemise de nuit de ma tante avait été brûlée et que les draps souillés par sa sueur fiévreuse avaient aussi fini au feu, il ne restait de preuve tangible de l’existence d’Alice que celle qui pendait à mon cou : une grosse clé en cuivre dissimulée sous ma robe au bout d’une ficelle. La nuit où Alice était morte, pendant le bref instant où elle s’était réveillée pour

s'apercevoir qu'il ne restait plus que moi pour la veiller, elle avait retiré la clé qu'elle portait autour du cou et me l'avait donnée.

— Derrière chez moi, enterré sous la lavande, il y a un coffre. À l'intérieur, il y a des choses qui te seront utiles quand tu partiras vivre là-bas.

Sur ces mots, elle était partie dans une terrible quinte de toux. Je lui avais rendu la clé, ne voulant pas recevoir de cadeau d'une femme qui ne nous avait jamais rien apporté d'autre que la maladie de mon père.

— Comment savez-vous que c'est moi qui irai vivre chez les Omégas ?

Elle s'était à nouveau mise à tousser.

— Je n'en sais rien, Cass. J'espère juste que ce sera toi.

— Pourquoi ?

Je m'étais davantage occupée d'elle que Zach – cette étrangère qui empestait la mort – et maintenant elle me remerciait en me souhaitant le pire.

En voyant que je résistais, elle avait planté la clé dans ma main.

— Car ton frère est trop pétri de peur. S'il s'avérait être l'Oméga, il n'arriverait pas à affronter la vie qui l'attendrait.

— Rien ne l'effraie et en plus il est fort, avais-je répliqué sans savoir si je le défendais lui ou si je défendais ma propre cause. Ce n'est pas de la peur qu'il a en lui, c'est juste de la colère.

Alice avait fait entendre un rire presque aussi guttural que sa toux habituelle.

— Ah ça, pour être en colère, il l'est. Mais, au fond, colère et peur, c'est bien la même chose.

Comme j'essayais de lui redonner la clé, elle avait écarté ma main avec impatience. Alors je l'avais gardée avec moi. J'avais beau la cacher, le simple fait de la détenir revenait à admettre l'inéluctable, tout du moins secrètement. Quand j'avais observé Zach au cimetière, les yeux plissés à cause du soleil éblouissant, j'avais compris qu'il ne me restait plus longtemps avant que cet inéluctable se produise. Suite à la mort de Papa, j'avais senti quelque chose changer dans la tête de Zach, dans ses pensées. C'était comme un verrou bloqué qu'on finit par faire céder : le même déclenchement irrépessible, le même sentiment de satisfaction.

Sans Papa dans la maison, nous ne vivions plus que dans l'attente de ce qui devait arriver. Je m'étais mise à rêver du fer à marquer Oméga.

La nuit de l'enterrement, dans mon sommeil, je m'étais imaginé poser la main sur le front d'Alice, répétant le même geste que quand je la soignais. J'avais alors ressenti sa cicatrice brûler ma paume – comme si le sceau marquait ma peau au fer rouge.

*

Un mois seulement après l'enterrement, un agent du Conseil s'était rendu chez nous sans qu'on m'ait prévenue. C'était la fin de l'été. Les tiges du foin fraîchement coupé pointaient du sol – une herbe courte cabrée sous mes pas tandis que je rejoignais la maison en coupant à travers champs. Quand j'étais arrivée sur le chemin qui longe la rivière, j'avais aperçu un voile de fumée flotter au-dessus de notre chaumière. Je m'étais demandé pourquoi on avait allumé un feu au beau milieu de la journée, sous une chaleur aussi torride.

Ils m'attendaient dans la maison. Dès que je vis le manche en fer noir qui dépassait de la cheminée – son extrémité rougeoyante enfouie dans les flammes –, j'entendis le sifflement de la chair qu'on marque au fer, le même son qui résonnait dans mes rêves depuis quelque temps. Je me retournai pour fuir, mais ma mère m'attrapa le bras d'une poigne ferme.

— Tu connais le monsieur du Conseil, Cass, celui qui habite en aval de la rivière.

Je me débattis sans lâcher du regard le fer à marquer. Son motif chauffé à blanc était plus petit que dans mes rêves. Rien de bien surprenant, car on utilisait généralement cet outil sur les nouveau-nés.

— Treize ans, Cassandra, ça fait treize ans qu'on attend que vous soyez dissociés, ton frère et toi, avait fait remarquer l'agent.

Il me rappelait mon père avec ses larges mains.

— On a assez attendu. Ça fait trop longtemps que l'un de vous n'est pas à sa place et que l'autre manque l'école. On ne peut pas se permettre d'avoir un Oméga parmi nous. C'est un poison pour le village et un véritable danger, surtout pour son jumeau. Vous devez l'un et l'autre prendre la place qui vous revient.

— Notre place est ici. C'est notre maison à nous deux, criai-je avant que ma mère ne m'interrompe brusquement.

— Zach nous a tout raconté, Cass.

L'agent du Conseil poursuivit :

— Ton jumeau est venu me voir.

Tout ce temps, Zach s'était tenu derrière l'agent, la tête légèrement baissée. Il me regardait désormais. Je ne saurais dire ce que je m'attendais à voir dans ses yeux. Du triomphe, je suppose. Peut-être du remords. Au lieu de ça, il m'apparaissait égal à lui-même : sur ses gardes, vigilant. Craintif, aussi, mais ma propre peur me ramena au fer à marquer, à ce long manche noir au bout duquel un sceau rouge comme la braise dessinait une mince courbe.

— Comment savez-vous qu'il ne ment pas ? demandai-je à l'agent.

Il s'esclaffa.

— Pourquoi mentirait-il à propos d'une chose pareille ? Zach a fait preuve de courage en venant m'en parler.

Il s'approcha de la cheminée et empoigna le fer à marquer. Méthodiquement, il le cogna contre la grille du foyer – deux coups secs pour faire tomber les cendres qui restaient accrochées au bout.

— Comment ça, du courage ? demandai-je en me libérant de l'étreinte de ma mère.

L'agent du Conseil s'écarta du feu en brandissant le fer en l'air. Je reculai face à lui et, à ma grande surprise, Maman n'essaya pas de me retenir ou de me barrer la route. Seul l'agent s'élança, avec une rapidité dont je ne le croyais pas capable compte tenu de sa corpulence. D'une main, il saisit Zach par le cou et le plaqua contre le mur à côté de la cheminée. De l'autre main, il approcha le fer fumant à quelques centimètres du front de Zach.

Je secouai la tête, comme pour remettre de l'ordre dans ce qui se déroulait sous mes yeux. Bien que le visage de Zach soit voilé par l'ombre du sceau qui s'avavançait vers lui, j'aperçus son petit sourire de victoire et compris alors le subterfuge. J'eus de l'admiration pour lui, la même admiration que toujours : mon jumeau, le courage et l'intelligence incarnés. Il avait finalement réussi à me surprendre. Pouvais-je me résoudre à le surprendre également ? Le prendre à son propre piège ? Rentrer dans son jeu et le laisser se faire marquer et exiler ?

J'aurais presque pu lui jouer ce tour si je n'avais pas décelé, derrière son air triomphant, cette pointe de terreur qui l'acculait autant que le fer rouge. Mon propre visage se tordait de douleur car je ressentais la chaleur incandescente du sceau qui touchait presque son front.

— Il ment. C'est pas lui le devin. C'est moi.

Je contrôlai ma voix pour poursuivre plus calmement :

— Il savait que je finirais par avouer la vérité.

L'agent du Conseil éloigna le fer à marquer du visage de Zach sans pour autant le relâcher.

— Pourquoi ne pas nous l'avoir dit plus tôt si tu savais que c'était elle ?

— J'ai essayé pendant des années. Personne ne me croyait, expliqua Zach d'une voix étranglée. Je ne pouvais pas le prouver ; je ne pouvais pas la prendre sur le fait.

— Et comment peut-on être sûr que tu nous dis la vérité maintenant ?

En fin de compte, ce fut un soulagement de tout leur raconter moi-même : comment les flashs m'étaient d'abord apparus la nuit, puis en pleine journée. Comment le Grand Feu déchirait mon sommeil d'un éclat de lumière rugissant. Comment, parfois, je devinais les choses avant qu'elles n'arrivent : la branche cassée, ma poupée Scarlett, même le fer à marquer. Ma mère et l'agent écoutèrent attentivement. Seul Zach, qui savait déjà tout, ne tenait plus en place.

Après mes révélations, l'agent du Conseil prit la parole :

— Tu nous as bien trompés, ma petite. Si ton frère ne nous avait pas avertis, tu aurais pu nous faire tourner en bourrique encore longtemps.

Il plongea le fer dans la braise – avec tant de force que des étincelles jaillirent sur le pare-feu.

— Te croyais-tu différente du reste des Omégas, moins répugnante qu'eux ? me lança-t-il sans lâcher le manche du fer. Te croyais-tu supérieure à eux pour la simple raison que tu es devin ? Regarde.

Tout en m'agrippant au cou, il retira le fer de la cheminée et l'approcha si près de mon visage qu'il brûla quelques mèches de mes cheveux. La chaleur et l'odeur de roussi me forcèrent à plisser les yeux.

— Regarde bien ça, reprit-il en agitant le symbole chauffé à blanc devant mes yeux mi-clos. Voilà tout ce que tu es.

Je ne pleurai pas lorsqu'il pressa le sceau incandescent contre mon front, mais Zach poussa un gémissement de douleur. J'avais la main posée sur le thorax, cramponnée à la clé cachée sous ma robe. Je la serrai si fort qu'elle marqua ma chair de son empreinte – un relief qui resta creusé dans ma paume pendant plusieurs jours.

CHAPITRE 4

On m'avait tolérée encore quatre jours dans la maison – le temps que ma brûlure cicatrise un peu. C'était même Zach qui m'avait passé de la pommade sur le front. Il l'avait appliquée en grimaçant de douleur, à moins que ça ne soit de dégoût.

— Reste tranquille.

Il nettoyait la blessure, les yeux presque collés à mon front, le bout de la langue dépassant du coin de la bouche. Il faisait toujours ça quand il était concentré. J'étais plus attentive que jamais à tous ces petits détails, sachant qu'ils allaient bientôt appartenir au passé.

Il étala encore un peu de crème en tapotant du bout des doigts. Il le fit avec beaucoup de douceur, mais je tressaillis lorsqu'il toucha ma peau à vif.

— Désolé, me dit-il.

Désolé pour la cloque qui me gonflait la chair, oui, mais aucunement pour m'avoir contrainte à me dénoncer comme étant l'Oméga.

— Ça ira mieux dans quelques semaines, observai-je, sauf que d'ici là j'aurai quitté la maison. Bien entendu, tu n'es pas désolé que je parte.

Il interrompit les soins qu'il me prodiguait et regarda par la fenêtre.

— La situation ne pouvait plus durer. Nous deux ensemble, ici, ça n'était pas acceptable.

— Tu réalises que tu vas te retrouver tout seul désormais ?

Il secoua la tête.

— C'est toi qui m'isolais. Maintenant que je peux aller à l'école, je vais enfin me mêler aux autres enfants.

— Ceux qui s'amuse à nous jeter des pierres quand ils sont en récréation ? C'est moi qui ai soigné la blessure que Nick t'avait faite au-dessus de l'œil en te touchant avec un caillou. Qui va éponger ton sang une fois qu'on m'aura chassée ?

— Tu ne comprends toujours pas ?

Il me sourit. Là, pour la première fois peut-être, il me parut totalement serein.

— S'ils nous lançaient des pierres, c'était uniquement à cause de toi. Toi qui nous faisais passer pour des monstres échappés du cirque. Plus personne ne me jettera de pierres. Plus jamais.

Il y avait quelque chose d'étrangement reposant à se parler enfin ouvertement, sans détour ni méfiance. Pendant les quelques jours précédant mon départ, nous fûmes plus à l'aise ensemble que nous ne l'avions été depuis fort longtemps.

— Tu n'as rien vu venir ? me demanda-t-il le dernier soir, après avoir éteint la bougie posée sur la table entre nos deux lits.

— J'ai vu le fer à marquer. Je l'ai senti brûler.

— Mais tu ne savais pas comment je m'y prendrais ? Que j'irais m'accuser d'être l'Oméga ?

— Disons que j'ai seulement entraperçu comment ça finirait. Que ça tomberait sur moi.

— Mais ça aurait tout aussi bien pu tomber sur moi. Il aurait suffi que tu ne dises rien.

— Peut-être.

Je changeai de position, restant allongée sur le dos pour éviter que ma brûlure ne touche l'oreiller.

— Dans mes rêves, c'était toujours moi qu'on marquait, conclus-je.

Est-ce que ça signifiait que je n'avais jamais eu le choix de me taire face à l'agent du Conseil ? Zach avait-il su avec certitude que j'allais parler pour le disculper ? Et si je n'avais rien dit ?

Le lendemain, j'étais partie aux aurores. Zach avait à peine dissimulé sa joie, ce qui ne m'avait guère surprise. Le plus triste avait été de voir ma mère précipiter les adieux. Elle avait évité de regarder mon visage, comme depuis qu'on m'avait marquée. Moi-même, je n'avais vu ce nouveau visage qu'une seule fois, le jour où je m'étais glissée en secret jusqu'au petit miroir dans la chambre de nos parents. La brûlure était encore une cloque protubérante qui, en dépit de ses contours rougis, dessinait clairement la marque sur mon front. Je m'étais souvenue des mots de l'agent du Conseil et me les étais répétés : « Voilà ce que tu es. » Le doigt juste au-dessus de la flétrissure, j'avais tracé dans l'air son motif rond : la courbe d'un fer à cheval avec, aux deux extrémités, une courte ligne horizontale qui

pointait vers les tempes. « Voilà ce que tu es », avais-je répété.

Au moment du grand départ, je m'étais surprise à éprouver un vif soulagement. Bien que mon marquage au front ait été encore très douloureux – et que Maman se soit contentée de me flanquer un balluchon de nourriture dans les bras quand je m'étais avancée vers elle pour l'étreindre –, je me souviens surtout d'avoir ressenti une forme de libération à l'idée de laisser derrière moi treize longues années de clandestinité. Quand Zach m'avait lancé « Prends soin de toi », j'avais presque éclaté de rire.

— Tu veux dire : prends soin de *toi*, avais-je rétorqué.

Il m'avait regardée bien en face sans détourner les yeux du symbole qui me défigurait – ce que notre mère n'osait faire.

— Oui, avait-il simplement ajouté.

Je m'étais fait la réflexion que, pour la première fois depuis longtemps, nous nous étions parlé à cœur ouvert.

Après les adieux, je n'avais pas pu retenir mes larmes bien longtemps. Rien d'extraordinaire pour une fille de treize ans qui ne s'est jamais retrouvée séparée de sa famille. Je n'avais jamais éprouvé la distance, sauf lorsque Zach avait voyagé chez les Omégas pour rapatrier Alice et que, pour la première fois, nous avions été véritablement éloignés l'un de l'autre. Aurait-il été plus simple de me faire marquer toute petite ? J'aurais été élevée dans une colonie oméga, sans concevoir cette vie auprès de ma famille et de mon jumeau. J'aurais peut-être même eu des copains et des copines – chose qui dans ma tête était vague, car je n'avais connu d'amitié qu'avec Zach. En tout cas, pensais-je, c'en était désormais fini de cacher qui j'étais.

J'avais tort. À peine étais-je sortie du village que j'avais croisé un groupe d'enfants de mon âge.

Une fille et trois garçons montaient deux vieux ânes à tour de rôle, faisant la course sur ces destriers loufoques et empotés. Je les avais d'abord entendus au loin, puis aperçus peu après. Je longeais l'étroite route tête baissée, mais il m'était impossible de passer inaperçue. La nouvelle de ma dissociation s'était vite répandue et, quand les enfants avaient été suffisamment proches pour voir mon marquage, ils s'étaient enthousiasmés d'en voir la confirmation.

Ils m'entourèrent. Nick – le plus grand des garçons – prit la parole le premier tandis que les autres regardaient mon front avec un dégoût affiché :

— On dirait que Zach va enfin pouvoir aller à l'école.

Nick ne nous avait plus parlé depuis des années que pour vociférer des injures. Pourtant, dès qu'il avait vu ma marque oméga, Zach avait aussitôt retrouvé ses faveurs.

— Ceux de ton espèce n'ont rien à faire ici, pesta l'un des garçons.

— Justement, je m'en vais, conclus-je en essayant de m'extraire de la meute.

Nick me bloqua le passage et me repoussa vers les autres enfants, qui me repoussèrent à leur tour. Encerclée par les garçons, bousculée dans tous les sens, frappée même, je lâchai mon balluchon pour protéger instinctivement la blessure à mon front. La mêlée résonnait des railleries habituelles : *monstre, cul-de-sac, poison*.

Mes mains toujours sur le visage, je me tournai vers Ruth, une fille aux cheveux bruns qui vivait à quelques maisons de la nôtre.

— Empêche-les. S'il te plaît, lui glissai-je à voix basse.

Ruth se pencha vers moi et, un court instant, je pensai qu'elle voulait m'offrir son bras pour me redresser. Au lieu de ça, elle se baissa, ramassa ma gourde et la vida tranquillement sur le sol – jusqu'à former une petite flaque sablonneuse que l'un des ânes tenta vainement de laper.

— C'est notre eau, argua Ruth, l'eau du puits alpha. Tu la contamines depuis bien trop longtemps.

Ils partirent sans se retourner. J'avais attendu qu'ils soient hors de vue pour rassembler mes affaires et me diriger vers la rivière. Vider ma gourde était un acte sans conséquence. Mais, lorsque je m'étais accroupie sur la berge, tenant ma gourde à bout de bras pour la remplir dans la rivière, c'est toute la signification du geste de Ruth qui m'avait frappée. Pour les Alphas comme peut-être pour ma propre mère, ma vie n'avait jusqu'alors été qu'un mensonge, ma présence au village que le fruit de l'imposture.

Le restant de la journée, j'avais évité les routes, préférant me frayer un chemin sur la rive. La tête encapuchonnée dans mon châle, je grimaçais de douleur dès qu'il touchait ma brûlure. La seule fois où j'avais croisé quelqu'un – une fermière alpha qui menait son troupeau de chèvres à la rivière –, j'avais déguerpi tête baissée sans faire un bruit. Lorsque j'avais atteint le canyon aux silos, je ne l'avais pas remonté vers l'ouest comme je le faisais d'habitude. J'avais continué droit sur ma route, m'aventurant plus au sud que je l'avais jamais fait.

Lorsqu'il était parti chercher Alice en chariot, Zach avait atteint la colonie oméga après plus d'une journée et demie de voyage. À pied, en évitant les routes et sans parvenir à imposer à mon pas la cadence

soutenue que j'entendais tenir, il allait me falloir presque trois jours pour rejoindre la même destination. Je m'arrêtais régulièrement pour laver mon front dans la rivière et sortir un encas du balluchon préparé par Maman – un quignon de pain revigorant avant de reprendre le chemin. Je dormais sur la berge, bénissant la chaleur du plein été. Au matin du deuxième jour, j'avais regagné la route à l'endroit où elle s'écarte de la rivière pour quitter la vallée. Je craignais toujours de croiser des gens sur mon chemin, mais pour une autre raison : j'étais désormais en territoire oméga.

Le paysage autour de moi le signalait. Les Alphas s'étaient toujours approprié les meilleures terres. Ici, il n'y avait plus l'ombre d'un relief pour préserver la terre de l'impitoyable lumière qui se réverbérait partout sur la rocaille. L'herbe, là où elle arrivait à pousser, était pâle et ses brins étaient frêles. Le bas-côté de la route n'était qu'un amoncellement de ronces envahies par les toiles d'araignée. Il y avait une autre étrangeté que je n'avais pas saisie immédiatement. Mais, lorsque j'avais regardé alentour pour trouver un point d'eau où remplir ma gourde, j'avais réalisé que, pour la première fois de ma vie, je n'entendais plus la rivière. Son bruit m'avait bercée depuis ma naissance, tant et si bien que je le connaissais intimement : la montée des eaux à la saison des crues, le bourdonnement intense des insectes blottis au creux des méandres l'été. La rivière avait toujours constitué la colonne vertébrale de mon environnement : en amont du village, elle menait au canyon où Zach et moi jouions près des silos. Un peu plus loin, elle traversait Wyndham – la plus grande ville et le siège du Conseil. Je ne m'étais jamais rendue là-bas, mais on m'avait parlé de la taille et de la richesse de Wyndham. Maman m'avait même dit que le refuge à l'extérieur de la cité était plus grand que n'importe quelle ville où j'étais allée. En aval, la rivière rejoignait le nord en traversant des champs et des villages plus grands que le nôtre. À un jour de marche se tenait le village de Haven, là où Papa nous emmenait au marché quand nous étions tout jeunes. Après Haven, des petits rapides entraînaient la rivière dans des contrées lointaines qui m'étaient étrangères.

Arrivée en province oméga, j'avais bon espoir de trouver mon chemin : j'arrivais généralement à percevoir les paysages de la même manière que les émotions ou les événements. Pourtant, sans la rivière, je me sentais comme lâchée en pleine nature, errant au hasard de cette plaine inconnue. Elle était traversée par une seule et unique route, que je remontais sur les conseils de ma mère. Je ne m'en étais écartée qu'une seule fois pour suivre un vol d'oiseaux à travers le terrain rocailleux. Ils m'avaient signalé un mince filet d'eau qui s'extirpait d'une fissure dans la roche, et j'avais crapahuté jusque-là

pour m'y désaltérer hâtivement, avant de rejoindre la route en terre battue.

Lorsque j'avais finalement atteint la colonie, la nuit tombait sur la plaine et un chapelet de fenêtres éclairées perçait la pénombre. Il laissait deviner un groupement de maisons moins vaste que mon village, mais suffisamment étendu pour lever tout doute sur l'endroit. Je découvrais ma destination finale : des bâtiments à la charpente basse, entourés de champs, avec des parcelles rasées de près à l'endroit des dernières récoltes et bossues là où de gros rochers s'élevaient. J'ôtai le châle qui me couvrait la tête, chassant les mouches de ma brûlure encore suintante. *Voilà ce que tu es*, me rappelai-je, la main posée sur la clé que je portais en collier. Tandis que j'approchais de mon nouveau chez-moi – minuscule silhouette sur la large route accidentée –, j'aurais souhaité avoir Zach à mes côtés plus que tout au monde. Une pensée bien idiote, m'étais-je réprimandée, mais néanmoins toute compréhensible : mon jumeau avait été pour moi, comme le chant de la rivière, une présence permanente.

CHAPITRE 5

Durant les années qui avaient suivi, je m'étais accommodée de ma nouvelle vie avec une infinie gratitude envers Alice. Sa chaumière m'offrait un toit et son modeste magot déterrée sous la lavande me permettait de faire face. Après six années dans la colonie, j'avais dépensé presque toutes les pièces de bronze trouvées dans le coffre, mais cet argent m'avait permis de vivoter lors des mois difficiles, de payer la dîme aux percepteurs du Conseil (ils venaient infailliblement la prélever, que les récoltes aient été bonnes ou mauvaises) et d'aider ceux dont les réserves de nourriture étaient à sec. Le petit Oscar – le jumeau de notre voisine Meg au village – vivait dans une chaumière non loin de la mienne, élevé par des membres omégas de sa famille. Il avait été banni bien trop jeune pour se souvenir de moi. De mon côté, quand je le voyais, j'avais presque l'impression de renouer avec le village de mes parents et avec ceux que j'avais quittés. Je me sentais chaque jour un peu plus chez moi dans la colonie, même si tout le monde disait encore « chez Alice » en parlant de ma chaumière.

Les autres Omégas s'étaient habitués à ma présence, mais ils gardaient toujours leurs distances avec moi. Je comprenais leur méfiance : comme j'étais arrivée ici à l'âge de treize ans – tout juste dissociée et marquée –, ils ne m'avaient jamais considérée comme leur semblable. Pour ne rien arranger, j'avais la particularité d'être devin. J'avais surpris deux ou trois commentaires acerbes à propos de mon absence de mutation visible. *Je ne vais pas me mettre à la plaindre*, avais-je entendu mon voisin Clarence dire à sa femme Nessa, un jour que j'allais proposer mon aide pour retresser le chaume de leur toit. *Elle a eu la belle vie, par rapport à ce que les Omégas comme nous ont dû endurer*. Une autre fois, alors que je jardinais, c'était Nessa qui avait conseillé à Clarence de me tenir à l'écart. *Je ne veux pas d'elle dans ma cuisine. On a suffisamment de soucis pour ne pas en rajouter avec une voisine qui lit dans les pensées*. Il aurait été bien inutile de lui expliquer que ça ne fonctionnait pas comme ça, qu'un devin reçoit des impressions par vagues successives, pas un récit tout construit qui défile devant ses yeux. En fin de compte, il y avait beaucoup plus de chances pour que j'entraperçoive une ville à quinze kilomètres à l'est, ou même le Grand Feu, que les pensées secrètes de Nessa. J'avais fait

comme si je n'avais rien entendu, gardant le silence tandis que je ramassais les escargots accrochés à l'abri des gousses de fève.

Il y avait bien longtemps que j'avais appris la leçon : les Omégas sont dangereux et les devins doublement. Alors je passais le plus clair de mes journées seule, plus seule encore qu'au village – là-bas, j'avais au moins Zach pour me tenir compagnie, même s'il le faisait à contrecœur.

Les Omégas étaient presque tous illettrés car interdits d'école. Toutefois, dans le coffre secret d'Alice, j'avais eu la bonne surprise de découvrir plus qu'un trésor de pièces de monnaie : trois carnets manuscrits y étaient également cachés. Deux étaient remplis de recettes de cuisine ; un troisième consignait des chansons dont les paroles ne m'étaient pas inconnues car j'avais entendu les bardes les chanter au village. Pour Zach et moi, la lecture était une activité pratiquée à la dérobée, sous la supervision de notre mère ou plus souvent tous les deux, en traçant les lettres dans les berges argileuses de la rivière ou dans la terre poussiéreuse de notre jardin. Lire revêtait par conséquent une part d'intime. Les livres étaient arrivés assez tard dans notre vie, et en très petit nombre – comme cet abécédaire illustré que notre père avait gardé de son enfance. Il y avait surtout le Livre Communal, conservé à la mairie du village, qui recueillait la chronique assidue de l'histoire locale, des agents du Conseil et des lois qu'ils veillaient à faire respecter. Même dans notre village relativement prospère, les livres étaient des biens rares. Lire servait surtout à déchiffrer les instructions données sur un paquet de graines, ou par exemple à retrouver dans le Livre Communal le nom des Omégas itinérants condamnés au fouet pour le vol d'un mouton.

Je n'avais parlé des livres d'Alice à personne, mais je les lisais encore et encore – tant et si bien que les pages se détachaient de la reliure au fil de mes lectures, comme si les carnets étaient soumis à un automne sans fin. Le soir, lorsque je retrouvais la solitude de ma chaumière après une dure journée de labeur dans les champs, je m'attelais pendant des heures à expérimenter les recettes d'Alice. Dans ma cuisine transformée en atelier d'alchimiste, je suivais les instructions qu'elle avait griffonnées : un conseil pour ajouter du romarin à une miche de pain, ou le moyen le plus rapide de peler une gousse d'ail. La première fois que je m'étais adonnée à ces travaux culinaires, j'avais appris à écraser l'ail avec le plat du couteau. Là, je m'étais sentie plus proche d'Alice que de n'importe qui à la colonie, l'imaginant presque m'expliquer par-dessus l'épaule comment la gousse devait glisser de son enveloppe sèche comme un bonbon hors de son papier.

Dans le silence de ces soirées, il m'arrivait souvent de penser à Zach et à ma mère. Les premiers temps, elle m'avait écrit plusieurs fois par an. Ses lettres étaient acheminées par des marchands alphas qui ne prenaient surtout pas la peine de descendre de cheval pour les déposer, préférant les jeter à terre du haut de leur selle. Deux ans après mon départ pour la colonie, elle m'avait informée que Zach avait quitté le village pour Wyndham, où il avait décroché un poste d'apprenti au Conseil. J'en avais appris un peu plus au cours de l'année : mon jumeau donnait entière satisfaction et il gagnait en responsabilités.

Puis, après cinq ans à la colonie, Maman m'avait écrit que le maître d'apprentissage de Zach était décédé et qu'il avait été remplacé par Zach lui-même. Lui et moi n'avions que dix-huit ans, mais la plupart des Conseillers accédaient à leur premier poste tôt dans leur carrière. Ils mouraient tôt également – les rivalités et dissensions qui rongeaient le Conseil étaient légendaires. Le Juge, en poste depuis aussi longtemps que je me souviens, était une des quelques exceptions. Il avait l'âge de mes parents, alors que la majorité des Conseillers étaient tout jeunes.

Les nouvelles du Conseil nous parvenaient jusqu'à la colonie, et il était toujours question d'ascension et de chute de tel ou tel membre. À Wyndham, derrière les murs du fort du Conseil, il y avait un monde brutal où la férocité et l'ambition comptaient bien plus que l'expérience. Je ne trouvais rien de surprenant à ce que Zach y ait été attiré ou qu'il y ait réussi. En tentant de l'imaginer dans la splendeur des salles du Conseil, je m'étais rappelé le sourire triomphant qu'il avait arboré le jour où son stratagème m'avait poussée à me dénoncer comme Oméga, et les mots qu'il avait eus après : *Plus personne ne me jettera de pierres. Plus jamais.* Toutefois, pour rien au monde je n'aurais échangé ma place contre la sienne – même l'année où, faute de récolte, la famine avait guetté la colonie – et j'allais jusqu'à m'inquiéter de son sort.

À cette époque, les lettres de Maman se faisaient rares – espacées d'un an voire plus. Pour connaître les nouvelles du reste du monde, je ne pouvais donc me fier qu'aux ouï-dire rapportés du marché oméga qui se tenait à l'ouest. Sinon, il y avait les racontars colportés par les nomades en transit dans la colonie. Ils s'arrêtaient pour une nuit avec leurs maigres balluchons et tout un tas d'histoires. Ceux qui partaient vers l'ouest espéraient trouver de meilleurs terrains à cultiver – dans les Terres Brûlées à l'est, les sols ne permettaient pas de produire suffisamment pour payer la dîme du Conseil, sans parler de survivre. Quant à ceux qui venaient de l'ouest, ils parlaient de mesures de répression prises par le Conseil : des Omégas chassés de la colonie

qu'ils occupaient depuis toujours si l'on décrétait soudainement les terres trop bonnes pour eux ; des commandos alphas qui volaient ou détruisaient les récoltes.

Les Omégas étaient chaque jour un peu plus contraints à l'exode, poussés à rejoindre les refuges, malmenés et brutalisés. Même dans notre colonie – dont les terres assuraient un rendement relativement correct –, nous étions étranglés par les impôts toujours plus forts fixés par les percepteurs.

En plus de ça, nous avons dû subir deux descentes alphas. La première fois, ils s'en étaient pris à Ben, qui vivait dans une chaumière à la lisière de la colonie. Ils l'avaient battu avant de prendre tout ce qu'ils avaient pu emporter – notamment l'argent qu'il avait mis de côté pour payer la dîme. La seconde fois, ils étaient venus après la dure saison sans récolte. Ne trouvant rien à piller, ils s'étaient contentés de mettre le feu à la grange commune. Quand j'avais suggéré à mes voisins qu'on le rapporte au Conseil, ils avaient levé les yeux au ciel.

— Bonne idée, comme ça ils enverront des soldats brûler le reste de la colonie ! avait ironisé Claire.

— Tu as passé trop de temps dans ton village alpha, Cass, avait ajouté Nessa, tu ne comprends toujours pas comment ça fonctionne par chez nous.

J'apprenais, pourtant, chaque fois qu'une histoire d'humiliation ou de violence faite aux Omégas remontait aux oreilles de la colonie. D'autres échos nous parvenaient – plus rares ceux-là – et nous les partagions en faisant plus attention qu'à l'accoutumée : la résistance oméga dans un murmure, la mystérieuse île presque en silence. Mais, à voir la résignation chez mes voisins lorsque nous reconstruisions la grange, ces rumeurs semblaient plutôt tenir de l'utopie. Le Conseil régnait depuis des siècles ; l'idée qu'il puisse exister un endroit échappant à son contrôle, c'était prendre nos désirs pour des réalités.

Et, de toute façon, pourquoi se donner la peine d'organiser une résistance ? Le lien pernicieux entre les jumeaux était notre filet de sécurité. Depuis les années de sécheresse, de plus en plus de restrictions pesaient sur les Omégas. Pourtant, tout en nous plaignant de la dîme et du repli de nos colonies sur des terres toujours plus inhospitalières, nous savions qu'en définitive le Conseil nous protégerait. Les refuges avaient été créés pour ça et, après la fameuse saison sans récolte, de nombreux Omégas envisageaient de les rejoindre. J'étais sortie de cet hiver avec le squelette pointant sous la peau, comme tous dans la colonie. Nous étions si usés dans nos corps

et dans nos têtes que, sans surprise, les deux premiers exilés s'étaient mis en route pour le refuge près de Wyndham – un couple épuisé par la fatigue et la faim. Nous n'avions rien pu faire pour les persuader de rester quelques mois de plus, de donner une chance aux récoltes printanières. Alors la colonie tout entière s'était réunie aux premières lueurs du jour pour assister à leur départ. Ils avaient fermé leur chaumière à double tour, puis ils avaient traîné leur carcasse le long de la route jonchée de pierres.

— Va savoir pourquoi ils se sont embêtés à fermer à clé, avait dit Nessa. Ils ne reviendront jamais.

— Au moins, ils seront nourris, avait remarqué Clarence. En fait, le marché est honnête : travailler pour manger.

— Vu comme ça, ça peut paraître honnête. Mais, depuis quelque temps, on dit qu'une fois entré là-bas, on n'en ressort jamais.

Elle avait haussé les épaules.

— De toute manière, c'est un choix qui n'appartient qu'à eux.

J'avais regardé une dernière fois leurs silhouettes s'éloigner. Les maigres balluchons qu'ils transportaient semblaient plus gros sur leurs corps squelettiques. Avaient-ils vraiment eu le choix ?

— En tout cas, avait-elle repris, c'est une bonne chose qu'il y ait ces refuges. Au moins, on sait que le Conseil ne veut pas nous laisser mourir de faim.

— Tu crois vraiment que c'est une question de volonté ? avait soulevé Ben, le doyen de la colonie. Les Conseillers nous laisseraient mourir de faim s'ils le pouvaient, mais ils ne peuvent tout simplement pas se le permettre. Entre vouloir et pouvoir, il y a une grosse différence.

*

Au cours du printemps, au moment où les nouvelles récoltes nous mettaient enfin à l'abri de la famine, j'avais eu de la visite. Ma mère avait fait le voyage jusqu'à la colonie en char à bœufs. Quand Ben l'avait introduite dans ma chaumière, je n'avais pas trop su comment l'accueillir. En constatant qu'elle n'avait pas changé, je pris conscience du fait que, de mon côté, j'étais une tout autre personne. En six ans, la petite fille s'était métamorphosée en jeune femme. Mais il n'y avait pas que cela : si le temps avait accompli son œuvre sur moi, le quotidien oméga m'avait aussi transformée. Je n'étais plus une Alpha

dans ma tête, là était le grand changement. Les quelques Alphas croisés depuis mon arrivée à la colonie me l'avaient bien fait comprendre. C'étaient les percepteurs de la dîme envoyés par le Conseil, les marchands peu recommandables qui venaient parfois au marché oméga, les parias et les pauvres qui existaient aussi au sein de la société alpha. Ces derniers passaient dans les colonies omégas en espérant y trouver de quoi améliorer leur situation. Tous nous regardaient avec mépris, si jamais ils s'autorisaient à poser les yeux sur nous. Ils nous donnaient les habituels *monstre*, *cul-de-sac*. Plus que les mots, c'étaient leurs manières qui étaient blessantes – les petits gestes qui révélaient leur dédain, leur peur de la contamination. Même les marchands alphas les plus miséreux – ceux qui s'abaissaient à commercer avec nous – grimaçaient au contact d'une main oméga au moment d'échanger l'argent.

Lorsqu'on avait marqué mon front du sceau oméga, je n'avais pas vraiment saisi tout ce que ça impliquait. Innocente, j'avais eu le cœur meurtri quand ma mère avait refusé de me prendre dans ses bras avant mon départ. Six années plus tard, tandis qu'elle se tenait dans ma petite cuisine avec un air embarrassé, je connaissais ma place et je savais qu'il était hors de question de la serrer dans mes bras.

Nous nous assîmes à table, l'une en face de l'autre.

— Je passe juste te déposer ça, me dit-elle en glissant une pièce d'or sur la table.

Elle ajouta que Zach lui en avait envoyé six comme ça, que chacune valait autant qu'une demi-récolte annuelle. Le métal de la pièce réchauffa ma main tandis que j'examinais le côté pile, puis le côté face.

— Pourquoi me la donner ?

— Tu vas en avoir besoin.

D'un geste, je désignai la chaumière qui constituait mon gîte et, à travers la petite fenêtre, je montrai les figuiers en fruits qui m'offraient une partie du couvert.

— Je m'en passerai. Je me débrouille très bien sans, et je ne vois pas pourquoi tu te préoccupes soudain de mon sort.

Elle se pencha en avant et parla à voix basse :

— Tu ne peux pas rester ici.

Je fis tomber la pièce sur la table. Elle tournoya sur la tranche pendant quelques secondes avant de se coucher sur le bois avec un bruit sourd.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Ça ne t'a pas suffi de me renvoyer du village ?

Maman secoua la tête.

— Je ne voulais pas avoir à te demander ça – peut-être n'aurais-je pas dû venir ici –, mais il faut que tu prennes cet argent et que tu partes. Ne tarde pas. C'est Zach.

— C'est toujours Zach, soupirai-je.

— Il est maintenant quelqu'un de puissant. Ce qui veut dire qu'il a des ennemis. Les gens parlent sur lui – ce qu'il a fait au sein du Conseil, ça fait beaucoup jaser.

— Qu'est-ce qu'il a bien pu faire ? On a dix-neuf ans, je te rappelle. Et il n'est au Conseil que depuis un an.

— Tu as entendu parler de La Générale ?

— Comme tout le monde, oui.

La Générale était bien connue des Omégas. Chaque fois qu'une nouvelle loi anti-Omégas se profilait et qu'on en parlait au marché, son nom revenait dans un murmure empreint de terreur. Ces dernières années, les percepteurs avaient à maintes reprises augmenté la dîme, et toujours à cause des dernières « réformes » de La Générale.

— Elle n'a qu'un an de plus que Zach et toi, peut-être même moins, mais il faut s'en méfier. Les membres du Conseil se font plein d'ennemis, Cass. Ils ne vivent pas bien longtemps.

C'était aussi valable pour leur jumeau oméga, mais elle n'avait pas besoin de le préciser.

— Tu connais Zach : ambitieux, déterminé. Il se fait désormais appeler Le Réformateur. Il a ses partisans, travaille avec des gens influents. Quelqu'un essaiera inévitablement de s'en prendre à toi, et ça ne devrait plus tarder.

— Non, protestai-je en repoussant la pièce d'or vers elle. Je ne partirai pas d'ici. Et, même s'il avait des ennemis, il ne les laisserait pas m'approcher, il me mettrait en sécurité.

Elle se pencha par-dessus la table, comme pour prendre ma main, avant d'interrompre son mouvement. Combien de temps s'était écoulé, me demandai-je, depuis la dernière fois qu'on m'avait touchée avec affection ?

— C'est ce que je crains.

Je la regardai sans expression.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Tu as eu vent des Chambres de Détention, n'est-ce pas ?

C'était l'une des nombreuses histoires qui circulaient dans la colonie, inlassablement brassées dans les conversations. C'était ce bruit qui courait – toujours chuchoté – sur un lieu tenu secret, quelque part sous les salles du Conseil à Wyndham, une prison où les Conseillers enfermaient leur jumeau oméga. On l'appelait les Chambres de Détention. Dans ce complexe souterrain, les Omégas étaient incarcérés à vie pour garantir la sécurité de leur alter ego haut placé. Tenus à l'écart du monde, ils ne constituaient plus une cible facile pour qui voudrait se débarrasser d'un rival alpha en s'en prenant à son jumeau.

— Les cachots de Wyndham ? Je n'y crois pas plus qu'aux autres rumeurs. Et, même s'ils existaient vraiment, Zach ne m'y enverrait pas. Aucune chance. Je le connais trop bien pour l'en croire capable.

— Tu es plus proche de lui que quiconque. Mais être proche de quelqu'un et connaître quelqu'un, ce sont deux choses différentes. Il viendra te chercher, Cass, et puis il t'enfermera pour se protéger.

Je secouai la tête.

— Il ne ferait pas une telle chose.

Était-ce ma mère que j'essayais de convaincre, ou moi-même ? Quelle que soit la réponse, elle n'essaya pas de discuter. Nous savions aussi bien l'une que l'autre que je ne partirais pas.

Avant de reprendre la route, Maman s'était penchée hors du chariot pour me redonner la pièce d'or sans me laisser d'autre choix que d'accepter. J'avais palpé le sou dans le creux de ma main tandis que le char à bœufs disparaissait à l'horizon. Mais je n'avais pas dépensé l'argent – ni pour fuir, ni pour m'acheter de quoi manger. J'avais gardé la pièce avec moi – aussi secrètement que la clé d'Alice six ans auparavant – et je pensais à Zach dès que je la prenais dans la main.

C'était Zach qui, malgré lui, m'avait appris à réfréner mes visions quand je n'étais encore qu'une enfant. Son acharnement à révéler mon vrai visage m'avait poussée à la vigilance, à ne rien laisser paraître, ne rien dévoiler de ce que je savais. Après la visite de ma mère, je m'étais remise à contenir mes visions et, là encore, c'était du fait de Zach. Je refusais de donner la moindre importance aux scènes qui m'assaillaient dans mon lit juste avant le réveil, ou dans les champs quand je m'arrêtais de travailler pour m'asperger le visage. Je préférais donner toute ma confiance à Zach plutôt qu'à ces flashes surgis de nulle part. Ce que j'y voyais, Zach n'en serait pas capable –

c'est en tout cas ce que je me répétais. Je me souvenais avec quel soin il avait nettoyé ma blessure lorsque j'avais été marquée au fer. Je me remémorais aussi les jours, mois et années passés en tête à tête, tenus en suspicion par le reste du village. Et, même si ses mauvais comportements me revenaient également à l'esprit – son hostilité, les brimades quotidiennes –, je n'ignorais pas que j'avais autant compté pour lui que lui pour moi.

J'étais donc restée, travaillant encore plus que de coutume. Quand le temps des récoltes était venu, je fauchais avec tant d'ardeur que mes mains en devenaient calleuses et que le bout de mes doigts se teintait de sang. Je tentais de restreindre mon acuité aux bruits qui m'entouraient : le son râpeux de la faux coupant les plants de céréale, la note sourde des bottes de blé retournées sur le sol, les éclats de voix des autres colons. Chaque jour, je travaillais tard, jusqu'à ce que la nuit se décide enfin à tomber – à contrecœur presque, comme si le soleil couchant lui avait forcé la main. Puis je rejoignais ma chaumière dans l'obscurité.

Tout fonctionnait à merveille. Je repoussais l'assaut des visions et j'étais presque parvenue à me convaincre que personne ne viendrait jamais me chercher. Puis ils avaient débarqué sans que cela me surprenne : à mes yeux, des cavaliers armés galopant vers la colonie, c'était tout aussi familier que ma faux moissonnant les blés ou que le chemin me ramenant chez moi à travers champs.

Au moment où le cavalier m'avait hissée sur son cheval, j'avais entraperçu un éclat d'or sur le sol. Le sou de ma mère était tombé de ma poche avant de disparaître sous la terre retournée par les sabots.

CHAPITRE 6

Quand Zach était venu dans ma cellule des Chambres de Détention, le compte de mon temps passé là-bas s'élevait à cent dix-huit jours, deux cent trente-six repas glissés sous la porte et huit visites du Confesseur.

C'était le bruit de ses pas qui m'avait avertie de sa venue – Zach marchait d'une foulée aussi reconnaissable que le timbre de sa voix, aussi caractéristique que le rythme de sa respiration lorsqu'il dormait. Au moment où il avait déverrouillé la porte, j'avais eu l'impression que les années passées sans lui s'étaient rembobinées aussi rapidement que la clé avait tourné dans la serrure. Je m'étais levée d'un bond en entendant ses pas dans le couloir, mais, avant qu'il ouvre la porte, je m'étais forcée à me rasseoir sur le lit.

Il s'était tenu un instant dans l'embrasure de la porte. En le regardant, je voyais double : l'homme qui me faisait face et le garçon qu'il réveillait dans mes souvenirs. Il était grand, désormais ; ses cheveux noirs étaient plus longs, balayés derrière les oreilles. Il avait pris de bonnes joues, ce qui adoucissait les traits anguleux de ses pommettes et de son menton. Je m'étais souvenue qu'en été il avait toujours des taches de rousseur qui apparaissaient – une traînée mouchetée de part et d'autre du nez, comme la première poignée de terre jetée sur un cercueil. Il ne restait plus aucune trace de leur teinte orangée, car sa peau était presque aussi pâle que ma chair blanchie par la lumière blême de la cellule.

Il fit un pas en avant, ferma la porte derrière lui et glissa le trousseau de clés dans sa poche.

— Tu vas vraiment rester silencieuse ? commença-t-il.

Je n'osai pas parler – ma voix aurait trahi combien je le détestais, ou combien il m'avait manqué.

— Veux-tu que je t'explique pourquoi j'ai dû t'enfermer ici ? poursuivit-il.

— Je sais parfaitement pourquoi.

— J'avais presque oublié à quel point tu peux rendre les choses difficiles lorsqu'il s'agit de parler, avait-il dit en riant à demi.

— Ce n'est pas mon rôle de te faciliter les choses.

Il commença à arpenter les quelques mètres du cachot. Sa voix restait posée, délivrant chaque mot à une cadence aussi mesurée que le rythme de ses pas.

— Comme toujours, tu ne vas rien me donner, n'est-ce pas ? Pas même un semblant d'explication. Je savais ce que je voulais te dire ; j'avais tout préparé. Mais peine perdue : te voilà face à moi, égale à toi-même, sachant tout mais ne disant rien.

— Ne rien te donner ? Comme toujours ? répétais-je dans un écho sélectif. La vie t'a tout donné. Elle t'a donné le droit de rester au village. Elle t'a donné Maman.

Ma voix flancha au moment de parler de notre mère.

— C'est arrivé trop tard, reprit-il en accélérant son va-et-vient dans la cellule. Alice avait tué Papa. Et tu avais déjà tout empoisonné. C'est comme si tu m'avais contaminé avec toutes ces années d'indissociation. Les autres au village ne m'ont jamais accepté. Pas véritablement. Ça aurait dû être ma vie rêvée... Mais tu avais déjà tout gâché.

— Moi, je n'ai rien eu, ripostai-je. Rien mis à part la faim. Il y a certains jours, à la colonie, où elle nous tirait tous. Mais ça ne te suffisait pas, c'était encore trop beau pour moi, il fallait que tu me fasses enfermer ici. Et maintenant tu viens me dire que c'est toi qui as eu la vie dure ?

— Je n'avais pas d'autre choix que de t'envoyer aux Chambres de Détention, Cass.

— Pourquoi cherches-tu à m'en convaincre ? Tu veux mon pardon ? M'entendre dire que je te comprends ?

— Tu m'as dit que tu comprenais.

— Je t'ai dit que je comprenais ce qui t'a poussé à faire ça. Je saisis ton raisonnement. Tu t'es fait des ennemis maintenant que tu es un grand ponton du Conseil. Tu te dis qu'ils pourraient s'en prendre à toi en m'utilisant. Mais ça ne fait pas de mon enfermement quelque chose de juste.

— Qu'aurais-tu fait à ma place ?

— Depuis quand t'intéresses-tu à ce que je pense ou à ce que je veux ?

Il se mit en colère.

— Tout a toujours dépendu de toi – ma vie entière était figée,

n'attendant que ton départ pour commencer.

— Elle avait déjà commencé avant. Nous avions une vie.

Je pensai, comme bien souvent, à ces années passées ensemble, tous les deux en marge du village.

— Tu rêvais juste d'une autre vie.

— Je n'ai jamais voulu que ma propre vie. La mienne. Tu l'as rendue impossible. Et, maintenant que je me destine à accomplir quelque chose de grand, il est hors de question que tu sois à nouveau un obstacle.

— En somme, ma vie passe à la trappe au profit de la tienne, résumai-je.

— Toi et moi, ça n'a jamais fait qu'une seule vie. Tu n'as pas l'air de le comprendre. Depuis tout ce temps, tu fais comme si on pouvait vivre notre vie comme bon nous semble, sans que ça impacte celle de l'autre. Mais regarde autour de toi, le monde ne fonctionne pas comme ça.

— Il n'appartient qu'à toi de le changer. Tu as dit que tu voulais devenir quelqu'un d'important et de puissant pour changer le monde. Alors qu'attends-tu ? Et qu'attends-tu pour regarder nos jeunes années en face ? N'as-tu jamais songé que, chaque jour passé sans qu'on soit dissociés, on changeait le monde ?

Il se tut et, après quelques minutes, vint s'asseoir à côté de moi, poussant un léger soupir lorsqu'il inclina son dos selon le même angle que le mien. Il ramena ses genoux devant son visage ; ils s'élevaient bien plus haut que les miens. Les poils de ses bras étaient plus drus et noirs que dans mon souvenir – ils n'avaient plus la teinte blondie par le soleil que je leur connaissais. Nos deux corps avaient beaucoup changé depuis toutes ces années où nous ne nous étions vus, mais ils avaient immédiatement retrouvé la même symétrie qu'avant : nous nous tenions assis côte à côte, dos contre le mur, exactement comme sur mon lit dans la chaumière de notre enfance.

Comme tous ces soirs où nous entendions nos parents se disputer depuis notre chambre, je me mis à chuchoter :

— Rien ne t'oblige à être cette personne, Zach.

Il se leva et prit le trousseau de clés dans sa poche.

— Rien ne m'y aurait obligé si tu ne m'avais pas rendu la vie infernale dès le départ.

Pendant les longs mois où j'avais attendu qu'il me rende visite dans

ma cellule, j'avais eu le temps de planifier ce que je dirais et, surtout, je m'étais promis de rester calme. Mais, alors qu'il se dirigeait vers la porte, ma résolution vola en éclats. Acculée par la perspective de me retrouver à nouveau seule dans ce cachot, je sentis mon sang bouillonner jusqu'à déchaîner un pouls frénétique dans tout mon corps. Je me jetai sur Zach et m'emparai des clés.

Je fus vite maîtrisée : il me dépassait d'une demi-tête ; j'étais aussi plus faible que lui, surtout après mes six années à la colonie et les derniers mois passés à végéter dans ma cellule. M'agrippant le cou d'une seule main, il me maintint à bout de bras comme si je ne pesais rien. Je tentai de répliquer – griffures et coups de pied – sans me faire la moindre illusion : si j'arrivais à l'assommer, ou même à lui casser un bras, je me retrouverais dans le même état que lui. Néanmoins, dans ma tête, ce n'était pas lui que je combattais, c'étaient les murs du cachot, le sol, le plafond, et les heures apathiques qui défilaient indifféremment tandis que je croupissais ici. Je me jetai de tout mon poids contre Zach jusqu'à ce que les os de sa main, enserrant ma mâchoire comme un étau, me scient littéralement la peau. Il ne relâcha pas son étreinte d'un cran, même quand, à la force de mes ongles, je lacérai la peau de ses avant-bras.

Il se pencha vers moi pour que je l'entende chuchoter :

— Je devrais presque te remercier pour ce que tu m'as fait endurer toutes ces années. Les autres membres du Conseil peuvent palabrer sur les Omégas, sur les risques qu'ils présentent, ou sur la menace d'une contamination. Mais ils n'ont pas vécu ça de l'intérieur, ils ne savent pas à quel point vous êtes dangereux ; alors que moi, si.

Je pris soudain conscience que je tremblais. Zach me relâcha et je vis qu'il était secoué par les mêmes tremblements. Nous restâmes ainsi de longues minutes, l'un en face de l'autre, seulement séparés par notre souffle haletant. Nos respirations mêlées rappelaient le bruit qui monte les nuits d'été avant qu'une tempête éclate – quand l'air se fait électrique, que les cigales craquettent et que la terre entière semble attendre dans l'agitation générale.

— Zach, s'il te plaît, ne fais pas ça.

En le suppliant, je me souvenais qu'il m'avait lui aussi suppliée, cette nuit dans notre chambre où il m'avait demandé de me dénoncer comme l'Oméga. Avait-il alors ressenti la même chose que moi ?

Il ne prononça plus un mot, se tournant juste vers la porte pour se retirer. Au moment où il verrouilla la porte derrière lui, je baissai les yeux vers mes poings encore crispés, et je vis son sang qui gouttait de mes ongles.

Le Confesseur ne venait plus me rendre visite sans son planisphère. S'épargnant toute forme de préambule, elle déployait la carte sur mon lit et me disait inflexiblement : « Montre-moi où se trouve l'île. » Parfois, elle désignait de larges zones maritimes du bout du doigt.

— Nous savons déjà que l'île oméga se trouve au large des côtes ouest ou sud-ouest. On approche du but, la résistance va bientôt être localisée, m'avait-elle dit un jour.

— Alors pourquoi avoir besoin de moi ?

— Disons que ton frère n'est pas connu pour sa patience.

J'avais ri sans grande conviction.

— Et vous avez quoi comme moyen de pression pour me faire parler ? Me torturer, c'est mettre Zach au supplice.

Le Confesseur s'était penchée vers moi.

— Tu crois peut-être qu'on t'a fait endurer le pire du pire, mais ce n'est rien. Tu n'as pas idée de la chance que tu as car, jusqu'à maintenant, on a été très gentils avec toi. Et le seul moyen que ça continue est de te rendre utile en nous aidant.

Elle avait brusquement poussé la carte sous mes yeux. L'intensité de son regard faisait peser sur moi quelque chose de physique, de brûlant presque, comme le fer rouge contre mon front des années auparavant.

— Me rendre utile à votre manière ? En travaillant pour eux ? Devenir un monstre de cirque exécutant gentiment des petits tours pour ses maîtres alphas ?

Elle avait approché son visage du mien, tout doucement, comme si elle cherchait à m'acculer. Je la voyais dans les moindres détails : les minuscules poils sur ses joues, ses narines qu'elle gonflait légèrement à chaque inspiration lente et profonde.

— Crois-tu vraiment que je suis leur dévoué serviteur ? m'avait-elle chuchoté.

Elle avait continué d'avancer dans mon esprit en tâtonnant toujours plus profondément. Au cours d'un de nos jeux d'enfants, Zach et moi avions soulevé une énorme pierre plate, révélant à la lumière un grouillement de vers et d'asticots. Arrachés à l'obscurité, tortillant leur chair blanche, ils n'étaient pas différents de moi lorsque, sous l'œil du Confesseur, je me sentais mise à nu. Elle pouvait tout voir en moi, tout s'approprier.

Après m'être fait surprendre par son intrusion une première fois, j'avais appris à fermer mon esprit comme on ferme les yeux ou le poing. Je devais la bloquer, claquemurer mon intimité, pour éviter qu'elle ne s'immisce en moi. Je savais que je devais protéger l'île de son esprit inquisiteur mais, égoïstement, j'étais tout aussi préoccupée par le sort de certains souvenirs personnels qui étaient pour moi de véritables trésors.

Il y avait par exemple les longues journées au bord de la rivière, quand les autres enfants étaient à l'école et que – tels les deux seuls rescapés d'une catastrophe ou d'un naufrage – Zach et moi nous dévoilions les trésors découverts au hasard de nos pérégrinations enfantines : la pierre où un escargot s'était fossilisé, ou encore la coquille ouverte d'une huître de rivière dont l'intérieur blanchâtre imitait parfaitement l'œil laiteux du non-voyant oméga qui mendiait sur la route de Haven.

Il y avait également toutes ces nuits où nous partagions nos histoires en chuchotant, allongés dans le noir. Un soir, au bruit sourd de la pluie sur le toit de chaume, j'avais raconté avoir vu les enfants dans la cour de récréation fixer une nouvelle balançoire sur le grand chêne – j'avais osé les épier par-dessus le haut mur de l'école, cette frontière à ne pas franchir pour les deux indissociés du village.

— Nous, on a notre propre balançoire, avait dit Zach.

Il avait raison, même si on ne pouvait pas vraiment appeler ça une balançoire. Nous avions découvert un saule qui poussait si près de la rivière que l'on pouvait s'accrocher à ses branches basses pour se balancer au-dessus de l'eau et, les jours d'été, se laisser retomber le plus loin possible dans la rivière.

Certains des souvenirs que je voulais cacher au Confesseur étaient plus récents. Il y avait notamment mes soirées passées au coin du feu, dans ma chaumière, à parcourir les livres de recettes et la collection de chansons d'Alice. Ou encore, le souvenir de la pièce d'or que ma mère m'avait donnée en me mettant en garde contre Zach. L'or avait bien moins de valeur que la sensation du métal chaud contre ma paume : la tiédeur du sou venait de la main de Maman, et il n'en fallait pas plus pour me donner l'illusion de sentir le contact de sa peau.

Tous ces souvenirs étaient désormais à la portée du Confesseur, comme des objets jetés pêle-mêle dans un tiroir qu'elle fouillait en espérant y trouver quelque chose de précieux. Chaque fois qu'elle refermait le tiroir, elle le laissait en pagaille et je devais tout ranger, mettre de l'ordre dans mon esprit.

Arrivait le moment où Le Confesseur quittait ma cellule en emportant la carte avec elle. Je m'estimais alors heureuse d'avoir réussi à lui cacher l'île. Hélas, en la lui dissimulant, je livrais bien des choses en pâture – des réminiscences, des fragments de vie sans importance pour elle mais pas pour moi.

En y accédant, elle les souillait et, après chaque visite, ils étaient toujours moins nombreux à avoir échappé à son examen méticuleux – je sentais mon for intérieur profané.

*

Zach avait continué de venir me voir dans ma cellule même si, progressivement, les visites s'étaient espacées. Lorsque nous nous retrouvions entre mes quatre murs, il évitait généralement mon regard et parlait peu, préférant jouer avec ses clés, répondant à mes questions par un simple haussement d'épaules. Pourtant, toutes les deux ou trois semaines, j'entendais la clé tourner dans la serrure, la porte racler le sol, et je le voyais apparaître : mon jumeau, mon geôlier. Il s'asseyait au bout de mon lit sans que je sache la raison de sa venue. Je ne m'expliquais pas non plus la joie qui me gagnait inévitablement au premier écho de ses pas dans le couloir. Puis, un jour, il sortit de son mutisme.

— Il faut que tu lui parles, me dit-il. Raconte-lui juste ce que tu vois. Ou alors donne-lui accès à tes visions.

— La laisser pénétrer mon esprit, c'est ça que tu proposes ?

— N'en fais pas tout une histoire, dédramatisa-t-il. Après tout, tu es comme elle.

— Je ne fais rien de ce qu'elle fait, objectai-je en secouant la tête. Je ne fouine pas dans l'esprit des gens ; et, si elle pouvait se retenir de fouiner dans le mien, j'apprécierais. Mon esprit, c'est tout ce qu'il me reste ici.

Les mots me manquaient pour lui exposer ce que c'était de se faire sonder, combien j'en ressortais chamboulée, avec cette sensation de ne plus être à l'abri même dans ma propre tête.

Il poussa un soupir qui se transforma en rire.

— Si je ne savais pas à quel point tu peux être têtue, je serais impressionnée que tu aies réussi à tenir Le Confesseur à distance aussi longtemps.

— Alors tu devrais savoir que rien ne va changer : je ne vous aiderai

pas.

— Il le faut, Cass.

Il se pencha vers moi. Pendant un court instant, je pensai qu'il allait prendre ma main – comme ce jour lointain où il m'avait demandé d'utiliser mon don pour guérir notre père. Il ne se tenait plus qu'à deux doigts de mon visage, révélant ses pupilles brillantes qui se contractaient à un rythme irrégulier. Je voyais même les petites crevasses rougies par le sang sur sa lèvre inférieure. Je me souvins qu'il avait l'habitude de se mordre la lèvre quand Papa et Maman se disputaient dans la cuisine, ou quand les enfants du village nous raillaient.

— De quoi as-tu peur ? chuchotai-je. Du Confesseur ?

Il se leva.

— On peut te faire subir bien pire que ça, tu sais. Cette cellule, c'est un traitement de faveur.

Il donna une grande tape sur le mur. Sa paume laissa une empreinte dans la poussière accrochée à la paroi.

— Les autres Omégas subissent des choses terribles dans nos Chambres de Détention. C'est uniquement parce que tu es devin que tu as la belle vie ici.

Il détendit son cou, posa ses mains sur son visage et reprit sa respiration les yeux fermés.

— Je lui ai dit que tu pouvais nous être utile.

— Tu attends de moi de la reconnaissance pour tout ça ?

Je désignai les murs de ma cellule, cet étau qui enserrait ma vie, m'écrasant dans quelques mètres carrés d'un gris abyssal. Mon esprit se laissait même transformer par mimétisme : il se fermait, devenait chaque jour aussi sombre qu'un cachot. Le plus dur dans tout ça, c'était la sinistre indifférence des heures qui s'écoulaient inexorablement sous cette lumière implacable. Je sentais le temps poursuivre sa marche aveuglément, étranger à mon sort ici – ce semblant de vie, cette perpétuité de repas glissés sous la porte.

— Tu n'imagines pas tout ce que je fais pour ta sécurité. J'ai même engagé un goûteur qui vérifie les repas qu'on t'apporte, me dit-il en montrant la gamelle posée au sol, l'eau qu'on te sert, tout.

— Je suis touchée par tant d'égards, ironisai-je, mais, si je me souviens bien, quand je menais ma petite vie à la colonie, personne n'essayerait d'empoisonner ma nourriture.

— Ta petite vie à la colonie ? Quel tableau idyllique ! Je crois me rappeler qu'elle ne t'enthousiasmait pas plus que ça, pendant les treize années où tu m'as volé ma vie d'Alpha.

— Je ne cherchais pas à voler quoi que ce soit, je voulais juste éviter qu'on ne me chasse du village. Tout comme toi, rectifiai-je.

Le silence remplit la pièce. C'est moi qui le brisai :

— Pourrais-tu m'autoriser à retourner sur les remparts, juste de temps en temps ? Ou à parler avec d'autres prisonniers, pour ne pas oublier ce que c'est d'être humain.

Il fit non de la tête.

— Tu sais que je ne peux pas le permettre. Tu as vu ce qui s'est passé sur les remparts la dernière fois. Le forcené aurait très bien pu s'en prendre à toi.

Il me regarda avec ce qui ressemblait à de la tendresse. Puis il reprit :

— On t'a mise ici pour une seule et bonne raison : te garder en sécurité.

— Si les prisonniers étaient autorisés à parler entre eux, on serait à l'abri de ce genre de choses et l'Oméga n'aurait pas perdu la tête. Et d'abord, pourquoi les autres Omégas voudraient-ils s'en prendre à moi ? On est dans la même situation. Alors pourquoi nous refuser toute forme de compagnie ?

— Car cette compagnie a également des jumeaux.

— Oui, des jumeaux alphas, tes amis du Conseil.

— Qu'est-ce que tu peux être naïve, Cass. Je travaille avec ces gens, pour ces gens, mais en aucun cas ce ne sont mes amis. Imagine-toi que certains d'entre eux seraient ravis que leur jumeau s'en prenne à toi pour se débarrasser de moi.

— On va aller jusqu'où comme ça ? Si on suit ta logique, on finira le restant de nos jours dans des cellules capitonnées, qu'on soit alpha ou oméga.

— Ne me mets pas tout ça sur le dos, continua-t-il. Utiliser l'entourage de quelqu'un pour le manipuler, ça n'a rien de nouveau. On le faisait déjà dans l'Avant. Pour obtenir ce qu'on voulait de quelqu'un, on pouvait aller jusqu'à kidnapper son conjoint, son amant, ses enfants. Il fallait juste surveiller ses arrières pour se protéger. Dans l'Après, c'est deux fois plus compliqué car il faut surveiller ses arrières et ceux de son jumeau. Ce qui revient aussi à dire qu'il est deux fois

plus simple de s'en prendre à un rival.

— C'est plus simple à cause des gens comme toi qui réduisent un jumeau à un handicap. Ça ne tourne pas rond dans ta tête.

— Et toi, tu es délibérément naïve.

— C'est pour ça que tu viens me rendre visite ? lui demandai-je alors qu'il déverrouillait la porte. Tu descends ici car, en haut dans les salles du Conseil, tu ne peux faire confiance à personne ?

— Si c'était le cas, ça supposerait que j'aie confiance en toi, conclut-il en refermant la porte derrière lui.

La clé tourna deux fois dans la serrure.

*

Selon mes calculs, ça faisait plus d'un an que je n'avais vu le ciel. Sous la lumière artificielle de ma cellule, mes rêves avaient changé, mes visions aussi. Quand j'avais commencé à avoir des flashes de l'île, je m'étais demandé si ce n'était tout simplement pas un fantasme, un mécanisme inconscient pour me rendre plus vivables les abîmes où j'étais plongée. Puis mes visions s'étaient faites plus sombres et morbides. J'avais décidé de ne pas y voir autre chose que le résultat de mon isolation prolongée dans un lugubre cachot. Plus le compte des jours passés dans les Chambres de Détention augmentait, plus je doutais de mon esprit et de ce qu'il me donnait à voir. Pourtant, mes visions ne pouvaient pas être le simple fait d'une imagination débordante : les images revenaient de manière toujours plus cohérente, et elles étaient trop éloignées de ce que je connaissais du monde pour être le fruit de mon invention. La précision des détails finissait de m'en convaincre. Je voyais tout avec un réalisme confondant : les grandes cuves en verre, les nombreux câbles, les panneaux recouverts de petites lumières rouges et vertes, les tubes en caoutchouc qui dépassaient de chaque cuve, et même la poussière sur les joints d'étanchéité.

Comment aurais-je pu inventer ces flashes de toutes pièces alors que je ne comprenais même pas ce que j'y voyais ? Ce que je savais, c'est que c'était au moins aussi tabou que la boule de lumière accrochée au plafond de ma cellule. Les câbles que j'apercevais autour des cuves corroboraient les histoires qu'on racontait sur l'Avant – en particulier sur l'Alchimie Électrique qui existait à l'époque. Les lumières rouges et vertes rappelaient l'éclat artificiel de ma boule de lumière – chacune était un point fixe qui diffusait une couleur pure de manière continue,

sans dégager de véritable chaleur. Il s'agissait d'une machine, mais je n'avais aucune idée de son utilité. Elle ne ressemblait pas à celles qu'on décrivait quand on parlait clandestinement de l'Avant. Son enchevêtrement de câbles et de tubes lui donnait un air désordonné, presque improvisé. Lorsque je la regardais dans son ensemble – une masse vivante avec ses connexions, ses lumières et ses cuves –, elle était si démesurée et complexe qu'elle m'inspirait un sentiment de majesté – et ce, malgré le frisson qu'elle provoquait en moi.

Au début, les visions ne me révélaient que les cuves. Puis je vis ce qui flottait à l'intérieur : des corps humains en suspension dans un liquide visqueux. Dans ce bain aussi épais que de la mélasse, tout semblait plongé dans un état de léthargie, même les chevelures qui ondulaient au ralenti. Les bouches étaient mollement ouvertes et chacune était reliée à un tube. Pire encore était le spectacle des yeux – la plupart des corps avaient les paupières closes, mais certains les avaient ouvertes, révélant un regard aussi vide que le néant. Les cuves conservaient des êtres humains comme des cadavres dans du formol. Quand je voyais leur visage sans expression, les mots de Zach me revenaient à la mémoire : *On peut te faire subir bien pire que ça, tu sais. Cette cellule, c'est un traitement de faveur.*

Je percevais les cuves avec plus d'intensité lorsque Zach venait me rendre visite. La salle des cuves était comme une odeur qui l'imprégnait tout entier. À peine déverrouillait-il la porte de mon cachot que les visages amorphes se dessinaient déjà dans mon champ de vision. Après son départ, ils s'attardaient dans ma cellule des heures durant – une persistance rétinienne d'yeux fermés et de bouches ouvertes. C'étaient tous des Omégas, suspendus en dehors du temps dans leur aquarium. Au fil des mois, même si les visites de Zach s'espaçaient, je ressentais la salle des cuves de manière quasi perpétuelle. Elle ne m'apparaissait plus comme une chose abstraite, me laissant plutôt la vive impression d'être bien réelle et proche de surcroît. Je sentais sa présence si intensément, si physiquement, que j'aurais pu m'y fier comme à une boussole pour me guider. Il y avait eu la rivière pour me repérer dans la vallée de mon enfance, il y avait désormais la salle des cuves pour m'orienter dans le fort de Wyndham. De ma cellule, je percevais tout de même la rivière. Je la devinais sous mes pieds, coulant dans les profondeurs du sol, déversant des flots incessants qui me rappelaient à ma propre immobilité.

*

Un jour, Le Confesseur ouvrit la porte de ma cellule sans toutefois y

entrer.

— Debout, me lança-t-elle depuis le seuil, comme pour m'inviter à la rejoindre.

Cela faisait plus d'un an que je n'étais pas sortie de mon cachot. Je me demandai si elle ne me jouait pas là un tour pour se moquer de moi. Depuis quelques mois, j'avais commencé à craindre pour ma santé mentale. Les rares fois où l'on avait ouvert ma porte, je m'étais méfiée comme d'un mirage de la portion de couloir que j'apercevais à travers l'embrasement. Pour mes yeux privés d'horizon, la vue sur le corridor paraissait aussi improbable que le panorama d'une montagne sous le soleil.

— Dépêche-toi. J'ai quelque chose à te montrer, mais on n'a pas beaucoup de temps.

Bien que surveillée par trois soldats armés – et sous l'œil impatient du Confesseur –, je ne pus cacher mon excitation au moment de mettre un pied à l'extérieur.

Elle refusa de dire où elle me conduisait, et tout simplement de répondre à la moindre question. Elle marchait avec empressement, quelques pas devant moi ; les gardes me suivaient de près.

Nous n'allâmes pas bien loin : nous avons longé le couloir jusqu'au bout, passé une lourde porte, puis descendu un escalier qui débouchait sur une nouvelle rangée de portes.

— On ne va pas dehors ? demandai-je face à cet alignement de portes semblables à la mienne – acier gris, fente passe-plat à la base, œil-de-bœuf à hauteur des yeux.

— Je ne t'emmène pas en pique-nique, répondit-elle. Il faut que tu voies quelque chose.

Elle s'arrêta devant la troisième porte et ouvrit le judas. À en juger par le grincement de rouille, il avait manifestement aussi peu servi que celui de ma cellule.

— Vas-y, me dit Le Confesseur en faisant un pas en arrière pour me libérer sa place.

Je m'avançai vers la porte et approchai mon visage de la petite lucarne. Il faisait sombre dans le cachot – une seule lumière à Alchimie Électrique. Ma vue se fit au faible éclairage et je discernai une cellule en tous points identique à la mienne : le même lit étroit, les mêmes murs grisâtres.

— Regarde plus attentivement, me glissa Le Confesseur, son souffle chaud contre ma nuque.

C'est là que je vis l'homme. Il se tenait debout contre un mur, dans le coin le plus obscur, fixant la porte avec appréhension.

— Qui êtes-vous ? osa-t-il en faisant un pas en avant, les yeux plissés pour me dévisager à travers le judas.

Sa voix semblait aussi rouillée que le judas, aussi grinçante qu'un mécanisme laissé trop longtemps à l'abandon.

— Ne lui parle pas, m'ordonna Le Confesseur, et observe bien.

— Qui êtes-vous ? répéta le prisonnier, plus fort.

Il avait peut-être dix ans de plus que moi. Je ne l'avais jamais vu auparavant lors de mes sorties sur les remparts. Sa longue barbe et son teint pâle m'indiquaient qu'il était dans les Chambres de Détention depuis longtemps.

— Je m'appelle Cass.

— Tu gaspilles ta salive, me lâcha Le Confesseur presque avec ennui. Contente-toi d'observer, ça ne devrait plus tarder. Ça fait déjà quelques jours que je le sens venir.

L'homme fit un autre pas en avant. Il était désormais si proche de moi que j'aurais pu le toucher en passant le bras à travers la petite lucarne. Il avait une main en moins. À travers ses cheveux qui tombaient en bataille sur son front, on apercevait la marque oméga.

— Il y a quelqu'un d'autre avec vous ? Je n'ai vu personne depuis des mois. Depuis qu'ils m'ont enfermé ici.

Il s'approcha encore, la main tendue vers moi. Soudain, il vacilla. Ses jambes cédèrent d'un coup, comme une digue lâche sous un torrent d'eau ; son corps entier se contracta, par deux fois. Il agonisait sans émettre un bruit – la seule chose qui émergeait de sa bouche était un ruisseau de sang, plus noir que rouge dans la pénombre. Il se figea définitivement.

Il s'était effondré sans que j'aie le temps de dire ou de faire quoi que ce soit. Ma seule réaction avait été de reculer d'un bond. Le Confesseur m'avait attrapée au vol pour me retourner face à elle.

— Maintenant tu comprends ? Tu penses toujours être à l'abri ici ?

Elle me renvoya violemment contre la porte. Je sentais le froid de l'acier sur mes bras nus. Le judas, lui, m'offrait un spectacle glaçant.

— Tu vois cet homme qui gît ? Sa jumelle alpha pensait être en sécurité parce qu'elle l'avait enfermé dans les Chambres de Détention. Mais elle s'était fait trop d'ennemis au Conseil. Et, comme ils ne pouvaient plus s'en prendre à son jumeau oméga, ils s'en sont pris

directement à elle.

Elle n'avait pas besoin de m'expliquer ce qui venait de se passer. J'avais tout vu en double : l'homme agonisant sous mes yeux, et la vision de sa jumelle recroquevillée sur un lit, les cheveux soigneusement tressés en arrière, un couteau planté dans le dos.

— C'est Zach qui a fait ça ?

Elle fit non de la tête.

— Pas cette fois. Mais on s'écarte du sujet : ce qu'il faut que tu réalises, c'est que même Zach ne peut pas te protéger. Pas totalement. Il a les faveurs du Conseil en ce moment, donc tout va bien. Mais, si un jour les Conseillers se retournent contre lui, tu pourrais en faire les frais, comme cet homme terrassé dans sa cellule. Toi aussi tu peux être un dommage collatéral si quelqu'un s'en prend à Zach – quelqu'un qui s'impatientserait contre lui parce qu'il tarde à trouver l'île, par exemple.

Elle me parlait le visage presque collé au mien, m'offrant le détail de ses cils ou de la veine qui palpitait en travers de son front, juste à gauche de la marque oméga. Je fermai les yeux mais, derrière mes paupières, l'obscurité fut rapidement remplacée par une vision d'effroi : l'homme écroulé à terre, le sang serpentant lentement hors de sa bouche.

— Il faut maintenant que tu aides Zach, exposa-t-elle calmement, et que tu m'aides aussi. S'il échoue, les autres Conseillers ne le tiendront plus en odeur de sainteté et je ne donne plus cher de votre peau.

— Je ne vous aiderai pas.

Je pensai à la salle des cuves, à ces corps inertes qui flottaient, à ce que Zach avait fait de tous ces gens – des atrocités lointaines auxquelles s'ajoutaient un cadavre gisant à quelques mètres de moi et le visage du Confesseur impitoyablement braqué sur le mien.

— Je ne peux pas, je n'ai rien à vous dire.

Je me demandai combien de temps j'allais encore pouvoir tenir avant de fondre en sanglots face au Confesseur, mais elle se retourna d'un coup d'un seul et s'éloigna.

— Remettez-la dans sa cellule, ordonna-t-elle aux gardes par-dessus son épaule.

Mon univers se résumait à la cellule – les murs, le plafond, le sol et la porte monolithique. J’y échappais en me représentant le monde extérieur : le soleil matinal qui découpait des ombres nettes sur les tiges du blé fraîchement coupé, le ciel nocturne qui s’étendait à perte de vue au-dessus de la rivière. Mais je ne rattachais plus ces images à une quelconque réalité. Elles se perdaient dans le passé, comme l’odeur de la pluie, la caresse sablonneuse de la rivière sous mes pieds nus ou le chant des oiseaux avant l’aube. Tout ça me paraissait moins réel que mes visions de la salle des cuves, avec ces corps à la peau flétrie qui flottaient silencieusement au milieu des tubes. L’île, quant à elle, ne m’apparaissait presque plus. Seuls quelques rares flashes arrivaient encore à se frayer un chemin jusqu’à moi – la pleine mer, la silhouette du volcan. De son côté, le compte des jours passés dans les Chambres de Détention ne s’enrayait pas. Il augmentait inlassablement, m’étouffant sous le poids des semaines, mois et désormais années de captivité. J’avais l’impression qu’il remplissait la cellule jusqu’au plafond – jour après jour comme goutte après goutte – dans un long supplice menant à la noyade. Vivais-je les prémices de la folie qui guettait les devins ? Je me demandais si ces années de cachot n’allaient pas accélérer le processus. Mon père avait décrit le devin du marché de Haven comme ayant *perdu la tête*. Ces mots ne pouvaient pas trouver de transcription plus littérale que dans l’état où je me trouvais : j’avais l’esprit égaré, les pensées éparpillées aux quatre vents. Désorientée pour avoir trop subi l’inquisition du Confesseur, déboussolée par toutes ces visions de la salle des cuves, je prenais dangereusement le chemin de la folie.

Zach ne venait presque plus me voir désormais. Il s’écoulait parfois plusieurs mois entre deux visites. De toute manière, je n’arrivais plus à lui parler et je me contentais de le regarder changer au fil du temps. Il avait minci, si bien que seules ses lèvres apportaient encore de la douceur aux traits de son visage. Je me demandais si j’avais changé autant que lui et, dans ce cas, s’il l’avait remarqué.

— Tu te doutes que ça ne peut pas durer comme ça, m’avait-il dit un jour.

J’avais acquiescé en silence. Ses mots étaient parvenus à mes oreilles comme si j’avais la tête sous l’eau, dans un murmure sourd et lointain. Fuyant aussi, car l’espace exigu de ma cellule produisait un écho qui propageait chaque son de manière insaisissable. Engoncés entre les murs et le plafond bas, les bruits se dédoublaient et se brouillaient, renforçant le flou dans lequel ma vie était plongée.

— Si ça ne tenait qu’à moi, avait-il poursuivi, je te garderais ici. Mais j’ai commencé quelque chose et je dois aller jusqu’au bout. Je

pensais pouvoir te laisser en dehors de tout ça ; si seulement tu avais accepté de l'aider. Mais, obstinée que tu es, tu ne lui dévoileras jamais rien.

Il n'avait pas eu besoin de préciser qu'il parlait du Confesseur.

— Elle ne va pas tolérer cette situation plus longtemps, avait-il ajouté à voix basse.

Il avait été presque inaudible. Peut-être ne supportait-il pas de s'entendre prononcer ces paroles, car tout dans cette phrase trahissait sa peur du Confesseur. Il s'approcha de mon visage.

— Si ça ne tenait qu'à moi, je te garderais ici, avait-il répété d'une voix forte.

Je ne savais pas pourquoi c'était aussi important pour lui de m'en convaincre. J'avais tourné la tête vers le mur.

*

Au début, je ne savais pas pourquoi j'étais à ce point effrayée quand je rêvais de la cuve vide. Je voyais la salle des cuves depuis trois ans déjà. Ça me rendait toujours malade, mais c'était devenu un spectacle familier, qui ne me réveillait plus dans un sursaut. Je m'y étais habituée comme je m'étais habituée à la marque oméga apposée sur mon front. Pourquoi, alors, quand je rêvais de cette cuve, me réveillais-je empêtrée dans un drap trempé de sueur ? Elle était vide ; elle aurait dû être moins terrifiante que celles où surnageaient les corps. Elle se tenait là, béante et ventrue, attendant juste qu'on la remplisse.

Quatre nuits de suite, j'avais rêvé de ce même bassin, dans la même pénombre, avec les mêmes câbles et tuyaux emmêlés au-dessus. Mais, la quatrième nuit, bien que la courbure du verre dessine le même arrondi, quelque chose clochait. À y regarder de plus près, la paroi de verre n'était plus convexe, mais concave, m'entourant de toutes parts. Un tube sortait de ma bouche – je sentais sa surface caoutchouteuse dans ma trachée ainsi que la douleur qu'il provoquait aux coins de ma bouche, là où la membrane frottait contre ma peau. Je ne pouvais pas fermer la bouche, si bien que j'avalais l'infecte mélasse qui remplissait désormais la cuve. Je ne pouvais pas non plus fermer les yeux. Le liquide, transparent mais visqueux, me brouillait la vue. Il atténuait le contour des choses et les faisait vaciller – le même effet optique qui se produisait au plus fort de l'été, dans la colonie, quand les vagues de chaleur ondulaient au-dessus des champs.

Je m'étais réveillée en criant, m'égosillant jusqu'à ce que ma gorge s'éraïlle et que ma voix déraïlle. J'avais hurlé le prénom de Zach – tant et si bien que l'unique syllabe s'était étirée, tordue, vrillée, pour ne plus ressembler à rien de connu. Au cours de mes premières semaines dans les Chambres de Détention, j'avais appris qu'il était vain de crier, que personne n'allait jamais accourir à la porte de la cellule. Néanmoins, j'avais émergé de ce cauchemar en proie à des hurlements.

Six nuits durant, j'avais senti la cuve se remplir autour de moi, me paralysant dans son fluide jusqu'aux genoux, à la taille, aux épaules, et puis entièrement. Je me tenais là, bouche et poignets reliés à des tubes. Chaque nuit, avant de me réveiller dans un cri, je n'étais rien qu'un corps suspendu par la gorge comme un poisson à un hameçon.

Je n'arrivais plus à manger quoi que ce soit. Quand j'essayais d'avaler une bouchée, je me remémorais le tube enfoncé dans ma gorge et la tentative se soldait par des haut-le-cœur. J'inventais toutes sortes de stratagèmes pour éviter de m'endormir, car les visions se réveillaient plus volontiers dans mon sommeil. La nuit, j'arpentais le réduit de mon cachot, comptant mes pas jusqu'à en perdre le fil. Je m'étais même mise à me pincer la peau des bras et à m'arracher les cheveux un par un pour rester éveillée. La douleur infligée me permettait également de me recentrer sur mon corps réel tout en tenant à distance celui qui se faisait engloutir dans la cuve. Rien n'avait fonctionné. Mon être tout entier partait en lambeaux : le corps, l'esprit. Même le temps qui passait se décomposait – trop instable, trop fragmenté. Certains jours, les heures défilaient en moins de temps qu'il n'en fallait à Zach pour courir jusqu'au silo abandonné et revenir jusqu'à moi lorsque nous jouions à *poule mouillée* dans notre enfance. D'autres fois, les heures semblaient aussi figées que les silos ancestraux. Je pensais souvent au devin fou du marché de Haven et à l'Oméga forcené des remparts. Voilà comment ça survient, me disais-je. Voilà comment mon esprit m'abandonne.

Finalement, du manche aiguisé de ma cuillère, j'avais gravé un message sur le plateau à repas. *Pour Zach : urgent – vision importante. Te raconterai (à toi seulement) en échange de dix minutes à l'extérieur, sur les remparts.*

Sans surprise, il ne s'était pas donné la peine de venir, envoyant Le Confesseur à sa place.

Elle s'assit sur l'unique chaise, dos à la porte, comme d'habitude. Après les derniers jours – et nuits –, je ne devais plus ressembler à grand-chose, mais elle ne fit aucun commentaire à ce sujet. Je me demandai même si elle l'avait seulement remarqué – comme si, forte

de son acuité mentale, elle n'avait plus aucune raison d'observer la surface des choses.

— Tu ne t'es jamais montrée très loquace quand il s'agissait de partager tes visions. Bien au contraire. Alors, forcément, ton message a piqué notre curiosité.

— Si Zach est si curieux, qu'il vienne en personne. À vous je ne dirai rien.

J'avais prévu que la visite du Confesseur serait le moment le plus dur à passer, et je ne m'étais pas trompée. Je la sentais sonder mon esprit. Elle cherchait une ouverture, me rappelant ma mère lorsqu'elle ouvrait les moules d'eau douce à la pointe de son couteau, à la recherche du moindre interstice où insérer le couteau pour faire levier sur la coque.

— Ferme les yeux autant que tu veux, ça ne change rien pour moi.

Sans que je m'en rende compte, mes paupières s'étaient baissées. Je m'étais aussi mise à serrer les dents de toutes mes forces. Paupières et mâchoires closes, j'espérais peut-être me retrancher derrière mon enveloppe corporelle. Je me forçai à la regarder droit dans les yeux.

— Vous n'obtiendrez rien de moi.

— C'est probable. Peut-être que tu t'améliores à ce petit jeu de cache-cache mental. Ou peut-être qu'il n'y a rien à dissimuler – ni vision, ni pressentiment, ni quoi que ce soit d'utile pour nous.

— D'accord, alors comme ça je vous tendrais un piège ? C'est quoi la suite du plan ? Descendre un mur en rappel, le long d'une corde de draps tressés ?

Je marquai un temps d'arrêt. C'était difficile de parler tout en veillant à blinder mon esprit contre l'intrusion du Confesseur.

— Je veux juste revoir le ciel. Si je vous fais mes révélations, autant les troquer contre quelques minutes à l'air libre sur les remparts.

— Ce n'est pas du troc si tu n'as rien à nous offrir.

— Je peux vous parler de l'île, laissai-je échapper.

Je ne voulais pas en dévoiler autant – même ces quelques miettes –, mais la peur des cuves m'avait rendue imprudente.

— Je vois. La même île dont tu nies l'existence depuis plusieurs années ?

Je hochai la tête en silence. Bien que l'expression sur son visage ne change pas, je sentis son esprit s'empreser autour du mien – nerveux

et impatient – comme les mains d'un prétendant indésirable. Je me concentrai plus que jamais : je devais la laisser accéder à mon esprit sans tout lui révéler. Il fallait autoriser l'équivalent d'un aperçu furtif à travers le trou d'une serrure. Juste de quoi l'appâter sans rien dévoiler de capital concernant l'île ou mon plan secret. Je resserrai mon esprit sur une seule et même image – imitant presque le jeu de lumière dans ma cuisine, à la colonie, quand le soleil passait par le mince écart entre mes rideaux fermés, ne laissant plus le jour éclairer qu'une partie du mur opposé. Lui donner une seule image de la ville construite sur l'île, juste un plan rapproché d'une des rues pentues et animées, rien qui puisse permettre d'identifier le paysage alentour. Un bout de la ville, et pas plus.

En accédant à ce fragment de vision, Le Confesseur inspira profondément.

— Assez, lançai-je. Dites à Zach que je révélerai le reste s'il fait ce que je demande.

Mais ce n'était pas assez pour elle : elle continua de fouiller frénétiquement le coin de mon cerveau où je l'avais autorisée à entrer. Elle me rappelait ce corbeau qui s'était retrouvé piégé dans ma petite chambre à la colonie. Il s'y était faulé par un trou dans le toit de chaume et ne retrouvait plus la sortie. Avant que je le libère par la fenêtre, il s'était violemment jeté contre les murs dans une cacophonie de plumes. À l'intérieur de ma tête, Le Confesseur était semblable à cet oiseau : envahie par la rage du désespoir.

Je ne prononçai pas un mot. Au lieu de ça, et pour la première fois, je décidai de rendre coup pour coup en sondant Le Confesseur à mon tour. J'imitai ma mère ouvrant les moules d'eau douce, remplaçant son couteau aiguisé par mon acuité de devin, cherchant la faille. J'avais toujours refusé de m'adonner à ce genre de chose, de me servir des visions plutôt que de les subir. J'étais d'autant plus réticente à le faire que c'était pour moi une violation de l'intimité – ce que j'avais toujours ressenti après mes entretiens avec Le Confesseur. Alors, je fus surprise de constater avec quel naturel ça me venait : c'était aussi facile que de tirer un rideau pour regarder derrière. Ce que je vis en elle était aussi fragmenté que dans mes rêves, mais suffisant pour distinguer un endroit inconnu, une sorte de chambre immense et circulaire. Il n'y avait pas de cuves dans cette pièce, seulement des câbles qui semblaient se multiplier à l'infini. Ils grimpaient le long de murs incurvés où s'empilaient des boîtes en métal.

Je sentis Le Confesseur se recroqueviller intérieurement. Elle se leva brusquement, renversant la chaise dans sa colère, puis elle se pencha vers moi :

— N'essaie pas de me battre à mon propre jeu.

J'avais bien du mal à lui dissimuler le tremblement qui s'était emparé de mes mains. Je parvins quand même à soutenir son regard sans sourciller.

— Fais venir mon jumeau.

*

Quand il s'était résolu à descendre, l'après-midi suivant, il avait eu l'air choqué en découvrant l'état dans lequel j'étais.

— Tu es malade ? On t'a fait quelque chose ?

Il se précipita vers moi, m'attrapa par le coude et me fit asseoir sur la chaise.

— Comment ont-ils pu faire ça ? Personne d'autre n'est censé pouvoir entrer ici, à part Le Confesseur.

— Personne n'a rien fait. C'est cet endroit le fautif, expliquai-je en montrant la cellule. Ne t'attends pas à ce que je respire le bonheur et la santé en restant dans un lieu pareil. Cela dit, toi non plus tu n'as pas l'air en pleine forme.

Je ne m'étais toujours pas habituée au nouveau Zach, avec ce faciès plaqué sur les os et ces cernes gris qui le maquillaient de fatigue et de tristesse.

— C'est sûrement parce que je n'ai presque pas dormi de la nuit en essayant de comprendre ton petit jeu.

— Pourquoi tu compliques les choses ? J'ai besoin de sortir, Zach. Quelques minutes à l'air libre, juste ça. J'ai peur de devenir folle ici.

Je ne mentais pas en disant cela, même si je me gardais bien de lui révéler ma véritable peur. J'avais réellement atteint mes limites, ce que mon apparence tout entière attestait.

— C'est trop dangereux. Tu le sais bien. Je ne te garde pas ici pour le plaisir.

Je fis non de la tête.

— Ce qui serait vraiment dangereux pour toi, Zach, c'est que je perde la tête. Je ne sais même pas ce dont je serais capable.

Il se contenta de rire.

— Crois-moi, tu n'es pas en position de m'adresser des menaces.

— Je ne te menace pas. Je me propose de t'offrir quelque chose – quelque chose qui pourrait vraiment t'aider.

— Et depuis quand ressens-tu cette soudaine envie de m'aider ?

— Depuis que j'ai commencé à perdre la tête dans cette cellule. Je te demande si peu. Dix petites minutes à la lumière du jour. Pour revoir le ciel. Ce n'est pas grand-chose, surtout comparé à ce que je peux te donner en échange.

Il refusa d'un hochement de tête.

— Je te croirais volontiers si tu avais déjà été coopérative. Malheureusement, ce n'est pas ce qui se passe pendant tes entretiens avec Le Confesseur. Elle me rapporte que tu restes plantée là comme une poupée de cire. Tu as toujours refusé d'admettre l'existence de l'île, et soudain tu aurais des informations importantes à ce sujet. Pourquoi je te ferais confiance maintenant ?

Je soupirai.

— J'avoue, j'ai menti pour l'île.

Il se leva et se dirigea à toute vitesse vers la porte.

— C'était la seule solution pour te faire venir ici. Mais je ne mentais pas en disant que j'ai quelque chose d'important à te révéler. Je ne pouvais juste pas le lui dire à elle.

— Pourquoi ? Elle est là pour ça, pour recueillir des informations.

— Parce que c'est elle dans ma vision.

Il marqua un temps d'arrêt, une main figée sur la poignée de la porte, l'autre serrant son énorme trousseau de clés.

— C'est pour ça que je ne pouvais le dire qu'à toi. C'est à propos d'elle et de ce qu'elle projette de te faire.

— Ne compte pas sur moi pour avaler ces bêtises, cracha-t-il. Dans mon entourage, elle est la personne en qui je peux avoir le plus confiance. Plus qu'en toi.

— Rien ne t'oblige à me faire confiance, tempérâi-je en haussant les épaules. Je vais seulement te dire ce que je sais, et tu me croiras si tu veux.

Il me fixa du regard quelques instants. Je le vis se retourner, insérer la clé dans la serrure, ouvrir la porte. Ce faisant, il ne dit pas un mot. Enfin, il sortit du cachot en laissant la porte ouverte.

— Dix minutes, lança-t-il derrière lui tandis qu'il avançait dans le couloir. Après, on revient ici et tu me racontes tout.

CHAPITRE 7

Plus tard, quand j'avais essayé de me remémorer l'instant où j'avais franchi le seuil de ma cellule, je n'y étais pas parvenue. Sur le moment, j'avais juste emboîté le pas pressé de Zach, le suivant aveuglément le long de l'immense couloir jusqu'à une porte, puis un escalier. C'est seulement en haut des marches, là où trois grandes fenêtres laissaient entrer une lumière éblouissante, que j'avais saisi la portée de ce qui m'arrivait. Je plissais les yeux pour les protéger du soleil, mais j'en redemandais encore et toujours plus. Le brouillard qui embrumait mes pensées depuis plusieurs semaines se dissipait déjà ; mon esprit y voyait plus clair qu'au cours des derniers mois. C'était comme si ce fort dressé au-dessus des Chambres de Détention avait pesé sur moi – mentalement et physiquement – et qu'en m'extirpant de ses profondeurs je me libérais du fardeau.

Sans se préoccuper de ma présence, Zach m'entraîna le long d'un autre couloir, déverrouilla une porte encore plus massive que la précédente et s'arrêta.

— Je ne sais pas si tu serais assez stupide pour tenter quelque manœuvre que ce soit, mais n'y pense même pas.

J'essayai de mettre de côté la lumière et le courant d'air frais qui provenaient de la porte entrouverte pour me concentrer sur ses paroles.

— Tu ne gagneras pas contre moi. Toutes les portes menant aux remparts sont verrouillées. Et, surtout, ne t'éloigne pas de moi.

Il ouvrit la porte en grand. Malgré l'éclat aveuglant qui me brûlait les yeux, j'étais avant tout enivrée par l'air frais. J'en avalai de grandes bouffées tandis que je mettais un pied dehors.

Le long et étroit rempart n'avait pas changé depuis mes dernières sorties quatre ans auparavant, au début de mon incarcération. C'était une terrasse en saillie qui s'étendait sur une vingtaine de mètres. Elle s'avancait en plein milieu de l'à-pic formé par le mur du fort. D'un côté, des créneaux dentelaient un parapet qui donnait sur le vide. De l'autre, le mur rocheux du fort montait verticalement, taillé à même la montagne. J'entendis Zach verrouiller la porte d'où nous venions de

sortir, au centre du rempart. De part et d'autre de la terrasse, deux portes identiques se découpaient dans le mur, leur solide bois barré de fer.

Pendant quelques instants, je restai immobile, la tête légèrement en arrière, le visage baigné de soleil. Puis, lorsque je m'approchai des créneaux, Zach s'interposa pour me bloquer le passage.

— Doucement ! m'exclamai-je en riant, tu ne peux pas me reprocher de vouloir profiter de la vue. J'ai connu quelques restrictions de ce côté-là depuis quatre ans.

Il acquiesça de la tête sans toutefois me lâcher d'une semelle. Sous sa surveillance rapprochée, j'atteignis le bord du rempart, qui m'arrivait à la taille. Je me penchai par-dessus le mur pour observer la ville en contrebas.

— Je n'ai jamais vraiment vu à quoi ressemble la ville. Il faisait nuit quand on m'a amenée ici, et j'avais un sac sur la tête. Et, lors de nos rares promenades, on n'avait jamais le droit de s'approcher du bord.

Vu d'en haut, Wyndham ressemblait à un fatras de bâtiments qu'on aurait jetés depuis le versant de la montagne. C'était trop chaotique pour être beau, mais les proportions étaient impressionnantes. La ville se hissait presque à la verticale sur le versant de la montagne – jusqu'au pied du fort –, mais elle s'étalait aussi à l'horizontale sur l'étendue de la plaine – là où le tracé des routes s'estompait dans les collines et l'horizon indistincts. La rivière, elle, serpentait depuis le sud en direction du fort, avant de contourner le cœur de la cité et de disparaître sous la montagne, dans des profondeurs caverneuses. Même à cette hauteur, je voyais du mouvement : les chariots sur les routes ; le linge qui séchait aux fenêtres, ondoyant dans la brise.

Tous ces gens si proches de la cellule où, si seule, j'avais croupi pendant une éternité de jours et de nuits.

Zach tourna le dos à la ville. Je fis pareil, m'appuyant contre le mur à côté de lui. Le créneau nous arrivait à hauteur des hanches et, de part et d'autre, le haut parapet nous dépassait d'au moins une tête.

— Tu m'as dit que tu ne faisais confiance à personne ici, si ce n'est au Confesseur.

Il ne répondit pas, regardant seulement ses mains.

— Alors pourquoi accepter de vivre comme ça ? demandai-je. Moi, je n'ai pas d'autre choix que de rester ici. Mais toi tu pourrais t'en aller, partir sans rien demander à personne.

— Ça fait partie de notre marché d'avoir cette petite discussion à

cœur ouvert ? Parce que je n'ai jamais signé pour ça, lança-t-il en se retournant face à Wyndham. De toute manière, ce n'est pas aussi simple que ça. J'ai d'importantes responsabilités ici.

La lumière du jour me révélait à quel point les os de son visage étaient devenus proéminents. Il soupira.

— J'ai commencé des choses, mes propres projets, et je dois les mener jusqu'au bout. C'est compliqué.

— Rien ne t'oblige à te compliquer la vie.

— Revoilà l'idéaliste que tu as toujours été, dit-il avec autant de fatigue dans la voix que dans les yeux. Tout est tellement simple pour toi.

— Ça pourrait l'être autant de ton côté. Tu n'as qu'à partir d'ici, retourner au village pour travailler la terre avec Maman.

Avant même qu'il se tourne vers moi, je savais que j'avais dit ce qu'il ne fallait pas.

— Travailler la terre ? persifla-t-il. As-tu seulement idée de ce que je suis devenu ? De ce que j'ai accompli ? Le village est le dernier endroit où je me rendrais. Même après notre dissociation, je n'ai jamais été traité comme un Alpha à part entière. Je pensais que les choses s'amélioreraient, mais non.

Il pointa son doigt vers moi.

— C'est toi qui es responsable de ça, toi qui as esquivé la dissociation pendant toutes ces années. Jamais plus je ne retournerai là-bas.

Il s'était éloigné de moi, et se trouvait à mi-chemin entre la porte et le parapet contre lequel je me tenais. Des deux mains, je me hissai sur le mur, puis m'assis d'un petit bond sur le rebord et me mis debout tant bien que mal. Dans la rapidité du mouvement, je faillis partir à la renverse dans le vide – j'écartai les bras à temps pour agripper les pourtours du créneau.

Zach fit un mouvement brusque vers moi avant de se raviser en voyant à quel point j'étais proche du vide. Il leva les mains devant lui, aussi impuissant qu'un pantin.

— Tu es folle. Descends tout de suite, tu as perdu la raison, s'écria-t-il.

Je fis non de la tête.

— Un mot de plus et je saute. Appelle du renfort et je saute.

Il inspira violemment et posa un doigt sur ses lèvres. Je ne savais pas si c'était lui ou moi qu'il voulait faire taire.

— D'accord, murmura-t-il, d'accord.

Là encore, je ne savais pas qui il cherchait à rassurer.

— D'accord. Mais tu ne le ferais pas. C'est la mort assurée.

— Je le sais parfaitement. Et n'essaie pas de me faire croire que c'est pour moi que tu t'inquiètes.

— Très bien ! Tout ce que tu voudras ! Mais tu ne pourrais pas me faire ça. Tu n'en serais pas capable.

— On l'a déjà joué au bluff le jour de notre dissociation. Je t'ai protégé cette fois-là, mais ne compte pas sur moi pour en faire autant aujourd'hui.

Il avança d'un pas ; je reculai vers le bord du parapet. J'avais la plante et les doigts de pied sur le mur ; mes talons tremblaient au-dessus du vide.

— Je sauterai s'il le faut. Je ne tiens plus à la vie, surtout si c'est pour finir dans ma cellule.

— Je t'ai autorisée à en sortir, non ?

J'osai jeter un rapide coup d'œil derrière moi, espérant que Zach ne puisse pas lire la peur qui remplissait mon regard.

— Alors voici ce qui va se passer, annonçai-je.

Les pierres du mur auxquelles je me retenais étaient chaudes et rugueuses. Je me demandai si c'était la dernière texture que mes mains palperaient.

— Tu vas reculer jusqu'à la porte.

Il s'exécuta à pas lents, les bras toujours tendus.

En gardant une main sur le parapet, je soulevai ma robe et mon chemisier de l'autre, révélant une corde de fortune tressée à partir de mon drap – je souris en repensant à ce que j'avais dit la veille au Confesseur. La corde me rentrait dans l'estomac depuis que je me l'étais accrochée autour de la taille au petit matin. Je m'étais refusée à la desserrer de peur qu'on ne me surprenne, craignant déjà que les bouts de drap noués ensemble ne forment sous mes vêtements une excroissance trop visible.

Dérouler la corde ne fut pas chose aisée. Comme je gardais une main sur le mur, la tâche s'avérait trop difficile – je m'empêtrai dans des boucles qui menaçaient de me ligoter. Au bout du compte, je me

résolus à utiliser les deux mains. À quelques centimètres du vide, sans lâcher mon jumeau des yeux, je déployai la corde blanche le long de la haute muraille du fort.

Je ne sais pas si je le vis réellement céder sous la pression ou si je perçus juste son intention, mais, avant même que Zach se précipite vers moi, je levai la main en signe d'autorité.

— Encore une foulée et je saute. J'irai même jusqu'à t'entraîner dans ma chute. Dans un cas comme dans l'autre, le résultat sera le même.

Il s'arrêta net, laissant entendre un râle lourd.

— Tu serais vraiment prête à le faire.

Il avait parlé sur le ton de l'affirmation : ma détermination n'était plus matière à questionnement. Tant mieux pour moi, pensai-je – j'étais bien contente de ne pas avoir à donner une réponse qui m'échappait. Je me contentai de le regarder, et il se replia vers la porte.

La corde était désormais entièrement déroulée. Il m'aurait été impossible de la fixer entre deux créneaux, mais, fort heureusement, le parapet était couronné d'une seule pierre pointant vers le ciel. Pour accéder à ce point d'attache, je me plaquai contre le mur – gardant ainsi un œil sur Zach – et me mis sur la pointe des pieds. Je ceinturai des bras la crête du mur et, dans cette étreinte périlleuse, enroulai la corde autour. Quand ce fut fait, j'eus toutes les peines du monde à relâcher ma prise sur la pierre.

— Tu as perdu la tête, hurla Zach. La corde ne tiendra jamais. Tu vas tomber et nous tuer tous les deux. Et, même si tu parvenais à atteindre la terre ferme vivante, le périmètre entier est bouclé par des gardes. C'est voué à l'échec.

Je regardai la corde. Il avait raison quand il disait qu'elle ne tiendrait jamais : pour que mon drap atteigne une longueur maximale, je l'avais découpé en morceaux pas plus larges que deux doigts. En plus de cela, les nœuds n'inspiraient pas confiance. Je ne pesai plus bien lourd depuis quelques semaines, mais la corde n'était pas suffisamment solide pour autant. Ce que Zach ne voyait pas, c'est que la corde s'arrêtait en plein vide, à six bons mètres d'une terrasse en pierre.

— Écoute-moi bien, ordonnai-je. Tu vas sortir par la porte et la verrouiller derrière toi. Si je t'entends appeler à l'aide, je saute. Si je t'entends déverrouiller la porte, je saute. Si en descendant la corde je te vois apparaître en haut, je saute aussi. Enferme-toi derrière cette

porte et compte jusqu'à cent avant même de penser à la rouvrir ou à rameuter du monde. Compris ?

Il fit un signe de la tête.

— Tu as bien changé, dit-il calmement.

— C'est le genre de chose qui arrive après quatre ans dans un cachot.

Je me demandai si c'était la dernière fois que je le voyais.

— Toi aussi, tu pourrais changer.

— Non, objecta-t-il.

— Le choix t'appartient ; n'oublie jamais ça. Maintenant, disparais derrière cette porte.

Tout en me faisant face, il tâtonna derrière lui pour trouver la poignée. Il dut se tourner pour déverrouiller, puis il virevolta brusquement pour se retrouver à nouveau face à moi. Sans me quitter une seconde du regard, il tira la porte, s'y engouffra à reculons et la referma derrière lui après avoir disparu dans la pénombre. Je l'entendis introduire la clé dans la serrure, puis actionner le lourd verrou.

Tout comme Zach, je comptai jusqu'à cent. Je l'imaginais plaqué contre la porte, égrenant les nombres avec moi en parfait unisson. *Quarante-neuf, cinquante*. Je réalisai que je pleurais – de peur ou de tristesse, je ne savais pas. *Soixante-seize, soixante-dix-sept*. Il va se précipiter, pensai-je, avec son impatience habituelle, puis il va se forcer à ralentir pour ne pas apparaître trop tôt et ne pas m'obliger à mettre ma menace à exécution. Et je savais qu'il planifiait déjà la suite des événements : où positionner les gardes, comment cadenasser la ville entière derrière des barrages. Il me pourchasserait ; je n'en avais jamais douté.

Quatre-vingt-dix-neuf. Le verrou de la porte se mit à tourner doucement mais, trahi par son mécanisme rouillé, il laissa échapper un grincement.

Le Confesseur aurait bien sûr tout deviné de mon plan. Zach, lui, n'y vit que du feu. Il courut à toute allure jusqu'à l'endroit d'où la corde pendait et se pencha par-dessus le mur. Ses yeux fouillaient le vide en direction de mon astucieuse corde lorsque je me faufilai discrètement hors de ma cachette – le battant de la porte – pour me ruer à l'intérieur du fort et verrouiller l'accès derrière moi.

CHAPITRE 8

Je me sentais étonnamment calme. Derrière moi, j'entendais les cris de Zach provenant de l'autre côté de l'épaisse porte. Il donnait aussi des coups de pied sur le battant, qui, solidement fixé dans l'embrasure, ne laissait passer que des bruits sourds.

Au début, dans ma course folle, j'avais pris en sens inverse le chemin emprunté plus tôt avec Zach. Puis, sans que je m'en rende compte, je m'étais laissé guider par une tout autre forme de souvenir. Telle l'aiguille d'une boussole, mon corps m'orientait docilement vers une destination que je ressentais plus que jamais : la salle des cuves, ma plus grande peur. Il fallait que je la voie de mes propres yeux pour, un jour peut-être, aider les détenus qui s'y trouvaient, ou pour en témoigner à l'extérieur. C'était aussi le dernier endroit où on irait me chercher car idéalement situé dans les sous-sols du fort, loin des issues vers lesquelles un fugitif se dirigerait spontanément. Surtout, Zach ne soupçonnerait jamais que je puisse m'y cacher – s'il avait eu le moindre doute quant à ma connaissance de ce lieu, son secret le mieux gardé, j'aurais été encuvée il y a bien longtemps.

Le lourd trousseau de clés de Zach cliquetait désormais dans ma main, au rythme de mes foulées. À chaque verrou rencontré, je fermais les yeux et laissais mon instinct me désigner la bonne clé. J'ouvrais les serrures, passais les portes, verrouillais derrière moi et reprenais la course qui me menait toujours plus bas, dans une aile reculée des Chambres de Détention. Plus je progressais, plus j'avais l'horrible sentiment que le fort se refermait à nouveau sur moi, m'éloignant de la petite pincée de ciel et de lumière qui venait de me saupoudrer de bonheur.

Je m'étais enfoncée dans un long couloir, plus étroit que ceux des niveaux supérieurs. Il était rendu encore plus exigu par le réseau de tuyaux qui courait le long de ses parois. Des boules de verre pendaient du plafond bas – elles émettaient la même lumière pâle et artificielle que dans ma cellule. Au bout du couloir, en bas d'un escalier, je m'étais retrouvée face à une dernière porte. Mon esprit était tellement en phase avec ces lieux que je n'avais pas hésité une seule seconde au moment de choisir la clé.

Dans mes visions, la salle des cuves était plongée dans le silence. Alors, en y pénétrant, j'avais été saisie par le bruit : le ronflement continu des machines et le son très particulier que produit l'eau dans l'obscurité. Plus bas, sous terre, la rivière coulait dans un murmure sourd. J'avais perçu la rivière au cours de mes années dans mon cachot, mais jamais avec autant de persistance. Ici, elle était enfin audible.

Bien qu'il soit sinistre, l'endroit avait un caractère familial qui me réconfortait étrangement. Mis à part le bruit, tout était conforme à mes visions. Le long du mur, les cuves se dressaient, laissant émerger des tubes qui rejoignaient des panneaux de contrôle. Quand j'avais posé la main sur la cuve la plus proche, j'avais été surprise par le contact chaud du verre contre ma paume. Je m'escrimais à discerner une forme à l'intérieur, dans le fluide visqueux. À travers le demi-jour, quelque chose bougeait en rythme avec les impulsions de la machine. Je savais à quoi m'attendre mais j'avais regardé de plus près, espérant me tromper.

Tandis que mes yeux se faisaient à l'obscurité, les contours d'une silhouette humaine commençaient à apparaître dans cette cuve ainsi que dans toutes les cuves adjacentes. Une jeune femme flottait dos à moi, levant ses trois bras au-dessus de sa tête comme pour regagner la surface. Un homme sans mains se tenait en position fœtale dans le fond de son aquarium, les bras ramenés en croix sur les genoux. Une vieille dame était en suspension dans l'eau, bizarrement inclinée, un œil de cyclope fermé à quelques centimètres de sa marque oméga. Tous les corps étaient nus et tous suivaient, presque imperceptiblement, les pulsations imposées par la machine. La salle était si longue qu'on apercevait à peine la porte tout au bout. Elle paraissait d'autant plus démesurée que les cuves, alignées l'une à côté de l'autre, répétaient la même horreur sur une interminable rangée.

J'étais bien incapable de faire la part des choses entre la machine et l'Électrique – ou de déterminer s'ils ne formaient qu'un –, mais j'étais certaine que ce spectacle venu d'ailleurs était une forme de technologie, et donc tabou. Le tabou était une interdiction d'ordre légal, mais il s'imposait d'abord de manière viscérale : dès que j'avais levé les yeux vers l'enchevêtrement de câbles et de métal, j'avais eu l'estomac retourné par un dégoût nauséux. Quelle sinistre magie pouvait enfermer des gens dans un sommeil aquatique ? La même magie qui avait détruit le monde lors du Grand Feu ? Celle des machines qui avaient lancé une lumière brûlante et déchirante ? Même après des années de cachot sous la lumière de l'Électrique, je n'avais pas apprivoisé ma peur instinctive de la technologie. En observant les câbles, tuyaux et panneaux qui remplissaient la salle des

cuves, j'avais soudain pris conscience que je transpirais de partout et que mes jambes tremblaient. Cet assemblage, cette machine grondante, était comme une bête assoupie.

Voir les cuves en vrai était bien pire que de les voir dans mes flashes. Les tubes perçaient les corps à la bouche et aux poignets, les transformant en marionnettes à fils. Si j'arrivais à m'échapper et à témoigner de ces exactions, même les Alphas en seraient horrifiés. Et, si mes visions étaient fiables, alors l'île existait quelque part, dehors, et je pourrais y trouver des gens pour croire à mes révélations, peut-être même pour m'aider.

La scène était d'autant plus impressionnante que l'ordre régnait dans la salle : les rangées de cuves étaient soigneusement disposées ; les Omégas gonflaient et dégonflaient le thorax, comme bercés par la machine pour l'éternité. Il se dégageait des corps une uniformité glaçante que leur état comateux accentuait – et que même leurs malformations diverses ne rompaient pas. J'avais marché le long des cuves, puis je m'étais arrêtée pour coller le nez contre l'une d'elles. Là, je m'étais laissé apaiser par la faible lueur qui oscillait de l'autre côté de la paroi de verre.

Il y eut une secousse sur la cloison de la cuve et je fus instantanément sur le qui-vive. Les yeux écarquillés, le cœur battant la chamade, je me retrouvai face à face avec un visage. Il était collé contre le verre à l'endroit même où j'appuyais la tête. Dans la cuve, un garçon avait dérivé jusqu'à la paroi. Sa peau, d'une pâleur sinistre, faisait ressortir le dessin de ses veines ; ses cheveux châains ondulaient au-dessus de sa tête ; sa bouche était légèrement entrouverte autour du tube enfoncé jusque dans sa gorge. Seule un détail perturbait l'immobilité presque parfaite de ce visage : des yeux grands ouverts et alertes.

Je reculai d'un sursaut, libérant un bref cri qui s'évanouit presque immédiatement dans l'humidité profonde et le ronflement rythmique de la pièce. Pour éviter le regard du garçon, je baissai les yeux mais, voyant qu'il était aussi nu que les occupants des autres cuves, je décidai de soutenir son regard. Bien que portant un marquage au front, son visage fin me rappelait celui de Zach – plus tard, je m'étais demandé si c'était cette ressemblance qui me l'avait rendu si familier au premier coup d'œil.

Je me persuadai que, derrière ses yeux ouverts, tout était vide et plongé dans le coma. Après tout, d'autres corps immergés présentaient des paupières ouvertes – même si eux donnaient un sentiment d'absence. Je me décalai doucement sur le côté. Quelle ne fut pas ma déception quand ses yeux foncés suivirent mon écart ! S'il ne m'avait

pas accompagnée du regard, j'aurais pu poursuivre ma route comme si de rien n'était jusqu'au fond de la salle, passer la porte et partir loin. Mais voilà, en étant témoin de ce léger mouvement oculaire, je devenais dépositaire d'une lourde responsabilité à laquelle je ne pouvais me soustraire.

L'accès à la cuve se faisait par le haut, à un mètre au-dessus de ma tête, au moyen d'un énorme couvercle. On l'atteignait par une plateforme qui courait le long du mur – comme un chemin de ronde au-dessus des cuves – et qui était reliée à une échelle dressée au bout de la salle. Je commençai à me diriger vers elle, puis me retournai vers le garçon pour lui signifier que je ne l'abandonnais pas à son sort. Dans la lugubre lumière, je ne le voyais déjà plus – il n'était qu'une masse floue perdue dans le fluide. Je me mis à courir en comptant les cuves sur mon passage – essayant de ne pas penser à leurs occupants, et encore moins au bassin vide de mes visions. J'atteignis l'échelle, y grimpai, grimaçai en entendant le métal retentir et me perchai sur la passerelle. Sans prendre le temps de souffler, je fis le chemin inverse en comptant à nouveau les cuves pour me repérer. Arrivée à la douzième, j'agrippai la poignée du couvercle et tirai dessus. L'énorme capsule en métal se souleva sans résister.

D'en haut, je discernais à peine la chevelure ondoyante du garçon, qui était pourtant à moins d'un mètre de moi. Quand je me penchai au-dessus du fluide, l'odeur sucrée et nauséabonde qui en émanait me prit à la gorge. Je tournai la tête de côté pour m'épargner les effluves puants de saccharine, plongeai la main dans le liquide chaud, tâtonnai et accrochai quelque chose de solide. Je tirai une première fois sur ma prise ; elle m'opposa une légère résistance. En insistant, j'eus la sensation de la décrocher. Là, tandis que je commençai à l'extirper du bain – un instant interminable –, je crus avoir arraché un morceau de son corps, l'amputant d'un membre. Quand je sortis ma main de la cuve, je fus à la fois soulagée et horrifiée de découvrir que je tenais entre les doigts un tuyau en caoutchouc. Je tournai la tête vers le garçon et constatai que j'avais extrait le tube de sa bouche.

Je replongeai aussitôt la main dans le liquide, et tressaillis de tout mon corps lorsqu'une poigne ferme l'agrippa. Avec mon autre main, je saisis la rampe de toutes mes forces, me préparant à remonter le garçon. À mesure que sa tête et ses épaules émergeaient de la surface, il devenait plus lourd et je ne pouvais plus compter sur le liquide pour m'aider à le hisser hors de la cuve. Je tentai d'assurer ma prise en attrapant son autre bras mais, maintenant que le fluide lui arrivait à la taille, je remarquai qu'il n'avait pas de bras gauche. Sans l'épaisse cloison de verre entre nous, il m'apparaissait plus vieux que ce que j'avais d'abord cru – peut-être dans mes âges, bien que son piteux état

ne m'ait pas permis de me faire une idée exacte.

Nous restâmes ainsi quelques instants – au bord de la cuve, main dans la main. Puis il tourna la tête vers moi avant d'ouvrir les mâchoires, me laissant penser qu'il s'apprêtait à me mordre. Au moment où j'allais retirer ma main de son étreinte, il serra les dents autour du tube relié à son poignet et l'arracha d'un coup sec. Du sang jaillit brièvement, se mêlant au fluide qui lui enveloppait le bras.

Le garçon leva les yeux vers moi et, dans un même effort, nous essayâmes de sortir le reste de son corps de la cuve. Toute petite que j'étais, j'avais plus de force que lui, mais pas suffisamment pour l'extraire complètement. Le fluide compliquait la tâche en enduisant notre peau d'une substance visqueuse. Nous bataillâmes péniblement pendant une vingtaine de secondes avant qu'il m'échappe des mains et retombe dans son aquarium. Il ouvrit la bouche – peut-être pour parler – et, dans l'eau teintée de sang, une bulle rose s'échappa de ses lèvres. Alors qu'il coulait, il tendit le bras vers moi en me suppliant des yeux. Je choisis de le laisser s'enfoncer, de lui tourner le dos et de courir aussi vite que possible le long de la plateforme. D'un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule, je constatai qu'il avait vite disparu sous la surface.

Une poignée de secondes plus tard, je terminai ma course au pied de l'échelle. Là, je me saisis de la clé à molette que j'avais repérée plus tôt. Je poursuivis ma cavalcade le long de la rangée, comptant les cuves pour m'arrêter à la douzième. À l'intérieur, le garçon ne bougeait plus. Des jets de sang saccadés lui sortaient de la bouche et du poignet, car les tubes en avaient été retirés. Ces longs tubes s'étaient désormais transformés en tentacules emmêlés. Ils emprisonnaient le corps de leur victime qui, les yeux fermés, ne donnait plus signe de vie.

J'eus la sensation que tout bruit était happé par le néant quand je catapultai la clé à molette contre la paroi du bassin. Pendant une seconde, rien ne se passa. Puis, comme si elle avait retenu sa respiration trop longtemps, la cuve expira dans un rugissement : un déluge de verre et de fluide me propulsa en arrière en me soulevant du sol. Le garçon atterrit sur moi au moment même où je tombais par terre. La puissance de l'impact m'écrasa sur un lit d'éclats de verre, avant d'envoyer valser nos deux corps contre le mur opposé.

Le vacarme ne semblait plus vouloir s'arrêter – des pans vitrés se détachaient encore et toujours, le liquide entraînait les débris au sol dans un gémissement sans fin. Doucement le calme revint, et avec lui un soulagement qui fut de courte durée : une alarme retentit soudain et la salle s'éclaira tout entière. Des barres dans le plafond libérèrent

une lueur semblable à celle de ma cellule, mais beaucoup plus intense.

Je n'eus pas le temps de m'appesantir – le garçon allongé nu à mes côtés ainsi que les lumières et les sirènes ne me laissaient pas d'autre choix que de passer à l'action. Je me relevai aussi péniblement que le garçon. Il tremblait et, à peine redressé, il s'effondra contre le mur. Je lui attrapai le bras pour le maintenir debout. Même si l'urgence était aux pas qui montaient de l'autre bout de la salle, je remarquai à quel point le contact charnel avec une autre personne était une sensation étrange après tant d'années dans les Chambres de Détention.

Nous faisons face à la porte par laquelle j'étais entrée. Des bruits de bottes et des voix résonnaient à notre direct opposé – je les entendais toujours plus fort entre les sifflements stridents de l'alarme. Je me tournai vers le garçon, il avait lâché ma main et était retombé à quatre pattes sur le sol, happant de petites bouffées d'air quand il ne toussait pas. Je n'arrivais pas à me concentrer avec tout ce bruit : l'alarme, le ronflement des machines, les hommes qui approchaient. Et, en dessous, il y avait la rivière qui cascadaient dans son lit. Je me focalisai sur la rivière, qui semblait me faire un appel du pied. On aurait dit qu'elle cherchait à m'attirer dans sa direction, qu'elle déployait un courant invisible et m'emportait vers elle avec la même force que les remous dans lesquels je nageais, enfant.

Je scrutai l'entrelacs de tuyaux qui couraient le long de la salle, puis la rangée de cuves en dessous. La cuve brisée ressortait comme une dent cassée au milieu d'un sourire éclatant. Au bout du rang, certaines d'entre elles étaient vides. Vidées de corps, mais aussi de tout liquide. Il devait y avoir un moyen d'évacuer le fluide. Je traînai le garçon jusqu'au pied de son aquarium. Il n'en restait que quelques morceaux de verre pointus qui matérialisaient la base en dessinant une couronne tranchante. En son centre, je découvris une large bonde de vidange. C'était l'embouchure d'une conduite d'eau qui partait dans le sol. Elle était hermétiquement fermée et presque aussi large que le diamètre de la cuve.

J'allais me positionner au milieu de la couronne de verre. Le garçon avait eu un mouvement de recul quand je l'avais entraîné derrière moi, mais je n'y avais guère prêté attention. Le tirant par le bras, je m'accroupis à mes côtés dans la flaque visqueuse qui demeurerait après le déluge. Il y avait deux leviers devant la cuve. Je passai la main par-dessus le verre coupant pour actionner le premier. Aussitôt, un torrent gluant fut libéré d'une conduite suspendue au-dessus de nos têtes – la même solution aqueuse qui remplissait les cuves se déversait à l'endroit où nous nous tenions l'un contre l'autre. Je fermai la bouche et couvris mes yeux du mieux possible. Écrasé sous la trombe, le

garçon s'était recroquevillé. J'atteignis à grand-peine le second levier, non sans que le verre m'écorche la peau. À travers la cascade de fluide, je distinguai les portes qu'on ouvrait au fond de la salle. Le levier me résista, obstinément fixe, avant de finalement commencer à céder. Je l'abaissai en usant de mes dernières forces : le monde s'ouvrit sous nos pieds et nous fûmes aspirés hors de la lumière.

CHAPITRE 9

Après coup, j'avais pensé à tout ce qui aurait pu mal tourner. La canalisation aurait pu aboutir à une grille, ou même ne pas mener jusqu'à la rivière. Si elle avait été plus longue que ça, le manque d'air nous aurait été fatal. Et, si elle avait débouché plus haut, la chute dans le vide aurait signé notre arrêt de mort. La frontière entre coup de chance et intuition était ténue, si bien que je ne savais pas si c'était un heureux hasard ou ma clairvoyance qui m'avait guidée vers la sortie.

Dans la conduite d'évacuation, l'urgence avait pressé la course du temps : un compte à rebours jusqu'au moment où je pourrais enfin reprendre mon souffle.

Au début de notre chute, la vitesse était grisante. L'eau nous propulsait avec force, asseyant son autorité sur les deux corps qu'elle transbahutait. Puis le manque d'air avait pris le pas sur toute autre considération. Les joints protubérants de la canalisation m'envoyaient valser à chaque virage en m'occasionnant des coupures, mais c'était secondaire – secondaire aussi, la claustrophobie qu'on ressentait dans un tel toboggan. Soudain, l'obscurité avait fait place à la pénombre. Nous ne chutions plus enfermés dans un tube, mais à l'air libre. Il devait y avoir au moins six bons mètres entre la bouche de la canalisation et les eaux où nous avions atterri, mais, pendant ce périlleux plongeon, le soulagement de retrouver l'oxygène avait primé sur toute forme de peur.

J'avais terminé ma course dans la rivière, endolorie par l'atterrissage brutal mais rassurée par le choc de mon corps contre celui du garçon. Quand j'étais remontée à la surface, j'avais vu sa tête se dessiner à quelques brasses de moi. Il la maintenait hors de l'eau en faisant de grands mouvements frénétiques avec son unique bras – une nage qui lui secouait tout le corps mais qui se révélait efficace.

Il faisait juste assez jour pour que j'arrive à distinguer l'imposante caverne qui nous entourait, avec son dôme rocheux au-dessus de nos têtes. La lumière tombait à travers une lointaine ouverture dans ce plafond naturel. Tout en haut d'une paroi, plusieurs canalisations dépassaient. Certaines laissaient échapper des flots bruyants, d'autres des gouttes intermittentes. L'eau terminait sa chute dans le profond

bassin naturel où le garçon et moi étions tombés. En amont, la rivière se perdait dans l'obscurité mais, à quinze mètres en aval, elle sortait de la caverne pour rejoindre la lumière du jour.

— Crois-tu qu'ils vont nous pourchasser ?

Ce furent ses premiers mots. Bien qu'à bout de souffle, il avait parlé sur un ton tout ce qu'il y a de plus normal. J'étais décontenancée car sa voix ne collait pas au visage que j'avais vu flotter dans la cuve. Elle ne semblait pas non plus pouvoir provenir de la bouche d'où j'avais arraché un tuyau quelques minutes auparavant.

— S'ils nous ont vus, vont-ils courir le risque de sauter à notre suite dans la conduite d'évacuation ?

Je fis oui de la tête, avant de réaliser qu'il faisait trop sombre pour qu'il me voie.

— Ils sauront que nous avons survécu à la chute, dis-je, surtout en ce qui me concerne. À cause de mon jumeau.

— Ils le gardent prisonnier lui aussi ?

— Oui, d'une certaine manière.

Je tournai la tête vers les bouches de canalisation qui semblaient baver au-dessus de nous.

— Pour sûr ils vont venir, soit de là-haut, soit par un autre chemin. Ce sont eux qui ont construit les conduites d'évacuation, alors ils connaissent l'existence de cette caverne.

Il s'était déjà mis en route, nageant maladroitement vers l'ouverture de la grotte et vers la lumière.

— Arrête-toi, lançai-je. Ils ne vont plus tarder et ils vont commencer par nous chercher en bas de la rivière.

— Alors on prendra la tangente loin de la rivière. Viens.

— Non. Ils sont trop nombreux et trop rapides. Ils seront là en moins de deux.

Il s'était suffisamment rapproché du bord pour avoir pied. Il se mit debout et se tourna vers moi. L'eau lui arrivait à la taille ; son mince buste luisait presque de pâleur dans le noir de la caverne.

— Je ne fais pas demi-tour. Pas question de rester avec toi si c'est pour me faire attraper.

— Je suis aussi de ton avis. Mais il y a une autre issue.

Il s'immobilisa.

— Tu connais cet endroit ?

— Oui.

Je n'aurais pu lui expliquer ce que je savais et comment je le savais : comment le tracé de la rivière s'était imprimé jusque dans mon esprit, ou comment je ressentais son courant et ses méandres. Là, dans cette grotte où nos voix nous revenaient bizarrement distordues en écho, je me demandai si mon esprit de devin ne fonctionnait pas un peu de la même manière : en envoyant un signal vers le monde extérieur, puis en captant les moindres réverbérations afin de détecter les chemins et les failles où se diriger.

— Ils vont s'attendre à ce qu'on quitte la caverne et qu'on descende le long de la rivière, repris-je. Mais, si on la remonte, il y a un autre chemin – des grottes qui mènent à travers la montagne jusqu'à un autre bras de la rivière.

Il regarda en amont. Là-bas, loin de la lumière, le cours d'eau ne semblait émerger de nulle part, hormis des ténèbres rocailleuses de la caverne.

— Tu es sûre de toi ?

Je fermai les yeux, inspirai lentement, réfléchis à la façon de le convaincre d'un projet aussi nébuleux, même pour moi. Je sursautai en entendant un *plouf* : le garçon s'était replongé dans l'eau et nageait dans ma direction.

— Tu as déjà réussi à me mener jusqu'ici, dit-il.

Tandis que je nageais sur place en l'attendant, je suivis du regard le faisceau de lumière qui perçait le plafond en coupole, traversait la grotte de haut en bas et se jetait dans la rivière juste à côté de moi. C'est là, dans le rai de lumière qui éclairait les eaux troubles, que j'aperçus un amoncellement d'ossements. Le fond de la rivière était tapissé de squelettes éparpillés : un crâne me regardait fixement avec son œil de cyclope au milieu du front ; les phalanges d'une main se tendaient vers moi comme si un mendiant d'outre-tombe faisait la quête. Un autre crâne était à l'envers, privé de ses mâchoires, donnant moins l'impression d'être un reste humain qu'un récipient rempli de sable. Il était minuscule, moitié moins grand que l'autre : un crâne d'enfant.

Le garçon entendit mon cri étranglé et suivit mon regard. L'espace d'un court moment, je crus qu'il allait vomir.

— Bon sang, lâcha-t-il. Nous ne sommes pas les premiers à finir au tout-à-l'égout !

— Non. Seulement les premiers à en sortir vivants.

Je nageais toujours sur place, difficilement car j'essayais de garder les jambes suffisamment repliées au-dessus du charnier. Dès qu'il arriva à ma hauteur, nous remontâmes la rivière. Il progressait presque à mon rythme – malgré un bras en moins qui lui imposait une nage saccadée et épuisante. Nous arrivâmes au bout de la caverne, où la surface de l'eau bouillonnait. À cet endroit, la rivière sortait d'une fissure sous-marine. L'obscurité était moins totale qu'on l'aurait supposé de prime abord et l'on pouvait discerner une faible lueur sous nos pieds.

— Tu es bon nageur ? demandai-je en le regardant.

— C'est maintenant que tu le demandes ? dit-il en se retournant vers le profond bassin où nous étions tombés plus tôt.

Nous nous trouvions dans un courant fort qui nous obligeait à nous tenir à la saillie d'un rocher pour ne pas dériver. De là, on entendait d'autres bruits que celui de la rivière : au-dessus de nous, le métal des canalisations résonnait et, à l'entrée de la grotte, c'étaient des claquements de sabots sur le sol argileux. Je n'étais pas particulièrement enchantée à l'idée de plonger en apnée et de me rapprocher du cimetière de squelettes. Pourtant, aussi vite que les silhouettes des cavaliers apparaissant au loin dans la lumière, le garçon et moi prîmes une grande inspiration et, une fois encore, cherchâmes notre salut dans l'eau.

Dans la conduite d'évacuation, nous étions propulsés par le puissant débit, mais, là, c'était une tout autre affaire : il fallait remonter la rivière jusqu'à la brèche immergée. À cet endroit surgissaient des flots rapides qui m'avaient refoulée comme une malpropre à ma première tentative sous-marine. Au prix d'efforts colossaux – le corps tout entier dans un état d'agitation hystérique –, j'accédai à la brèche puis au tunnel inondé. Je n'eus pas le loisir d'admirer la lumière qui perçait au bout, car le courant jouait contre moi. Le violent débit d'eau me plaqua contre le plafond du souterrain – avec une force incroyable qui m'empêchait presque d'ouvrir les yeux et qui m'obligeait à progresser en m'écorchant contre les aspérités de la roche. Le corps meurtri, à court d'oxygène, je sentis le plafond disparaître miraculeusement au-dessus de moi, puis je me retrouvai soudain dans des eaux calmes et baignées de lumière. Quelques battements de pieds plus tard, j'étais revenue à la surface.

Je ne le vis nulle part. Je regardai vers le fond d'où j'étais remontée, mais c'était tout noir. Nageant sur place, tournant la tête dans tous les sens, balayant la petite caverne des yeux, je me maudissais : comment

avais-je pu penser qu'il réussirait à traverser le tunnel dans un tel état de faiblesse, en nageant d'une manière aussi chaotique et maladroite ? Je m'étais tellement fiée à mon intuition de devin – celle qui m'avait conduite jusque dans cette deuxième caverne – que j'en avais oublié de simplement regarder avec les yeux. Je n'avais pas pris en compte la fragilité qui se lisait sur son corps pâle et atrophié – un nouveau-né tout juste sorti de sa cuve – ou sur son unique bras squelettique.

Cette grotte était semblable à l'autre, à la différence qu'elle était fermée de toutes parts sans ouverture sur le monde extérieur. La seule lumière tombait en biais d'un trou percé à une vingtaine de mètres dans le plafond. Ponctuant le silence, de grosses gouttes pianotaient sur la surface de l'eau. Elles pleuvaient d'une canopée de stalactites, égrenant les secondes d'une attente interminable. Impossible, il n'aurait pas pu retenir sa respiration aussi longtemps. Impensable, sa frêle cage thoracique ne pouvait pas contenir assez d'air pour une apnée aussi longue.

Il fit soudain surface à même pas un mètre de moi, me fichant une peur bleue. En le voyant avaler l'air – urgemment, avec des halètements bruyants –, je retrouvai dans son visage le même désespoir que j'avais lu à travers la paroi de la cuve. Nous nous hissâmes sur le bord rocheux qui courait sur un côté de la caverne – un tapis de pierres coupantes qui était pour nous une bénédiction car il nous libérait du lit agité de la rivière. C'est seulement une fois sortie de l'eau que je réalisai à quel point elle était froide. Nous nous écroulâmes l'un à côté de l'autre sur la rocaille, essoufflés, nos corps portant les stigmates de notre dangereux parcours. Il s'aperçut que j'observais les écorchures et les coupures qui striaient son dos et ses épaules ; je me rappelai aussitôt sa nudité et me détournai.

Tandis que nous nous tenions allongés, nos regards levés vers la lumière qui perçait de la voûte, je pris pleinement conscience non pas de son corps, mais du mien. Après quatre années dans les Chambres de Détention, j'avais perdu toute notion de mon corps en tant qu'objet physique visible par d'autres. J'avais dix-neuf ans quand on m'avait capturée. À vingt-trois ans, ma poitrine était-elle la même qu'avant ? Et mon visage – lui que je n'avais pas vu depuis tout ce temps ? Sur le coup, ma peau blême me parut être le costume d'une autre. Et même si, de nous deux, seul le garçon ne portait pas de vêtements, c'était moi qui me sentais étrangement mise à nu.

Je n'avais pas le temps de me lancer dans ce genre de considérations. Il avait fermé les yeux, mais je lui secouai doucement l'épaule.

— Ils ne connaissent pas cet endroit, dis-je, et ils chercheront

d'abord en aval. Mais ils pourraient bien trouver le passage jusqu'ici. On doit continuer à avancer.

J'ôtai mes chaussures et les essorai un peu avant de les remettre.

— Fais-moi plaisir, dis-moi que notre évasion ne nécessitera plus de cascades comme celle dont on vient de réchapper.

Je souris, fis non de la tête.

— C'en est fini de la plongée sous-marine, le rassurai-je tout en me levant. En tout cas, pour le moment. Mais j'espère pour toi que tu n'as pas une sainte horreur des grottes.

J'avais trouvé une grotte en tâtonnant le long de la paroi. Il avait fallu crapahuter jusqu'à une ouverture cachée par une excroissance rocheuse. Avant d'y pénétrer, je fermai les yeux, posai momentanément le front contre la pierre humide, sondai le passage avec mon esprit.

— On est d'accord que c'est la première fois que tu viens ici ?

J'ouvris les yeux, plantai mon regard dans le sien et fis oui de la tête.

— Mais tu sais où aller.

Ce n'était pas une question, mais j'acquiesçai quand même.

— Je me disais bien que tu avais l'air d'un devin. Tu paraissais parfaite.

Il y eut le temps d'une pause.

— Je veux dire, pas parfaite, enfin... Ce que je veux dire, c'est que tu portes la marque oméga, mais que tu as deux bras, deux jambes et ce qu'il faut là où il faut.

Je pénétrai en vitesse dans la grotte obscure pour couper court à ce petit moment de malaise. J'avais beau me sentir guidée en direction de la sortie, je n'en devais pas moins avancer à tâtons dans un noir total, en m'accroupissant et en me tapant souvent la tête contre des affleurements rocheux. Après qu'un de ces chocs m'eut vue répondre par une avalanche de jurons, le garçon passa devant moi pour m'avertir des obstacles et nous progressâmes à meilleure allure. Nous n'étions pas toujours plongés dans l'obscurité – sur certains segments du tunnel s'ouvraient d'étroites cavités lumineuses au-dessus de nos têtes.

Nous devions marcher depuis une heure lorsque nous fîmes halte sous l'un de ces petits puits de lumière, nous asseyant du même côté du passage exigü. La lueur blafarde révélait des marques dans la

pierre. Elles piquetaient grossièrement les parois, trahissant l'impact d'outils.

— Nous sommes sûrement les premières personnes à venir ici, dis-je en passant la main sur la surface burinée du mur. Je veux dire, les premières depuis l'Avant.

— Ça date de cette période ? De l'Avant ?

— Non. Encore plus vieux.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Que ça remonte à longtemps, même pour les gens de l'Avant.

Dans le souterrain, le silence était plus total que l'obscurité – jamais je n'en avais connu de plus pesant.

— J'aurais dû te le dire bien avant, me glissa-t-il, mais merci. Rien ne t'obligeait à me sortir de cette cuve.

— Bien au contraire.

— Je suis content que tu le penses. Tout le monde ne se risquerait pas à ralentir son évasion pour un inconnu, qui plus est nu comme un ver.

Je ris, désarmée.

— Il va falloir remédier à ça.

J'enlevai le long pull de laine que je portais par-dessus ma chemise et mon pantalon, le lui offris et regardai ailleurs, comme si de rien n'était. Il enfila le vêtement trempé et je me retournai vers lui : il avait ajusté le large col au niveau de sa taille pour porter le pull en jupe, les manches vides flottant de chaque côté.

— Il faut se remettre en route, lançai-je en avançant de quelques pas dans le souterrain.

Je le laissai reprendre la tête de l'expédition – me collant contre le mur pour qu'il puisse se faufiler devant.

— Je ne sais même pas comment tu t'appelles, remarquai-je en le suivant.

— Eh bien, moi non plus.

— Je m'appelle Cass.

— Non, je parlais de mon prénom. Je ne le connais pas non plus.

Je marchais dans ses pas tandis qu'il progressait le long des parois étriées du tunnel. La discussion était d'une certaine manière facilitée par l'obscurité qui nous enveloppait.

— Sans mentir ?

— Je n'essaie pas de te cacher quoi que ce soit. Je te dirais comment je m'appelle si je le savais. De toute façon, ça ne sert à rien de jouer les cachottiers avec un devin.

— Ce n'est pas aussi simple que ça ; je ne lis pas les pensées. Je peux juste ressentir des choses, parfois – il s'agit parfois de lieux, parfois de gens. Mais ce n'est pas un don que je peux utiliser de manière ciblée.

— Dommage.

— En général, les gens ne tiennent pas spécialement à ce que je perçoive des choses sur eux.

— Je me disais que peut-être tu aurais pu m'apprendre des trucs sur moi – sur tout ce que j'ai oublié.

— Donc, tu ne te souviens vraiment de rien ?

— Rien qui remonte à avant la cuve.

Je m'arrêtai net.

— Pas même de ta jumelle ?

— Rien de rien.

CHAPITRE 10

Dans les souterrains, nous avons perdu toute notion du temps. Je savais juste que nous n'étions plus tombés sur un puits de lumière depuis fort longtemps et que je n'avais pas mangé ni bu depuis plus longtemps encore. Je m'efforçais d'ignorer la faim et la soif, de me concentrer sur les sensations qui m'orientaient, d'éviter le plafond bas et les murs étroits qui réveillaient mes blessures en m'écorchant le dos et les bras. J'avais le souffle court, les poumons aussi étriés que les tunnels dans lesquels nous nous faulions. Le garçon était encore plus exténué que moi et il trébuchait souvent.

Au moins, l'itinéraire à emprunter ne nous posait pas trop problème. Les rares fois où nous rencontrions un embranchement, j'hésitais à peine avant de choisir quelle direction prendre. Après être montés le long d'un interminable chemin en légère pente, nous avons atteint une sorte de faux plat où j'avais suggéré qu'on fasse une pause.

— Je ne suis pas contre un petit somme, approuva-t-il.

— Juste un petit.

— De toute manière, il y a peu de chances pour qu'on dorme comme des loirs, dit-il en balayant les pierres du sol, ce n'est pas le marchand de sable qui est passé, c'est un marchand de cailloux. Tu as froid ?

— Pas trop, mentis-je.

La température s'était progressivement refroidie à mesure que nous avions avancé dans les profondeurs du souterrain. Le garçon et moi étions allongés l'un à côté de l'autre sans nous toucher.

— Et, sinon, tu as peur ?

— Oui, répondis-je après une bonne minute de réflexion, j'ai peur qu'ils nous attrapent, ou qu'on se perde et qu'on ne trouve pas la sortie. Mais ça ne serait pas bien pire que ce que je vivais avant.

— Pourtant tu n'étais pas dans un de ces grands machins ?

— Pas encuvée, juste enfermée dans un cachot.

L'image de la salle des cuves me revint. Mes années en cellule – la

folie que j'avais senti poindre, la claustrophobie et le désespoir – paraissaient bien dérisoires comparées à ce qu'il avait enduré de son côté. Nous restâmes cois un moment.

— Et toi ? repris-je. As-tu peur ?

— Je mentirais en disant que cette virée dans les grottes m'enchantait, mais je ne peux pas dire que j'ai peur. Ou pas aussi peur que je le devrais. C'est juste que tout ça me semble si... si nouveau, je suppose – le simple fait de me retrouver dehors.

— Qu'est-ce qu'on fera après ? Une fois qu'on aura trouvé la sortie ?

— Aucune idée. Mais ça me va aussi de ne pas savoir ce qui nous attend. Ça suit une sorte de logique en ce qui me concerne, de symétrie même : je ne sais pas ce qui m'est arrivé avant, je ne sais pas ce qui va m'arriver maintenant.

— Ils continueront les recherches jusqu'à ce qu'ils nous capturent.

Il poussa un soupir et se tourna sur le côté.

— Ils sont peut-être pressés de retrouver ma trace. Mais pas autant que moi.

Nous dormîmes pendant ce qui me sembla être une heure. Je réveillai finalement le garçon et nous reprîmes notre marche, même s'il devait lutter contre l'épuisement. J'étais incapable de m'imaginer ce qu'il avait subi tout ce temps immergé, puis à son soudain réveil hors du fluide et sans tuyaux. Son corps lui était presque étranger. Régulièrement, il répétait : « Reposons-nous. » C'en était devenu un refrain. Dans ces tunnels où nous étions étrangement hors du temps, notre périple se mua presque en songe ou délire répété en boucle : se réveiller, marcher, dormir brièvement, se réveiller, marcher, dormir.

Quand je vis finalement une lumière au loin, c'est seulement parce qu'elle me brûla les yeux que je fus convaincue de ne pas rêver. L'étroite sortie du souterrain était obstruée par des broussailles touffues, mais la lumière perçait suffisamment pour que je puisse déterminer que c'était le plein jour.

Nous sortîmes à la lumière, grimaçant sous le soleil éblouissant, pour nous retrouver sur une berge pentue qui menait à une large et impétueuse rivière en contrebas. Je laissai échapper un langage peu châtié au moment de traverser les broussailles épineuses, avant de vite me raviser en découvrant que des baies généreusement charnues y poussaient. Sans plus me préoccuper des épines, je cueillis les fruits avec fébrilité et les avalai goulûment – tant et si bien que je ne distinguais plus mon sang du jus qui me coulait sur les mains. Le garçon mangea aussi, puis il se détourna, posa le bras sur la paroi

rocheuse et vomit.

— Tu as mangé trop vite ?

Il s'essuya la bouche.

— Désolé, ça fait si longtemps. Je veux dire... Toi non plus tu n'as pas mangé depuis longtemps, mais moi j'avais ce tube dans la bouche...

Je fis signe que je comprenais.

— Tu ne sais pas combien de temps tu es resté là-dedans ?

Il baissa les yeux pour observer son corps. Il était mince, mais loin d'être aussi maigre que certains Omégas de la colonie pendant notre année sans récolte. Ses longs cheveux châtain lui arrivaient aux épaules et, sous le soleil éclatant, sa peau était aussi blanche que des os.

— Suffisamment longtemps pour perdre mon bronzage, plaisanta-t-il.

Nous restâmes à l'entrée de la grotte pour qu'il puisse s'alimenter à nouveau – plus doucement cette fois – et nous fîmes des provisions de baies. Puis c'est la soif qui se fit ressentir. Nous descendîmes tant bien que mal le long de la berge, les vêtements et la peau griffés par la végétation épineuse. Au moins, il faisait plus chaud que dans les tunnels – très chaud, même, sous le soleil.

Au bord de l'eau, le garçon se désaltéra avec plus de prudence que lorsqu'il s'était goinfré de baies – buvant lentement dans le creux de sa main, par petites gorgées. De mon côté, j'étais penchée à quatre pattes pour boire goulûment à même la rivière.

— Le souterrain nous a menés en bas de la rivière ? Ne vont-ils pas nous chercher par ici ?

Je fis non de la tête.

— C'est un autre cours d'eau. Il se détourne de la rivière principale en amont de Wyndham et part couler sous la montagne du côté opposé. On a coupé à travers la montagne, si tu veux.

— Alors c'est ça, ton don de clairvoyance ? Il nous a bien aidés jusqu'à maintenant, je ne le nie pas, mais avoue que c'est un peu étrange : moi qui pensais avoir trouvé une experte en lecture de pensées, il semblerait que ton domaine de prédilection soit plutôt la géographie.

Je souris aussi, puis secouai la tête.

— Désolée de te décevoir. Cela dit, je vois plus que des lieux. Les visions de lieux, c'est ce qu'il y a de plus simple pour moi, mais je peux aussi accéder à des émotions ou à des événements d'un futur proche. Tout ça marche de la même manière : je perçois ce qu'il y a à percevoir. J'avais vu qu'en remontant la rivière on passerait par la caverne, puis par la grotte suivante et cætera. Elles existaient, alors je pouvais les ressentir.

— Pourtant, tu vois des choses qui sont sur le point d'arriver alors qu'elles n'existent pas encore. Ce n'est pas la même chose qu'une rivière qui est là depuis une éternité.

— Effectivement, pour les événements c'est un peu différent. Ils n'existent pas encore mais un jour ils existeront, alors je peux les percevoir. Ce sont moins des visions que des... des souvenirs. Je suis comme déphasée par rapport au temps : je peux me souvenir de choses qui ne sont pas encore arrivées. Mais c'est moins fiable – parfois je vais prédire des petits détails et passer à côté de l'essentiel, parfois c'est l'inverse.

— Et tu pourrais te souvenir de ce qui nous attend ? demanda-t-il en se mettant à l'aise, les pieds dans la rivière.

— Pas vraiment. Ce n'est pas toujours aussi simple que ça. Et j'ai parfois du mal à faire la part des choses entre ce qui est de l'ordre du bon sens, de la bonne idée et de la vision de devin. Prends maintenant, par exemple : je pressens qu'on devrait continuer dans la rivière en se laissant porter par le courant. Est-ce la clairvoyance qui me fait penser ça ou une simple déduction logique ?

Je désignai les hautes et épaisses broussailles qui s'élevaient le long des berges de la rivière.

— Parce que ça me paraît compliqué de progresser à travers cette végétation. Mon intuition pourrait n'être qu'une simple question de bon sens : on progressera plus vite dans l'eau que sur les berges, sans risquer de se perdre, tout en évitant que des chiens renifleurs ne nous pistent.

Il soupira.

— Et moi qui croyais que tu m'avais sorti de ma cuve pour m'épargner toute baignade !

— Désolée.

— En plus de ça, je suppose qu'on n'a pas le temps pour une sieste avant de repartir.

Je me mis debout en riant.

— Dans le village où j'ai grandi, notre voisin avait un vieux chien de berger qui dormait toute la journée allongé en travers du pas de la porte. Il s'appelait Kip. Je te baptise du même nom : Kip – ça vous fera un deuxième point commun. Et, pour te répondre : non, on ne peut pas prendre le risque de piquer un somme maintenant. Ça fait déjà trop longtemps qu'on est ici.

Contrairement à celle de la rivière qui coulait à Wyndham, l'eau était ici couleur rouge-brun – une teinte chaude qui laissait deviner une tourbe abondante. Nous entrâmes dans la rivière au même rythme l'un que l'autre. Sur les bords peu profonds, la température était plutôt bonne mais, à mesure que nous atteignions le milieu, nous étions saisis par le froid glacial des eaux rapides et profondes.

— Qu'en penses-tu ?

— Un ou deux degrés de plus n'auraient pas fait de mal, dit-il en levant le sourcil.

— Je ne te parle pas de la température mais du nom.

Il me sourit, se tourna vers l'amont de la rivière, s'allongea dans l'eau et se laissa dériver.

— Tu m'as sorti de ma cuve, après ça tu peux m'appeler comme bon te semble, s'exclama-t-il tandis que le courant l'emportait.

Je m'étais préparée à une croisière tranquille, mais la rivière ne l'entendait pas de cette oreille. À certains endroits, ses rapides n'étaient que hauts-fonds et nous devions progresser sur du schiste glissant et blessant. Ailleurs, les rapides pouvaient être si profonds et puissants qu'il nous fallait nous hisser sur la berge, suivre le torrent à pied pour rentrer dans la rivière là où elle était plus calme. Kip fit deux belles et périlleuses chutes : deux fois il glissa en bas de la berge, deux fois il réchappa de justesse des eaux tumultueuses en s'accrochant soit à une racine soit à une pierre. Sur plusieurs portions, les rives étaient plates et herbues, alors nous pûmes sortir de l'eau pour y marcher – je m'assurais qu'on alterne entre les deux rives pour qu'on ne laisse pas des traces trop flagrantes. Nous étions rassurés de trouver des buissons de baies de-ci de-là, et Kip dénicha même des champignons sous un tronc qui dépassait de la berge – nous étions tellement tiraillés par la faim que leur goût douteux ne nous dissuada pas de les manger.

L'après-midi touchait à sa fin lorsque Kip suggéra qu'on s'arrête.

— Si on sort de l'eau maintenant, nos vêtements auront peut-être le temps de sécher avant la nuit.

Sur son visage, les muscles de ses mâchoires étaient horriblement

tendus. Il s'empêchait de claquer des dents.

— Bonne idée.

C'était plus sûr. Nous commencions à être à découvert dans la rivière, car le paysage alentour se clairsemait. Sur les rives, les broussailles avaient fait place à une végétation rase qui donnait sur la plaine.

J'ouvris la voie jusqu'au sentier qui longeait le sommet de la rive – un tracé distinct bien que visiblement peu emprunté. Puis, par précaution, nous redescendîmes la berge jusqu'à une saillie toute proche. Coiffée des racines d'un arbre, elle nous assurait une bonne cachette si quelqu'un devait passer par là.

En regardant Kip, je vis que le soleil avait rougi son dos déjà marqué par les coupures et les éraflures. Il s'aperçut que j'observais ses épaules à vif.

— On ne peut pas non plus dire que tu t'en sois tirée sans bobos, dit-il en montrant du doigt les bleus, égratignures et coups de soleil qui recouvraient mes épaules. Toi et moi, on n'est pas beaux à voir.

— Il faut t'abriter du soleil.

— Ma peau est le cadet de mes soucis à l'heure actuelle. Je ne peux gérer que trois problèmes à la fois et j'ai déjà un trio de tête : me faire capturer, emprisonner, torturer.

— Tu fais face à tout ça avec beaucoup de légèreté. Tu n'as pas peur ?

— Non, parce que je ne retournerai jamais dans une cuve.

Il sourit avant de baisser les yeux vers la gorge creusée par la rivière.

— S'ils nous retrouvent, expliqua-t-il, je sauterai avant qu'ils ne nous attrapent.

*

Nous avions beau être blottis l'un contre l'autre, serrés sur l'étroite saillie, l'obscurité qui s'installait créait une distance qui facilitait les confidences. Je me retrouvai à raconter mes années dans les Chambres de Détention, et même ma vie avant ça : les six années à la colonie, mon enfance au village.

— Excuse-moi, je suis un vrai moulin à paroles ce soir.

Je sentis son haussement d'épaules contre mon bras.

— Ce n'est pas comme si j'avais beaucoup d'histoires à partager de mon côté.

Ignorant tout de son passé, Kip s'était révélé très curieux du mien. Il m'avait posé des questions, demandé des détails, poussée à en dire plus, surtout en ce qui concernait Zach.

— Je suppose que ça doit te faire très bizarre, dis-je. Ne pas se souvenir de son passé, c'est déjà bien assez étrange comme ça ; mais avoir tout oublié de ta jumelle, c'est ce qui doit te sembler le plus bizarre.

— Oui, bien sûr. Le reste de mon passé m'importe aussi, mais, heureusement, je ressens une persistance de qui j'étais, une conscience identitaire héritée d'avant la cuve – ne pas savoir où j'ai vécu et ce que j'ai fait n'a pas trop d'incidence sur ça. Par contre, ne pas connaître ma jumelle, c'est comme un grand vide creusé en moi, une immense lacune m'empêchant de savoir qui je suis réellement – et véritablement.

— Je n'arrive pas à me figurer ce que ça ferait de tout ignorer de mon jumeau. Je crois que je me sentirais privée d'une moitié de moi-même, comme si j'étais amputée d'un membre.

Il y eut un silence pesant.

— Désolée. Je ne voulais pas... Je ne parlais pas de ton...

— Je vois très bien ce que tu veux dire, rigola-t-il. Mais ne t'apitoie pas trop sur mon sort, on ne peut pas dire que ton jumeau ait été une bénédiction pour toi.

— C'est vrai. Mais je ne saurais concevoir une vie sans jumeau. Si, par exemple, mon frère avait été quelqu'un d'autre, je ne serais pas la même. Je suis forcée de l'accepter, tout comme tu acceptes de n'avoir qu'un bras : je ne peux tout simplement pas imaginer ma vie sans Zach.

— Je comprends très bien, d'autant que, même chez quelqu'un comme moi, la vie dépend intimement du jumeau. Que je le veuille ou non, je suis relié à ma sœur alpha : mon esprit l'a oubliée, mon corps certainement pas. Si demain elle se faisait renverser par un chariot, ne pas savoir qui et où elle est ne changerait rien à l'affaire : en moins de deux, sa douleur remonterait la piste jusqu'à mon corps.

Nous restâmes quelques instants sans parler, assis sur notre petit bout de berge.

— Penses-tu que ma jumelle soit comme Zach ? Et qu'elle m'ait fait

enfermer dans cette cuve ?

Oubliant que nous étions dans le noir, je secouai la tête.

— Je ne sais pas. Peut-être est-elle une femme de pouvoir qui voulait te mettre à l'écart. Pour ce qui est de la cuve, difficile à dire. Ils ont dû mener des tests sur ces cuves avant de les utiliser, non ? Si ça se trouve, tu as juste eu la malchance d'être capturé comme cobaye.

— Toi, ils ne t'ont pas encuvée. Peut-être qu'elles sont réservées aux Omégas dont le jumeau n'est pas quelqu'un d'important.

— Tu préférerais ça ?

— Je ne sais pas. Ça voudrait dire qu'elle n'a pas décidé qu'on m'encuve. Que j'ai juste joué de malchance, comme tu dis.

— Je comprends ton raisonnement, mais, à mon avis, si j'ai eu droit à la cellule plutôt qu'à la cuve, c'est surtout parce qu'ils voulaient m'utiliser et découvrir ce qu'il y avait dans mes visions.

— Alors, si tu n'avais pas été devin, tu crois que Zach t'aurait envoyée en salle des cuves ?

— En tout cas, il était sur le point de le faire.

Je frissonnai en me rappelant les rêves qui m'avaient torturée les derniers jours au cachot, puis je réfléchis un moment.

— Si je n'avais pas été devin, tout aurait été différent. J'aurais été dissociée à la naissance, et Zach n'aurait pas eu à batailler contre moi pour prouver qu'il était l'Alpha. Les choses se seraient déroulées tout autrement. Et il aurait été une tout autre personne.

— Alors, comme ça, c'est ta faute ? Parce que tu es devin ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ; c'est compliqué, dis-je en m'allongeant sur le flanc. Essayons de dormir.

*

Je rêvai du Confesseur et me réveillai en poussant un cri. Dans l'obscurité, je ne réalisai pas immédiatement où j'étais. Kip se tenait près de moi et tentait de me ramener au calme. En contrebas, le murmure de la rivière imitait ses chuts.

— Désolée. Cauchemar.

— Tout va bien. Tu vas bien.

Je hochai la tête ; ma respiration reprenait un rythme normal.

— Quand je dis que tout va bien, reprit-il, c'est seulement si ça te va d'être en cavale, poursuivie par ton jumeau et certainement un contingent entier d'hommes à ses ordres, et de passer la nuit en haut d'un escarpement surplombant une rivière avec un inconnu amnésique à moitié nu. Si jusque-là tu te sens en sécurité, alors tout va effectivement bien.

— Merci de me rassurer, ris-je.

— Si on peut rendre service, dit-il en se rallongeant sur le dos.

Je levai les yeux au ciel. Au-dessus de nous, des racines d'arbres formaient un plafond d'une teinte sombre. Au-delà s'étendait la voûte céleste, d'un noir plus clair moucheté d'étoiles. Encore plus haut, je sentais Le Confesseur. Son esprit perçant planait comme un rapace prêt à fondre sur sa proie – moi. Et le ciel nocturne semblait se pencher sur moi avec le même regard inquisiteur.

— Je n'arrête pas de rêver du Confesseur depuis qu'on s'est échappés de la salle des cuves, lui confiai-je. Je pensais régulièrement à elle dans ma cellule, je redoutais même nos entretiens, mais maintenant je ressens sa présence à chaque seconde.

— Tu penses qu'elle s'est lancée à ta recherche ?

— J'en suis certaine. Je la perçois – une énergie qui furète, qui nous traque.

— Que capte-t-elle de nous, au juste ? s'enquit-il en se redressant sur un coude. Elle perçoit notre position ?

— Non, je ne crois pas qu'elle sache où nous sommes. Pas encore. Mais elle scrute, sans relâche.

Je repensai à mon dernier interrogatoire avec Le Confesseur, et à la mystérieuse chambre que j'avais entraperçue quand j'avais sondé son esprit. L'image de cette salle remplie de câbles, Le Confesseur l'avait dissimulée de la même manière que je cachais mes visions de l'île. Elle était entrée dans une telle colère quand je l'avais vue que je ne doutais pas d'avoir découvert quelque chose d'important. Mais en quoi cette chambre était-elle si importante ? Et pourquoi tant de secrets ?

— Ton don de devin est une bénédiction, reprit Kip, sans lui je me serais déjà fait capturer. Pourtant je ne t'envie pas.

Il n'y avait personne pour envier les devins. Les Alphas nous méprisaient, les Omégas ne nous appréciaient pas. Mais le plus dur à vivre n'était pas le regard des autres, c'étaient les visions. Je me débattais constamment avec des fragments du passé ou du futur qui jaillissaient à toute heure du jour et de la nuit. Ils brouillaient

tellement ma notion du temps que j'avais parfois l'impression d'être en proie à une existence anachronique. Qui aurait pu envier nos esprits torturés ? Je repensai au devin fou qui marmonnait son interminable charabia au marché de Haven.

— Et toi ? questionnai-je. Tu rêvais dans la cuve ?

— Je me rappelle que, tout ce temps passé dans mon aquarium, j'espérais être dans un rêve dont j'allais me réveiller. J'alternais entre périodes de conscience et d'inconscience, passant de l'une à l'autre, inlassablement. Quand je dormais, je rêvais de la cuve et, quand je me réveillais, c'était pour me retrouver en train de flotter dedans.

Il marqua une pause.

— Maintenant, c'est merveilleux : quand je dors, je ne rêve plus de tout ça.

— D'après toi, qu'est-ce qui pourrait faire que tu étais éveillé alors que les autres corps étaient inconscients ?

— Pas la moindre idée. Comme je te disais, je n'étais pas tout le temps éveillé. Et, quand ça m'arrivait, je n'étais pas non plus très alerte. Je pouvais à peine bouger, et je ne voyais pas plus que ça – il faisait noir la plupart du temps. Quand je dérivais jusqu'à la paroi de verre, j'arrivais parfois à discerner d'autres cuves et même les gens qui y flottaient.

Non loin de nous, un pigeon roucoula.

— Qu'est-ce que tu m'as fait peur quand tu t'es réveillée en hurlant ! continua-t-il. Je suppose que c'est un des inconvénients d'être devin – on ne choisit pas ses visions.

— Toi aussi tu m'as effrayée, quand je t'ai vu la première fois. Déjà, la salle des cuves faisait peur à voir, mais, quand tu as ouvert les yeux, j'ai eu du mal à étouffer mon cri.

— Tu aurais pu le laisser s'échapper entièrement, ça n'aurait pas été grand-chose en comparaison du vacarme qui a suivi – en termes de discrétion, casser la cuve n'a pas été ton opération la plus silencieuse.

Je souris, m'allongeai sur le flanc pour lui faire face. Le point du jour affleurait sur la haute crête de la berge opposée, estompant timidement l'obscurité.

— Recouche-toi, conclut-il en dégageant les cheveux qui me tombaient devant les yeux.

Puis il me tourna le dos. Je fermai les yeux. Après avoir été si longtemps isolée dans ma cellule, il m'était plaisant d'entendre la

musique de sa respiration – ce souffle étranger qui suivait un rythme légèrement différent du mien.

CHAPITRE 11

Nous nous étions cantonnés au sentier qui longeait la rivière, le suivant dans le sens du courant durant deux jours. Le premier jour, j'avais senti des gens approcher – était-ce un sentiment de malaise qui m'avait d'abord alertée, ou le bruit distant des sabots des chevaux ? Nous avions quitté le chemin pour descendre le versant abrité de la berge. Sa pente abrupte se terminait dans des eaux tumultueuses parsemées de rochers, mais l'heure n'était pas à la prudence. Puis nous nous étions cachés sous un arbre déraciné qui s'accrochait aussi difficilement que nous à la falaise. Au moment où les chevaux étaient passés, l'impact des sabots sur le sol avait secoué l'arbre, déclenchant une pluie d'humus sur nos têtes. Nous étions restés à couvert longtemps après que la chevauchée s'était éloignée, puis nous étions remontés jusqu'au sentier en nous époussetant.

Le jour suivant, lorsque nous avons entendu une nouvelle cavalcade au loin, il n'y avait pas de falaise où s'abriter. Les à-pics s'étaient transformés en berges basses qui déroulaient un tapis herbeux jusqu'à la rivière. Heureusement, le cours d'eau s'était beaucoup élargi et il coulait doucement : si l'endroit n'offrait pas beaucoup de cachettes, au moins le calme de la rivière nous avait-il permis d'entendre les chevaux arriver. Ils étaient proches – à quelques centaines de mètres tout au plus – et nous étions seulement dissimulés derrière un méandre de la rivière. Pas le temps de palabrer : nous piquâmes un sprint tel que les longues herbes rêches nous fouettèrent les mollets jusqu'au sang. Il n'y avait que quelques fourrés en vue pour nous offrir un repli digne de ce nom, et nous y plongeâmes juste à temps. Au même moment, le premier cheval apparut sur le sentier, à la sortie du virage. Nous nous enfonçâmes à travers les feuilles pour épier à couvert. Les trois cavaliers mirent leur monture au pas tandis qu'ils atteignaient la rivière. Kip me serrait le bras d'une poigne toujours plus crispée ; je sentais les légers tremblements de mon corps contre le sien. Les hommes étaient si proches que, lorsqu'ils descendirent de cheval, j'éprouvai les vibrations de leur bond sur le sol. C'étaient des soldats du Conseil – longues tuniques rouges, insignes alphas. L'un d'eux portait une longue épée qui balayait les herbes hautes dans son sillage. Les deux autres avaient un arc et des flèches accrochés dans le

dos.

Nous les regardâmes mener leurs montures à la rivière pour les abreuver. Mon poulx me battait les tempes, mon corps tressaillait sous des tremblements réprimés, mais je trouvais quand même le moyen de me laisser fasciner par les chevaux. Je n'en avais monté que lorsqu'on m'avait conduite à Wyndham, après ma capture à la colonie. J'avais bien vu quelques chevaux avant, au marché de Haven par exemple, mais c'était un animal rare. Il n'y en avait pas au village où j'avais grandi – on n'avait rien que du bétail et les ânes étaient ce qui s'en rapprochait le plus. À la colonie, il fallait encore moins espérer en croiser car les Omégas avaient interdiction de posséder des animaux et même de consommer de la viande. Les seuls chevaux que nous voyions étaient montés par des gens de passage – des marchands alphas, des percepteurs de la dîme ou des assaillants alphas lors des raids. Nous, Omégas envieux, ne nous lassions pas de décrire la décadente Wyndham : un cheval pour chaque soldat, des chiens non pas de garde mais de compagnie, de la viande sur la table tous les jours.

On dit que les animaux étaient tout ce qu'il y a de plus commun dans l'Avant, qu'il y en avait plein de sortes, plus qu'on pouvait imaginer. Un soir, alors qu'il était allé au marché avec Papa, Zach se mit à me parler d'une image qu'il avait vue là-bas. Un colporteur la montrait en cachette dans une petite rue à l'écart du champ de foire ; il prétendait que c'était un dessin datant de l'Avant. L'image représentait des centaines d'oiseaux différents : le pigeon gris, la poule de notre basse-cour, la mouette qui s'aventurait parfois à l'intérieur des terres jusque par chez nous, mais surtout des tas d'espèces inconnues de tous. Zach avait rapporté qu'on y voyait des oiseaux plus petits que des œufs de poule, et d'autres dont l'envergure dépassait la longueur de notre table de cuisine.

De tous les animaux qui existaient dans le passé, peu avaient survécu au Grand Feu, et encore moins au Long Hiver qui avait suivi. Incapables de s'adapter, la majorité des animaux avaient fini par disparaître. Et, parmi les espèces qui ne s'étaient pas éteintes, on observait un fort taux de malformations. Il n'était pas rare de tomber sur un pigeon à trois pattes ou sur un troupeau entier de moutons sans yeux. D'ailleurs, le matin même, en marchant le long du sentier, Kip et moi avions croisé un serpent à deux têtes. Il s'étirait sur sa pierre au bord de la rivière, nous observant avec ses deux paires d'yeux. Je supposais qu'on rencontrait également des malformations chez les chevaux, mais sans en avoir jamais été témoin. Je ne savais déjà pas que leur robe pouvait être de couleurs différentes – je n'en avais vu que des marrons. Ces trois-là qui buvaient à dix mètres de moi étaient

gris, avec la crinière et la queue d'un blanc tirant vers le jaune. Leur taille, leurs lapements et leurs hennissements m'impressionnaient.

Je fus bien vite arrachée à cette fascination. Lorsque l'un des cavaliers se baissa pour ajuster un étrier, je vis quelque chose qui me fit trembler bien plus que l'épée à sa ceinture.

Dans la terre molle, à quelques centimètres des sabots du cheval, l'empreinte d'un pied nu était imprimée. Elle était partielle – la démarcation des orteils et de l'avant-pied de Kip – mais, après l'avoir repérée, j'eus l'impression de ne plus voir qu'elle. Dans ma tête, c'était joué : elle signalerait notre présence ! Alors, quand l'homme se pencha, mon corps tout entier se prépara à fuir. C'était l'énergie du désespoir : avions-nous la moindre chance face à ces cavaliers armés ? Mon souffle se détraqua, aussi frénétique qu'un papillon de nuit pris dans une lanterne. L'homme fit un pas en arrière et, un court moment, je pensai qu'il n'avait rien remarqué. Puis il se pencha, plus bas cette fois. Je fermai à nouveau les yeux et empoignai le bras de Kip. C'en était fini ; je sentais la cuve se refermer autour de moi. Autour de nous deux.

Lorsque je relevai les paupières, le soldat était toujours penché, tout occupé à inspecter minutieusement les sabots de son cheval. Il enleva d'une chiquenaude un caillou coincé dans un sabot, se releva et cracha au sol.

Les cavaliers se remirent en selle d'un bond désinvolte, puis ils s'en allèrent aussi rapidement qu'ils étaient arrivés.

À la suite de cet épisode, nous évitâmes le sentier. Kip resta sous tension tout l'après-midi. Si je ressentais l'esprit inquisiteur du Confesseur lancé à nos trousses depuis le départ, il avait fallu attendre de croiser la route des cavaliers pour que la poursuite soit plus concrète dans la tête de Kip.

— Ils n'abandonneront jamais les recherches, dit-il.

Ce n'était pas une question, alors je ne répondis pas.

— Où pouvons-nous fuir ? Jusqu'à maintenant, je pensais juste à partir le plus loin possible de Wyndham. Mais *loin*, c'est un peu vague comme destination.

— On ne fait pas que prendre la fuite, précisai-je. On prend aussi la direction de l'île.

Je n'avais pas réalisé que c'était notre destination avant de le dire à voix haute. Je n'avais pas non plus réalisé que Kip serait mon compagnon de route. Pourtant, quand je ne rêvais pas du Confesseur, je rêvais de l'île et de son sommet dressé au milieu d'une mer

démontée. Et, depuis que nous avons quitté Wyndham, nous faisons route vers le sud-ouest et sa lointaine côte. Était-ce un pur hasard ou nous avais-je guidés dans cette direction depuis le début sans le savoir ?

Kip avait déjà entendu parler de l'île, ce qui confirmait qu'il avait une bonne connaissance de la vie en général. Au sortir de la cuve, son amnésie se limitait aux détails de sa propre existence – une déficience frustrante qui le privait d'une part de son identité. Il savait donc pour l'île, mais pas plus que moi avant qu'elle apparaisse dans mes visions. Comme moi, il avait présumé que c'était juste un mythe, une rumeur. Ce lieu de refuge pour les Omégas n'existait que dans des murmures furtivement échangés, tout comme les légendes qui circulaient sur l'Ailleurs – ces terres perdues pour les générations de l'Après, quelque part de l'autre côté de la mer. Ainsi, quand j'avais dit que l'île apparaissait dans mes visions, j'avais été agréablement surprise que Kip ne mette pas en doute la réalité de son existence.

— Alors le Conseil la cherche vraiment ? demanda-t-il. Et ça ne date pas d'hier ?

Je hochai la tête et me souvins des interrogatoires où l'île revenait sans cesse dans la bouche du Confesseur. Je serrai les mâchoires en revoyant son regard planté dans le mien, son esprit enserrant mes pensées comme un collet le cou d'un lapin.

— Et, sachant qu'ils nous pourchassent, tu penses que c'est une bonne idée de nous rendre à l'endroit précis qu'ils recherchent également ?

Je fronçai le nez.

— Je comprends ton appréhension, ce n'est pas le plan le moins risqué. Mais ils ne seraient pas en quête de l'île si ce n'était pas important. Et, pour découvrir ce que le Conseil manigance avec les cuves ou percer le mystère de ton passé, je crois qu'il faut chercher de l'aide chez les îliens.

Cette nuit-là, Le Confesseur vint me visiter dans mon sommeil. Elle surgit dans mon rêve, aussi réelle que l'arbre déraciné sous lequel Kip et moi étions pelotonnés. Elle se tenait en surplomb de la berge moussue et me regardait avec une indifférence absolue – la même expression que dans les Chambres de Détention. La peau de son visage était incroyablement intacte, sans autre imperfection que la marque oméga sur son front. Elle était là, figée au-dessus de nous, le visage éclairé par la pleine lune. À quoi bon s'enfuir en courant, à quoi bon crier ? Sa présence était totale, comme si elle avait toujours été là et que nous étions trop stupides pour le comprendre. Quand ses yeux

croisèrent les miens, mon sang me parut soudain trop épais – on aurait dit qu'il avait à moitié gelé et qu'il coulait péniblement dans mes veines.

Kip avait beau me secouer l'épaule en répétant mon nom, ce qui me tira du sommeil fut la douleur dans mes mains. Je grattais la terre, labourais le sol, griffais le bois pourri du tronc contre lequel nous dormions. Quand je fus parfaitement revenue à moi, j'avais creusé un trou de plus de quinze centimètres. J'avais sous les ongles – s'ils ne s'étaient pas tout simplement cassés – un humus compact de terre et d'échardes. Je poussais aussi des cris – comme des gémissements d'animal apeuré qui, même à ma propre oreille, ne semblaient pas venir de moi.

Kip était penché sur moi, me tenant toujours l'épaule. Il s'approcha encore et me prit contre lui, pour m'apaiser tout autant que pour étouffer mes cris. J'expirai lentement – forçant mon corps à se calmer – et j'appuyai mon front contre le sien pour réprimer mes tremblements. Je sentis nos marques omégas entrer en contact l'une avec l'autre, deux cicatrices se faisant face comme dans un miroir.

— Tout va bien, chhhh, tout va bien, murmura-t-il.

— C'était elle. Elle était ici, avec nous.

— Et tu comptais lui échapper en creusant un trou ?

Je lâchai un éclat de rire en l'entendant souligner l'absurdité de la situation, mais la dérision ne suffit pas à débarrasser mon corps de ses tremblements.

— C'était juste un rêve, dit-il.

— Ce n'est jamais *juste* un rêve, rectifiai-je. Pas chez moi.

La réalité était pire que mon rêve, et à la fois plus enviable. Plus enviable car la berge était déserte, mousse et tapis de feuilles intactes. Pire car l'absence physique du Confesseur ne signifiait pas grand-chose : ici ou ailleurs, on n'échappait pas à son esprit fureteur. Ça ne servait à rien de fuir, de se cacher – sans parler de ma ridicule tentative de creuser un trou. Elle nous pistait et il n'y avait rien à faire pour se dépêtrer d'elle. La nuit, elle changeait l'entière voûte céleste en un œil scrutateur et, en dessous, j'étais sans défense. Je me sentais transpercée par son regard – un sort pas si différent de celui de mon scarabée de compagnie après que Zach l'eut embroché sur une épingle.

Le lendemain, nous avons poursuivi notre périple avec un sentiment d'urgence renouvelé. Je ressentais Le Confesseur physiquement, comme une douleur chronique. Elle était en moi, me

suisant là où j'allais, si bien que chaque endroit traversé était souillé par sa présence. Les Omégas étaient censés porter en eux la contamination du Grand Feu, mais j'avais l'impression que Le Confesseur était l'unique poison que je renfermais. Elle répandait son venin dans mon sang, et même jusque dans les paysages que Kip et moi traversions.

Au moins, depuis notre conversation à propos de l'île, nous avançons avec un objectif en tête. Je savais que l'île était à des centaines de kilomètres, mais en parler à voix haute me l'avait étrangement rendue plus proche. Mettant le cap plein ouest, nous avons dû quitter le sentier et la rivière. Nous nous y étions désaltérés une dernière fois – jusqu'à plus soif, car nous ne savions pas quand nous trouverions le prochain point d'eau.

À côté de ça, la faim était le principal problème. La plupart du temps, nous cueillions des baies et des champignons – même si nous nous méfions de ces derniers depuis qu'un bouquet de champignons noirs nous avait rendus très malades. Le deuxième jour que nous nous dirigeons vers l'ouest, Kip avait pêché dans une mare une poignée de poissons en utilisant mon pull comme filet. On aurait dit de minuscules languettes argentées pas plus grandes qu'un ongle. Nous les avons mangés crus, trop affamés pour être rebutés. Je savais que nous ne pourrions pas tenir comme ça indéfiniment.

Kip s'en sortait mieux que je l'avais pensé. Les premiers jours hors de la cuve, son corps était informe, tout entier ramolli pour avoir trop végété. Sa peau s'était dilatée et plissée à force de baigner dans le liquide. Désormais, malgré la famine qui soulignait ses os chaque jour un peu plus, je le voyais prendre forme devant moi : muscles maigres et tendus sous une peau tannée par le soleil et la poussière. Il se déplaçait encore avec maladresse, réapprivoisant son corps jour après jour, et ses mouvements étaient toujours un peu hésitants. Cependant, il marchait d'un pas plus assuré et il avait même pris goût à courir devant, en éclaireur, grimpant en haut de tout ce qui pouvait faire office de poste d'observation. Je voulais parfois lui dire de ne pas forcer autant, d'économiser ses forces, mais je ne pouvais pas me résoudre à freiner son élan, si heureux qu'il était de retrouver l'usage de son corps. C'est la faim grandissante qui avait calmé son ardeur juvénile.

De mon côté, je me sentais jour après jour plus lourde dans mon corps alors que je maigrissais. La nuit, lorsque nous nous terrions dans un fossé ou dans le creux d'un tronc d'arbre, j'étais maintenue éveillée par des images de nourriture, et aussi par les angles toujours plus pointus de mon squelette contre la terre. Pourtant, même lorsque la

faim la plus dévorante me tenaillait, je ne regrettais pas ma pitance quotidienne aux Chambres de Détention.

Trois jours après avoir quitté le sentier, nous croisâmes le premier village. Il ressemblait à celui où j'avais grandi, bien que plus petit. C'était plutôt un hameau d'une quinzaine de maisons regroupées autour d'un puits, elles-mêmes entourées de terrains cultivés parmi lesquels un verger. On distinguait des silhouettes humaines affairées. On était semble-t-il en plein milieu de l'été, car les champs étaient fraîchement moissonnés. Heureusement, le verger nous offrait une bonne couverture pour approcher en cachette. Quelques pommes étaient éparpillées dans l'herbe : fruits rabougris, teinte marron, peau plissée. Nous en mangeâmes trois chacun sans faire de bruit – si ce n'étaient les staccatos quand nous recrachions les pépins.

— Alpha ou oméga ? demanda Kip en observant le village à travers les arbres.

Je désignai les champs, les rangs de pommiers.

— La terre est bonne. Je dirais alpha.

— Et regarde là-bas, derrière ce gros bâtiment.

Il pointa du doigt une longue grange divisée en compartiments, fermés chacun par une porte à double battant.

— Qu'est-ce que je dois deviner ?

— C'est une écurie, pour les chevaux.

— Tu te rappelles à quoi ressemble une écurie, mais tu ne te souviens pas de ton propre nom ?

Il haussa les épaules, irrité.

— Je me rappelle aussi comment parler ou nager. Toutes ces choses me viennent sans réfléchir, il n'y a que les détails de ma vie personnelle qui posent problème. Mais peu importe, au moins on sait qu'on est en territoire alpha.

— Alors on prend autant de pommes qu'on peut en transporter et on continue la route. Ça te va comme plan ?

Il acquiesça, sans bouger pour autant. Je lui tirai sur le bras.

— Kip ? Il faut y aller.

Il se tourna vers moi.

— Tu sais monter à cheval ?

Je levai les yeux au ciel.

— C'est interdit pour les Omégas.

— Mais, avant d'être dissociée de Zach, tu as appris à monter ?

— Non, il n'y avait pas de chevaux au village. Il y avait bien quelques ânes, mais les autres enfants ne nous laissaient pas les monter.

— Tu as vu comment ça fonctionne. Les soldats, près de la rivière, tu les as vus faire.

— Je sais reconnaître la tête de la croupe, si c'est ce que tu veux dire. On m'a transportée à dos de cheval lors de ma capture, mais ça ne compte pas vraiment. Et toi, je suppose que tu ne sais pas plus monter que moi ?

— Non. Enfin, je ne crois pas...

Il me sourit.

— Mais j'ai bien envie d'essayer.

*

Nous avions attendu que la nuit tombe pour mettre notre projet à exécution. Perchés sur la cime d'un pommier, nous avions assisté à la sortie de l'école. Une dizaine d'enfants s'en étaient allés jouer sur l'herbe autour du puits.

— Ça te rappelle ton enfance ?

— Je n'ai pas connu ça, avais-je répondu. Je n'étais pas dissociée de Zach, alors je ne pouvais pas aller à l'école. Et puis, les autres enfants gardaient leurs distances avec nous. C'était juste lui, moi et personne d'autre.

— Pour quelqu'un qui est passé par ce genre de choses, tu es en fin de compte bien normale. Mis à part ton côté devin fugitif, bien entendu.

J'avais esquissé un sourire.

— Et toi, tu es nostalgique de quelque chose ?

— Difficile d'être nostalgique quand on n'a pas de souvenirs. L'amnésie a ses avantages.

Loin devant nous, de l'autre côté du verger, on entendait monter les cris et les rires des enfants.

— Regarde-les : pas un seul membre manquant, pas le moindre

défaut. De parfaits petits Alphas menant une parfaite petite vie.

— Ils n’y sont pour rien. Ce ne sont que des enfants.

— Je sais. Mais ils vivent dans un monde bien différent du nôtre.

— Tu me rappelles Zach.

— Je n’ai pourtant pas l’impression qu’on ait grand-chose en commun, lui et moi.

— Peut-être pas. Mais, quand tu parles d’un monde différent, c’est du Zach tout craché – cette idée qu’après la dissociation les jumeaux doivent évoluer dans deux sociétés distinctes.

— C’est plus qu’une idée, c’est un fait. Regarde-les bien. Tu vois des difformités, des marquages au front ? Chacun de ces enfants a un jumeau oméga, et ses parents l’ont chassé du village. D’ailleurs – dis-moi si je me trompe –, ta famille alpha ne t’a pas laissé beaucoup de place dans son monde après la dissociation.

J’avais tourné la tête ailleurs.

— Il y a un seul et unique monde, avais-je dit.

Kip avait tendu le doigt vers le village.

— Va leur expliquer ça. Va frapper à leur porte, présente-toi poliment et répète-leur ce que tu viens de me dire. Ne te prive surtout pas pour moi.

À mesure que le soleil se retirait, la vie au hameau semblait prendre un rythme plus lent.

Comme les enfants se dispersaient et que tout le monde regagnait son foyer, le village ne laissait presque plus entendre qu’un murmure étouffé. Je m’étais sentie vaguement coupable en les observant mener leur vie sans se douter qu’ils étaient épiés.

Kip était impatient, mais j’avais exigé qu’on attende que le noir soit total, que les lumières aux fenêtres soient toutes éteintes. Depuis le début de notre cavale, nous réalisions notre chance de n’avoir que du beau temps. Pourtant, quand nous étions sortis du verger, je n’aurais pas été contre un peu de pluie ou de brouillard pour avancer à couvert.

En passant près du puits, nous avions dû nous courber sous le fil à linge où draps et vêtements étaient étendus. Là, je sentis qu’on tirait sur ma manche. Je me retournai et découvris Kip qui faisait de grands gestes vers les vêtements.

— Tu veux les voler ? articulai-je en silence.

— On vole leurs chevaux, alors pourquoi pas un pantalon – c’est pas ça qui va faire une grosse différence.

Dans le village endormi, ses chuchotements paraissaient bruyants.

— Sauf que, les chevaux, on en a absolument besoin, grimaçai-je.

— Facile à dire pour toi, tu ne portes pas une jupe de fortune depuis maintenant deux semaines. Impossible de ne pas me faire repérer dans cet accoutrement, où qu’on aille.

— Bon, d’accord. Mais fais vite.

Je désignai l’écurie d’un signe de tête.

— Retrouve-moi là-bas.

Dans l’écurie, je dus attendre que mes yeux se fassent à l’obscurité avant de discerner les chevaux – deux imposantes masses noires dans deux box séparés. Ils s’ébrouaient et piétinaient lourdement, faisant ainsi entendre des bruits qui m’étaient totalement inconnus. Des brides pendaient au mur, des selles reposaient sur une poutrelle basse. Leurs sangles et leurs boucles me paraissaient si énigmatiques que je préférai prendre deux cordes de bonne longueur accrochées au mur. Je commençai par le plus petit cheval. Quand j’approchai de son box, il eut un mouvement de recul et je me crispai au bruit de ses sabots. Puis il fit un pas en avant, me poussa sur la gauche avec sa tête et baissa les naseaux de mon côté de la porte en se frottant contre moi. Là, il me mordit à la hanche. J’étouffai un cri et trébuchai en arrière. En passant la main là où il avait croqué, je compris qu’il n’avait visé que ma poche remplie de pommes. Je calmai ma respiration et avançai à nouveau vers l’animal, en présentant cette fois une pomme ratatinée dans ma main. Il la goba sans même me pincer – sur ma paume, la douceur de ses lèvres était inattendue. Pendant qu’il mastiquait, je passai lentement la corde autour de son cou pour en faire une boucle. Espérant asseoir une autorité que je ne ressentais pas, je lui donnai une tape ferme sur l’épaule.

Ce fut plus facile avec le second cheval. Dès qu’il vit une pomme dans ma main, il la convoita d’un œil impatient. À partir de là, il se laissa docilement harnacher l’encolure, trop accaparé par sa gourmandise.

Je compris rapidement comment ouvrir les portes à double battant – et surtout comment le faire sans lâcher les cordes devenues brides. Je pensais que les chevaux allaient se précipiter hors de leur box, mais ils ne montrèrent pas beaucoup d’enthousiasme. Ils me suivirent parce que je tirais fermement sur les cordes, et peut-être uniquement parce que je brandissais une pomme sous leurs yeux. L’un d’eux poussa un

soupir semblable à ceux de Kip quand je le réveillais le matin.

En les guidant hors des stalles, je me souvins du son des sabots battant le sol schisteux de la grotte, au tout début de notre cavale. Je redoutais de faire résonner les mêmes claquements dans l'écurie, mais par chance le sol était recouvert d'une épaisse couche de paille qui assourdissait les bruits.

Au sortir de l'écurie, la silhouette qui m'attendait dans le noir me pétrifia un instant, puis je reconnus Kip dans les habits d'un autre. Il m'observa tandis que les chevaux me suivaient avec obéissance.

— Ça aussi, c'est un de tes tours de devin ? Tu peux communiquer avec eux ? Vous papotez de quoi ?

— Ne sois pas idiot, dis-je en m'étrangeant de rire. Ils ont chacun eu droit à une pomme, tout simplement.

Je lui donnai la corde du cheval le plus grand.

— On n'est pas censés avoir des selles et toute la panoplie ?

Je haussai les sourcils.

— Faites le maximum, et voilà comment on vous remercie ! Allez, ne fais pas la fine bouche, on y va.

— Regarde, j'ai même dégoté des chaussures, s'enthousiasma-t-il en levant une jambe pour que j'admire ses bottes incrustées de boue. Elles traînaient à l'extérieur de la maison. Ce n'est pas vraiment ma taille, mais avoue que ce n'est pas une heure décente pour frapper à la porte d'un inconnu et lui demander une pointure au-dessus.

Nous étions entre l'écurie et le puits, à proximité d'un mur bas où je conduisis mon cheval. Je montai sur le muret pour me mettre en selle.

Les bras autour de l'encolure chaude de ma monture, je lançai plusieurs fois ma jambe au-dessus de son dos avant de réussir à la faire passer de l'autre côté – une cavalière disgracieuse mais somme toute hissée sur son destrier. Le cheval poussa un hennissement grognon. Son voisin d'écurie leva brusquement la tête et émit le même cri. Kip tenta de l'approcher du mur en tirant sur la corde, mais il la lui arracha des mains pour reprendre son festin d'herbe un mètre plus loin.

Mon compagnon d'évasion faisait moins le malin. Je le vis avancer lentement vers son cheval, ramasser la corde et tirer délicatement dessus. Sa monture grogna, donna un coup de sabot sur le sol, mais ne bougea pas d'un iota. Il essaya de sauter dessus mais, sans l'aide du muret, il n'enjamba que la hanche du cheval et retomba lourdement sur le sol. Là, l'animal recula en bousculant le mien, qui se lança dans

une danse folle en hennissant bruyamment. Derrière nous, dans la maison, un cri retentit et une lampe s'alluma. Un homme surgit par la porte d'entrée, agitant une lampe qui balafrait l'obscurité de sa lumière. Derrière lui, un deuxième homme apparut flambeau en main.

Je m'étais demandé comment faire avancer mon cheval, mais la torche résolut ce problème pour moi. Ma monture fit un brusque écart en voyant les flammes, et elle se lança dans un galop fulgurant. Je m'accrochai de toutes mes forces à son encolure, et baissai la tête lorsqu'elle fonça sous la corde à linge pour s'abriter de l'autre côté du puits. Mais Kip était à pied, les mains serrées sur la corde, à seulement quelques mètres des hommes lancés à ses trousses. Il courait tout autant qu'il était traîné par son cheval, qui, comme le mien, détalait loin du flambeau. Ils disparurent derrière un grand drap blanc accroché à la corde à linge : au gré des flammes, j'assistai à une scène de théâtre d'ombres.

Je vis les deux hommes rattraper Kip, j'entendis les cris provenant des autres chaumières. « Des voleurs », hurla une femme ; quand il y eut assez de torches réunies pour éclairer entièrement Kip, ce fut : « Des Omégas ! » Même si ce n'étaient que des silhouettes d'ombre, je voyais que la foule amassée était armée – ceux qui ne portaient pas de flambeau étaient munis d'une serpe ou d'une faucille. L'un d'eux avançait vers Kip d'un pas décidé, traînant une corde dont l'extrémité dessinait une large boucle. Je talonnai mon cheval dans leur direction : agité et apeuré, il ne fit que piétiner. L'homme lança son lasso sur le cheval de Kip, mais il manqua l'encolure car la corde était trop courte. L'animal recula face à toute cette agitation, se rapprochant idéalement du puits. Kip eut juste le temps de bondir sur la margelle et, de là, enfourcher sa monture. Dans l'opération, quelques pierres se détachèrent du rebord pour finir dans l'eau au fond du puits, chute à laquelle Kip réchappa. Son ombre était là, projetée sur le drap : une silhouette de garçon à califourchon sur un cheval. Puis le drap sembla prendre vie. Il se décrocha de la corde à linge et fonça vers moi, imitant la forme d'un cheval au galop surmonté d'un humain manchot. Enveloppé à l'intérieur, Kip pressait sa monture dans ma direction.

Il n'y avait pas d'échappatoire. Des silhouettes s'étaient ruées hors de chaque maison, et nous étions encerclés d'une guirlande de lanternes et de torches. Les chevaux tournaient court, se bousculant dans la panique. Kip peinait à se libérer du drap tout en gardant sa prise sur la crinière. L'anneau de feu se resserrait autour de nous. Un porteur de torche se précipita vers moi. Il m'attrapa la cheville d'une poigne solide, la cadénassant aussi sûrement qu'un fer au pied d'un prisonnier. Je me débattis sans succès et son flambeau me brûla le

genou.

Soudain, il fut enveloppé avec sa torche sous le drap que Kip lui avait jeté dessus. Le tissu blanc avait repris forme humaine : il commençait à s'embraser et l'homme m'agrippait toujours fermement. Je me libérai à force de coups de pied, talonnant au passage mon cheval, qui n'en demandait pas tant pour décamper. Je filai au grand galop en direction de silhouettes portant des flambeaux. D'abord faibles contours dans l'obscurité, les Alphas se dessinaient plus précisément à mesure qu'ils accouraient vers moi et que je chevauchais vers eux. Au dernier moment, ils s'écartèrent de mon chemin – un halo de flammes s'ouvrant sur mon passage. Derrière moi, aussi bruyant que mon cœur qui battait la chamade, j'entendais l'autre cheval me suivre de près.

Je n'osai pas me retourner pour vérifier si Kip était toujours sur sa monture ; je ne pus que crier son nom. Quand il cria enfin le mien, je libérai malgré moi, par-dessus le martèlement des sabots, des éclats de voix à mi-chemin entre le rire et le sanglot.

CHAPITRE 12

Pendant les premières minutes de ce galop frénétique, j'eus peur de ne jamais pouvoir m'arrêter. Nous apprîmes bien assez tôt que nos chevaux étaient paresseux au possible. Une fois que la panique initiale se fut dissipée et que les lumières du village ne furent plus visibles à l'horizon, les animaux ralentirent, n'adoptant une meilleure allure que sous des coups de talons répétés. Nous progressâmes ainsi le plus clair de la nuit : des élans réticents entrecoupés de longues phases de marche au pas.

Je ne m'étais pas imaginé que cela serait si fatigant. Je pensais que chevaucher ne demandait rien de plus que rester assis, mais me maintenir à cru – sans parler de presser une monture peu encline à obtempérer – m'avait vivement endolori les jambes et les hanches. Mon cheval s'arrêtait constamment pour brouter, et il fallait donner des coups secs sur la corde pour l'en dissuader. Quand finalement il obtempérait, que je parvenais à le lancer à bonne allure en l'amadouant, j'étais secouée dans tous les sens au point de me demander si mes dents n'allaient pas se décrocher.

Bien que nous ayons quitté la route peu après le village, je savais – ou pressentais – que nous nous dirigions toujours vers le sud-ouest. À mesure que l'obscurité se rendait perméable aux lueurs de l'aube, nous vîmes que nous avions atteint une vaste plaine seulement parsemée de touffes d'herbes hautes et de mares. Le terrain marécageux contraignit les chevaux à ralentir. Pour une fois, je n'essayai pas de retenir mon cheval qui broutait l'herbe du sol détrempé. Kip s'arrêta à côté de moi, embrassa du regard l'étendue plate autour de nous.

— Si on descend de cheval ici, on n'aura pas de marchepied pour remonter dessus.

— J'ai comme l'impression que ça sera plus facile sans foule en colère lancée à nos trousses, dis-je. De toute façon, je ne pense pas pouvoir chevaucher plus longtemps.

— Tu sais comment faire pour descendre ?

Je haussai les épaules.

— J'ai lutté toute la nuit pour ne pas tomber de cheval. Alors, en descendant, ça me paraît un jeu d'enfant.

Je repérai un petit taillis non loin de nous.

— On pourrait dormir là, proposai-je.

— À cette minute, je pourrais dormir n'importe où.

Je balançai une jambe par-dessus la croupe et, joignant les pieds d'un côté du cheval, glissai à terre. Je me réceptionnai en titubant et me redressai malgré des articulations rouillées. Ma monture secoua gaiement la tête – un signe d'approbation, pensai-je. Kip m'imita, atterrissant avec une grimace à cause de ses muscles douloureux.

Les chevaux rechignèrent à avancer, mais – sous notre insistance – ils finirent par obéir et nous atteignîmes notre abri dans les taillis. Tandis qu'ils s'abreuyaient dans la mare contiguë, je les attachai à une branche solide. Kip s'était réfugié dans les arbustes, sur un îlot d'herbes touffues au milieu de l'étendue marécageuse. Il me désigna ses habits avec un air de dégoût.

— Je mets finalement la main sur des vêtements, des vêtements délicieusement propres, et les voilà qui empestent le cheval.

— Je crois que, même sans cette odeur, on ne doit pas sentir la rose depuis un moment.

Je m'assis à ses côtés, sortis les deux dernières pommes de mes poches et lui en tendis une.

— Tu penses qu'on a parcouru beaucoup de chemin ?

— On a beaucoup avancé, répondis-je. J'imagine qu'à pied ça nous aurait pris plusieurs jours au bas mot.

— On est assez loin pour que Zach abandonne les recherches ? s'enquit-il en crachant un pépin.

— On ne sera jamais assez loin. Et puis, ce n'est pas comme si on n'avait que lui sur le dos.

Tout au long de la nuit, secouée que j'étais par les tressautements du cheval, je n'en avais pas moins ressenti Le Confesseur – la longue traîne d'un esprit qui nous filait.

— J'arrive à percevoir Le Confesseur, mais pas à comprendre pourquoi elle se donne tant de mal, pourquoi elle semble vouloir protéger Zach coûte que coûte.

À côté, Kip s'allongea.

— Elle travaille pour lui, c'est ça ?

— D'une certaine manière. Elle est oméga, il travaille au Conseil, alors ça me paraît tout à fait logique. En même temps, je conçois difficilement qu'elle travaille pour quelqu'un d'autre qu'elle.

Je me rappelai le trait impérieux de son arcade sourcilière. Kip se redressa bien droit.

— J'allais oublier : j'ai quelque chose qui t'appartient.

Il ôta son pull, révélant celui que je lui avais donné en guise de jupe. Kip me le restitua, et je l'enfilai à nouveau par-dessus ma robe. Je ne le reconnaissais plus : il était sale et avait le col bizarrement déformé après ces semaines où il avait ceinturé la taille de Kip. Je me contemplai et éclatai de rire.

— Désolé, dit-il en remettant son pull. Je n'ai pas été très soigneux avec tes affaires.

— Ma tenue vestimentaire, c'est bien le dernier de nos soucis pour le moment, même si elle me donne l'air ridicule.

— Tu n'es pas ridicule, tu es magnifique, affirma-t-il comme si ça tombait sous le sens.

J'étais prise de court, mais il se retourna sur le flanc pour s'endormir, mettant fin au débat.

— Sale, conclut-il, sans conteste. Avec une tenace odeur d'écurie. Mais malgré tout magnifique.

*

Nos montures étaient une bénédiction tout autant qu'un fardeau. Grâce à elles, nous couvrions de longues distances en un temps record. Toutefois, elles nous exposaient dangereusement, d'autant que deux Omégas bravant l'interdiction de monter à cheval ne passeraient inaperçus aux yeux de personne. Nous avions décidé de poursuivre ainsi quelques jours – le temps de traverser la lande marécageuse – et de nous séparer de nos compagnons à crinière quand nous aurions rejoint les premières terres habitables.

Je devenais une bien meilleure cavalière. J'avais découvert que ma monture répondait mieux quand je serrais les jambes que quand je tirais sur la corde. N'ayant qu'un bras, Kip était toujours en difficulté au moment de grimper sur son cheval, mais il se débrouillait bien une fois qu'il l'avait enfourché. Et, s'il se mouvait encore un peu maladroitement, ça ne se voyait presque plus quand il chevauchait – il aimait parader en me tournant autour, ou en passant habilement d'une

allure à une autre. Nous progressions à un rythme soutenu, le moral chaque jour un peu plus regonflé à l'idée que nous nous rapprochions de l'île. Je la distinguais dans mes visions plus nettement que jamais, comme si elle émergeait d'un brouillard à l'horizon. En rêve, j'apercevais jusqu'au vernis noir des moules accrochées à ses rochers, et je sentais même l'odeur de fiente de mouette charriée par l'air iodé.

J'avais toujours autant de courbatures après une journée passée en selle, mais ça ne m'avait pas empêchée de développer une tendresse infinie envers ma monture. Souvent, le soir, je m'appuyais contre son encolure – une main sur le garrot, l'autre sur le bout satiné de son nez entre les larges naseaux. Alors Kip n'en démordait pas : pour lui, je communiquais avec les chevaux. Je démentais toute forme de télépathie, d'autant que c'était l'inverse qui me plaisait chez ces animaux : ils étaient tellement là, plantés physiquement dans ces corps imposants, sans rien de ce qui faisait palpiter mon esprit quand j'étais entourée d'êtres humains. C'était à la fois réconfortant et désarmant de ne pas me sentir parasitée par leur présence comme par celle de mes semblables. Quand je posais la tête contre l'encolure de mon cheval, je fermais les yeux pour éprouver ce que les non-devins éprouvaient quand ils étaient avec quelqu'un d'autre : une simple présence, la chaleur d'un corps. Je me demandais si l'amnésie de Kip expliquait pourquoi j'étais si bien à ses côtés, la nuit, quand nous dormions ensemble. Peut-être que son esprit ne propageait pas d'échos dans le mien pour la seule et bonne raison que, privé de souvenirs du passé, il était moins volubile.

Il ne parlait pas beaucoup de la salle des cuves, se satisfaisant d'être là où il était. On aurait dit que, pour lui, le monde avait les attraits de la nouveauté. Alors, malgré la faim et la fatigue, il respirait la joie. Une nuit, dans notre bivouac à proximité des chevaux, il m'avait raconté comment il avait vécu sa libération.

— Au moment où tu as fait voler la cuve en éclats, c'était pareil que le Grand Feu. C'est comme ça que je le ressens en tout cas. Quand les flammes se sont abattues sur terre, le temps s'est divisé entre l'Avant et l'Après ; quand tu as cassé la paroi de verre, j'ai basculé d'un monde à un autre. Les projections de verre, le déferlement de l'eau, le fracas assourdissant, mon corps éjecté : le voilà, mon Grand Feu à moi.

J'avais grimacé en revivant ces événements.

— Avant ça, avait-il continué, il n'y a qu'un passé perdu à tout jamais. Bien sûr que ça me rend triste, bien sûr que j'aimerais m'en souvenir. Mais tout ce qui s'est passé depuis l'explosion de la cuve, c'est mon Après. C'est tout ce que j'ai et je dois l'accepter. Et, même si j'ai du mal à expliquer tout ça, ça n'en demeure pas moins grisant. Je

renais !

— Moi, des journées un peu moins grisantes, ça m'irait très bien, avais-je soupiré.

J'avais parfaitement compris ce qu'il avait voulu dire. Et il y avait bien longtemps que j'avais saisi l'étendue de ma responsabilité envers lui. J'étais le devin casseur de cuve et faiseur d'explosion. Avais-je déclenché l'apocalypse de son ancien monde ? Ou étais-je le prophète de son nouveau monde ? En tout cas, dès que j'avais lancé la clé à molette contre la cuve, je m'étais sue liée à lui. Peut-être même avant, à l'instant où nos regards s'étaient croisés à travers la vitre.

Nous n'avions croisé qu'une seule colonie en traversant la région marécageuse. Nous l'avions repérée de loin car elle était en haut d'une colline – des bâtiments se dessinaient au sommet, des champs dévalaient les pentes. Sa situation reculée et ses maigres plantations indiquaient que c'était une colonie oméga. Nous l'avions néanmoins contournée de loin aux derniers rayons du soleil. Il n'y avait pas de taillis en vue, mais, à moins d'une demi-lieue à l'ouest de la colline, nous étions tombés sur un coin où les roseaux s'élevaient au-dessus des chevaux. À couvert, nous avons fait halte pour la nuit.

Nous avions décidé de rester à l'écart et de décamper avant l'aube, mais la musique nous avait attirés vers le village. Tandis que nous attachions les chevaux, le son d'une cornemuse s'était propagé jusqu'à notre bivouac dans le marais. Quand le vent faiblissait, nous entendions même pincer les cordes d'une guitare. Je n'avais plus connu de musique depuis mes années dans la colonie. Là-bas, la fille du forgeron jouait de la cornemuse à l'occasion des moissons ou du feu de joie marquant le solstice d'hiver. Il y avait aussi les bardes omégas qui passaient parfois par chez nous. Ils s'étaient faits rares les dernières années – quand l'obole d'une pièce n'était plus possible, et qu'ils ne pouvaient espérer obtenir qu'un maigre repas et un lit pour la nuit. Dans le marais, ce soir-là avec Kip, les mélodies étaient pour moi féeriques : la musique appartenait tellement au passé que celle qui me parvenait semblait tout autant émaner du noir que remonter de ma mémoire.

La lune ne reflétait qu'un fin croissant de lumière, alors on n'y voyait presque rien pour se frayer un chemin à travers le marécage. Plusieurs fois, nous avons fini dans une mare avec de l'eau jusqu'aux genoux. La faim nous avait finalement affranchis de tout scrupule, et nous étions même prêts à voler des Omégas. Pourtant, à l'approche du village, en découvrant l'odeur nauséabonde des champs détrempés et l'aspect délabré des bâtisses, il était devenu clair qu'il n'y aurait pas grand-chose à dérober. Qu'à cela ne tienne, je venais juste m'emparer

d'un peu de musique. Nous avions rampé dans les champs jusqu'à l'orée du village. Le son s'échappait d'une grange située sur le versant sud de la colline. Par la porte ouverte, on voyait des lanternes suspendues et des silhouettes dans leur lumière – certaines assises sur des bottes de foin, d'autres dansant sur la musique.

Comme c'était une colonie oméga, nous n'avions pas à craindre la ronde d'un chien de garde. Alors nous avons contourné la grange pour nous poster à l'arrière. À cet endroit, la musique était forte et le mur de planches généreusement fissuré – ce qui nous avait permis de jeter un œil à l'intérieur. La lumière des lanternes donnait l'illusion de danser en rythme avec la musique. Elle éclairait des bottes de foin qui, rassemblées au centre de la grange, faisaient office de scène. Perchés dessus, deux hommes jouaient de la cornemuse et une femme de la guitare. À voir leurs vêtements – à la fois richement ornés et usés jusqu'à la corde –, c'étaient des bardes itinérants. La fête avait certainement été improvisée à l'occasion de leur venue. Autour d'eux étaient massés les gens du coin – maigres mais pas tristes pour un sou, certains déjà ivres et titubant à contretemps.

— Allez, viens ! avait dit Kip en me tirant par le bras.

— Ils ne vont pas nous repérer, pas avec autant de lumière à l'intérieur, avais-je chuchoté en gardant le visage appuyé contre une poutre rugueuse.

Dans la grange, un homme faisait tourner une jeune fille à bout de bras. Elle riait, en orbite autour de lui, ne touchant plus terre de son unique pied.

— Ce n'est pas ça que je veux dire.

Je m'étais retournée. Il avait reculé d'un pas, fait la révérence et tendu sa main vers moi.

— M'accorderez-vous cette danse ?

J'avais étouffé un rire face à l'incongruité de la situation, et il avait répondu par un sourire.

— Faisons comme si nous n'étions pas des fugitifs – seulement deux personnes à un bal –, juste pour quelques minutes.

Il savait, sûrement autant que moi, que c'était impossible. Nous pouvions être repérés à chaque instant. Même ici, parmi nos semblables, nous ne pouvions courir ce risque. La rumeur s'était probablement répandue depuis Wyndham, si ce n'était du village où nous avions volé les chevaux. Il y avait des soldats à nos trousses, et sans aucun doute une rançon à laquelle les Omégas de la grange ne pourraient pas dire non. Pour ne rien arranger, Le Confesseur était aux

aguets quelque part dans la nuit, son esprit plus affûté que n'importe quel sens.

Tout m'incitait à prendre la main tendue de Kip : la mélodie qui s'échappait par les interstices du mur de la grange, l'odeur mêlée de tabac et d'alcool, et l'obscurité qui nous enveloppait. Les lanternes de la grange projetaient à l'extérieur une lumière qui striait son visage. J'avais finalement pris son bras, posé mon autre main sur son flanc, et nous nous étions abandonnés à la musique. Pendant un moment, nous avions goûté à une autre vie : une vie où nous serions dans la grange, dansant avec des amis au milieu des bottes de foin, et pas à l'extérieur cachés dans le noir. Une existence où nos soucis seraient une mauvaise récolte et un toit qui fuit au lieu d'une salle remplie de cuves et d'une armée lancée à notre poursuite. Avec un sommeil où je serais visitée par des rêves d'un élégant garçon rencontré au marché, et non par des visions du Grand Feu.

Nous étions restés à l'arrière de la grange pendant plusieurs chansons. Une gigue avait retenti et nous nous étions lancés dans des tournolements, improvisant des mouvements extravagants au fil du morceau. Nous n'osions pas faire entendre notre joie, mais les danseurs de l'autre côté du mur le faisaient pour nous – leurs rires et éclats de voix augmentant de volume avec la musique.

Une petite pluie fine s'était mise à tomber. Il faisait suffisamment bon pour que ce soit sans importance, et de toute manière nous étions en partie trempés après notre marche dans le marécage. Toutefois, ça nous avait ramenés à la réalité : nous étions du mauvais côté du mur, deux imposteurs jouant une vie qui n'était pas la leur. Peut-être était-ce ce que j'avais toujours fait au village, quand Zach et moi étions enfants.

Nous avions rampé dans la nuit sans un mot, la musique dans le dos, puis nous avons pris le chemin du retour à travers mares et touffes herbues.

*

Les jours passaient et nous commençons à jalouser les chevaux. Dans les marais, ils avaient un festin d'herbe à disposition constante, tandis que nous ne trouvions pas grand-chose à nous mettre sous la dent. Les mares bourbeuses abritaient bien quelques petites crevettes, mais une fois décortiquées elles n'offraient pas beaucoup de chair. Le bon côté des choses, c'était que nous avions largement de quoi nous désaltérer et que, sur ces terres inhospitalières, il n'y avait pas âme qui

vive. Pas de colonie, pas de risque de se faire repérer. Mais pas de nourriture à dérober non plus. Kip plaisantait moins. La nuit tombée, quand nous étions assis et que nous regardions les chevaux brouter de l'herbe, je me surprenais à imiter leur mastication avec ma bouche vide.

— Tu t'es déjà demandé pourquoi les chevaux n'avaient pas de jumeaux ? avais-je demandé. Et les autres animaux non plus ?

— Ça leur arrive parfois.

— Oui, des portées de deux poulains, mais pas des jumeaux liés comme chez les hommes.

— Les animaux ne parlent pas non plus, avait-il fait remarquer en haussant les épaules. Et ils construisent encore moins de chaumières. On ne peut pas faire de comparaisons avec nous. Le Grand Feu, les radiations, ça a affecté les humains différemment des animaux. Eux aussi ont été touchés – on voit des bêtes malformées tout le temps –, ils se sont juste adaptés à leur manière.

J'avais hoché la tête. C'était l'explication généralement admise. Il était toutefois difficile d'imaginer les jumeaux comme une adaptation plutôt que comme une règle immuable. Un monde sans jumeaux paraissait contre nature, invraisemblable. Peut-être que Kip se rapprochait autant de la vérité que l'Après le permettait. Mais, si nous n'étions qu'une simple adaptation, nous n'en demeurions pas moins intrinsèquement liés, et lui le premier. Il avait quelque part une jumelle, même s'il ne se souvenait pas d'elle. Ils étaient comme le serpent à deux têtes que nous avions repéré au bord de la rivière : chacune des têtes pouvait s'imaginer autonome par rapport à l'autre, mais la mort se chargerait de les réunir en leur réservant un seul et même sort.

Le jour suivant, nous avons progressé à bien meilleure allure : sous les sabots des chevaux, les landes marécageuses avaient progressivement fait place à un terrain moins boueux. À l'ouest, on apercevait une lointaine chaîne de montagnes qui découpait l'horizon. Puis, devant nous, en fin de journée, nous avons vu des volutes de fumée qui trahissaient une présence humaine.

Quand nous avons ôté la corde à leur encolure, les chevaux n'avaient pas immédiatement réalisé qu'ils étaient libres. Au lieu de s'enfuir, ils s'étaient mis à brouter sur place. J'avais ri devant tant de docilité.

— Il n'y a plus qu'à espérer qu'ils ne nous collent pas aux basques, maintenant.

Je ne m'étais pas tout de suite éloignée, m'autorisant une dernière petite tape sur ma monture.

— Tu penses qu'ils vont se débrouiller sans nous ?

J'avais acquiescé.

— Ils vont sûrement être capturés. En attendant, ils vont profiter de vacances bien méritées.

J'avais reculé. Le cheval ne se décidait pas à bouger, alors je m'étais penchée et lui avais appliqué une bonne grosse tape sur le flanc. Il avait avancé de quelques timides foulées, suivi par le cheval de Kip. Puis ils avaient recommencé à brouter.

— J'espérais les voir s'enfuir au galop vers l'horizon.

— Trop paresseux, avait dit Kip, aussi déçu que moi. Ils n'ont plus galopé depuis la première nuit. Est-ce qu'on garde les cordes ?

— On n'en a plus besoin.

Kip les avait laissées tomber par terre et m'avait regardée.

— Ils vont te manquer, tu peux le dire.

— Oui, un peu. Il y a des choses qui vont me manquer chez eux.

— Moi aussi. C'était bien de les avoir avec nous, et j'ai bien aimé monter.

Il s'était mis en marche.

— Si ça peut te consoler d'avoir un souvenir, avait-il ajouté, on va sûrement garder leur odeur encore longtemps.

*

Nous étions assis sur une grosse pierre ronde à la lisière du marécage. Dans le panorama face à nous, des routes convergeaient vers une ville construite sur une hauteur. Elle était immense – plus grande que toutes celles que je connaissais, Wyndham mis à part. Du haut de sa colline, elle déversait une concentration de maisons qui s'éparpillaient en descendant vers la périphérie. Elle était bordée au sud par une épaisse forêt, une nappe de verdure qui s'étendait dans le lointain.

— Oméga, avais-je tranché, les yeux plissés face au soleil qui se couchait derrière la ville.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Regardes-y de plus près.

Tout n'était que bâtiments de fortune et simples cabanes, entourés de terres encore marécageuses.

— Mais il y a forcément quelques Alphas.

— Peut-être une ou deux patrouilles de soldats. Des marchands, des gens de passage aussi. Du genre pas net.

— Et tous du genre à ouvrir l'œil pour trouver deux fugitifs comme nous ?

— Je ne sais pas, avais-je répondu en me mordant la lèvre. On est arrivés tellement loin – plus loin que ce que Zach pouvait s'imaginer.

— Plus loin que ce que j'espérais, je dois avouer.

— Même avec ça, il a forcément répandu le mot jusqu'ici. De toute façon, ce n'est pas comme si on avait le choix.

J'avais tourné le regard vers mes bras osseux, vers le dos de mes mains rendu pointu par des articulations saillantes : la faim se lisait partout sur mon corps.

— Ce n'est plus possible, il faut tenter notre chance. Dans cette ville, on sera des visages traqués, mais peut-être aussi des estomacs rassasiés.

Un épisode de mon enfance me donnait bon espoir. Je m'étais souvenue que ma poupée Scarlett était passée inaperçue dans le coffre à jouets, au milieu des autres poupées, quand Zach avait mis son plan à exécution.

— On sera sûrement plus en sécurité dans la ville qu'ici. Là-bas, on sera deux malheureux parmi des milliers.

Kip s'était tourné vers moi.

— Récapitulons, avait-il dit. Ils cherchent une jeune fille devin ainsi qu'un garçon à qui il manque un bras. C'est bien ça ?

CHAPITRE 13

Sur une idée de Kip, on m'avait attaché le bras gauche près du corps. J'avais enfilé son pull par-dessus, et nos semaines de famine avaient fait le reste : caché sous un vêtement trop ample, replié sur mon ventre, mon maigre bras était indétectable. Changer l'apparence de Kip était une tout autre affaire. Nous avions rembourré sa manche vide avec de l'herbe pour donner l'illusion d'un membre infirme, mais ce bras d'épouvantail faisait faux.

— Pas la peine de s'embêter, avait-il dit, je parie qu'il y aura des centaines de manchots dans la ville. C'est plutôt toi qui poses problème.

— Trop aimable, m'étais-je gentiment insurgée.

Je savais bien ce qu'il avait voulu dire. Non seulement les devins ne couraient pas les rues mais en plus j'allais déambuler dans cette ville oméga avec tous mes membres : deux belles anomalies qu'il fallait à tout prix réussir à dissimuler.

Nous n'avions pas eu besoin de préciser à l'autre la deuxième précaution qu'il fallait prendre : ne pas se séparer. L'idée de me retrouver seule dans la ville m'était insupportable – surtout avec ce bras attaché qui me donnait une allure gauche et déséquilibrée. Tandis que nous marchions sur la route principale menant à la ville, je trébuchai plusieurs fois. Heureusement, Kip était là pour me retenir.

— Il faudrait aussi que tu utilises un faux nom, suggéra-t-il.

— Bonne idée, acquiesçai-je avant de réfléchir un moment. Je serai Alice. Et toi ?

Il leva un sourcil.

— Ah oui ! Où avais-je la tête ? rigolai-je.

Je l'appelais Kip depuis des semaines, alors j'avais oublié qu'il s'agissait déjà d'un nom d'emprunt.

Il y avait d'autres gens sur la route. La plupart regagnaient la ville qui se dressait face à nous dans la pénombre du soir. Un homme poussait une charrette pleine de citrouilles. Une femme transportait

une cargaison de chiffons sur son épaule. Personne ne prêtait attention à nous. Pris dans le mouvement, accompagnant le flot humain qui se repliait avant la nuit, nous sentions le pouls de la ville battre sur cette artère.

Nous atteignîmes le cœur de la cité – là où des bâtisses s'entassaient autour de rues étroites. J'avais redouté que la crasse accumulée depuis des semaines ne nous empêche de nous fondre dans la foule, mais les gens qui se pressaient autour de nous étaient presque aussi sales.

— Par là, dis-je à Kip en le dirigeant vers une ruelle.

— Sauvés par ta clairvoyance ! Tu me refais le coup de la perception géographique ?

— Oui pour la perception, ris-je. Mais seulement olfactive : je sens une odeur de nourriture.

La ruelle s'ouvrait sur une esplanade qui n'était autre que la place du marché. À cette heure tardive, il ne restait que l'odeur des étals – pâtisseries, légumes trop mûrs – et des feuilles de chou éparpillées dans la boue. Les derniers vendeurs étaient sur le départ, rangeant leurs marchandises dans des charrettes.

— Désolée, on arrive trop tard. De toute façon, on n'a pas de quoi payer.

— On n'aurait rien eu à déboursier si on avait mangé nos chevaux, dit-il sur un ton mi-blagueur mi-sérieux.

— Il nous faut de l'argent, donc un travail.

— Ou alors, on vole, ajouta-t-il en regardant un marchand qui tirait une charretée de tourtes invendues.

— Je ne suis pas convaincue cette fois-ci. Au village alpha, on savait qu'on allait s'enfuir au galop. Là, on n'a plus de chevaux. Et puis, voler des Omégas, c'est pire, c'est voler nos semblables.

— Ce n'est pas toi qui disais *il y a un seul et unique monde* ? Je te taquine juste, je comprends très bien. Moi aussi je préfère travailler. Mais quel travail on va bien pouvoir trouver dans notre état ?

Deux hommes traversaient la place dans notre direction. L'un d'eux – ventripotent, s'aidant d'une canne pour marcher – s'arrêta à notre hauteur. Il se pencha si près de nous que nous sentîmes son haleine chaude et sucrée. Puis il tourna la tête vers Kip.

— Une pièce de bronze pour toi, mon garçon, si tu me laisses prendre soin de ta jolie copine pendant une heure.

Avant que Kip n'ait le temps de répondre, je giflai l'homme. Sa

courte barbe était si drue qu'elle me râpa la paume de la main. Je détalai en regardant Kip donner un coup de pied dans la canne et me suivre. L'homme ne s'élança même pas après nous. Il se contenta de lâcher des jurons sous les rires de son ami. Je courais difficilement et, dès que nous eûmes quitté la place du marché, Kip m'attira dans l'embrasure d'une porte pour nous mettre à l'abri.

— Le plan, c'était de faire profil bas, non ?

— Tu aurais préféré que je le suive ?

— Bien sûr que non. Simplement, on aurait pu passer notre chemin. Ça ne sert à rien de déclencher une bagarre, on risque juste de se faire remarquer.

— Il était répugnant ! fulminai-je.

— Je suis tout à fait d'accord. Mais on va rencontrer d'autres gens peu recommandables et il faut éviter les ennuis.

Je restai muette.

— Au moins, la prochaine fois, attends qu'on me donne l'argent avant de déguerpir.

N'ayant qu'un seul bras de libre, je dus pivoter tout le buste pour lui donner une grande claque sur l'épaule.

Nous poursuivîmes notre chemin vers le sommet de la colline, dans une ruelle en pente. Derrière les volets fermés, on entrevoyait la lumière des lampes à huile et des feux de cheminée. La ruelle débouchait sur une plus grande artère où nous replongeâmes dans la foule. Après notre mauvaise rencontre sur la place du marché, j'étais moins à l'aise dans la cohue. Je réalisai que l'homme avait été la première personne à nous adresser la parole depuis notre évasion – si l'on mettait de côté les cris des Alphas à qui nous avions volé les chevaux.

Je ne m'étais pas beaucoup interrogée sur la place que nous retrouverions dans le monde. Ici, dans les rues animées de la ville, notre place était la même que depuis des semaines : celle de fugitifs doublés de crève-la-faim. Nos estomacs affamés n'étaient guère aidés par les odeurs de nourriture qui s'échappaient des maisons. Par chance, nos visages de fugitifs semblaient épargnés car nous ne voyions aucun soldat. Le Conseil n'était présent que dans les affiches accrochées aux murs : *Soldats du Conseil : pour la protection de vos communautés. Refuges : votre Conseil se préoccupe de vous. Non-paiement de la dîme : punissable d'emprisonnement. Écoles omégas : dénoncez cette activité illégale (récompense offerte)*. Cette propagande nous fit sourire – le Conseil placardait des avertissements écrits alors que, dans le

même temps, il prétendait que nous étions tous illettrés. L’affiche sur la dénonciation des écoles était la plus risible : un délateur qui viendrait réclamer la récompense devait au préalable aller à l’école pour espérer déchiffrer l’imprimé l’informant de cette même récompense ! Nous remarquâmes que certaines affiches avaient été vandalisées. D’autres étaient même déchirées, laissant pendre des lambeaux de papier autour des clous.

En bout de la rue, une bâtisse dominait toutes les autres. Ses volets étaient grands ouverts, sa cheminée laissait échapper de la fumée. Une lanterne se balançait sur un crochet au niveau de la porte. En dessous, assise sur un seau retourné en guise de tabouret, une femme fumait la pipe. Je regardai Kip, qui hocha la tête et me suivit.

— Excusez-moi, madame.

Pour toute réponse, la femme lâcha une bouffée de fumée.

— Êtes-vous la tenancière de l’auberge ? Pensez-vous qu’il soit possible de travailler en échange du gîte et du couvert ? Juste pour une nuit ?

Elle sembla signaler son consentement en soufflant une bouffée encore plus généreuse. Je me retins de tousser. Elle se leva, sortit la pipe de sa bouche, fit un pas de côté sur ses jambes bizarrement arquées pour libérer le passage et nous inviter à entrer.

— C’est pas une auberge, dit-elle enfin, mais c’est effectivement moi la tenancière, et je trouverai bien quelque chose à vous faire faire.

Nous entrâmes en la remerciant. Le vestibule était éclairé par des bougies, le plafond était bas. Malgré ses jambes tordues, la femme se déplaçait vite. Tout à coup, elle ouvrit une porte d’un coup de pied et nous conduisit dans une pièce.

— Qu’est-ce que vous attendez ? Déshabillez-vous.

Cette fois, c’est Kip qui réagit le premier :

— On ne parlait pas de ce genre de travail. Désolé, on s’est mal compris.

Kip me prit la main, se dirigea vers la femme qui bloquait la sortie et essaya de l’écarter d’un coup d’épaule. Elle se contenta de rire.

— Sois pas idiot. On n’est pas dans un bordel. Mais, si tu espères t’approcher de mes fourneaux dans cet état, là d’accord, on s’est mal compris. Maintenant tiens-toi là, ma cuisinière va vous apporter de quoi vous nettoyer.

Elle referma la porte derrière elle. Kip tourna son regard vers moi.

— Elle n’a pas verrouillé. On s’en va ?

Je fis non de la tête.

— Je pense qu’on peut lui faire confiance, le rassurai-je. Ça ne m’inspire rien de mauvais, cet endroit.

— Mais tu ne sais même pas où on est.

— Tant qu’on nous donne à manger, je suis prête à travailler n’importe où – ou presque.

Nous entendîmes un ordre retentir de l’autre côté de la porte et, quelques minutes plus tard, une jeune femme entra dans la pièce, la tête enturbannée dans un foulard rouge. Elle transportait un seau d’eau qu’elle versa dans le baquet placé près du feu. Elle fit trois autres passages et, au dernier, lança une savonnette dans les mains de Kip.

— La patronne dit que vous aurez besoin de ça. À vous voir tous les deux, je ne peux que lui donner raison.

Nous n’attendîmes même pas que l’eau se réchauffe, trop impatients de goûter au luxe d’un bon coup de savon. Kip me tourna ostensiblement le dos pendant que j’ôtai mes vêtements et entraîs dans le bain. La baignoire était suffisamment profonde pour que je puisse mettre la tête sous l’eau. Je ramenai mes jambes contre mon buste et basculai en arrière, disparaissant sous la surface. Quand je réapparus, je me prêlassai quelques instants. Mes os me faisaient mal là où ils touchaient la baignoire, alors je me redressai pour faire ma toilette. Le savon moussait mal, mais je me nettoyai avec ardeur jusqu’à ce que ma peau, débarrassée de sa crasse, soit méconnaissable – d’une teinte rosée presque intrigante. Je frottai aussi mes cheveux, tant et si bien qu’ils firent entendre ce crissement caractéristique indiquant qu’on a bien astiqué.

La porte se rouvrit brusquement. Face à l’intrusion, je cherchai à me cacher en me recroquevillant dans la baignoire– mais je réussis juste à me cogner la tête. Cette fois-ci, la jeune femme ne se donna pas la peine d’entrer, elle jeta juste deux serviettes et une pile de vêtements.

— Peux-tu me donner une serviette ?

J’étouffai mes rires en voyant Kip qui, par courtoisie, marchait en crabe jusqu’à la serviette. Il la lança dans ma direction et regagna sa place, toujours en crabe.

— Pas tant de politesses, bon sang ! dis-je en sortant de la baignoire pour me draper dans la serviette. S’il y a quelqu’un qui peut me voir nue, c’est bien toi. Tu sais pour mon bras replié, et puis le reste ne fait

pas trop de mystère.

— Désolé, marmonna-t-il en m'évitant toujours du regard.

J'allai fouiller la pile de vêtements propres, j'enfilai une chemise et un pantalon, et je lui demandai de l'aide pour m'attacher le bras. Il s'exécuta, puis je recouvris notre astuce secrète d'un pull épais.

Kip ramassa la deuxième serviette et avança jusqu'à la baignoire.

— Désolée pour l'eau du bain, dis-je, embarrassée. Elle est sale, mais au moins le feu a eu le temps de la réchauffer.

J'avais beau l'avoir taquiné à ce sujet, j'imitai Kip en lui tournant le dos. Chaque son qui me parvenait était troublant d'intimité : le frottement du tissu quand il se déshabillait, les éclaboussures quand il se lavait, le bruit de son coude et de ses omoplates contre le bois de la baignoire, la friction de la serviette sur sa peau.

Pendant que nous enfiliions nos chaussures, la fumeuse de pipe entra sans frapper. Elle nous toisa du regard.

— C'est mieux comme ça ! Maintenant, suivez-moi en cuisine. Laissez vos vêtements sales ici. Il faudra s'occuper de les laver – déjà pour les débarrasser de tout ce crin de cheval avant que ça n'attire l'attention de quelqu'un.

En entendant ça, j'échangeai un vif regard avec Kip. Nous la suivîmes à travers la pièce, puis le long du couloir, avant de pénétrer dans une salle où s'orchestrerait une symphonie gastronomique. Suspendues au-dessus d'un grand feu, deux marmites jouaient les orgues à vapeur. Posées sur des grilles, chatouillées par les flammes d'un fourneau, des casseroles bouillonnantes imitaient les cymbales de leurs couvercles de cuivre. Et la fille au foulard éminçait des carottes, son couteau battant rapidement la mesure sur une planche à découper, dans un claquement de castagnettes.

La femme nous examina, sans complexe.

— Je dirais qu'avec deux numéros comme vous je peux tirer par jour l'équivalent d'une journée de labeur, tout au plus. Et ça, c'est si vous prenez des forces avant. On va vous trouver de quoi manger – en espérant que vous vous rappeliez comment on fait.

Elle semblait prendre notre maigreur pour un affront personnel. Tout en parlant, elle se saisit d'un chiffon, souleva le couvercle d'une marmite où mijotait un ragoût et en versa des louchées dans deux bols. Puis elle planta une cuillère dans chaque bol et nous les mit sous le nez.

— Quand vous aurez fini d'avalier ça, occupez-vous de laver les

patates – elles en ont bien besoin, même si elles sont loin d’être aussi sales que vous quand vous êtes arrivés ici.

Elle fila sans attendre. Assis sur un petit banc le long du mur, nous mangeâmes aussi vite que la nourriture bouillante nous le permettait. J’avais des crampes d’estomac à cause de toute cette nourriture, mais je dévorai le pot-au-feu de légumes jusqu’à la dernière goutte. À mes côtés, le bol calé entre les jambes, Kip fit de même.

La jeune fille récupéra nos bols presque aussi propres que s’ils venaient d’être lavés. Sous son foulard rouge, elle arborait un œil de cyclope. Le teint de sa peau était basané, et elle était plus grassouillette que la tenancière. Elle s’appelait Nina. Nous nous présentâmes à elle comme Kip et Alice. Au départ, j’avais pensé que ce pseudonyme serait difficile à porter. Néanmoins, alors que je l’utilisais pour la première fois dans cette cuisine, il me sembla presque couler de source. J’étais déjà habituée à ce qu’on me désigne comme « la nièce d’Alice » lors de mes premiers mois à la colonie. Et, même jusqu’à la fin, les autres Omégas avaient dit « chez Alice » en parlant de ma maison.

Nina nous montra les patates avant de reprendre son travail – deux sacs moitié moins gros que moi, avachis contre le mur. Nous nous agenouillâmes au-dessus du seau d’eau pour nous atteler à la corvée de pommes de terre. J’étais horriblement maladroite à cause de mon bras attaché. Kip et moi finîmes par nous partager le travail : je prenais une patate de ma main libre, Kip la brossait pendant que je la tournais sous toutes les coutures, puis je la rinçais. Nous travaillâmes sans nous arrêter une seconde, entassant les patates éclatantes de propreté sur une pile toujours plus haute. J’avais envie de dormir – la faute à la digestion et à la chaleur des fourneaux –, mais j’appréciais la simplicité de notre tâche ainsi que le travail en tandem : Kip et moi étions comme les deux moitiés d’un seul corps.

Nina vaquait à ses besognes sans bavarder, nous épargnant les questions que nous redoutions. Fort heureusement, les bruits de la cuisine couvraient le silence qui aurait pu sembler pesant.

Kip prit finalement la parole pour demander dans quel genre d’établissement nous étions.

— Vous ne savez pas ? répondit Nina, le sourcil levé.

Nous secouâmes la tête à l’unisson.

— Et vous vous disiez que toute cette nourriture était pour moi et la patronne ? rit-elle.

— C’est que l’endroit paraît désert, expliqua Kip. Ça ne ressemble

pas à une auberge.

— Pas une auberge payante, non, précisa-t-elle en s'essuyant les mains sur son tablier. Vous feriez mieux de venir voir par là.

Nous la suivîmes à l'extérieur de la cuisine jusque dans une arrière-cour. Là, dans la nuit, les bruits de la ville nous parvenaient. Sur le côté, il y avait un mur percé d'une porte vers laquelle Nina nous attira. Puis elle se tourna vers nous, en mettant son doigt sur sa bouche pour s'assurer de notre silence, avant de finalement tourner la poignée. La porte s'ouvrit sur une salle au moins trois fois plus grande que la cuisine. Elle s'étirait sur toute la longueur de la cour. À l'intérieur, seules deux bougies donnaient encore de la lumière. Il y avait, parfaitement alignés le long d'un mur, des lits petits et grands. Kip et moi longeâmes la rangée : les corps endormis étaient ceux d'enfants. Les plus vieux devaient avoir une douzaine d'années, les plus jeunes n'étaient que des bébés. Ils semblaient tous fragiles et vulnérables dans leur sommeil. Certains étaient sur le dos, bouche ouverte comme des oisillons. Dans un des lits, une petite fille avait repoussé ses draps. Elle dormait sur le flanc, recroquevillée en boule, en suçant son pouce. La marque oméga ornait son front, comme celui de tous les enfants dans cette salle.

CHAPITRE 14

Au fond du dortoir, une porte s'ouvrit. La tenancière apparut avec un enfant endormi dans les bras. Elle le coucha dans un petit lit et borda soigneusement ce petit corps assoupi. Puis elle nous rassembla tous dans l'arrière-cour. À voix basse, elle donna des instructions à sa cuisinière, qui retourna dans le dortoir. Enfin, trottant sur ses jambes arquées, elle nous ramena dans la cuisine.

— Vous tenez un orphelinat, c'est ça ? interrogea Kip tandis que notre tenancière s'occupait de remuer le contenu des marmites brûlantes.

— Ce ne sont pas des orphelins, répondis-je à sa place.

La femme confirma d'un hochement de tête.

— Exactement. Ce sont des enfants omégas, ceux dont les parents alphas ne savent pas quoi faire au moment de la dissociation. Vous êtes ici dans une pension.

— Et pourquoi sont-ils envoyés dans une pension ? demanda Kip.

— Il fut un temps où les enfants étaient directement envoyés dans les colonies omégas. Ils étaient déposés dans la colonie la plus proche de leur village, tout simplement. Il arrivait aussi qu'un Alpha reste en contact avec son jumeau oméga. Le moment venu, il lui donnait sa progéniture oméga, gardant l'alpha pour seule descendance. Alors l'enfant oméga était élevé par un oncle ou une tante. Mais, de nos jours, c'est différent. De plus en plus d'Alphas refusent de s'approcher d'une colonie oméga ou de reconnaître leur jumeau, si bien que peu restent encore en contact. Pour ne rien arranger, les colonies sont repoussées toujours plus loin, et sur des terres toujours plus pauvres. Pour les Omégas – chaque jour plus affamés, chaque jour soumis à une dîme plus élevée –, il est presque impossible d'accueillir une bouche de plus à nourrir. Sans compter que les familles alphas ne gardent plus leur enfant oméga jusqu'à ce qu'il devienne un minimum autonome, comme c'était le cas avant.

Elle regarda la cuisine autour d'elle, les étagères qui croulaient sous les piles de bols.

— Alors ils atterrissent dans ma pension.

— Les Alphas s'en débarrassent ici et puis s'en vont ?

— C'est moins terrible que ça en a l'air, mon garçon. Ils ne peuvent pas se permettre qu'il arrive du mal à leur rejeton oméga puisque la vie de son jumeau alpha en dépend, alors ils nous déposent l'enfant avec de l'argent, assez pour qu'on s'occupe bien de lui. Ce qui se passe, c'est qu'il n'y a plus personne pour s'occuper de la progéniture oméga. Les années de sécheresse ont tout changé – comme j'ai toujours dit, il n'y a rien de mieux que la faim pour pousser les gens à s'entre-dévorer. D'autant que maintenant, avec la propagande du Conseil – contamination, ségrégation –, les Alphas refusent presque tous d'adresser la parole à un Oméga. Alors, quand arrive le jour de confier son enfant à un autre, il ne reste plus que les pensions.

— Et les enfants omégas, est-ce qu'ils restent ici à vie ? demandai-je.

— Non. À part quelques-uns – vous les verrez demain. Les rares qui restent sont ceux qui ne trouvent pas de place ailleurs qu'ici. Mais on arrive à placer presque tous les enfants dans des familles omégas. En fait, on fait juste ce que faisaient les parents omégas il y a un temps et qu'ils ne font plus aujourd'hui, la faute à la politique de Wyndham. Les Alphas ont toujours rabâché leurs histoires de contamination ; ce qui a changé aujourd'hui, c'est cette nouvelle clique au Conseil qui semble déterminée à prendre le problème à bras-le-corps.

Elle nous jaugea d'un coup d'œil.

— Vous venez de débarquer si c'est moi qui vous apprends tout ça. Vous devez être de la campagne, peut-être des lointaines régions de l'Est.

Je ne voulais pas avoir à aborder ce sujet, alors j'esquivai.

— Je m'appelle Alice, et lui c'est Kip.

La femme ne dit rien en retour.

— Et vous ? Vous ne nous avez pas dit votre nom.

— J'espère que vous n'avez pas été assez imprudents pour me donner vos vrais noms. Mais moi, c'est Elsa. Allez, il est grand temps de vous trouver un coin où dormir parce que, tôt demain, je vais avoir besoin de votre aide en cuisine.

Elle alluma une chandelle sur un bougeoir, me le confia, puis nous ramena dans la cour jusqu'à une petite salle coincée au fond. À l'intérieur, quatre lits vides étaient alignés contre le mur.

— Vos pieds vont sûrement dépasser – ce sont des lits d'enfant –,

mais je suppose que vous avez connu bien pire dernièrement.

Kip la remercia tandis que je posais le bougeoir sur le sol, puis elle se retira. Avant de refermer la porte, elle s'adressa une dernière fois à nous, à voix basse :

— Dernière petite chose : entre cette fenêtre-ci et le toit de la remise dehors, il n'y a qu'un tout petit bond à faire. Et, de la remise, on accède directement aux ruelles extérieures. Je vous dit juste ça par mesure de sécurité – dans l'éventualité d'un incendie ou, par exemple, d'une visite à l'improviste de vos amis alphas.

Elle claqua la porte avant que nous n'ayons pu répondre. Nous nous regardâmes en silence, puis je demandai à Kip de m'aider à me délier le bras.

— Tu es sûre que c'est prudent de te balader les deux bras à l'air ? Elle pourrait venir dans la nuit et te voir ainsi.

— Elle ne viendra pas, répondis-je. Et, si elle devait découvrir que j'ai deux bras, je ne suis même pas certaine que ça la surprendrait. De toute façon, je ne peux pas dormir ligotée comme ça – c'est déjà assez contraignant en journée.

Les manches qui me nouaient le corps s'étaient resserrées. Il nous fallut une bonne minute pour défaire le nœud et me libérer. Je m'étirai, me délectant du geste comme d'un luxe oublié. Puis je vis Kip qui me regardait, et je montai dans un lit.

— Qu'est-ce que tu as ? dis-je en me glissant sous les draps.

— Rien.

Il s'allongea sur le lit à côté du mien.

— C'est juste... ton bras. Aujourd'hui, ensemble à la cuisine, j'avais l'impression qu'on était pareils. Mais je ne te souhaite pas d'avoir un bras en moins, tu t'en doutes bien. Et là, te voir déployer le bras, ça me rappelle juste que je ne peux pas en faire autant. C'est tout.

À la lueur de la bougie, je vis qu'il fixait le plafond. Elsa n'avait pas menti sur les lits. Même allongée en diagonale, mes jambes étaient trop grandes et j'avais les pieds qui touchaient les barreaux du lit. Kip avait carrément les pieds qui dépassaient dans le vide. Toutefois, nous baignions dans le faste : un matelas souple, des draps propres. Je me léchai le pouce et l'index, me penchai entre nos deux lits et mouchai la bougie.

Les dernières semaines, en cavale dans la nature, notre proximité physique nous était passée au-dessus de la tête. Ici, en intérieur, elle s'imposait soudainement à nous. Cela faisait quinze jours que nous

passions la nuit blottis l'un contre l'autre, dormant dans un fourré, au creux d'une cavité rocheuse ou sous un arbre déraciné. Mais, entre les murs de cette pièce – environnement inhabituel et ordonné –, nous étions sagement étendus à l'écart l'un de l'autre, dans deux lits séparés. Je brisai le silence :

— Je peux venir dans ton lit ?

— Comme s'il n'était pas assez petit comme ça, soupira-t-il.

Il souleva la couverture.

— Je t'ai réchauffé la place.

Il était allongé sur le dos. Je me glissai près de lui, à l'endroit de son bras gauche s'il en avait eu un. Je me tenais sur le flanc, face à lui. Puis je l'entourai d'un bras, et sa main trouva la mienne. L'une dans l'autre, nos mains reposaient sur son ventre. Je respirais notre odeur de savon. Dehors, un pigeon émit un petit roucoulement de fatigue tandis que, sur mon front, je sentais le souffle de Kip – la caresse chaude et rythmique de son corps presque endormi.

*

Nous avions été réveillés par des pigeons bien matinaux. Après avoir rattaché mon bras en vitesse, nous avons traversé l'arrière-cour en direction de la cuisine. Là-bas, Nina nous avait salués d'un signe distrait de la tête. Elle m'avait mise au travail devant une marmite de porridge, et Kip devant des casseroles en cuivre entassées dans la plonge.

Il y avait eu une explosion de bruit quand les enfants étaient sortis du dortoir : dans l'arrière-cour, ça avait été un vacarme qui s'était apaisé sous les chuts et les admonestations d'Elsa ; dans le couloir, ça avait été des pas qui s'étaient pressés vers le réfectoire. Nina et moi avions emprunté le couloir à leur suite – nous n'étions pas trop de deux pour transporter la grosse marmite jusqu'à la salle où ils étaient réunis. Là, une trentaine d'enfants se tenait coude à coude autour de deux longues tables dressées avec des cuillères et des petits bols. Les enfants étaient bien nourris et propres mais, à la lumière du jour, ils paraissaient encore plus jeunes que la veille dans le dortoir. Ils se serraient sur des bancs, les jambes battant le vide pour la plupart. Les plus grands gardaient les plus petits sur les genoux, et quelques-uns semblaient à peine réveillés. En attendant qu'on serve le petit-déjeuner, une fille léchait sa cuillère d'un air endormi.

Elsa avait pris Kip avec elle pour aller nourrir les bébés restés au dortoir. Quant à Nina et moi, nous étions en charge de la distribution de porridge. Les enfants ne semblaient nullement surpris de me voir ici – habitués, avais-je supposé, à voir défiler de nouvelles têtes dans leur pension. Bol en main, ils s'étaient levés pour former une ligne devant moi, puis j'avais servi l'épaisse bouillie louchée après louchée. Nina avait remonté la file de pensionnaires munie d'une brosse à cheveux, s'occupant d'eux un par un.

J'avais remarqué que chaque enfant recevait, après s'être fait démêler les cheveux, un bisou sur le front ou une petite tape sur l'épaule. Ils m'avaient tous gratifiée d'un merci – souvent en bâillant, toujours poliment – et avaient défilé dans le calme. Deux d'entre eux étaient vraisemblablement muets – ils hochèrent la tête quand j'eus fini de remplir leur bol. Une fille privée de jambes se déplaçait dans un petit chariot monté sur roues qu'un des garçons les plus âgés tirait derrière lui. Une autre fille tenait un bol dans chaque main : un pour elle, un pour son camarade qui n'avait pas de bras. Une fille élancée, au visage dépourvu d'yeux, s'orientait en effleurant les murs du bout des doigts. Parmi cette galerie d'Omégas, qui étaient ceux que personne ne voulait accueillir ? Lesquels plus que d'autres ? m'étais-je interrogée.

Après que les enfants avaient rempli leur bol, j'avais rapporté la marmite dans la cuisine. Sur les instructions de Nina, je m'étais servi un bol en guise de petit-déjeuner. Installée près du feu, je l'avais mangé jusqu'à la dernière cuillerée. Aussitôt rassasiée, aussitôt fatiguée – mon corps n'était plus accoutumé à recevoir autant de nourriture. Quand Kip était revenu dans la cuisine, il m'avait trouvée assoupie sur le banc, dos au mur. J'étais sortie de mon sommeil quand il m'avait rejointe sur le banc – réveillée par la chaleur de son corps et par le raclement de sa cuillère dans son bol de porridge. Je n'étais pleinement revenue à moi qu'au moment où Nina était entrée dans un bruit de bols entrechoqués.

Nous avions travaillé sans relâche toute la matinée. Il faisait chaud et Nina discutait avec allant. Elle n'avait pas posé de questions sur nous – avec tous ces enfants qui avaient défilé dans la pension, elle avait sûrement entendu suffisamment d'histoires pour toute une vie. Quant à Kip et moi, nous nous étions montrés friands de nouvelles du monde. Nina n'avait à nous raconter que les histoires de la pension – celles de bébés déposés avant même d'avoir été sevrés, d'un nourrisson laissé sur le pas de la porte, dans la nuit, presque étouffé sous une bourse remplie de pièces. Il y avait chaque année un peu plus de pensionnaires.

— Il fut un temps, avait dit Nina, Elsa n'avait que dix à quinze enfants à la fois. Mais, depuis trois ans que je travaille ici, on en a rarement moins de trente. En sachant qu'on n'est pas la seule pension à New Hobart – il y en a une autre du côté du pont ouest, mais pas aussi grande que la nôtre.

Ses histoires parlaient aussi d'un monde plus vaste. Il devenait difficile pour les familles omégas d'accueillir un pensionnaire, avait-elle expliqué, car il était désormais compliqué de gagner sa vie : les impôts étaient toujours plus élevés, le commerce, les terres et les déplacements soumis à davantage de restrictions. Les décrets du Conseil pesaient de plus en plus sur le quotidien des Omégas. Nina avait cité des noms dont j'avais entendu parler avant mon emprisonnement. Il y avait Le Juge – qui dirigeait le Conseil, comme c'était déjà le cas dans mon enfance. Il y avait également La Générale – Nina m'avait confirmé que, au sein du Conseil, La Générale était restée l'une des voix qui s'élevaient le plus farouchement contre les Omégas. Les nouvelles lois qui poussaient les Omégas vers des terres toujours moins fertiles, qui prohibaient les colonies en bord de rivière ou sur la côte, étaient de son fait.

— On pensait avoir trouvé en La Générale notre plus grand ennemi, avait-elle poursuivi en récurant le fond d'une casserole au résidu récalcitrant. Mais la nouvelle clique n'est pas mieux : Le Régisseur, Le Réformateur.

Nina n'avait pas relevé que j'avais fait tomber mon torchon au moment où elle avait mentionné Le Réformateur, autrement dit Zach. Pourquoi n'avait-il pas abandonné ce pseudonyme une fois qu'il m'avait mise en lieu sûr, m'isolant dans les Chambres de Détention ? Au fond, il ne faisait que perpétuer une tradition : les Conseillers ne gardaient jamais leur vrai nom. C'était une manière de se protéger en cachant sa véritable identité, et cela participait tout autant de leur appareil que de la peur qu'ils inspiraient.

Il y avait suffisamment à faire en cuisine pour que Nina ait le temps de nous en apprendre plus tandis que nous travaillions.

— Ces deux-là, avec La Générale, ont fait plus de dégâts que Le Juge n'en a jamais fait. Je ne parle pas que de l'augmentation des châtimements publics, il y a aussi tout le reste. Par exemple, le fichage de tous les Omégas : nom, date et lieu de naissance, identité du jumeau alpha, mais aussi notification en cas de déplacement ou de déménagement. Dès qu'on trouve un foyer pour un de nos pensionnaires, il faut qu'on passe par toutes ces procédures auprès du bureau du Conseil. Il se profile aussi des couvre-feux pour les Omégas dans certaines régions. Mais ça, c'est rien comparé à ces colonies

omégas qui sont désormais bouclées, purement et simplement, avec des soldats pour empêcher qu'on y entre où qu'on en sorte.

Elle s'interrompt et tourna les yeux vers la porte avant de reprendre à voix basse :

— Et ce n'est pas tout. On dit que des gens disparaissent, enlevés dans la nuit.

N'osant pas parler, je hochai la tête. Kip, lui, mit les pieds dans le plat.

— Qu'est-ce qu'il leur arrive ?

— Personne ne sait. Enfin, tout ça, ce n'est qu'une rumeur. N'en parlez pas ici, en aucun cas. Vous risqueriez d'effrayer les enfants.

Elle paraissait elle-même prise d'effroi, et elle changea rapidement de sujet.

Nous mangeâmes le déjeuner avec les enfants. Après, Elsa nous fit venir dans le dortoir où elle finissait de donner le biberon aux plus jeunes. Elle prit dans ses bras un bébé qui pleurait, et elle lui tapota le dos tout en nous regardant.

— Vous allez avoir besoin de l'après-midi pour vous reposer dans votre chambre, j'imagine.

J'objectai, expliquant que nous étions contents de travailler ou même de jouer avec les enfants, mais Elsa me coupa la parole :

— L'après-midi, on est ouvert aux visites. Des familles omégas viennent se renseigner pour recueillir un pensionnaire chez eux, des Alphas viennent déposer leur enfant. Alors je pense que c'est mieux pour vous d'aller vous reposer dans votre chambre. Avec les volets donnant sur la cour fermés.

— Merci, dis-je en m'éclaircissant la voix. Nous... On ne voudrait pas vous causer des ennuis en étant ici.

Elsa éclata de rire en reposant le bébé.

— J'ai les jambes atrocement arquées, je suis veuve, avec trente enfants à ma charge et de nouveaux qui m'arrivent chaque jour. Alors les ennuis, ça me connaît, tu penses pas ? Maintenant, filez ! Je vous appellerai quand on aura fermé aux visiteurs.

Elle sortit une paire de ciseaux de son tablier.

— Et prenez ça, pour m'arranger ces cheveux qui vous pendent du crâne. Je ne veux pas de vous dans mon établissement avec une tignasse pareille. C'est un nid à poux que vous avez sur la tête. Sans

parler du fait que des gens pourraient vous prendre pour des voleurs de chevaux.

De retour dans la chambre, mon bras libéré de son harnachement, je fis asseoir Kip, lui enroulai une serviette autour du cou et me mis dans son dos. Ses cheveux étaient déjà longs quand je l'avais trouvé dans la cuve et ils avaient encore poussé depuis : ils lui descendaient sous les épaules. Je soulevai une mèche à la verticale et la coupai à ras du crâne. En donnant le coup de ciseaux, je lui tirai sur le cuir chevelu – la faute à des lames émoussées – et il tressaillit.

— Sais-tu au moins couper les cheveux ?

— Les dernières années au village, c'est moi qui coupais les cheveux de Zach.

— Ça lui a réussi, on dirait.

Je ris de bon cœur, même si je ne pouvais m'empêcher de revoir le visage rempli de peur de Nina quand elle avait évoqué Le Réformateur. J'avais du mal à associer ce personnage inspirant la terreur au Zach de mon enfance – mon jumeau suspicieux, toujours sur ses gardes. Il ne m'était pas plus facile de le savoir coupable des choses affreuses dont Nina avait parlé, en plus de ce qu'il faisait avec la salle des cuves. Et, le plus dur à accepter dans tout ça, c'était que j'avais ma part de responsabilité dans l'homme qu'il était devenu. J'avais aussi le moyen de l'arrêter, pensai-je en regardant les ciseaux. Tous les soldats du Conseil ne pourraient le sauver si je décidais de retourner les lames contre moi. Si j'avais le courage de m'entailler les poignets.

Kip leva la tête vers moi.

— Cette longue pause ne me dit rien qui vaille. J'espère que tu es sûre de toi, il ne faudrait pas enlaidir l'élégant jeune homme que je suis.

Je laissai éclater un rire et attrapai une nouvelle mèche de cheveux. Ma main était chaude à l'endroit où elle avait reposé sur le cou de Kip. Après quelques secondes, je repris la coupe.

Rapidement, les longues mèches ne formèrent plus qu'un amoncellement sur le sol. Le résultat n'était pas parfait. La touffe châtain avait disparu de la tête de Kip au profit d'une chevelure courte et inégale – me rappelant l'aspect des champs de maïs après la récolte.

J'insistai pour me couper moi-même les cheveux, malgré les protestations de Kip. Je l'autorisai tout de même à m'aider pour l'arrière de la tête. Je n'avais pas réalisé à quel point mes cheveux avaient poussé. Après les avoir raccourcis au carré, je secouai la tête

encore et encore, surprise de la sentir si légère. Nous balayâmes les mèches éparpillées sur le sol et les jetâmes par la fenêtre donnant sur les ruelles. De là, nous contemplâmes le spectacle des cheveux qui volaient au vent jusqu'à l'allée en contrebas.

Kip n'en finissait plus de passer la main sur sa tête fraîchement rasée.

— Ça prend des années, n'est-ce pas ? Pour avoir des cheveux aussi longs ?

Je m'appuyai contre lui.

— Normalement, oui. Mais qui sait, il y a plein de choses qu'on ignore.

— Dans mon cas, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Je veux dire, plein de choses qu'on ignore sur les cuves – comment elles fonctionnent, si les cheveux et les ongles poussent à l'intérieur. On ne sait pas non plus quelle longueur avaient tes cheveux quand tu as été enfermé, ou si à un moment on te les a coupés.

— Je sais.

Il continuait de se frotter la tête.

— Je sais que tout ce que je peux faire, c'est formuler des hypothèses. Et je sais aussi que ça ne me mènera nulle part. Mais c'est plus fort que moi, j'ai trop de questions sans réponse.

*

Nous avions prévu de ne rester qu'un jour ou deux, le temps de reprendre des forces, mais Elsa ne posait pas de questions et elle semblait contente de nous avoir à ses côtés pour l'aider au quotidien. Alors les jours étaient passés et, arrivés dans notre troisième semaine à la pension, nous étions tombés dans une confortable routine. Nous travaillions le matin, le soir, et nous nous réfugiions dans notre chambre durant l'après-midi. Quelquefois, notre curiosité l'emportant sur la prudence, nous partions pour une virée en ville. C'était toujours aussi déroutant pour moi de me retrouver entourée par tant de gens. De son côté, Kip se portait comme un charme au milieu de la foule. Bien que nous n'ayons pas d'argent à dépenser, il adorait se rendre au marché – pour la cohue, les éclats de voix, l'odeur des amandes grillées et du vin chaud. Là, pendant une heure, je pouvais presque nous imaginer comme des gens normaux que personne ne

pourchassait. Mais, même dans une ville oméga, on pouvait tomber sur des Alphas. Les rares fois où nous avions repéré un visage sans marque au front ou le rouge vif d'un uniforme du Conseil, nous avions eu tôt fait de tourner les talons, de disparaître au premier carrefour et de retourner à la pension par les petites rues.

Un matin que nous approchions de la place du marché, nous vîmes une foule massée à côté du puits central. Deux soldats du Conseil se tenaient sur une estrade, alors nous restâmes en retrait. Même à l'arrière de l'attroupement, en partie cachés par un chariot de melons, nous voyions ce qui se déroulait. Un homme de peut-être dix ans mon aîné était attaché à un pilori, fouetté par un soldat. Il hurlait à chaque coup sur son dos nu, mais le bruit du fouet était lui-même un supplice – son sifflement quand il fendait l'air, son claquement quand il percutait la peau. Le second soldat était légèrement à l'écart et lisait un document officiel à voix haute. Il devait hurler pour se faire entendre par-dessus les coups de fouet et les cris du prisonnier :

— Pour ce crime : dix coups de fouet. Suite à son arrestation pour décrochage illicite d'une affiche du Conseil et entrave à la diffusion d'un message à caractère informatif, le prévenu a également été reconnu coupable de non-déclaration de changement d'adresse. Pour ce crime : dix coups de fouet supplémentaires. Ajoutés à ça, cinq coups de fouet pour fraude à l'impôt, l'accusé n'ayant pas versé la dîme au cours des trois premiers mois de résidence dans son nouveau domicile.

Le soldat avait fini sa déclaration, mais le châtiment continuait. Dans le silence de la foule, les épaules des badauds massés devant nous se crispaient à chaque claquement. Le dos du prisonnier – au départ lacéré de zébrures distinctes suintant le rouge – n'était plus qu'une bouillie de chair à vif, et la ceinture à son pantalon était maculée de sang.

J'arrachai Kip à ce spectacle, mais, même dans l'allée où nous nous trouvions, nous entendîmes les ultimes coups de fouet.

— Et qu'est-ce qui arrive à son Alpha ? dit Kip tandis que nous nous pressions de revenir à la pension. Elle va tout ressentir, c'est inévitable.

— Je suppose que les Conseillers ne s'en soucient pas, avançai-je. C'est un prix qu'ils sont prêts à payer : peut-être qu'une femme à des milliers de kilomètres va crier pendant quelques heures, mais, en attendant, ils auront fait de son jumeau un exemple pour les centaines d'Omégas réunis au marché. Et puis le Conseil a tellement bien instauré la ségrégation que la malheureuse ne découvrira sûrement

jamais ce qui a causé sa douleur. Alors ça ne va pas empêcher les membres du Conseil de dormir.

— Et, si finalement les Alphas l'apprenaient, est-ce qu'ils réagiraient contre ces agissements ? N'en voudraient-ils pas à leur propre Conseil de faire souffrir des innocents comme elle ?

Je m'arrêtai net et me tournai face à lui.

— Et tu ne crois pas que cet homme au pilori est tout autant innocent que sa jumelle alpha ? Peut-on être puni pour avoir seulement arraché une affiche, ou pour n'avoir pas pu payer la dîme ?

— Bien sûr que non. Je sais aussi bien que toi que c'est une absurdité, que ça n'a pas lieu d'être. Mais, s'ils commencent à s'acharner autant sur les Omégas – si durement que leurs jumeaux alphas le ressentent dans leur propre corps –, est-ce que ça ne va pas justement poser problème dans le camp des Alphas ? La colère ne va-t-elle pas monter chez eux ?

— Oh que si ! Mais leur colère ne sera pour autant pas dirigée vers le Conseil. S'ils découvriraient ce qui se passe, ils blâmeraient les jumeaux omégas, les soi-disant « criminels ». S'ils avalent les couleuvres du Conseil, ils croiront que c'est la faute de leurs jumeaux, leur poison. De la même manière qu'ils croient que les Omégas sont affamés parce que trop paresseux ou trop stupides pour s'occuper correctement d'une ferme – mais nullement à cause des impôts ou des terres infertiles.

Après cette virée, nous fîmes plus attention dans les rues. Nous ne nous aventurons hors de la pension que très rarement – en général tôt le matin, les jours de marché, quand il était plus facile de passer inaperçus dans la cohue des passants. Toutefois, nous préférons rester chez Elsa, dans le monde cloîtré de l'arrière-cour. Là, nous nous occupions des enfants en tentant d'oublier la ville qui s'étendait à l'extérieur – une cité avec des soldats dans les rues et un pilori éclaboussé de sang.

Nous avions appris à connaître chaque pensionnaire. Louisa, une naine de trois ans gentille comme tout, devint mon amie la plus fidèle. Un garçon un petit peu plus vieux qu'elle, Alex, s'était entiché de Kip et le suivait partout où il allait. Alex était arrivé depuis cinq ans, nous avait dit Elsa, lorsqu'il n'était encore qu'un bébé. Privé de bras, il prenait ses repas assis sur les genoux de Kip, qui le faisait manger dans son bol, alternant une bouchée pour lui, une bouchée pour Alex – la tête du petit garçon, qui lui arrivait juste sous le menton, donnait des petits mouvements vers le bas quand il mâchait. En les observant, j'avais remarqué que le visage de Kip était moins creusé par la faim,

ses pommettes moins anguleuses. Il ne m'avait pas non plus échappé que mon propre corps avait pris des rondeurs – plus étoffé dans sa chair, moins squelettique. J'avais aussi gagné en vigueur et en force. Même avec un bras attaché, je pouvais hisser les grosses marmites au-dessus du feu sans l'aide de personne, ou porter les tout-petits calés sur ma hanche aussi longtemps qu'ils avaient besoin d'un câlin.

Je n'avais jamais vraiment réfléchi à l'idée d'avoir des enfants. La plupart des Omégas n'y pensaient même pas – à quoi bon ? Au mieux, on pouvait espérer un jour s'occuper d'un enfant renié par un Alpha. Depuis qu'on m'avait marquée, j'avais eu tout le temps de m'habituer aux railleries des Alphas : *cul-de-sac*, *bête de foire*, *monstre*. Désormais, quand je regardais Kip s'occuper d'Alex, quand la petite Louisa levait ses bras tronqués vers moi chaque fois que je passais près d'elle, *cul-de-sac* résonnait comme la pire moquerie qu'on ait pu m'adresser. Je pouvais facilement opposer que nous n'étions ni des monstres ni des bêtes de foire. La gentillesse d'Elsa et de Nina, l'ingéniosité des enfants qui contournaient les obstacles opposés par leur corps, tout ça le prouvait. Mais je ne pouvais pas contester *cul-de-sac*. Parmi tous les défauts dont on était affublés, il y en avait un que nous partagions tous : l'infertilité. Nous, les culs-de-sac.

Si cul-de-sac il y avait, il s'appliquait aussi à mes investigations sur l'île et tout ce qui l'entourait. Elles m'avaient menée dans une impasse, et j'étais toujours sans réponses à mes questions.

Quelques semaines après notre arrivée à la pension, j'avais tâté le terrain auprès d'Elsa et de Nina. Nous étions dans la cuisine, les casseroles étaient toutes lavées et séchées, et nous profitions de la courte accalmie avant les préparatifs du déjeuner. Elsa était à la fenêtre, regardant Kip jouer avec les enfants dans la cour, Nina et moi étions assises sur le banc. Nous taquinions Nina à propos d'un vendeur de vin qui flirtait avec elle depuis quelques semaines au marché. Elle soutenait l'inverse mais, dans le même temps, elle se portait volontaire pour faire les courses du petit matin, et ce vêtue de sa plus belle robe.

— Et il vient d'où, ce joli cœur transi d'amour ? avais-je demandé.

— Ce n'est pas mon amoureux, avait-elle protesté en me donnant une tape sur la jambe. Mais il vient d'un peu plus au nord, vers la côte.

— Comment a-t-il atterri ici, alors ?

Elle avait haussé les épaules.

— Tu sais comment c'est. La vie n'est pas facile sur la côte – toutes ces descentes menées par le Conseil, ces colonies bouclées par les soldats.

Elsa s'était détournée de la fenêtre, et elle s'était joyeusement fendue de son petit commentaire :

— Quelles que soient ses raisons, c'est une bonne chose pour nous tous qu'il soit venu ici. Nina se plaint deux fois moins qu'avant depuis qu'elle est de bonne humeur.

J'avais hésité quelques secondes avant de m'engouffrer dans la brèche :

— Les mesures répressives sur la côte, c'est à cause de l'île ?

Nina, qui avait rougi à l'évocation de son flirt, avait instantanément perdu ses couleurs. Elle s'était levée, renversant un panier d'oignons posé sur le banc, puis s'était précipitée hors de la cuisine sans prendre le temps de les ramasser.

Elsa avait parlé si discrètement que je l'avais à peine entendue par-dessus les bruits de la cour.

— On a des enfants, ici. Fais attention à ce que tu dis.

En évitant le regard d'Elsa, je m'étais agenouillée pour rassembler les oignons éparpillés sur le sol.

— Mais tu sais des choses sur l'île ? Qu'as-tu entendu ?

Elle avait secoué la tête.

— Tu sais, Alice, mon mari aimait bien poser des questions.

— Vous ne m'avez jamais dit comment il est mort ?

Elle n'avait pas répondu.

— S'il vous plaît, dites-moi ce que vous savez sur l'île.

— J'en sais assez pour te dire qu'elle est entourée de dangers.

Elle s'était agenouillée avec moi pour m'aider à ramasser les oignons.

— C'est dangereux, ne serait-ce que d'en parler. J'ai déjà perdu mon mari. Je ne suis plus prête à courir le risque – plus avec Nina et les enfants, je ne veux pas avoir à m'inquiéter pour eux.

Elle était restée à mes côtés jusqu'à ce qu'on ait rassemblé les oignons dans le panier. Elle ne paraissait pas en colère, mais elle n'avait plus prononcé un mot. Trois jours durant, Nina m'avait évitée de près ou de loin.

Dans notre chambre, tous les soirs, Kip et moi débattions sans fin du moment où il faudrait quitter la pension. Je sentais bien qu'il aurait aimé rester, et je comprenais son souhait : à New Hobart, nous avions trouvé quelque chose qui ressemblait à une vie normale. Cependant, mes rêves et mes visions étaient toujours dominés par deux choses : l'île et Le Confesseur. Quand bien même je désirais m'abandonner à notre quotidien à la pension, l'île m'attirait toujours vers elle, m'aimantant encore plus depuis que je savais n'être qu'à quelques semaines de la côte. Et je percevais Le Confesseur sur ma piste, perpétuellement à ma recherche, son esprit effeuillant l'obscurité et le mystère qui drapaient la nuit. Dans mes rêves, elle n'avait qu'à tendre le bras pour que mes secrets lui tombent dans le creux de la main – cueillis comme des framboises trop mûres se détachant de leur branche.

Quand je m'étais réveillée, Kip avait dit que j'avais dormi toute la nuit les mains sur le visage, ainsi que font les enfants pour se cacher. Je ne supportais pas l'idée de pouvoir malgré moi guider Le Confesseur jusqu'ici. Jusqu'à Elsa, Nina et les enfants.

— On ne peut pas rester, avais-je répété à Kip pour la centième fois.

— Si on leur expliquait pour ton bras, Elsa et Nina comprendraient. Et elles n'en diraient rien à personne.

— Ce n'est pas la question, je leur fais entièrement confiance. Le problème, c'est quelque chose d'autre.

Je ne pouvais pas expliquer la sensation que j'éprouvais. Peut-être aurais-je pu la comparer à un nœud coulant qui glissait, doucement. Ce qui est certain, c'est que j'avais connu la même chose au village, les derniers mois, lorsque j'attendais que Zach me démasque, ou encore pendant ce moment d'affolement où Kip et moi venions de voler les chevaux et où nous étions pris au piège, dans un cercle de torches enflammées qui se refermait toujours plus. Un étau se resserrait autour de nous.

Quand je lui avais décrit cette sensation – tant bien que mal –, Kip avait haussé les épaules.

— Je ne peux pas te contredire une fois que tu es lancée sur ton truc de devin. C'est un peu ton joker. Mais ça m'aiderait bien si tu pouvais être plus précise.

— J'aimerais pouvoir te donner plus de détails, mais c'est trop vague – la vague impression que, ce qu'on a ici, c'est trop beau pour durer.

— Tu ne crois pas qu'on l'a mérité ? Que c'est enfin notre tour

d'avoir quelque chose de bien ?

— Depuis quand les gens ont quelque chose parce qu'ils le méritent ?

Je m'étais tue, regrettant de m'être emportée.

— Désolée, Kip. Je n'y peux rien, j'ai juste un mauvais pressentiment.

— Eh bien, moi, j'ai un bon pressentiment. Et tu sais pourquoi ? Parce que je mange trois repas par jour et que je ne bivouaque plus contre un tronc d'arbre.

Je le comprenais très bien. Mais c'était pour lui, plus que tout, qu'il fallait nous en aller. Nous ne résoudrions pas les mystères de son passé ici. C'était aussi pour les autres que nous devons poursuivre notre route – ces visages dans les cuves qui flottaient encore dans mes rêves. N'était-ce pas les trahir que de s'installer dans le confort de cette nouvelle vie pendant qu'eux attendaient, en silence, emprisonnés derrière leur paroi de verre ?

— Tu as entendu ce que Nina a dit à propos du Réformateur, avais-je relancé. Et toi et moi en savons encore plus sur les agissements de Zach.

— Qu'est-ce qui te fait penser avec autant de certitude que nous arriverions à l'arrêter si nous parvenions à rejoindre l'île ?

Je comprenais sa position. Pour moi, l'île était une réalité bien tangible. Je la voyais chaque nuit. Je connaissais le dessin précis de sa silhouette découpée dans le ciel du crépuscule, et aussi au travers de la brume des soirs de pluie. Je connaissais le grain des rochers déchiquetant l'eau au pied des falaises et, plus important encore, je savais ce que l'île renfermait : une alternative. Elle abritait la résistance oméga, nous offrait un endroit où nous n'aurions plus à fuir ou à nous cacher. Je comprenais aussi que, pour Kip, l'île se présentait comme une chose abstraite et incertaine, surtout comparée à la réalité concrète de notre quotidien chez Elsa.

Nous n'arrivions jamais à nous mettre d'accord. Malgré mon malaise, je le laissais me persuader, trop heureuse d'avoir une excuse pour rester à la pension plus longtemps. Encore un dernier petit jour, me disais-je chaque soir. Recroquevillée contre Kip dans le lit d'enfant, je faisais mon possible pour ignorer les images massées aux confins de mes rêves. J'essayais par-dessus tout d'ignorer la sensation du Confesseur à l'affût – une sensation aussi omniprésente qu'un bourdonnement dans l'oreille.

Ce fut finalement Elsa qui trancha pour nous, l'après-midi où elle

entra en trombe dans notre chambre munie d'un sac. Comme j'étais assise sur le lit avec mon bras secret entièrement visible, je plongeai immédiatement sous les draps. Elsa me coupa dans ma course d'un geste impatient de la main.

— Pas le temps pour ça. Tu crois que je ne me doute pas qu'une fille aussi maigrelette que toi ne peut pas être aussi large à la taille ? En plus, tu te débrouilles comme une godiche avec un seul bras. Et lui, c'est pas mieux, avait-elle conclu en faisant un petit geste vers Kip.

Je laissai tomber la couverture.

— Alors pourquoi n'avoir rien dit ?

— Parce que c'était une plutôt bonne idée de votre part, surtout pour ce qui est des enfants. S'ils laissent échapper qu'il y a un devin ici, c'est mauvais pour nous tous. Un devin, c'est pas commun, et vous savez comment sont les gens – même les Omégas – quand il y en a un dans les parages.

J'acquiesçai en silence.

— Votre astuce du bras est suffisamment confondante pour passer inaperçue une fois dans la rue, évalua Elsa.

— Je suis désolée de vous avoir caché la vérité.

Elsa balaya mes excuses d'un revers de main.

— Cacher ses secrets, c'est une bonne habitude en ce qui vous concerne. Vous vous êtes plutôt bien débrouillés de ce côté-là et je vous conseille de continuer comme ça. Maintenant, même si j'aurais aimé vous garder avec nous, vous devez partir avant la nuit.

Elle avait parlé tout en fourrant la couverture de Kip dans le sac. Il se leva d'un bond.

— Que s'est-il passé ? dit-il.

— Des soldats, au marché, aujourd'hui. Rien de surprenant, mais il y en a plus que d'habitude. Dans la rue, il se murmure que le Conseil est en train de mettre la ville sous surveillance. Ils ont commencé à installer des barrages autour de New Hobart, en expliquant au maire que c'était pour notre protection.

Elle éclata de rire.

— Apparemment, il y aurait un soudain problème de banditisme, et les Alphas se préoccupent tellement de nous qu'ils se sont mis en tête de nous protéger eux-mêmes.

— Combien de temps avant qu'ils ne bouclent la ville ?

— Je ne sais pas. Ils ont déjà posté des gardes sur les principaux axes, mais ils ne vont pas élever un mur en claquant des doigts. D'ici là, ils feront certainement circuler des patrouilles autour de la ville – tout dépend de combien de soldats ils disposent.

— Ils sont venus par centaines, dis-je en me levant à mon tour, ça ne fait pas de mystère. Ils essaient d'encercler la ville. J'aurais dû m'en douter.

Elsa hocha la tête.

— C'est ce que le boulanger a rapporté. Il a parlé d'hommes patrouillant aux abords de la ville, d'autres construisant un mur d'enceinte. Et ce n'est pas tout.

Elle sortit une feuille de papier chiffonnée de la poche de son tablier, me la tendit. Je la défroissai sur le lit tandis que Kip regardait par-dessus mon épaule, et nous vîmes y apparaître mon visage à côté du sien. Sous les croquis, en grands caractères : *AVIS DE RECHERCHE – VOLEURS DE CHEVAUX. Deux bandits (un devin de sexe féminin ; un individu sans bras gauche de sexe masculin) coupables d'une razzia sur un village alpha non protégé. Si vous les avez vus, contactez les autorités du Conseil immédiatement. Belle récompense offerte.*

Elsa poussa un grognement.

— C'est fou, hein ? La précision des portraits... Les villageois n'ont dû qu'entrapercevoir des voleurs dans la nuit noire, mais à partir de leurs témoignages le Conseil dessine ça.

Je levai la tête vers elle.

— Je suis désolée si on vous a apporté des ennuis. À la pension, à New Hobart.

Elle s'empara de l'avis de recherche, le roula en boule et le remit dans son tablier.

— Ne vous donnez pas trop d'importance, ça arrive partout – des Alphas prenant le contrôle de colonies, ou même de grandes villes omégas comme celle-là. Ils construisent des ghettos, et ça serait arrivé ici tôt ou tard.

— Vous n'avez jamais été tentée de nous livrer ? demanda Kip.

— Pour être honnête, rit-elle, je n'ai pas besoin de la récompense. Si les Alphas sont portés à la générosité, c'est bien quand ils viennent ici pour se débarrasser de leurs enfants omégas. On a tout l'argent qu'il nous faut à la pension, ne t'en fais pas pour ça.

— Et, pour ce qui est des chevaux, dis-je, ce n'est pas ce dont ça a

l'air.

— Chut ! Tu penses que je vous ai accueillis ici parce qu'on manquait désespérément de deux commis de cuisine avec un bras en moins et le ventre creux ? Écoute-moi. Il y a quelques années de ça, avant même que Nina travaille ici, on a perdu des enfants. Des hommes sont venus dans la nuit, armés d'épées. Ils ne portaient pas l'uniforme, mais je suis prête à parier ma vie que c'étaient des soldats du Conseil. Ils ont emporté cinq enfants, parmi lesquels trois bébés.

J'entendis le souffle changeant de Kip tandis qu'Elsa poursuivait :

— Je n'ai eu de nouvelles d'eux que quand trois de leurs familles ont débarqué ici, deux semaines plus tard, prêtes à me tordre le cou parce que leur enfant alpha était mort. Ils étaient tous les trois décédés en l'espace de deux jours.

Je repensai aux crânes aperçus au fond de l'eau, dans la grotte, le jour où nous nous étions échappés de Wyndham. Elsa continua son récit :

— Je ne sais pas ce qu'ils ont fait à ces enfants, ni même ce qui est advenu des deux autres qu'ils avaient kidnappés. Ce que je sais, c'est qu'il y a mille raisons de fuir les Alphas, et que ces raisons n'ont rien à voir avec un simple vol de chevaux.

Elle donna le sac à Kip.

— Voilà de la nourriture pour tenir quelques jours. J'ai aussi mis de l'eau, une couverture, un couteau, et d'autres choses qui pourraient s'avérer utiles. Cantonnez-vous aux petites routes, ils ne doivent pas encore les surveiller. Ça serait plus sûr de vous séparer, mais je sais que vous ne le ferez pas. Et toi, Alice, continue de cacher ton bras.

Je rentrai mon bras sous mon pull et repoussai Kip quand il s'approcha pour l'attacher.

— Non – si je dois courir ou me battre, il faudra que je puisse le libérer rapidement.

— Ne vaudrait-il pas mieux qu'on attende la nuit ? s'enquit-il.

Je secouai la tête en même temps qu'Elsa prenait la parole :

— Non, partez maintenant, tant qu'il y a des gens dans les rues et avant que la ville ne soit bouclée. Allez vers l'extrémité sud, loin du marché. Moi je retourne sur la place. La foule s'y rassemble, et elle ne voit pas d'un bon œil ce qui se passe. On ne va pas se battre contre les soldats – on n'est pas idiots – mais on se réunit et, au coucher du soleil, on va manifester notre mécontentement et leur faire goûter une hospitalité toute relative. On va faire une scène telle qu'on devrait

attirer une partie des soldats vers nous. Souvenez-vous bien : au coucher du soleil. Maintenant, filez !

Elle nous enjoignit de passer par la fenêtre, mais je ne pouvais pas partir sans lui demander une dernière fois :

— Savez-vous quoi que ce soit à propos de l'île ?

Cette fois, elle n'évita pas mon regard.

— Seulement ce que disent les rumeurs – ce que tu as dû toi-même entendre. Je ne sais même pas s'il y a du vrai dans tout ça. Mais, dans votre intérêt, j'espère que si. Ce que le Conseil nous fait endurer aujourd'hui, je ne le comprends pas. Personne ne le comprend. À ce rythme-là, les refuges ne suffiront bientôt plus. Ça ne peut pas durer éternellement comme ça.

Avant de me retourner et de fuir à nouveau, je serrai sa main dans la mienne – elle était calleuse après tant d'années passées à récurer des casseroles, manier le balai, soulever des enfants endormis.

— Vous direz au revoir à Nina et aux enfants pour nous ? Surtout à Alex ? pria Kip.

Elsa fit oui d'un signe de tête. Kip me rejoignit près de la fenêtre et hésita un instant.

— Vas-y, l'encourageai-je, demande-lui.

Il tourna les yeux vers elle.

— Vous ne me reconnaîtriez pas, par hasard ? Comme étant l'un des cinq enfants qui ont été emportés ?

Elsa s'avança jusqu'à lui, posa la main sur sa joue quelques secondes.

— Désolée.

Il se retourna, grimpa à côté de moi sur le rebord.

— On ne pourra jamais vous remercier assez, dis-je à Elsa.

Elle eut un petit sursaut moqueur.

— Dans ce cas, qu'attendez-vous au lieu de traîner ? Fichez-moi le camp d'ici tous les deux !

CHAPITRE 15

Nous étions partis en toute hâte et, après les nouvelles qu'Elsa nous avait données, il était frappant de trouver New Hobart à ce point inchangé. Certes on entendait l'agitation monter du côté du marché – une foule s'amassant, quelques cris aussi. Certes beaucoup de gens s'y rendaient – si bien que nous craignions de paraître suspects en allant dans le sens opposé. Pourtant, il y avait aussi beaucoup d'autres personnes qui poursuivaient leur routine, vaquant à leurs occupations quotidiennes. Un moment, j'avais bondi au claquement sec venu d'en haut, seulement pour m'apercevoir qu'un homme secouait un drap humide depuis le balcon où il étendait son linge.

Kip portait le sac et, bien que ne voulant pas nous séparer, nous avions décidé que je marcherais six bons mètres devant lui afin de ne pas nous montrer ensemble. Nous nous limitions au réseau de ruelles et de passages, évitant ainsi les rues principales et leur foule. À plusieurs reprises le long de notre chemin, nous avions croisé nos portraits placardés aux murs. Chaque fois, après avoir vérifié que nous étions seuls, j'avais arraché les affiches puis les avais fourrées dans le sac. Au nord, les clameurs montant du marché étaient toujours plus fortes, et ce même si nous nous en éloignions. Je me concentrais pour démêler l'écho des pas de Kip du bruit de la cité – distinguant ainsi la présence de celui qui venait avec moi, de la ville que je laissais derrière moi.

Les premiers soldats du Conseil que nous avions rencontrés étaient perchés sur leur cheval, incongrus dans les étroites allées. Alertés de leur approche par les sabots battant le pavé, nous étions tapis dans une embrasure de porte bien avant qu'ils ne passent au bout d'une ruelle. Poussés à plus de prudence, nous avons continué à descendre les rues, lentement mais sûrement, jusqu'à ce que même la rumeur provenant du marché ne nous atteigne plus.

Quand nous rejoignîmes la périphérie de New Hobart et que je vis le nombre de soldats qui y étaient postés, je me sentis tristement confortée dans mon instinct. L'intuition qui m'avait tourmentée depuis des semaines – ce sentiment que quelque chose se refermait sur nous – était désormais de l'ordre de la réalité.

De mon poste d'observation à la cime d'un if, je vis les patrouilles : des groupes de quatre hommes qui circulaient à quelques minutes d'intervalle, faisant la ronde autour du périmètre morcelé de la ville. Parfois, j'apercevais des soldats à cheval lancés au galop dans les rues sinueuses de la cité, forçant les piétons à s'écarter de leur chemin en sautant. Sur la route principale menant au sud, un barrage était érigé avec, de part et d'autre, le début d'un mur. Vu le nombre de postes de contrôle déjà établis, les patrouilles du Conseil avaient dû commencer à les construire dès l'aurore voire pendant la nuit. Ils constituaient les nouveaux points d'entrée de la ville, et des chariots y affluaient avec suffisamment de bois pour poursuivre les travaux. Les Omégas pouvaient toujours passer le barrage sud dans les deux sens, mais seulement après une minutieuse inspection des gardes.

— C'est pire que ce qu'Elsa pensait.

Kip était arrivé à ma hauteur. Il prit une grande inspiration tandis qu'il regardait par-dessus mon épaule.

— Tu ne connaîtrais pas des rivières secrètes ou des souterrains dans les parages, par hasard ?

Je levai les yeux au ciel.

Plus d'une heure durant, nous longeâmes les limites de la ville à la recherche d'un endroit par où fuir. Mais au bout de chaque ruelle la vue était la même : le passage intermittent des soldats, les incessants coups de maillet sur les piquets de clôture plantés par les troupes.

L'après-midi touchait à sa fin quand nous revînmes au poste d'observation donnant sur la porte sud.

— On se présente au barrage séparément et on la joue au bluff ? dis-je sans grande conviction.

— Dis-moi si je me trompe, mais je ne crois pas qu'ils se donnent la peine de faire tout ça pour se laisser berner par un faux nom et une coupe de cheveux.

— Je sais, articulai-je en me pinçant la lèvre inférieure. On pique un sprint, alors ?

— Même si on parvenait à se faufiler sans se faire repérer par les patrouilles, on déboucherait ensuite sur un terrain à découvert. Il faudrait courir sur un bon kilomètre et demi avant de se réfugier dans ces bois.

Il désigna une épaisse forêt au loin sur la plaine.

— Ils nous verraient immanquablement, ajouta-t-il. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On retourne chez Elsa ?

— Pour y faire quoi ? Attendre qu'ils finissent d'ériger leur mur ? Attendre qu'ils fouillent la ville à notre recherche, maison après maison ?

En contrebas, à l'extrême sud du mur en construction, il y eut un fracas de bois. Des soldats déchargeaient les derniers rondins d'un chariot. Ils s'assurèrent du bon harnachement des quatre chevaux avant de renvoyer le fourgon d'où il venait – à travers le barrage, vers la forêt d'où montaient des coups de hache ininterrompus.

Kip me donna un coup de coude.

— Regarde : le chariot.

— Tu n'envisages pas un nouveau vol de chevaux, j'espère. Parce que la dernière fois m'a suffi.

— Pas les chevaux, les chariots. Regarde.

La route entre la forêt et New Hobart était parsemée de ces fourgons – certains se rendaient en direction de la ville avec leur chargement de bois, d'autres en revenaient vides, tous étaient occupés par un seul et unique soldat assis à l'avant.

Nous rampâmes aussi près du mur d'enceinte que notre courage le permettait – si près que, chaque fois que des gardes passaient, nous percevions le tintement de leur épée contre la boucle de leur botte. Cachés entre deux énormes cageots vides qui empestaient les légumes pourris, nous épiions les soldats qui s'affairaient sur le mur. Sur certaines sections, il formait tout juste un écran – des branches à peine dégrossies fixées entre elles ; sur d'autres, il était solidement bâti – des poteaux fermement plantés dans la terre. Tout ce temps, des unités de patrouille défilaient à cheval ou à pied, seulement quelques minutes les unes après les autres.

La boule qui me tordait le ventre se crispait un peu plus à chaque instant, la faute à notre compte à rebours – le soleil qui se couchait rapidement – et au piège tendu par les soldats – le mur qui prenait forme. Nous étions tapis l'un contre l'autre et nous parlions de temps en temps, toujours en chuchotant. Au bout d'un moment, Kip piocha dans le sac une des affiches chiffonnées et l'aplatit sur le pavé.

— Alors comme ça, on est des voleurs de chevaux ?

— Tu préférerais quoi ? dis-je avec un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas. C'est juste que... après tout ce qu'on a fait, c'est ça qu'ils inscrivent sur l'affiche.

— Et tu t'attendais à ce qu'ils mettent quoi ? *Évadés des Chambres de Détention et de nos cuves secrètes* ?

Il s'apprêtait à replier l'affiche avant de se raviser.

— À moins qu'ils ne sachent quelque chose... quelque chose sur moi, d'avant les cuves.

Il empoigna mon genou.

— Sur qui j'étais avant.

— Un voleur de chevaux ?

Ses mots fusaient désormais, comme pour rattraper le flux de ses idées.

— C'est pour ça qu'ils m'ont mis dans les cuves.

— Ça ne peut pas être que ça, si ? Ils capturent des voleurs de chevaux tout le temps, mais on ne les voit jamais se faire expédier dans des laboratoires expérimentaux.

— Et ça expliquerait pourquoi je sais monter à cheval.

J'éclatai de rire avant de vite me contraindre au silence.

— Sans vouloir t'offenser, tu n'étais pas si bon cavalier que ça.

Il plongea l'affiche dans le sac.

— Je dis juste que ça pourrait être une piste.

Il tripota maladroitement le cordon pour fermer le sac.

— Écoute. Je trouve ça très bien que tu essaies d'en savoir plus sur ton passé. Mais ne t'imagines pas que ce sera la grande révélation que tu aimerais que ce soit. Moi aussi on me recherche comme voleuse de chevaux, alors ça ne prouve rien.

Il m'accorda un hochement de tête, me donna le sac et replongea dans le silence.

À l'ouest, le soleil prit les couleurs du crépuscule ; à la lisière de la forêt, là où les coups de hache résonnaient encore, une constellation de lueurs apparut, formée par les premières torches allumées.

Tout se passa en l'espace de quelques instants. Le tumulte du marché n'arrivait pas jusqu'à cet endroit de la ville, mais soudain des cavaliers en uniforme remontèrent de l'est jusqu'au barrage où nous étions postés. Ils s'entretinrent rapidement avec les sentinelles et repartirent au galop, suivis des autres qui avaient rapidement enfourché leur cheval. Des hommes criaient tout le long du mur ; c'étaient des ordres qui se répandaient comme une traînée de poudre depuis le barrage sud en direction de l'est et de l'ouest. Il ne resta bientôt plus qu'un petit contingent de soldats. Les patrouilles

circulaient encore, mais elles étaient moins nombreuses. Quant aux hommes assignés à la construction du mur, ils avaient quitté leur travail pour remonter la rue principale menant au centre de la ville.

Je pris la main de Kip dans la mienne et nous descendîmes furtivement jusqu'au bout de la rue. Là, de notre piètre cachette dans l'embrasure d'une porte, nous épiâmes un cocher qui se dirigeait vers son fourgon délesté de sa cargaison de bois. Il était dos à nous, sur notre gauche. Je libérai mon bras gauche dissimulé sous le pull et l'enfilai dans la manche.

— Tu es sûre de toi ? dit Kip.

— S'ils nous voient courir après le chariot, ça ne changera rien pour eux que j'aie un bras en plus ou en moins. Alors autant le sortir pour faciliter mes mouvements.

Sur notre gauche, vers le barrage principal, résonnaient les pas d'une patrouille. Elle était toute proche, mais mes yeux étaient rivés sur le chariot. Il ne bougeait pas. J'entendais les jurons du cocher et le cliquetis du métal tandis qu'il manipulait le harnais. Puis il se hissa à l'avant du fourgon, salua la patrouille qui passait devant lui et mit son attelage en mouvement. La patrouille à quinze pas sur la droite, le chariot en route sur la gauche, Kip se tourna vers moi en levant les sourcils. Je ne parlai pas, opinai seulement du chef.

Nous courûmes tête baissée en traversant la route, lancés à la poursuite du chariot qui avançait rapidement bien que secoué en tous sens. Il avait déjà parcouru une belle distance le long du mur côté ville. Nous étions visibles de partout, vulnérables, galopant loin de notre cachette sans pour autant rattraper le fourgon. La patrouille va se retourner et nous voir, pensai-je, à moins qu'une autre patrouille ne surgisse de l'autre côté ou qu'une sentinelle postée au barrage ne capte notre mouvement. À chaque foulée, nous perdions du terrain sur ce chariot décidément hors d'atteinte.

Je regardai derrière moi pour voir s'il était encore temps de nous replier à l'abri ou si la patrouille nous avait repérés, mais, en me retournant, je trébuchai. Mon genou et la paume de mes mains frappèrent lourdement le sol ; j'attendis la sentence, qu'un soldat nous signale à ses congénères.

Kip m'empoigna aussitôt par la main et me redressa.

— On n'aura pas de seconde chance, lâcha-t-il dans un souffle.

Il m'agrippait toujours la main tandis que nous reprenions notre course. Soit le cocher ralentit à l'approche du virage, soit la poigne de Kip me donna un sursaut d'énergie, mais notre sprint effréné nous

rapprocha enfin de l'arrière du chariot. Nous étions si près maintenant que je voyais la sueur sur les habits du cocher – des auréoles qui se dessinaient de ses aisselles jusqu'au milieu de son dos courbé. Je voyais même le tissage grossier de la toile de jute tapissant le fond du chariot. Et puis nous sautâmes dessus d'un bond désespéré, pour nous glisser immédiatement sous la toile. Il y eut un bruit – le son de petites branches dégringolant du tissu où nous nous abritions – et je me préparai à finalement entendre l'alerte qui nous signalerait. Difficile de la discerner au milieu du raffut : les craquements et changements de vitesse du fourgon, le claquement des sabots, les ordres adressés par le conducteur à son attelage. À travers la toile, je devinais des flammes qui défilaient – les torches disposées le long du mur.

Tandis que nous amorcions le virage vers le barrage, l'allure ralentit visiblement. Le visage appuyé contre le plancher, j'imposai à mon corps une immobilité totale. La respiration de Kip était audible ; mon propre souffle me paraissait assourdissant. Arrivé au niveau du barrage, le chariot ne s'arrêta même pas et les soldats se saluèrent.

— Je décampe d'ici avant qu'il me pousse une deuxième tête, lança le cocher aux gardes.

Un des hommes s'esclaffa, puis les roues vibrèrent différemment : nous quittions les rues pavées de New Hobart pour les sillons terreux de la route menant à la forêt.

Je n'imaginai pas à quel point le trajet allait être chaotique. Le chariot était secoué à chaque ornière rencontrée ; parfois je rebondissais et mes os se cognaient contre le plateau où nous étions allongés. Tous ces chocs réveillaient les brûlures de mes mains et genoux écorchés. Ils risquaient surtout de défaire la toile, nous exposant alors aux yeux du cocher ou d'une sentinelle attentive. Je n'osais même plus écarter le branchage qui se plantait en moi à chaque tressautement.

Après cinq minutes de ce voyage inconfortable, le bruit des haches s'intensifia, annonçant la forêt. Des voix commencèrent à se faire entendre, des torches à éclaircir la nuit. Kip voyait la même chose que moi à travers la toile. Nos mains se trouvèrent, il serra deux fois la mienne d'un coup sec et, au troisième coup, le signal était donné pour sauter du chariot. Nous avançâmes à quatre pattes et nous laissâmes tomber sur le sol – une chute courte mais lourde. Nous nous réceptionnâmes tant bien que mal au milieu des nids-de-poule éparpillés sur ce chemin qui menait au cœur de la forêt. Pendant un instant, nous nous figeâmes – regardant le dos du cocher qui s'éloignait, sa silhouette sombre découpée sur la clarté vers laquelle il se dirigeait.

Sans que je sache pourquoi, la scène me sembla d'abord familière. Puis je compris que, quelque part, elle me rappelait le Grand Feu : une vision de flammes, des rugissements, des arbres s'écrasant par terre. C'était une variante mille fois moins impressionnante – plus lente, moins massive, avec un regroupement de torches en lieu et place du rideau de feu. Les soldats soulevaient et abaissaient leur hache sans répit, les flammes rougeoyaient en arrière-plan : l'image d'une mécanique redoutable.

Juste une seconde face à ce spectacle d'effroi et nous étions ramenés à la réalité, courant ensemble – rampant presque – de la route jusqu'aux profondes broussailles qui la bordaient. Nous avançons la tête basse pour ne pas être repérés, et nous n'avions aucune crainte quant au bruit que nous faisons. La symphonie discordante interprétée par les soldats – coups de hache, arbres abattus, cris – couvrait amplement celle de notre petit duo – végétation violemment écartée sur notre passage, branchages craquant sous nos pas. J'ouvrais la marche, Kip portait le sac. Dans ma tête, il n'y avait rien d'autre que le vacarme, les flammes et le besoin pressant de me retrouver le plus loin possible des soldats. C'est seulement après dix minutes de cette course intense que je ralentis et tentai de déterminer notre position. Égarés dans les profondeurs de la forêt, loin des torches, de leurs flammes infernales, il faisait trop noir pour y voir.

Kip et moi nous tenions près l'un de l'autre, silencieux, tendant l'oreille pour percevoir d'éventuels poursuivants par-dessus notre souffle haletant. Au bout d'un moment, Kip osa un chuchotement :

— Rien ?

Je fis non de la tête avant de me souvenir qu'il ne pouvait pas me voir.

— Rien. Ni à l'oreille, ni dans mes visions.

Il expira longuement pour relâcher la tension, d'un souffle tremblotant car la peur ne nous avait pas quittés.

— Tu sais par où aller ? Ça m'est égal pourvu qu'on parte loin d'ici.

— Je crois qu'on devrait faire demi-tour.

— Mais bien sûr, rit-il. Rien ne vaut des centaines d'ennemis armés de haches.

— Vraiment, je suis sérieuse.

Il accueillit ma réponse avec un petit rire nasal.

— Est-ce que je peux réitérer mon argument sur les haches ? En y ajoutant les torches enflammées qu'on connaît déjà bien depuis le vol

des chevaux ?

— C'est précisément ce que j'avais en tête : les torches.

Il soupira. Je l'entendis s'asseoir sur un tronc d'arbre.

— Dis-moi, s'il te plaît, que c'est le plan infaillible d'un devin et pas juste une très mauvaise idée.

Je tâtonnai jusqu'au tronc et m'assis avec lui.

— Ce n'est jamais simple de démêler clairement la vision de la simple idée. Tu as toujours le sac ?

Je l'entendis faire glisser le sac vers moi du pied. Je fouillai dedans sans rien y voir et sans que nous prononcions un mot. Une minute plus tard, j'avais dressé l'inventaire à l'aveuglette : le rebord des couvertures, le croûton d'une miche de pain, le bouchon d'une gourde, le cuir d'un fourreau, le manche d'un couteau. Je trouvai surtout, enveloppée dans du papier paraffiné, une petite boîte qui cliquettait sourdement quand je la secouais.

— Quand a-t-il plu pour la dernière fois ? Ça fait des semaines, non ?

— Maintenant tu veux parler du temps qu'il fait ?

— Écoute, dis-je calmement, il faut allumer un feu avec ces allumettes. Pour brûler la forêt.

— Non, on ne va pas faire ça. Il faut partir aussi loin que possible, et le plus rapidement possible. On a déjà de la chance d'être arrivés jusque-là. Sauf que, si on commence à brûler des trucs, ils sauront qu'il y a du monde ici et ils viendront nous attraper.

— C'est pour ça qu'il faut retourner à l'endroit où sont les soldats. Si on allume un feu là-bas, ils croiront que ça vient d'une de leurs torches.

— On vient tout juste de s'évader de la ville. Pourquoi vouloir chercher les ennuis ?

— Parce qu'il n'y a pas que nous. Tu as entendu ce qu'Elsa a dit – ils vont confiner tout le monde en verrouillant la ville. Et puis ils vont sévir encore plus, vérifier que chacun est bien fiché sur les registres. Ce ne sera plus une ville, ce sera une prison.

— Tu penses vraiment que ça vaut le coup de risquer sa vie pour quelques inscriptions sur un registre ? S'ils nous recensent, c'est juste pour garder une trace des choses.

— Ne sois pas si naïf. D'après toi, ils gardent une trace de quoi ? Ils

fichent les Omégas qui ont des jumeaux puissants afin de les enfermer – comme moi –, ils recensent ceux qu'ils considèrent comme jetables pour faire des expériences dessus – comme les orphelins enlevés chez Elsa –, ils gardent une trace des individus qu'ils peuvent mettre en cuve – comme toi. Tu comprends maintenant ?

Dans l'obscurité, je voyais difficilement son visage. J'attendis, écoutant mon souffle qui ralentissait doucement.

— C'est bientôt la fin de l'été, dit-il finalement. On a eu du temps sec, oui, mais suffisamment sec pour un feu de brousse, ça reste à voir.

— Peut-être que le feu ne prendra pas, mais au moins on les distraira et ça les ralentira. Dans le meilleur des cas, on pourrait sérieusement les retarder. En supprimant leur réserve de bois, on mettrait un coup d'arrêt à la construction du mur – sans parler de l'opportunité offerte à d'autres que nous de s'échapper de la ville.

— Au pire, Cass, on se fait prendre. Le pire, c'est moi dans une cuve et toi en cellule. C'est pire que tout.

— Non, affirmai-je en me levant, ce n'est pas pire. Comprends-moi bien : je ne prévois pas de me faire attraper, et je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit. Mais il n'y a pas que nous dans cette histoire. On ne sait pas encore tout ce que le Conseil mijote pour les Omégas, mais on sait que ça ne sera pas beau à voir. Et, dans leur entreprise, faire blocus sur New Hobart est une étape supplémentaire.

Pendant de longues minutes, on n'entendit plus que la cacophonie distante des haches. Kip était courbé sur lui-même, menton sur les mains.

— Tu n'as pas peur ? reprit-il finalement.

— Bien évidemment que si.

Du bout du pied, il jouait avec l'amas de feuilles sèches et de brindilles qui recouvrait le sol.

— Et il faut déclencher l'incendie tout là-bas ?

— Si on le fait trop loin d'eux, ils sauront que ce n'est pas un accident. Et puis le vent joue contre nous, il souffle depuis New Hobart jusqu'ici. Si on allume le feu ici, il n'atteindra pas nos ennemis bûcherons, ça ne ralentira pas l'abattage des arbres et ça ne brûlera pas non plus le stock de bois auquel ils ont l'accès le plus direct.

— C'était ma question suivante. Il n'y a pas de risque qu'on incendie accidentellement la ville ?

— Non, sauf si le vent tourne.

Il se leva, jeta le sac sur ses épaules, et se mit en route en direction des haches et des torches. Après quelques pas, il se retourna vers moi.

— Bon, cette fois, c'est toi qui portes le sac.

CHAPITRE 16

Le chemin du retour prit plus de temps que l'aller. L'obscurité était désormais si totale que je devais tendre le bras devant moi pour me frayer un chemin et repousser les branches basses. Parfois il fallait ramper, d'autres fois grimper. Le point positif, c'est que je n'avais pas à me préoccuper de la direction à prendre – nous faisions simplement route vers le bruit qui montait à mesure que nous nous rapprochions des bûcherons.

— Tu crois qu'ils vont continuer comme ça toute la nuit ?

— Pas de doute. Ils doivent travailler en équipes, faire des roulements, et ils continueront tant que le mur ne sera pas achevé.

Désormais, le rougeoiement des flammes se formait devant nous et la forêt dévoilait ses contours – de hautes torches étaient plantées dans le sol à intervalles réguliers. Nous rampâmes plus près et vîmes, entre les branches, des silhouettes d'hommes et le mouvement incessant des haches. Certains soldats grimpaient aux arbres pour y accrocher des cordes ; des unités entières tiraient dessus pour coucher les troncs entaillés à la souche.

De la clairière qui s'agrandissait à chaque arbre couché, une route partait vers l'orée de la forêt. Au-delà, on voyait New Hobart entouré de pointillés de lumière souvent fixes, parfois mobiles – ceux-là indiquaient des patrouilles en mouvement. Plus nous passions de temps à proximité du vacarme, plus il me paraissait écrasant, infini. De temps à autre, des cris et des ordres s'élevaient pour annoncer l'abattage imminent d'un arbre et les hommes s'écartaient du point de chute. Quand un arbre commençait à tomber, il libérait un gémissement dévastateur, une plainte déchirante ; quand il s'écrasait, c'était dans un tremblement de terre.

Nous contournâmes le secteur d'abattage et commençâmes à nous en rapprocher discrètement, indétectables dans l'agitation et le raffut. Devant nous, l'alignement de torches signalait les limites de la zone de défrichement. Je me rassurais en me disant que, de là-bas, Kip et moi étions tout au plus des ombres derrière un cercle de flammes flamboyantes. J'ouvris le sac et me saisis des allumettes.

Si quelqu'un s'était tenu dans la clairière et qu'il avait regardé dans notre direction, il aurait vu une flammèche vaciller brièvement dans l'obscurité, suivie d'une flamme plus grosse. Puis la flamme se serait séparée en deux – deux rougeoiements de lumière se déplaçant vers lui, rapidement, au ras du sol. Kip et moi mettions notre plan en action. Dans notre progression vers la clairière, nous nous arrêtions souvent pour répandre le feu sur les branches basses. Elles se consumaient lentement et passaient le message à leur voisine, dans un chuchotement qui étendait le brasier. Nos deux flammes flottaient dans le noir, poursuivaient leur ouvrage jusqu'à l'orée de la clairière, là où les basses broussailles accueillaien le feu sans se faire prier, s'embrasant avec joie et sans la moindre retenue.

Puis je compris que nous n'étions plus utiles à rien : la traînée de feu que nous avions semée derrière nous – longue de peut-être cinq cents mètres – gagnait en consistance à mesure que les foyers d'incendie se rejoignaient. Ils formaient une ligne de plus en plus haute qui montait le long des broussailles et même dans le feuillage. Kip et moi n'aurions pu répandre les flammes plus rapidement qu'elles ne le faisaient elles-mêmes. Elles commençaient à déferler sur les torches disposées sur le pourtour de la clairière, avalant tout, leur murmure devenant rumeur.

Je pensais que rien n'aurait pu surpasser le vacarme de l'abattage des arbres, mais plus l'incendie grandissait, plus son rugissement grave et guttural couvrait le reste. Nous entendions toujours des cris, sauf qu'ils étaient désormais empreints d'une urgence toute nouvelle et qu'ils se propageaient aussi vite que le feu.

Nous ne nous risquâmes pas à attendre plus longtemps. En courant, nous revivions notre course folle à travers la forêt. Cette fois, pourtant, la poursuite était bien réelle – le vent chaud soufflant dans notre dos rappelait en permanence l'incendie qui nous talonnait. La forêt était plongée à la fois dans l'obscurité et dans la lumière : la nuit s'épaississait à cause de la fumée, mais elle rougeoyait à la lueur du feu qui s'étendait. Plusieurs fois, Kip se fit distancer. Je me retournais à sa recherche, me souvenant que c'était moi qui l'avais entraîné dans ce plan risqué. Chaque fois qu'il me rattrapait, sa silhouette émergeait du noir en révélant un visage tout rouge et presque jubilant.

Je comptais me diriger plein sud, mais, dans la précipitation nous avions certainement mis le cap sur le sud-ouest, si bien que nous nous retrouvions près de la lisière ouest. Derrière nous, la forêt n'était plus que flammes – avec la distance et la fumée, il était impossible d'apercevoir New Hobart au-delà. Je nous avais donc guidés jusqu'aux limites ouest de la forêt : était-ce grâce à mes instincts de devin ou à

un coup de chance ? Toujours est-il que, en voyant l'horizon se consumer, je compris que quelques minutes de plus dans les bois et nous n'aurions pas pu échapper au brasier. Nous avons atteint les plaines – celles qui conduisaient au marécage que nous connaissions si bien – et l'incendie se tenait à l'écart. Il y avait bien quelques flammes qui s'accrochaient çà et là sur les hautes herbes, mais elles ne prenaient jamais.

Nous nous arrê tâmes dans une petite mare à un bon kilomètre de la forêt. Pataugeant dans l'eau à mi-jambe, nous bûmes et nous nous aspergeâmes le visage – celui de Kip était terni par les cendres et la fumée. Lorsque je vérifiai mon état, je vis qu'une eau noire ruisselait le long de mes bras. Je sortis de la mare pour mettre mes pieds au sec sur une touffe d'herbe. L'eau avait tracé une démarcation sous le genou : en dessous, ma peau était blanche ; au dessus, elle était couleur cendre. Je rinçai mes écorchures aux mains et aux genoux – souvenirs de ma chute – et me débarrassai de quelques gravillons tenaces. Même à cette distance de l'incendie, la fumée imprégnait chaque bouffée d'air que nous aspirions. Je pris alors le couteau et découpai deux bandeaux dans la toile du sac. Je les trempai dans l'eau, attachai le mien autour de mon visage, puis je m'occupai de celui de Kip. Sa bouche couverte, je devinais son petit sourire intact.

— Qu'est-ce qui te rend si guilleret ? Au début, tu n'étais pas emballé par mon programme tout feu tout flamme.

Ma voix n'était pas distincte sous le tissu humide, mais au moins nous respirions mieux.

— C'est pas faux, dit-il tandis que nous nous remettions en route. Mais ça fait du bien de faire quelque chose.

— Pourtant, on ne peut pas dire qu'on n'ait rien fait ces derniers mois.

— Oui, mais c'était différent. Être en fuite, essayer de leur échapper : une vie de gibier. Cette fois, le vent a tourné : on a agi en véritables opposants, en leur portant un coup décisif.

Je ris.

— Tu ne semblais pas si déterminé quand j'essayais de te persuader d'adopter mon plan !

Il rit en retour.

— Oui, mais ça c'était avant de devenir un saboteur émérite, vois-tu ?

Je le bousculai légèrement, le faisant tomber dans une mare peu

profonde. Il répondit en donnant un coup de pied dans l'eau pour m'arroser.

Avec la fumée et le feu en toile de fond, nos deux petites silhouettes reprirent leur marche, se frayant un chemin à travers le marécage.

*

Pendant trois jours, l'incendie fut visible : d'abord un étouffant nuage de fumée avec une lueur rougeoyante, ensuite un voile noir tendu sur l'horizon comme un manteau de nuit. Après que les pluies eurent balayé le paysage au cours de la troisième nuit, je me réveillai à l'aube sans qu'aucune trace du feu ait subsisté – la traînée qui bardait l'horizon avait été effacée.

Depuis l'incendie, je ressentais l'île de manière encore plus présente : nous nous rapprochions. C'était comme une écharde plantée en moi qui demandait un dernier effort pour sortir. Mais l'esprit du Confesseur rôdait toujours lui aussi, si bien que je me méfiais de tout ce qui m'entourait – même le ciel – et que j'étais prise d'un sursaut à chaque insecte frôlant ma peau.

Un matin, aux aurores, j'émergeai d'un cauchemar en hurlant.

— C'était au tour de quoi, cette fois-ci ? me demanda Kip encore embrumé de sommeil.

— Comment ça ? dis-je en me redressant.

— Ces derniers jours, c'était toujours l'île, Le Confesseur ou le Grand Feu. Tu as crié, donc je parierais sur l'un des deux derniers.

— C'était encore elle avec son regard perçant.

Quand je rêvais d'elle, elle montrait désormais des signes de colère qui fouettaient le ciel de la nuit.

Je me recouchai plus près de Kip, rassurée par le tapis marécageux – les herbes raides grattaient, éraflaient, ce qui me rappelait à mon corps, à cette réalité éloignée de mes visions.

— J'aurais dû me douter que c'était elle, dit Kip en arrangeant sur moi la couverture que j'avais fait voler pendant mon cauchemar. Quand tu cries plus fort, c'est que tu rêves d'elle.

— Désolée. On ne peut pas dire que je sois discrète.

— Tes visions nous ont menés jusqu'ici, alors, quelques cris de temps en temps, c'est un effet secondaire que je suis prêt à supporter.

Des moustiques bourdonnaient faiblement dans le silence.

— C'est un peu étrange quand même, reprit Kip. Je sais que les entretiens avec Le Confesseur n'avaient rien d'une partie de plaisir, mais, quand elle apparaît dans tes rêves, comment peut-elle te faire plus peur que le Grand Feu ? La fin du monde devrait être le summum de l'horreur, non ?

Je savais que ce serait difficile à expliquer, même à Kip. Le Grand Feu inspirait une peur particulière : la terreur d'une destruction absolue et imparable. Il s'accaparait le monde pour le transformer en flammes. Le Confesseur n'était pas pire – rien ne pouvait l'être. Toutefois, le Grand Feu répandait la violence sans faire de discernement, alors que Le Confesseur lançait ses offensives de manière ciblée et personnelle. Elle sondait, passait au crible, fouillait les étendues de terre avec moi et moi seule en point de mire. Et puis, le Grand Feu ne haïssait pas : il était pure destruction mais déferlait sans animosité. À l'inverse, l'hostilité du Confesseur était comme un poulx qui battait constamment. Je le ressentais plus encore qu'en cellule. Dans les Chambres de Détention, son attitude laissait transparaître du dédain et occasionnellement de la frustration. Quand j'avais osé la sonder à mon tour et avais réussi à percevoir en elle la pièce remplie de câbles, elle s'était bien emportée, mais cette colère n'était rien comparée à celle qui flottait désormais dans l'air.

Depuis notre départ de Wyndham, la haine du Confesseur à mon égard était aussi omniprésente que les moustiques du marais. J'avais l'impression de retrouver en elle une vieille connaissance : c'était la même haine que j'avais connue chez Zach.

Un jour, six cavaliers vinrent de l'ouest. Sur les mornes étendues du marécage, les chevaux blancs et les tuniques rouges des soldats se repéraient à plus d'un kilomètre. Dès que Kip les aperçut, nous nous jetâmes à terre et marchâmes à quatre pattes jusqu'à une roselière au bord d'une mare.

— Ils ne peuvent pas nous voir d'aussi loin, n'est-ce pas ? demanda Kip.

— Si on reste immobiles et qu'on est chanceux, ils ne nous verront pas.

L'eau de la mare nous arrivait à la taille ; elle était recouverte d'une sorte d'écume verte.

— Je ne sais pas pour toi, reprit Kip, qui plissait le nez en regardant la surface verdâtre, mais je ne me sens pas particulièrement chanceux en ce moment.

Les cavaliers progressaient doucement sur le terrain marécageux, alors nous passâmes le plus clair de la matinée à couvert dans la roselière, regardant les chevaux se frayer un chemin le long de la ligne d'horizon.

— Ils ne viennent pas par ici, observa Kip tout autant qu'il l'espérait.

— Ils se dirigent droit vers la côte.

Le lendemain, nous découvrîmes que les soldats avaient fait une halte en cours de route. Nous étions tombés sur une colonie – ou plutôt une poignée de cabanes dressées les unes contre les autres – dans un vallon humide à l'orée d'un bosquet. Nous avions eu beau garder nos distances, à l'abri derrière de longs roseaux, nous avions aperçu la potence gravée du symbole alpha. Elle paraissait flambant neuve. Son bois était fraîchement taillé et elle se dressait parfaitement à la verticale – pas encore inclinée sous l'affaissement progressif que les terres marécageuses avaient fait subir à toutes les autres structures de la colonie. Du haut de son poteau pendait une cage suspendue au bout d'une chaîne. Elle avait l'air d'une cage à oiseaux ridiculement disproportionnée. À côté des lignes tendues et perpendiculaires de la potence, le corps de la femme enfermée derrière les barreaux paraissait encore plus brisé. Elle n'avait qu'une jambe et, même d'où nous nous tenions, on voyait que le dos de sa chemise était teinté de sang, lacéré par les coups de fouet. Poussée par le vent qui soufflait sur les marais, la cage tournait sur elle-même, dans un sens puis dans l'autre. Prise dans ce mouvement, la prisonnière semblait balayer l'horizon du regard bien que ses yeux aient été fermés.

Nous alternâmes course et marche le restant de la journée. Une fois que la colonie fut hors de vue, alors que nous avions quitté le marécage, j'avais sans cesse l'impression d'entendre le cliquetis de la chaîne malmenée par le vent.

— Il faut qu'on marche la nuit et qu'on dorme le jour, dis-je. On fera le guet à tour de rôle en journée.

Ce n'était plus seulement le besoin de réponses qui me poussait vers l'île. C'était aussi une peur brute qui me pressait. Nulle part ailleurs dans ce monde calciné nous ne pouvions être en sécurité. Ni à New Hobart, ni dans les marécages désertés.

— Et, sur l'île, qu'est-ce qu'on trouvera à ton avis ? Et si jamais ce n'était pas le mouvement de résistance qu'on espère ?

— Je ne sais pas si les îliens sont résistants ou ermites, ou bien un peu des deux. Mais c'est un endroit qui échappe au contrôle alpha, un endroit juste pour les Omégas. C'est déjà suffisant pour inquiéter le

Conseil. Tu as vu la foule au marché de New Hobart pendant la flagellation ? Elle n'osait rien dire. C'est parce qu'il n'y a jamais eu d'alternative – la loi alpha est la seule qui a toujours existé. Et c'est en ça que l'île fait peur au Conseil : c'est l'idée que les choses pourraient être différentes.

— Et, si le Conseil n'a pas été capable de la trouver tout ce temps, qu'est-ce qui te fait croire que nous y parviendrons ?

Je haussai les épaules.

— La même chose qui faisait que j'étais sûre de moi à Wyndham, dans le dédale de grottes et de souterrains.

Il me regarda avec attention.

— Alors ça me suffit amplement.

— Pas d'excès de confiance. J'ai beau savoir où aller, comment y aller est une autre histoire. Si une tempête se lève, je ne donne pas cher de nos chances. L'île est loin de la côte et le temps est imprévisible – même pour moi. Et surtout, je ne suis jamais montée en bateau.

— Alors croisons les doigts pour que j'aie été un marin chevronné avant qu'on m'encuve.

Le rire que j'entendais d'habitude dans sa voix avait disparu. Il l'avait laissé dans le marais, pendu à la potence.

*

De New Hobart, cela nous prit presque deux semaines pour rejoindre la côte. Nous voyagions la nuit, et parfois même pendant une partie de la journée. Par bonheur, nous avions quelques provisions grâce à Elsa, et nous progressions mieux depuis que nous avions quitté le marécage. Les réserves de nourriture durèrent cinq jours – avec malheureusement un pain dur et peu fameux dès le troisième soir. Après ça, nous dûmes chercher notre nourriture. Nous festoyâmes pendant deux jours à la faveur d'un nid rempli d'œufs que nous avions débusqué dans un arbre. Nous les cuisions lentement sur un timide feu, parfois agrémentés de délicieux champignons – plus nous nous éloignions des marais, plus les champignons se faisaient rares, mais plus ils étaient gros et surtout moins aqueux. Comme le paysage devenait âpre et nu à mesure que nous approchions de la côte, nous nous cachions le jour, au pied des immenses rochers blancs qui ponctuaient la route, et montions la garde à tour de rôle. Nous ne

vîmes jamais rien ni personne.

J'eus deux bonnes surprises au matin du dixième jour : mes écorchures aux mains et aux genoux avaient complètement disparu, et une odeur marine nous parvenait. Nous ne pensions pas que la mer était proche – nous savions juste que la pointe de sel dans l'air signalait la côte à venir. Puis, en contournant le sommet d'une colline, nous nous retrouvâmes pour la première fois face à elle et aux embruns qu'elle projetait contre les falaises les plus basses.

— Tu penses l'avoir déjà vue avant ? m'enquis-je.

Nous étions assis dans les herbes hautes, contemplant l'endroit où tombaient les falaises et où commençait un bleu infini et mouvant. Kip plissa les yeux en direction de l'horizon.

— Je n'en sais rien.

S'il l'avait déjà vue, il ne lui en restait plus aucun souvenir, même vague – il assistait, aussi ébahi que moi, au spectacle du littoral. Peut-être que l'océan avait fait partie de sa vie dans le passé, que c'était une chose de plus qu'on lui avait volée. La cuve aurait tout avalé, même la mer.

Je m'appuyai contre son épaule. Nous restâmes ainsi pendant plus d'une heure, admirant les vagues qui se mesuraient au rivage. Quelque part là-bas, sur ces vastes étendues océaniques qui ne laissaient rien paraître, se trouvait l'île. Et nous voilà ici, pensai-je, tous deux maigres et fatigués, ne sachant pas naviguer, s'apprêtant à prendre le large à la recherche de cette île, secret jalousement gardé par la mer.

*

Le lendemain, des volutes de fumée nous avaient indiqué un village de pêcheurs – le temps s'était sensiblement radouci, alors des feux de cheminée avaient été allumés, signalant la bourgade des kilomètres à la ronde. Le village était grand, avec sa soixantaine de maisons massées en haut de la falaise. Un troupeau de vaches noir et blanc paissait à proximité. Toutes aussi grasses les unes que les autres, elles nous avaient renseignés sur la population du village avant même que nous ayons vu – planté fièrement au bord du chemin principal – un panneau de bois flanqué d'un insigne alpha. À l'est, une piste longeait les falaises abruptes jusqu'à une petite crique où mouillaient des bateaux.

Pendant une journée, depuis une crête abritée, nous observâmes le

va-et-vient des villageois. Les pêcheurs empruntaient la piste tôt le matin pour rejoindre leurs embarcations. Ils revenaient dans l'après-midi, accueillis par les anciens et les enfants, qui les aidaient à démêler les poissons pris dans les filets. C'était le pire des spectacles, car nous n'avions pas mangé depuis un jour et demi – notre priorité n'était plus tant notre cavale qu'une faim pressante et dévorante. Il nous fallut attendre la nuit pour l'apaiser. Nous descendîmes jusqu'à la crique et son port désert. La nuit était juste assez claire pour qu'on s'y dirige sans lumière. Nous marchions lentement sur l'étroit chemin – avec une grimace pour chaque pierre délogée qui allait se fracasser en bas de la falaise.

Le long de la jetée, une nuée de mouettes s'étripait autour d'une grande caisse en bois. À l'intérieur, les prises rejetées par les pêcheurs constituaient un festin tel que les oiseaux crièrent leur mécontentement en nous voyant approcher. Ils firent tant de bruit qu'ils auraient pu réveiller le village tout entier, mais j'en étais au stade où cela n'importait plus vraiment : une fois la nuée envolée, nous eûmes accès à un tas de poissons et d'abats qui s'élevait à hauteur de genoux. Nous plongeâmes le bras au fond pour atteindre les poissons laissés intacts par les mouettes. Ils étaient minuscules, certains pas plus grands que mon auriculaire, mais plutôt fermes et pas encore rances. Après nous être ravitaillés, nous nous éloignâmes du village en longeant la plage de galets. Enfin, à l'écart de toute présence humaine, nous allumâmes un feu pour cuire ce que nous venions de glaner.

Chaque bouchée de notre dîner fut un délice. J'allais jusqu'à me lécher les doigts et j'avais même du plaisir à déloger les petites arêtes coincées entre mes dents. Kip avait un petit éclat argenté sur une joue, à l'endroit où des écailles avaient frotté contre sa peau. Son visage n'en resplendissait que plus. Une fois notre banquet terminé, nous contemplâmes la mer qui s'étendait face à nous, assis autour du feu. Il ne restait du dîner que les arêtes des poissons et leur peau de paillettes scintillant sous les flammes.

— On pourrait très bien rester, dit-il. On ne vivrait pas si mal ici.

Je passai la langue sur mes dents à la recherche d'arêtes.

— Dormir à l'abri d'un rocher tous les soirs, faire fuir les mouettes pour récupérer les restes de poisson des Alphas, se faufiler ici pour les cuire ?

— On ferait les choses différemment. On pourrait pousser plus loin sur la côte, pêcher nous-mêmes, construire notre petit endroit à nous.

Je refusai d'un signe de tête.

— Tu crois vraiment qu'ils ne viendraient pas nous chercher ?

Je repensai à ces présences qui ne me quittaient décidément plus : le regard du Confesseur, toujours ; les cavaliers vêtus de rouge lancés à notre poursuite ; l'Oméga fouettée qui pesait sur notre conscience du haut de sa cage suspendue. Ils étaient tous après nous.

— Et, même s'ils n'étaient pas à nos trousses, tu penses que des Omégas seraient autorisés à vivre dans un endroit pareil, sur la côte, avec tout ce poisson à disposition ? Si les hommes de Zach ne nous dénichaient pas, les gens du coin se chargeraient de nous chasser d'ici, tu peux compter là-dessus.

Il lança un petit caillou dans l'eau.

— Je suppose que tu as raison. Je devrais me remémorer ce genre de choses, non ? Ne pas me rappeler ma place dans le monde, va pour ça. Mais ne pas me rappeler comment le monde fonctionne, ça fait beaucoup ! Je ne me souvenais pas que c'était aussi dur que ça.

— Ce n'est pas ta faute. Et puis, les choses sont aussi devenues plus dures depuis peu – on ne sait pas combien de temps tu es resté dans les cuves. C'est seulement depuis les années de sécheresse que les impôts ont vraiment augmenté. Et le décret interdisant les colonies omégas le long des rivières et des côtes, c'est encore plus récent – depuis que La Générale a rejoint le Conseil, selon les dires de Nina. Quant aux registres et à ces villes omégas bouclées par les soldats, je viens de l'apprendre tout comme toi.

Il jouait avec un galet dans le creux de sa main, le soupesant en même temps qu'il évaluait la situation.

— Et... Ailleurs ? demanda-t-il.

— C'est partout pareil – même à l'est, apparemment.

— Je ne parlais pas d'ailleurs, mais de l'Ailleurs. Ce ne sont peut-être que des histoires, mais tu crois que ça pourrait vraiment exister ? Un endroit de l'autre côté de la mer où les choses seraient différentes, ça serait possible, non ?

Les yeux rivés sur l'horizon, il était difficile d'imaginer qu'il puisse y avoir plus qu'une mer infinie au-delà. Je haussai les épaules.

— Peut-être qu'un jour il y a eu quelque chose – loin d'ici et loin dans le passé. Aujourd'hui, l'île semble déjà très lointaine et nous devons nous y rendre, trouver les résistants omégas et leur dire ce qu'on sait.

— Ce qu'on sait ? Je n'ai pas l'impression qu'on ait appris grand-chose depuis qu'on s'est échappés de Wyndham, à part quel

champignon est comestible et lequel ne l'est pas. Mais on ne sait rien de plus sur moi ou sur les cuves.

Je comprenais sa frustration, mais refusais son défaitisme.

— On en a peut-être appris plus qu'on ne le pense. Il y a les projets que Zach a mentionnés le jour de mon évasion. Et puis toutes les mesures répressives à l'encontre des Omégas. Sans compter le fichage sur les registres, cette politique qui vise à garder un œil attentif sur chaque Oméga.

— Oui, on a découvert tout ça. Mais tu y comprends quelque chose ? Zach est peut-être fou, il n'est certainement pas stupide. Alors que gagnent-ils à nous affamer ? Même avec les refuges, ça ne sera pas tenable très longtemps.

Il se frotta les yeux du revers de la main.

— Petit à petit, ils nous déposèdent de tout. Maintenant, ils se mettent à torturer et à fouetter, pour nous faire savoir jusqu'où ils sont capables d'aller.

Il n'avait pas besoin de dire à voix haute ce que nous craignons intérieurement – ce fardeau que nous portions depuis que nous avons vu l'Oméga dans sa cage suspendue. Le Conseil avait torturé cette malheureuse pour nous envoyer un message : une promesse de potence destinée à Kip, à moi, et à personne d'autre.

Il jeta son galet à la mer.

— Je ne comprends plus rien à ce monde.

Je lançai un galet à la suite de Kip.

— Tu m'en veux pour ce que fait Zach ? m'enquis-je sans le regarder droit dans les yeux.

Cette fois, c'est lui qui haussa les épaules.

— Il m'a encuvé ; tu m'as libéré. Au moins, il y en a une pour rattraper l'autre.

— Je suis sérieuse.

Il tourna le regard vers moi.

— Pour moi, c'est Zach qui est responsable. Je sais que tu ne fais pas de distinction entre lui et toi, mais tu te trompes. Quels que soient les plans qu'il manigance, ce sont les siens – pas les tiens, ni les vôtres. Ton frère et toi, vous êtes deux personnes différentes.

— Sur ce point-là, il ne te contredirait pas.

Devant nous, le va-et-vient des vagues semblait marquer la respiration de la mer – un souffle d’embruns qui nous mouillait les chaussures.

Je pensais souvent à Zach – m’imaginant où il était, ce qu’il faisait. Mais, le plus clair de mon temps, c’était au Confesseur que je songeais. Cette nuit encore, sous l’immense lune, j’étais on ne peut plus consciente de sa présence. Elle me traquait depuis le ciel nocturne, et même la pleine lune n’aurait pu l’éclipser.

Nous larguâmes les amarres sans attendre que le jour se lève. Je m’étais inquiétée à l’idée de naviguer de nuit, mais la lune devenait plus brillante à mesure qu’elle se levait. Nous avions envisagé de prendre un des gros bateaux – ceux avec cannes à pêche et filets sur le pont – avant de nous décider pour un petit. Un gros aurait été plus sûr pour naviguer en haute mer, mais, avec un équipage de deux novices pour un total de trois bras, son système de cordage et de poulies aurait été trop complexe à manœuvrer.

— Ton hypothétique fibre de marin, celle que tu m’avais laissé espérer, elle refait surface ? Tu sens revenir un savoir nautique qui pourrait nous aider à choisir une embarcation ? demandai-je en ne plaisantant qu’à moitié.

Kip m’avoua être aussi perdu que moi face à ces assemblages de cordes et de taquets. Alors nous jetâmes notre dévolu sur ce que la flotte offrait de plus modeste : un canot rouge avec deux rames, un seau près du gouvernail et une petite voile blanche enroulée autour du mât.

— Je suppose que, pour toi, ça ne sera pas une excuse suffisante pour me dispenser de ramer ? me demanda Kip en désignant sa manche vide.

J’étais à bord du canot, tandis que Kip descendait l’échelle accrochée à la jetée.

— Tu supposes bien, répondis-je en maintenant la coque contre l’embarcadère.

Kip me rejoignit non sans mal et me donna la corde d’amarrage qu’il venait de détacher.

— De par mes fonctions de capitaine, je ne devrais pas avoir à ramer, mais je vais faire une entorse au règlement. On ne voudrait pas tourner indéfiniment en rond à cause d’un galérien manchot ramant du seul côté droit. À toi la rame de tribord, à moi celle de bâbord, à nous la ligne droite !

Je lançai la corde au fond de l’embarcation. Kip aurait pu passer

pour un charmeur de serpent avec cette amarre enroulée à ses pieds.

— Et puis, si le vent se lève et qu'on comprend comment ça fonctionne, on utilisera la voile.

— Fais attention à ne pas tenter le diable en parlant de vent, dit-il. Moins il y en aura, mieux je me porterai dans cette baignoire flottante !

— Après une heure à la rame, on reparlera de tes réserves concernant ma voile et mon vent.

Ayant grandi près d'une rivière, j'avais toujours aimé l'eau. Cette nuit-là, je la redécouvrais : même dans le calme qui nous entourait, les remous de l'océan se montraient plus pressants et sauvages que le courant de la rivière ne l'avait jamais été.

En manœuvrant le canot, nous nous cognâmes contre les autres bateaux et fîmes un raffut du tonnerre. Fort heureusement, aucune lumière n'apparut sur le chemin qui menait à la crique et, après quelques minutes passées à ramer vers le large, nous atteignîmes l'embouchure du port, où la houle était plus forte. Zach me revint de nouveau à la mémoire. Nous avions inventé ce jeu qui consistait à lâcher des cosses de haricot ou de pois dans la rivière. Débarrassées de leurs graines, les cosses devenaient de belles petites coques qui flottaient sur le courant. Nous nous postions ensuite un peu plus loin, sur le pont qui faisait office de ligne d'arrivée, et attendions de voir qui allait gagner la course. Au sortir de cette crique, j'avais l'impression que Kip et moi prenions la mer sur une de ces minuscules cosses à la dérive sur des flots gigantesques.

CHAPITRE 17

J'avais eu raison de me fier à l'intuition qui m'avait poussée à prendre la mer cette nuit-là : nous avons bénéficié d'un temps clément et d'une lune si claire que, même de longues heures après notre départ, nous apercevions encore la côte derrière nous. Quand nous avons atteint le grand large, que la terre avait disparu derrière l'horizon, la houle s'élevait à hauteur de taille. Heureusement, elle était régulière, pas traîtresse pour un sou, et nous avons vite appris à manœuvrer. Nous n'avions qu'à orienter le nez du bateau vers elle – sans présenter notre bord aux vagues – pour naviguer sans accroc. Après nous être quelque peu emmêlés, nous étions parvenus à hisser la voile et nous avons compris comment remonter un vent de face en progressant en zigzag. Kip n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil vers le littoral. Il était désormais hors de vue, mais mon assurance en tant que guide semblait le rassurer. Environ une heure avant les premières lueurs du jour, j'avais ordonné qu'on ralentisse le canot par mesure de précaution.

— Il y a des rochers qui affleurent par là. On va éviter de s'échouer dessus.

Je les ressentais comme un cil coincé dans l'œil ou un caillou dans la chaussure : une présence discrète mais impossible à ignorer.

Même sous la clarté de la lune, nous ne les apercevions pas. Nous tournions la tête dans toutes les directions à leur recherche, en maintenant la poupe face à la houle qui montait. Puis, de but en blanc, j'avais crié à Kip de barrer à gauche toute. J'avais aussitôt plongé ma rame dans l'eau pour faire pivot et, en un éclair, l'embarcation avait viré de bord, chavirant presque. Là, bringuebalés par la manœuvre, nous avons vu la menace passer à un cheveu de nous. C'était une ombre dans l'eau, d'une teinte plus sombre que les flots. Elle avait rapidement disparu sous la crête d'une vague, avant de réapparaître dans le creux de la houle sous la forme d'un rocher : une silhouette rocailleuse aussi acérée qu'une lame.

Après cet épisode, Kip avait cessé de me demander si nous étions encore loin de l'île, me laissant me concentrer tandis que je scrutais l'horizon. La journée se révéla éprouvante, d'autant que nous

rationnions l'eau potable en nous contentant de petites gorgées de temps à autre.

Étrangement, la nuit était arrivée comme un répit. Et, même si l'obscurité s'était installée en nous donnant la fâcheuse sensation que l'océan s'étendait encore plus vaste qu'avant, elle s'était montrée rassurante. Les vagues s'étaient apaisées, la lune offrait suffisamment de lumière pour y voir clair. À l'aube, nous avons décidé de prendre des quarts. Pendant que l'un dormait, l'autre barrait dans la faible houle. J'aurais aimé que le sommeil vienne, qu'il détourne mon attention de la soif qui m'asséchait la bouche, mais je n'avais pas eu cette chance.

Quand j'avais pris le quart, Kip n'avait pas plus dormi que moi. Allongé tant bien que mal au fond du canot, il était tout sauf bercé par les mouvements des flots.

— Même notre pire bivouac dans les marécages ou sur la caillasse était plus confortable que ça, avait-il pesté. Non seulement je n'arrive pas à rester éveillé, mais en plus de ça je n'arrive pas à m'endormir. Fais-moi une place.

Il s'était rassis à côté de moi et nous avons poursuivi notre traversée, nos nuques réchauffées par le soleil qui se levait derrière nous.

Le deuxième jour, rien n'avait changé par rapport à la veille – si ce n'étaient mes lèvres, qui avaient bien gercé au contact de l'air salé. Toujours la mer à perte de vue, toujours la houle, toujours pas d'île. Puis, en milieu de journée, nous avons comme par magie atteint le récif. Je le savais tout proche – mes visions m'avaient alertée – mais pas à ce point intimidant. Nous nous étions faits tout petits face au spectacle de cette immense étendue d'eau transpercée de rochers impitoyablement dressés. Certains s'élevaient à presque deux mètres de haut ; d'autres étaient tapis sous la surface de l'eau – des mâchoires pointues seulement visibles dans les creux de la houle. Le récif s'étendait aussi loin que mon regard portait, me rappelant les vastes plaines semées de pierres autour de la chaumière d'Alice.

Le vent était retombé sans pour autant nous permettre de nous diriger avec précision. Nous avons alors affalé la voile pour continuer à la rame, de façon hésitante au milieu des brisants. Ils étaient fouettés par l'écume blanche des vagues, et parfois si proches les uns des autres qu'il fallait replier les rames à l'intérieur du canot pour se frayer un chemin. Si je me laissais déconcentrer pendant un court instant, les rochers avaient tôt fait de griffer la coque du bateau.

Après deux heures de ces manœuvres délicates, elle nous était

finallement apparue, aussi nettement découpée que les pics du récif : comme un mirage devenu réel, l'île secrète se tenait à l'horizon, démesurément haute et conique.

Avoir l'île en ligne de mire avait rendu le voyage extrêmement frustrant, car nous ne pouvions pas faire cap droit sur elle. Au lieu de ça, nous étions contraints de suivre consciencieusement les trajectoires imposées par le récif – un chenal labyrinthique qui semblait parfois davantage nous éloigner de notre destination que nous en rapprocher.

Après des heures dans ce dédale d'écume et de roche, j'en étais venue à m'égarer. Je sentais les rochers affleurer sous la coque, mais j'avais perdu le fil qui m'avait guidée jusque-là. Je me tenais à la proue, une main à la surface de l'eau, sondant la mer mentalement. Pendant près d'une heure, nous avions dérivé ainsi. Kip explorait nerveusement les eaux du bout de sa rame, nous écartant des brisants qui risquaient d'endommager l'embarcation. Lorsqu'ils raclaient la coque dans un grincement de dents, le fond du canot paraissait n'être qu'une bien fragile membrane pour tenir un océan entier à distance. J'essayais de focaliser mon esprit sur notre itinéraire, mais j'étais sans cesse rappelée à mon corps qui subissait le travail de sape du soleil. J'étais également déconcentrée par une migraine qui me battait les tempes au rythme des vagues. Et puis mes lèvres brûlées s'entaillaient à chaque grimace sans que le sang qui en perlait étanche ma soif. Le soleil cognait et mon corps encaissait.

Dans ces conditions déjà difficiles, une vague plus grosse que les autres avait violemment envoyé notre embarcation contre un brisant. L'avant du canot s'était encastré dans le rocher qui dépassait tout juste de la surface : la proue était surélevée, la poupe plongée dans l'eau. Kip s'était aussitôt mis debout. L'eau lui arrivait déjà au-dessus des mollets et elle s'engouffrait un peu plus à chaque vague. Il s'était empressé de me rejoindre à l'avant, faisant grogner le bois de la coque contre le point d'accroche rocheux. Nous n'avions pas été trop de deux pour déloger le bateau – en poussant fort sur nos rames fichées contre un affleurement voisin. Enfin libérés, nous n'avions pas pour autant été débarrassés de l'eau qui inondait le canot et l'affaissait dans la mer. Et puis, dès qu'une vague déferlait, l'embarcation était inéluctablement projetée vers les mâchoires voraces du récif.

Je m'étais forcée à faire le vide dans ma tête, à ignorer l'eau qui montait le long de mes chevilles, à devenir sourde au grincement de la coque contre la pierre. Me remémorant comment j'étais devenue maîtresse de mes pensées dans les Chambres de Détention – lorsque j'étais soumise aux interrogatoires du Confesseur –, j'avais retrouvé l'image de ma mère ouvrant les moules d'eau douce de sa lame

experte. Dans les remous du canot, j'avais alors discipliné mon esprit pour qu'il imite la lame et perce le secret du labyrinthe qui nous retenait prisonniers.

La route s'était alors redéployée devant mes yeux, son tracé serpentant entre les brisants hérissés çà et là. En empoignant ma rame pour reprendre la navigation, j'avais entendu Kip laisser échapper un ouf de soulagement. Puis il avait attrapé le seau et commencé à écoper l'eau du canot.

Même en naviguant au cœur du récif, là où l'île se dressait, il était difficile de déterminer par où aborder – et si c'était tout simplement possible. L'île surgissait de la mer tout en à-pics noirs, sans signe d'occupation humaine, sans révéler d'endroits où s'amarrer en sécurité et encore moins accoster. Il avait fallu près d'une heure à mon esprit exténué pour nous guider, à force d'acharnement, jusqu'au rivage ouest. Nous avions contourné l'île, ramé en sa direction et, arrivés à six mètres d'elle, nous avons décelé une étroite crevasse trouant un versant pentu. Nous nous y étions engouffrés – sous une voûte naturelle, dans l'ombre projetée par de raides parois – jusqu'à ce que le couloir rocheux s'ouvre sur un petit port. Là, une flotte de bateaux colorés formait un patchwork qui oscillait sur les flots. Une plage de galets courait le long de la baie surmontée d'une tour. Sur la jetée, dans la lumière de fin d'après-midi, deux enfants jouaient ensemble.

Kip s'était tourné vers moi. Sa peau était d'un brun marbré de blanc à cause des coups de soleil et des griffures de sel ; ses lèvres étaient craquelées. Il était à peine reconnaissable, jusqu'à ce qu'il sourie.

— Elle existe vraiment, Cass !

Pour moi, le voyage avait été un véritable calvaire – mais je savais que l'île m'attendait au bout du chemin. Kip, qui n'avait pas mes visions, avait enduré tout ça sans rien d'autre à se raccrocher qu'une confiance aveugle en l'existence de l'île et une foi inébranlable en moi. Enfin arrivée à bon port, j'avais levé les yeux vers le sommet montagneux qui pointait avec défiance vers le ciel. J'avais répondu au sourire de Kip par un autre sourire, qui était devenu rire ; puis nous nous étions esclaffés à l'unisson. Nos voix étant comme corrodées par le sel, les éclats de rire étaient éraillés – mais au moins, ici, ils pouvaient retentir sans retenue. Pour la première fois depuis notre évasion de Wyndham, nous ne nous préoccupions pas de savoir si quelqu'un pouvait nous entendre. Les mouettes perchées sur les mâts s'étaient envolées, et les enfants s'étaient retournés pour nous observer.

Il y a quelque chose d'étrange chez ces enfants, avais-je pensé tandis

que nous ramions jusqu'à la jetée. Ils s'étaient serrés l'un contre l'autre et nous fixaient en silence. Leurs malformations n'avaient pas de quoi attirer mon attention. Elles étaient bien visibles et ne constituaient rien d'extraordinaire : le garçon était frappé de nanisme – les membres courts en comparaison de son torse puissant – et la fillette avait les mains et les pieds palmés. J'avais déjà vu ce genre de chose de nombreuses fois. Alors qu'est-ce qui pouvait bien me perturber chez ces enfants ? Nous avions arrimé le canot à l'embarcadère, puis grimpé l'échelle pour nous hisser à terre. La petite fille avait chassé une mouche posée sur son front, et c'est seulement là que j'avais vu ce qui détonnait : les deux enfants n'étaient pas marqués du sceau oméga. Envahie par une joie intense à la vue de ces peaux intactes, j'en avais oublié jusqu'à ma soif. Kip aussi avait remarqué ces fronts prodigieux. Quand j'avais tourné la tête vers lui, il suivait le tracé de sa propre marque du bout des doigts, inconsciemment, tout en regardant les enfants d'un air ébahi.

— Vous êtes étrangers ? avait demandé le garçon.

Kip s'était accroupi à sa hauteur pour entamer un conciliabule.

— Je suis étranger, je l'avoue. Mais elle, elle est encore plus étrange qu'étrangère.

Il m'avait désignée d'un signe de tête. La fille avait ri, mais le garçon avait gardé un visage sévère.

— Si vous êtes des étrangers, il faut que je prévienne Owen.

— Ça, c'est une bonne idée, avais-je dit. Tu veux bien nous guider jusqu'à lui ?

Les enfants nous avaient menés le long d'un sentier qui montait en pente depuis la plage. Nous n'avions pas fait dix mètres que trois hommes vêtus de bleu avaient dévalé le chemin depuis la tour de garde. Kip avait levé le bras pour les saluer, mais ils n'avaient pas ralenti. Avec inquiétude, j'avais remarqué qu'ils étaient armés d'épées. Kip s'était tourné vers moi.

— On n'a nulle part où fuir, avait-il juste lâché.

Je n'avais plus la force ne serait-ce que de crier, alors nous avons attendu qu'ils nous atteignent. Kip gardait le bras levé – plus du tout en signe de salut, mais en signe de capitulation.

CHAPITRE 18

Les hommes arrivèrent rapidement jusqu'à nous. Je levai les bras au ciel, tout comme Kip, mais nous nous trouvâmes tous deux plaqués au sol. Le plus grand des gardes m'immobilisa face contre terre, avec son genou planté dans mon dos. D'un geste sûr, il fit pivoter ma tête sur le côté et palpa mon front pour s'assurer que je portais la marque. Kip fut exempté de ces présentations musclées, sa manche vide parlant pour lui. Tout s'était déroulé sans qu'on échange un mot, au seul son des hommes qui haletaient et de moi qui crachais du sable en toussant. Nous étions toujours maintenus au sol lorsqu'un garde s'adressa aux enfants :

— Combien de fois vous a-t-on mis en garde contre les étrangers ? Si vous ne reconnaissez pas un bateau ou un visage, vous devez immédiatement nous prévenir.

— On venait justement vous voir, protesta le garçon. Je savais bien qu'ils étaient étrangers.

— Le monsieur est étranger, ajouta la fille pour aider. Mais la dame est plus étrange qu'étrangère.

Le sang-froid et la candeur des enfants apaisèrent les esprits.

— Nous les avons repérés depuis le poste de guet, dit l'un des gardes à la fille avant de se tourner vers nous. Et nous mettons un point d'honneur à accueillir les étrangers.

D'un signe du menton, mon garde fit signe à Kip de se mettre debout – il s'exécuta, aidé par le deuxième garde qui le cramponnait.

— Vous êtes venus du continent dans cette coquille de noix ? dit-il en jetant un regard sur notre canot. Comment avez-vous fait pour traverser le récif ?

Kip baissa les yeux vers moi. J'avais toujours la joue à plat contre le sol, mais je parvins à lui faire oui de la tête.

— Elle savait où aller.

— Qui vous a expliqué le chemin d'approche ? questionna l'homme. Qui vous a donné une carte ?

— Personne, assurai-je.

Le troisième garde vida notre sac par terre et éparpilla son contenu du bout du pied : une gourde vide, un couteau, des allumettes, une couverture humide depuis notre traversée en mer.

Mon garde me redressa, puis me regarda avec curiosité tandis que je balayais le sable collé à mon visage. Les trois hommes étaient omégas, tous marqués. L'un d'eux étaient un nain, comme le garçon. Un autre tenait son épée d'une main malformée – ses doigts reliés les uns aux autres comme dans une moufle invisible. Le plus grand avait un pied bot, sans que cela semble le ralentir le moins du monde. Il m'auscultait du regard à la recherche d'une malformation.

— Tu es devin, conclut-il finalement.

— J'ai vu l'île dans mes rêves.

— Rêver de l'île, c'est une chose ; mais trouver son chemin à travers le récif sans plan, c'est une tout autre affaire. Tu rêves de cartes ?

Là encore, il était difficile d'expliquer quoi que ce soit. Ce serait aussi mystérieux pour eux que cet épisode de mon enfance qui me revenait en tête. Je me remémorais ce jour où ma mère avait planté des clous dans la cuisine pour y accrocher des casseroles. Elle avait donné des coups secs le long du mur jusqu'à ce que la répercussion du son change, signalant la présence de la poutre en bois derrière le plâtre blanc. Mon esprit avait sondé le récif de la même manière : en envoyant des ondes, en captant l'écho répercuté par l'environnement. J'étais bien incapable d'expliquer cela, assoiffée et frissonnante, à ces inconnus qui nous faisaient face, arme à la main.

Mon épuisement manifeste avait mis fin à leur salve de questions. Je butais sur chaque mot, et Kip n'était pas en meilleure forme. Il avait un air hébété, la langue dépassant de la bouche à cause de la fatigue et de la soif.

— On ne va rien en tirer de plus ce soir, jugea l'un des hommes.

Mon garde nous étudia un instant avant de prendre brusquement la parole :

— D'accord. On va les enfermer, en avertir la hiérarchie, et puis on les transférera à la citadelle dès l'aube. Par contre, je veux des gardes en renfort ce soir, à chaque poste de guet.

Nous n'eûmes même pas la force d'objecter quand on nous jeta dans une cabane au pied de la tour, dépossédés de notre sac. On nous apporta de la nourriture – c'était déjà ça de pris – et de l'eau qui avait un goût sucré sur nos langues desséchées par le sel. Lorsque la bougie

fut éteinte et que les mouettes se furent assagies sur le toit, nous nous allongeâmes sur la paillasse, tirâmes la couverture à nous et nous délectâmes de l'immobilité d'un monde qui n'était plus agité par les remous de la mer. Dehors, les bateaux faisaient entendre la douce musique d'un port endormi : le craquement des mâts, le hoquet des bouées.

— Je pensais vraiment que nous serions en sécurité sur l'île, chuchotai-je. Je suis désolée de t'avoir conduit jusqu'ici.

— Moi, du moment que je suis hors de notre rafiote, j'appelle ça être en sécurité.

Je souris.

Peut-être mes rêves m'avaient-ils rendu l'île familière. Toujours est-il que je m'y sentais aussi à l'aise que chez moi – malgré la porte verrouillée, la fenêtre barrée et le plafond bas de cette cabane – et que je me dirigeais lentement vers le sommeil.

— En tout cas ça fait du bien, tu ne trouves pas ? murmurai-je. De voir des enfants omégas sans marquage.

— Ça ressemblerait un poil plus à la terre promise si nous n'étions pas enfermés ici, souleva-t-il. Mais c'est très touchant de te sentir déborder d'enthousiasme pour un endroit où des hommes armés t'ont accueillie en te jetant sous les verrous.

J'éclatai de rire.

— Zach disait de moi que j'étais naïve.

— Loin de moi l'idée d'être d'accord avec ton frère.

Kip et moi étions étourdis par un vertige – un mélange de fatigue, de soulagement et de peur. Nous avions réussi l'impossible : atteindre l'île, qui jusqu'alors n'était qu'une rumeur, qu'un rêve. Malheureusement, rien ne changeait vraiment pour nous. Ici ou ailleurs, nous étions emprisonnés, interrogés, dans un sale état. Je sentais mes lèvres toujours autant craquelées et sèches ; je ne devais pas ressembler à grand-chose. Pourtant, quand Kip se tourna vers moi pour balayer les cheveux qui me tombaient devant le visage et prendre ma tête dans le creux de sa main, je me laissai confortablement aller. Ses lèvres aussi étaient desséchées, et sa main râpeuse à force d'avoir manié la rame, mais, quand nous nous embrassâmes, je ne sentis rien d'autre que son baiser. Ou plutôt si, mais j'avais une sorte de plaisir à sentir les craquelures de mes lèvres pressées contre les siennes, à goûter cet étrange contact comme une délicieuse petite douleur.

Après tout ce temps passé ensemble, l'embrasser était comme accoster sur l'île un peu plus tôt : collée à lui, je ressentais la même peur et la même impression de rejoindre un petit coin secret où je serais protégée.

*

La première fois que j'entendis le nom de Piper, ce fut dans la bouche des enfants. Je m'étais réveillée au son de leurs voix – ils étaient à l'extérieur de la cabane et se chamaillaient pour savoir qui allait tenir le rôle de Piper. J'avais d'abord pensé qu'il s'agissait d'un jeu d'enfants comme un autre, comme ces parties de cache-cache ou ces comptines auxquelles Zach et moi ne pouvions prendre part au village. Puis, plus tard dans la matinée, le nom était revenu dans la bouche des hommes qui avaient ouvert notre porte :

— On vous emmène voir Piper.

— C'est qui ce pailleteur ? demanda Kip encore embrumé de sommeil.

— Pas « pailleteur » mais Piper, corrigea le garde. C'est son nom. Il va décider de ce qu'on va faire de vous, dire si vous pouvez rester.

Il nous restitua le sac sans le couteau avant de nous escorter jusqu'à la citadelle en compagnie de trois autres gardes. Ils portaient tous des épées et tous étaient plutôt aimables avec nous. De la tour, ils nous menèrent sur un chemin étroit qui montait vers le sommet, au cœur de l'île. Le terrain était pentu, et même très pentu pour quelqu'un d'aussi fatigué que moi. Je me rassurai en voyant que Kip n'était ni essoufflé, ni à la peine – ces derniers mois, il avait développé une musculature nerveuse qui étoffait son svelte gabarit.

Le plus grand des gardes s'appelait Owen. La veille, il m'avait plaquée au sol sans sommation ; ce matin-là, sûrement piqué par la curiosité, il était un peu moins laconique.

— Quelles sont les dernières nouvelles du Conseil ? s'enquit-il. Des nouvelles des colonies de l'Est ?

Je me tournai vers Kip, qui partageait mon sourire. À nous deux, nous en savions à la fois trop et pas assez.

— Désolée, mais nous sommes bien les dernières personnes à qui poser ce genre de questions.

— C'est que vous êtes restés trop longtemps cachés pour connaître les nouvelles ? Ou que vous viviez dans un endroit trop isolé ?

J'étais embarrassée à l'idée de révéler une réalité qui leur aurait paru absurde, alors je ne rentrai pas dans les détails.

— On était... sous terre. Pendant longtemps. Des années pour moi, et Kip peut-être plus. On ne sait pas trop.

Owen leva les sourcils.

— Vous feriez bien d'être sûrs de ce que vous racontez avant de rencontrer Piper. Il n'est pas du genre à rigoler.

— On n'est sûrs de rien et on ne sait pas tout, dis-je. Si Piper exige des certitudes, il vaudrait mieux pour lui qu'il ne s'intéresse pas à notre histoire.

— D'autant qu'il n'y a quasiment pas d'histoire en ce qui me concerne, ajouta Kip.

Owen s'arrêta devant nous. Je pensai qu'il allait revenir à la charge avec une nouvelle question, mais au lieu de ça il se tourna vers la paroi rocheuse qui surplombait le chemin. Là, il écarta la glycine qui tombait au sol en un épais rideau, révélant une ouverture taillée dans la pierre. Nous nous tenions face à une porte secrète dont le battant métallique, couvert de rouille, imitait presque la couleur du grès de la falaise. Un garde s'avança avec une clé qu'il fit tourner dans la serrure. Ils s'y mirent à deux pour ouvrir la porte tant elle frottait contre son embrasure de pierre. Elle donnait sur un escalier exigu creusé à même la roche. Les marches montaient abruptement dans la falaise jusqu'à se perdre dans l'obscurité la plus totale. Je sentis mes mâchoires se serrer à l'idée d'entrer dans cet espace clos, ce couloir si étroit que les épaules d'Owen effleurèrent les murs quand il y pénétra. Kip lui emboîta le pas et je n'eus pas d'autre choix que de suivre le mouvement. Owen venait tout juste de s'équiper d'une torche accrochée au mur que les hommes fermant la marche avaient déjà verrouillé la porte derrière nous. Il l'alluma et nous le suivîmes, lui et sa lumière, toujours plus haut dans l'escalier. Le tunnel était si pentu et si long que je devais me concentrer sur ma respiration pour ne pas m'essouffler. Au bout de notre ascension, les ombres projetées par la torche s'effaçaient à mesure que le passage gagnait en clarté. La silhouette d'Owen baigna rapidement dans la lumière du jour, des voix le saluèrent, et il se tourna vers nous.

— Il vous attend. Ne jouez pas aux plus malins, dites-lui ce qu'il veut savoir.

Il m'adressa un signe de tête.

— Piper n'est pas devin comme toi, mais il sait parfaitement quand quelqu'un lui raconte des bêtises.

Je repensai aux interrogatoires dans ma cellule. Leur souvenir réveillait en moi une peur que la mise en garde d'Owen n'avait pas su égaler. Mais en étais-je vraiment arrivée là ? Une nouvelle prison, un nouveau Confesseur ?

Nous sortîmes à l'air libre et, pendant quelques secondes, je plissai les yeux sous la lumière éclatante. On ne voyait plus la mer, seulement le cratère conique du volcan – un cirque fermé sur lui-même au creux duquel une ville se blottissait. L'escalier nous avait menés droit dans le cratère, à mi-hauteur de ses immenses remparts naturels : nous étions au cœur de l'île secrète. J'avancai de quelques pas et découvris à mes pieds cette ville hissée sur les pentes au sein du volcan. Je la voyais pour la première fois en vrai, pourtant elle m'était déjà familière – des rives entourant le lac intérieur jusqu'aux maisons massées sur le versant opposé. Je reconnaissais même et surtout la citadelle gris pâle – mes rêves n'avaient pas menti.

Owen et ses hommes avaient rapidement disparu dans le tunnel et trois autres gardes avaient pris la relève. Nous étions désormais escortés par deux femmes et un homme portant les mêmes uniformes bleus. Sans dire mot, ils nous entourèrent puis nous conduisirent le long de l'étroite route centrale qui serpentait dans la ville. Kip n'en finissait pas de regarder autour de lui. Je réalisai que, de son côté, il découvrait les lieux pour la première fois. Comme il s'arrêtait parfois pour contempler les alentours, je dus le remettre dans le sens de la marche à plusieurs reprises.

Au-dessus de nos têtes, un homme à trois yeux étendait du linge à une fenêtre ; assise au seuil d'une porte, une femme à un bras roulait adroitement une cigarette du bout des lèvres. Les adultes étaient marqués, mais beaucoup d'enfants ne l'étaient pas.

La foule ne manifestait pas autant de curiosité envers nous que Kip envers elle. Seules quelques personnes avaient attardé leur regard sur moi tandis que nous montions la colline. Nos gardes ne semblaient pas s'inquiéter le moins du monde – ils avaient tous l'épée au fourreau. Ils avançaient si vite sur la route sinueuse que nous devions presque trotter pour les suivre ; j'étais ravie quand des passants trop nombreux ralentissaient notre marche.

Nous passâmes plusieurs murailles avant d'atteindre le périmètre intérieur de la citadelle, à seulement quelques centaines de mètres sous la crête du cratère. Nous nous tenions au pied de la forteresse – masse imposante et menaçante –, face au porche d'entrée, où une porte blindée toute cloutée de fer barrait le passage. Des hommes également vêtus de bleu nous menèrent à l'intérieur, dans une cour d'où les bruits de la ville étaient encore audibles quoique étouffés : les

enfants qui jouaient, les marchands qui faisaient l'article à voix haute, les gens qui s'interpellaient depuis leurs fenêtres. Notre escorte était désormais composée de six gardes – toujours en bleu, toujours silencieux. Ils nous entraînèrent vers l'entrée principale de l'immense bâtiment – mi-forteresse, mi-palais –, puis à l'intérieur le long d'un escalier jusqu'à une porte en bois sombre.

— Il vous attend, dit l'un d'eux.

Je jetai un regard à Kip, qui inspira profondément. J'aurais aimé prendre sa main mais j'étais à sa gauche, du côté de sa manche vide. Je me contentai de toucher son épaule et la sentis se lever légèrement en réponse.

La porte s'ouvrit de l'intérieur. Nos gardes reculèrent et Kip et moi entrâmes sans escorte, passant entre les deux gardiens postés dans la salle. L'endroit était généreusement éclairé par une grande vitre dans le mur central. En dessous, un siège à dossier haut était installé sur une estrade. Nous nous y dirigeâmes ensemble. Arrivés au pied de la plateforme, je levai les yeux vers la lumière et, au bout de quelques secondes, m'aperçus que la chaise était vide. Je me retournai vers la porte où les gardiens avaient pris position et adressai au plus proche des deux un haussement de sourcil.

— On nous a fait venir pour voir Piper.

Le gardien me sourit. Je réalisai alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme – pas plus vieux que moi ou alors de seulement quelques années.

— C'est un homme très occupé. Pourquoi devrait-il vous donner de son temps ?

Il était grand, encore plus grand qu'Owen. Son bras droit reposait sur le manche de sa dague – un bras si costaud qu'il devait amplement compenser l'absence de bras gauche. Au lieu de laisser sa manche vide pendre dans le vide – comme c'était souvent le cas chez les manchots –, il l'avait tout simplement coupée à hauteur d'épaule. L'emmanchure était désormais fermée par des points de couture – sans regret pour le bras qui devait au départ s'y glisser. Comme les gardes de notre escorte, il se mouvait énergiquement, dégageant une impression de vigueur musculaire que j'avais rarement connue chez les Omégas du continent.

— J'ai des choses à lui dire. Des choses importantes, je crois. Et on aimerait lui demander de rester sur l'île, au moins pour quelque temps.

— Pourquoi vous autoriserait-il à rester sur l'île ? Et pourquoi

croirait-il les nouvelles que vous lui apportez ?

Il avança d'un pas sans se départir de son sourire. En réaction, Kip fit un pas vers lui, bras collé contre la hanche – vain mimétisme car lui n'avait pas d'arme à la taille.

— Nous gardons nos réponses pour Piper. C'est lui qui a ordonné qu'on vienne ici.

— Il a effectivement donné cet ordre, dit le garde en élargissant son sourire. Mais il se pourrait bien que je sois la personne à qui vous devrez répondre.

Il s'assit à une table basse disposée à côté de la porte. Dessus, il y avait un jeu de dames et deux chopes de bière.

— Installez-vous et dites-moi tout.

Il renvoya l'autre garde d'un simple signe de tête. Ce dernier lui adressa un salut presque informel avant de prendre la porte. Kip et moi nous retrouvions debout, entre l'estrade et la porte, un peu désorientés par ce qui se passait. Le jeune homme posa son regard sur le siège vide qui occupait la place d'honneur sous la fenêtre.

— Le petit trône ? Mon prédécesseur avait un goût pour l'apparat que je n'ai pas. Les affreuses tapisseries, c'est aussi de son fait. Je suis Piper.

Je l'observai, lui qui portait l'uniforme bleu des gardes.

— Pourquoi l'uniforme ?

— Je suis un gardien de la ville, comme tous les autres gardes ici. La seule différence, c'est que j'ai une plus grande juridiction. Je m'occupe de veiller sur toute la population. Sur l'île entière.

Tandis que nous nous dirigions vers lui, il se renversa contre le dossier de sa chaise et poussa du pied une chaise vers moi. À chacun de ses mouvements, on entendait cliqueter les couteaux de lancer accrochés à l'arrière de sa ceinture.

— Je vous imaginais plus âgé. De par la façon qu'ils ont de parler de vous.

Je l'examinai à nouveau. Il était totalement inconnu à mes yeux – sa large bouche et sa peau brunie n'étaient jamais apparues dans mes rêves. Ses manières dégageaient une assurance naturelle, une force tranquille qu'il était difficile de concilier avec la marque oméga à son front. Il était également différent en ce qu'il n'avait pas les traits du visage tirés par la faim comme ceux des Omégas du continent – cette peau trop fine plaquée sur un faciès trop proéminent. C'était surtout sa

façon de se tenir assis qui détonnait : appuyé contre le dossier de sa chaise, jambes écartées, la tête légèrement en arrière.

Sur le continent, les Omégas apprenaient à prendre le moins de place possible. Sur les grandes routes à l'approche des villes, nous marchions par réflexe le long du fossé, tête baissée, à l'écart de la chaussée où nous risquions coups et railleries de la part des Alphas. Quand les percepteurs de la dîme arrivaient dans les colonies avec leur escorte de soldats du Conseil, nous nous mettions en ligne dans le silence, attendant sagement notre tour pour nous acquitter de l'impôt, évitant le regard des tuniques rouges pour ne pas risquer un coup de fouet. Mais ici, dans cette majestueuse chambre, Piper prenait toutes ses aises, occupant l'espace sans retenue. Ce n'était qu'un petit détail – la simple posture d'un homme. Pourtant, cela en disait plus sur l'île qu'un long discours : l'allure décontractée de Piper était une chose incroyable mais bien réelle, tout comme l'île, tout comme la résistance.

L'avilissement des Omégas du continent nous paraissait d'autant plus humiliant face à ce jeune homme à la mâchoire fière et au sourire gravé jusque dans de radieuses petites pattes-d'oie. Son seul corps, si ouvertement robuste et bien nourri, était un message osé de la part d'un Oméga. À plusieurs milles marins d'ici – de la côte jusqu'aux territoires de l'Est –, on nous répétait qu'on était cassés, déformés, bons à rien.

Pour toutes ces raisons, la beauté de Piper m'emplissait de joie : la peau douce de son bras droit, son biceps du volume d'un pain bien levé, ou encore ses larges yeux clairs qui ressortaient sur son teint doré. J'étais également émerveillée de l'aisance avec laquelle il bougeait son corps – mieux que plein d'Alphas, de façon extraordinaire pour un Oméga. Et, si la plupart d'entre nous portaient la frange ou les cheveux longs pour dissimuler leur marque au front, ce n'était pas le cas de Piper. Ses cheveux noirs étaient coupés courts, laissant apparaître le sceau à la vue de tous. Il l'arborait comme un étendard, sans une once de honte. Le souvenir de ma dissociation me revint. Je me rappelais avoir examiné mon marquage quand il était encore tout récent en me répétant : *Voilà ce que tu es*. C'était un mantra appelant à la résignation. Mais, au front de Piper, la marque était un message d'insoumission, comme un défi qu'on lui aurait lancé et qu'il entendait relever – ou comme un défi qu'il lançait au monde.

— Je ne peux pas recevoir tous les nouveaux arrivants, dit-il. Je ne pourrais pas – il y en a tellement ces derniers temps. Mais, eux, on les a conduits jusqu'à l'île. Alors que, vous, vous êtes les premiers à réussir la traversée par vous-mêmes, sans l'aide de personne. Et ça, ça

m'inquiète.

— Vous conduisez les nouveaux arrivants jusqu'à l'île ? Comment organisez-vous la traversée ? C'est loin d'être une promenade de santé.

— C'est peu dire. Nous avons besoin d'expatriés – ou, plus précisément dans notre cas, d'exilés. Une île d'Omégas ne peut malheureusement pas compter sur la natalité pour maintenir sa population. On a tout un réseau de contacts sur le continent. Grâce à eux, les gens entrent en relation avec nous. Si on pense pouvoir leur faire confiance, on leur fait faire la traversée jusqu'à l'île. Parfois, quand ce n'est pas trop risqué, on tente des opérations dans les villes alphas pour recueillir les enfants omégas avant même qu'ils ne soient marqués. Les Alphas appellent ça des rafles, mais je préfère ne pas utiliser ce terme. Ici, on appelle ça des sauvetages.

— Vous prenez les enfants à leurs parents ?

Piper dressa un sourcil.

— Vous me parlez des parents qui les auraient marqués au fer rouge ? Les mêmes parents qui les auraient envoyés vivre de miettes, en compagnie d'autres parias, sur des bouts de terre qu'aucun Alpha n'aurait idée de cultiver ? C'est à ces parents-là que vous faites référence ?

Il se pencha en avant, comme pour passer aux choses sérieuses.

— Pour poser une telle question, votre expérience de la vie a dû être bien différente.

J'échangeai un regard avec Kip et pris la parole :

— Vous croyez peut-être que ma vie a été un conte de fées ? J'ai moi aussi été chassée, un peu plus tard que les autres Omégas, mais chassée quand même. Et, les rafles, je connais. Pas celles que vous organisez, mais je sais ce que c'est que d'être enlevée du jour au lendemain.

— Si vous n'appréciez pas nos méthodes, nous aurons tout le loisir d'en discuter plus tard. Ce qui m'intéresse pour le moment, c'est ton histoire.

Il se tourna vers Kip.

— Et la tienne aussi.

Puis il inclina le buste par-dessus la table qui nous séparait. Il dégagea la mèche qui me cachait le front et passa son doigt sur le tracé de ma marque.

— Tu as beau dire que tu comprends la condition d'Oméga, Cass, il

n'en demeure pas moins que ton vécu est bien différent. Le fer à marquer est destiné aux bébés, voire aux enfants en bas âge. Mais la cicatrice n'est presque pas étirée sur ton front, elle s'est à peine estompée. Tu devais être plutôt grande lorsqu'on t'a marquée.

Je repoussai sa main de mon front ; ses yeux restaient fixés sur moi.

— Treize ans. Après ils m'ont chassée.

Il sourit à nouveau.

— Si tard ? Il n'est pas rare pour un devin de cacher sa nature pendant un temps, mais, treize longues années, c'est inédit à ma connaissance. Bel exploit, qu'on aurait aimé voir sur des affiches dans tout Wyndham : la fille qui a dupé tout le monde !

— Pas tout le monde, corrigeai-je en pensant à Zach, qui n'avait jamais douté de ma vraie nature.

Piper se tourna soudainement vers Kip.

— Et toi, comment as-tu fait ?

— Fait quoi ?

Cette fois, Piper s'avança pour toucher la marque de Kip.

— Comment as-tu fait pour éviter qu'on te marque pendant si longtemps ? Tu n'es pas devin. Pour toi comme pour moi, c'est un peu plus compliqué de ne pas passer pour un Oméga.

Il leva l'épaule gauche, lançant un regard conspirateur sur la manche vide de Kip.

— Ce qui m'intrigue chez toi, c'est comment, avec un bras en moins, tu as pu éviter le marquage pendant la moitié de ta vie.

Je portai la main à ma marque. À côté, Kip eut le même mouvement. Puis je me tournai vers lui, émettant un rire qui ressemblait plus à un murmure de mécontentement.

— Tout ce temps, Kip. Tout ce temps passé à s'interroger, nuit après nuit, à se creuser la tête pour dégager le moindre indice sur ton passé. Et en voilà un en plein milieu de ton front. Quelle paire d'idiots on fait !

— Parle pour toi. Un devin qui ne devine pas ça, ce n'est pas très glorieux.

Bien qu'il le prenne sur le ton de la plaisanterie, sa main ne quittait plus son front. Je me demandai si, comme moi, il se remémorait la première nuit après notre évasion de Wyndham. Je m'étais réveillée d'un cauchemar et Kip m'avait calmée. *Tout va bien, chhhh, tout va*

bien, m'avait-il murmuré. Nous avons ensuite appuyé nos fronts l'un contre l'autre, ma marque oméga contre la sienne : deux cicatrices de la même taille.

— Ce n'est pas grand-chose, réfléchit Kip, mais ça constitue le début d'une piste. On peut imaginer qu'ils ont...

— Dites donc, jeunes gens, interrompit Piper, vous semblez en savoir aussi peu que moi sur votre passé. Peut-être même moins.

Kip le regarda dans les yeux.

— Mon passé a commencé il y a tout juste quelques mois, quand j'ai vu Cass pour la première fois.

Avant que Piper n'ait pu finir de lever les yeux au ciel, Kip poursuivit :

— Je ne joue pas à l'amoureux transi en disant ça. Mes premiers souvenirs remontent véritablement au moment où j'ai vu Cass. Avant ça, le noir complet – si ce n'est quelques vagues réminiscences des cuves.

Cela prit du temps de tout lui raconter : les Chambres de Détention, la salle des cuves, notre voyage. J'étais impatiente de révéler au grand jour ce que j'avais vu dans la salle des cuves, mais hésitante quand il s'agissait de dévoiler mon passé. Kip et moi n'arrêtons pas de nous interrompre, tombant seulement dans le mutisme quand la conversation prenait la direction de mon jumeau – homme fort du Conseil. Finalement, j'omis Zach purement et simplement pour éviter de commettre une bourde. Je divulguai tout le reste – dessinant les plans, diagrammes et autres schémas de la salle des cuves, de son équipement, de la boule de verre lumineuse dans ma cellule, de notre itinéraire au fil des grottes de Wyndham, de tout ce dont Piper était curieux. Je craignais de mettre Kip mal à l'aise en décrivant sa prison de câbles et de cuves. En fin de compte, il se montra très content que son histoire soit au centre de la conversation, confirmant par des hochements de tête les détails que je donnais.

Je parlai aussi du Confesseur. Il était vite apparu que Piper en avait déjà entendu parler.

— Alors elle, c'est un sacré personnage, dit-il. Je regrette juste qu'on ne soit pas allés la chercher avant le Conseil.

— Croyez-moi, il vaut mieux ne pas faire équipe avec elle.

— Peut-être que non. Ceci dit, ce n'est pas préférable de la retrouver dans le camp adverse.

Je racontai la fois où je lui avais rendu la pareille, parvenant à

entrevoir ce qu'elle avait dans la tête : l'immense salle circulaire et son fourmillement de câbles.

— Ça ne pourrait pas être un autre coin de la salle des cuves ?

— Non. Ça n'avait rien à voir.

Je revoyais les câbles qui montaient sinueusement le long de boîtes métalliques et de murs incurvés. Je mesurais l'importance de cette vision volée à deux choses. D'une part, la salle ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu auparavant. D'autre part, Le Confesseur avait réagi par un accès de colère foudroyant. Quoi que j'aie pu voir, c'était extrêmement précieux pour elle.

Lorsque nous eûmes relaté l'épisode New Hobart, nous informâmes Piper de ce que nous avions vu dans la colonie des marécages – cette pauvre Oméga enfermée dans une cage suspendue. Il se contenta de hocher la tête.

— Pas plus surpris que ça ? demanda Kip.

— J'aimerais tant l'être. Un de nos deux navires est revenu avant-hier avec la même nouvelle.

— Vos hommes sont passés par cette colonie dans les marais ?

Cela semblait être une coïncidence improbable compte tenu de l'immense superficie du marécage. En plus de ça, nous n'avions croisé la trace de personne si ce n'est des cavaliers alphas.

— Non. Nos éclaireurs sont passés au nord de New Hobart.

Il marqua un temps d'arrêt. Je compris ce qui allait venir, et sentis monter un haut-le-cœur.

— Il y a deux colonies là-bas, plus une autre en direction de la côte. Des soldats s'y sont aussi arrêtés. Ils ont fouetté une personne dans chaque colonie. Ils n'ont même pas pris la peine d'inventer de faux chefs d'inculpation cette fois-ci. Ils ont juste vérifié leur carte de fichage – pour s'assurer que leur jumeau n'était pas quelqu'un d'important. Ensuite ils les ont fouettés, puis ils ont fait le nécessaire pour les exhiber à la vue de tous.

Piper dut lire l'horreur sur nos visages.

— C'était peut-être un message qu'ils voulaient vous adresser, expliqua-t-il sans prendre de pincettes. Ce que je m'appête à vous dire, ça ne va pas être agréable à entendre : il y a eu un soulèvement populaire à New Hobart, après que le Conseil a commencé à boucler la ville.

Je pensai à Elsa et à Nina.

— Rien de bien méchant – quelques jets de pierre, une foule qui défile dans les rues et crie sa colère – mais, pour autant, c'est sans précédent. Et le Conseil a toutes les raisons de vouloir punir des Omégas pour l'exemple.

L'image de la petite colonie où Kip et moi avions dansé me revint à la mémoire : la grange, la musique des bardes, et désormais une cage suspendue à une potence ? Je pris conscience du flux de mon sang – il coulait lentement dans mes veines comme une bouillie grumeleuse. Je voulus attraper la main de Kip pour sentir le réconfort d'un contact familial, mais rien que cela me demandait un effort trop considérable. Je lisais l'horreur sur le visage de Kip – un air d'effroi sans commune mesure avec celui qu'il avait affiché quand nous avions couru talonnés par le feu de forêt, ou quand nous avions lutté au milieu du récif.

Après que Piper nous eut enjoint de reprendre notre récit, nous poursuivîmes, fantomatiques. J'entendais à peine les mots que je prononçais. J'avais l'impression de parler par-dessus les bruits de la potence – sa chaîne grinçait dans ma tête.

Piper se montra particulièrement attentif lorsque nous décrivîmes la traversée jusqu'à l'île. Nous lui expliquâmes avoir mis deux nuits et deux jours.

— C'est plus long qu'une traversée classique, observa-t-il. On met en général vingt-quatre heures de moins, mais avec des marins expérimentés, en empruntant la route maritime la plus courte, et jamais sur un aussi petit bateau.

Il me demanda de dessiner notre circuit à travers le récif. Après plusieurs tentatives infructueuses, je repoussai papier et crayon au milieu de la table.

— Je n'arrive pas à me le représenter ici, au débotté – ça ne fonctionne pas comme ça.

— Essaye encore, Cassandra. Le voyage est frais dans ta tête, tu devrais encore pouvoir t'en souvenir.

Piper fit glisser la feuille de papier vers moi ; Kip la bloqua en posant une main ferme dessus.

— Assez. On arrête avec ça. Vous avez déjà des cartes, de toute manière – vos hommes en ont forcément.

— Bien sûr qu'on a des cartes. On les garde même précieusement, et personne n'est jamais arrivé jusqu'ici sans en avoir une pour se guider. Pas même un devin. Les seuls devins qu'on a reçus jusqu'à présent, on est allés les chercher – ils n'ont pas trouvé leur chemin tout seuls.

— Quelle veinarde je fais : parcourir tous ces kilomètres depuis Wyndham juste pour subir de nouveaux interrogatoires !

Ma colère ne sembla pas affecter Piper. Il ôta juste la feuille de papier de sous mon nez.

— Vous deux, il faut que vous compreniez une chose : ce qui protège notre île, c'est sa position secrète. Au Conseil, ils savent depuis longtemps qu'on a un bastion quelque part en mer. Comme on a concentré nos opérations de sauvetage sur les terres de l'Ouest – celles auxquelles on accède le plus facilement –, ils doivent se douter qu'on est au large du littoral ouest. Heureusement pour nous, ça représente plus de six cents kilomètres de côte. Ce que Cassandra vient de m'apprendre sur Le Confesseur me laisse penser qu'ils ont restreint le périmètre de recherche, qu'ils ont une idée plus précise de notre localisation. Pour autant, il nous reste quelques beaux obstacles à leur opposer : la distance, le récif, le cratère. Et voilà que vous déjouez tout ça à vous deux – sans carte, sans rien d'autre qu'un petit rafiot.

— Alors comme ça, dit Kip en se levant, vous pensez qu'on représente une menace ?

Piper se leva aussi. Il se dirigea vers une armoire d'où il tira une clé.

— Pas une menace, un don du ciel. Tu constitues peut-être notre meilleure arme.

Il avait parlé en me regardant.

— On va s'arrêter là pour aujourd'hui ; je vais rapporter à l'Assemblée ce que vous m'avez dit. On se reparlera bientôt. Pour le moment, prenez ça.

Il me donna la clé.

— Elle ouvre la porte de la forteresse. Mes gardes vont vous conduire jusqu'à votre logement.

Il tendit son bras vers celui de Kip ; ils se serrèrent la main. Malgré leurs statures différentes, je fus frappée par la symétrie du mouvement.

Avant de sortir de la salle, je m'arrêtai sur le seuil de la porte.

— Votre prédécesseur, l'amateur de belles chaises et de tapisseries, que lui est-il arrivé ?

Piper plongeait son regard fixement dans le mien.

— Je l'ai tué. C'était un traître qui faisait payer les réfugiés avant de les autoriser à rester en lieu sûr parmi nous. Il s'apprêtait surtout à nous trahir en livrant l'île aux Alphas.

— Et sa jumelle ?

Piper se mit à compulsier les plans éparpillés sur la table. Il répondit à ma question sans même lever la tête de ses papiers :

— Elle aussi je l'ai tuée, je suppose.

CHAPITRE 19

Le lendemain matin, on nous avait fait porter du pain en guise de petit-déjeuner. Kip et moi finissions de manger quand une garde passa la tête par la porte de notre chambre.

— Piper vous attend dans la salle de l'Assemblée.

Nous nous dirigeâmes vers la porte. La garde s'adressa à Kip :

— Seulement elle.

La grande salle – presque entièrement vide le jour d'avant – était pleine d'animation. La rumeur de notre arrivée s'était manifestement répandue et mon entrée ne passa pas inaperçue : des doigts pointés vers moi, des yeux braqués sur moi. Tandis que je me frayais un chemin au milieu des gens, je captais des bribes de conversations à peine chuchotées : *nous a trouvés toute seule... devin... sans carte... c'est ce qu'elle prétend.*

Je trouvai Piper assis à la même table que la veille, en pleine discussion avec une femme. En me voyant arriver, il fit signe à son interlocutrice de s'en aller et m'invita à prendre place. Il ne s'embarrassa pas de préambule :

— Les cuves, comment fonctionnent-elles ? Comment les membres du Conseil peuvent-ils conserver leurs jumeaux inconscients dans du liquide et, de leur côté, rester parfaitement éveillés ?

— Les corps ne sont pas vraiment inconscients dans les cuves. Pas comme quand on reçoit un coup sur la tête.

Cet état semi-comateux, les mots n'étaient pas capables de le décrire.

— Avec toutes ses machines, le Conseil a trouvé le moyen de suspendre les corps dans un entre-deux. Ils vont plus loin que le sommeil, mais pas jusqu'à la mort. C'est ce qui est horrible chez ces jumeaux : ils sont comme morts mais encore là, coincés dans des sortes de limbes.

C'était dur à expliquer. Peut-être aurais-je pu oser une comparaison entre ces corps encuvés et moi. Parler de ces fois où, avec Zach, j'avais

plongé dans la rivière pour pêcher la moule. Rapprocher leur état du mien quand je remontais à la surface les poumons presque vides. Ce moment où j'étais à court d'air et où la surface m'apparaissait lointaine, inaccessible. Dans la rivière, cet interminable instant ne durait que quelques secondes. Dans les cuves, il durait indéfiniment. Les corps étaient piégés pour l'éternité dans des limbes qui me rappelaient encore et toujours Zach – il m'avait dit un soir dans notre chambre : *C'est ta faute si on est piégés dans ces limbes.*

Piper reprit la parole, détournant mon esprit de Zach. J'en fus fort contente, car il était plus sûr de garder Zach hors de mes pensées. Je ne voulais pas commettre l'impair de révéler l'identité de mon jumeau, sachant que ça aurait rebattu les cartes – et pas forcément à mon avantage.

— Kip mis à part, pas de mouvement chez les encuvés ? Aucun signe d'éveil ?

— Seul Kip était éveillé. Certains avaient les yeux ouverts, mais ils ne les bougeaient pas comme lui. Ils étaient tous inconscients, pourtant je ressentais la vie en chacun d'eux.

— Si ce que tu me dis est vrai...

— C'est l'entière vérité.

Il s'adossa à sa chaise. Sans dissimuler qu'il me jaugait, ses yeux marron clair s'attardèrent sur moi. Après un temps de réflexion, il poursuivit :

— Oui, tu m'as l'air de dire la vérité. Malheureusement, ça confirme nos pires craintes concernant le Conseil et ce qu'ils sont prêts à faire.

— Je suis désolée.

Un sourire se dessina sur son visage – sur ses lèvres, au coin de ses yeux. Ses traits se déployaient facilement vers la joie, avec autant de facilité qu'un oiseau s'envolant de la surface d'un lac. Toutefois, derrière ce demi-sourire, il restait concentré, allant là où il voulait aller.

— Désolée de nous apporter de mauvaises nouvelles ? Ou désolée que ton jumeau soit impliqué dans tout ça ?

Je détournai mon regard, mais le sien resta figé sur moi. Finalement, je fixai mes yeux dans les siens.

— Vous ne m'avez toujours pas demandé qui il est.

— Tu me le dirais si je te le demandais ? me mit-il au défi.

— Non.

— Voilà pourquoi je ne l'ai pas demandé. Je ne suis pas du genre à aimer perdre mon temps.

Il ne parlait pas sur le ton de la menace, juste sur un ton factuel. Il se pencha vers moi et baissa la voix :

— On sait qu'il fait partie du Conseil. On sait que tu as peur de révéler son identité. On la découvrira tôt ou tard.

Là où je me serais attendue à sentir monter la colère en moi, je n'avais finalement ressenti que de l'abattement. Même ici, sur l'île dont j'avais rêvé toutes ces années, Zach réussissait encore à tout gâcher.

— Nous sommes venus chercher refuge, dis-je. Comme tous les Omégas qui vivent ici. S'il y a un endroit où je devrais être à l'abri de mon encombrant jumeau, ne serait-ce pas sur cette île ?

— J'aurais aimé pouvoir répondre que oui.

Sur son visage, je lus toute sa sincérité.

— Mais vous avez changé la donne au moment précis où vous avez posé pied à terre. Votre traversée, les nouvelles que vous nous apportez, toutes ces choses ont des conséquences pour l'île et pour chacun de ses habitants.

Poison, pensai-je en moi-même. Voilà confirmé ce que Zach avait toujours dit dans notre enfance : *Tu es poison. Tout ce que tu touches, tu le contamines.*

*

— J'ai l'impression de devenir ton domestique.

Kip me tendit un quignon de pain et reprit place sur l'appui de la fenêtre. C'est là qu'il se perchait en attendant mon retour.

— Tu es bien trop désordonné pour que je veuille de toi comme domestique, dis-je en pointant du doigt son lit défait.

Je le rejoignis sur le large rebord en pierre. Nous étions assis face à face, dos contre le cadre de la fenêtre, nos pieds se touchant presque.

— Tu sais bien ce que je veux dire. Tu passes tes journées en comité avec ton « pailleteur » et l'Assemblée, pendant que moi je reste ici relégué au rang de larbin.

Il posa sa tête contre la vitre.

— C'était comment, aujourd'hui ?

Trois jours s'étaient écoulés depuis notre rencontre avec Piper, et chaque jour on m'avait convoquée. Kip, quant à lui, n'avait jamais été convié. Nous passions nos matinées ensemble, mais l'après-midi les gardes venaient nous trouver pour me dire de me rendre à la salle de l'Assemblée. « Seulement elle », disaient-ils invariablement. Le troisième jour, Kip avait essayé de m'accompagner. Les gardes postés à la porte de la salle l'avaient refoulé – sans brusquerie, juste avec dédain.

— On ne vous a pas convoqué, avait dit le garde le plus âgé en lui barrant le chemin.

— J'aimerais qu'il m'accompagne, avais-je pondéré.

— Piper ne l'a pas appelé, avait platement réitéré le garde en fermant la porte au nez de Kip.

Quand j'avais demandé à Piper pourquoi Kip ne pouvait pas se joindre à nous, il avait levé le sourcil.

— Il ne connaît pas son propre nom, Cass. Que veux-tu qu'il ait à m'apprendre ?

Alors, pendant ces après-midi où je restais cloîtrée avec Piper et l'Assemblée, Kip explorait l'île. Chaque soir, quand je le retrouvais, il me racontait ce qu'il avait vu. Le vieux bateau acheminé du port morceau par morceau jusqu'à l'extrémité ouest de la ville, puis réassemblé pour permettre aux enfants de jouer aux marins. Les postes de guet cachés en haut du cratère avec des gardes en faction. La maison à l'écart de la ville où une vieille dame lui avait montré les six ruches bourdonnantes qui ornaient son balcon. Il était chaque fois impatient de me décrire ce qu'il avait découvert, et encore plus impatient d'entendre ce dont j'avais discuté avec Piper et l'Assemblée.

— Ne va pas croire qu'ils se désintéressent de toi, dis-je. La majeure partie du temps, ils m'interrogent à ton sujet.

— Alors pourquoi ne pas me le demander directement ? J'ai l'impression de n'avoir droit qu'aux miettes. Je traîne toute la journée, et le soir tu me sers du réchauffé – les restes de vos entretiens et des questions que vous avez abordées. S'ils sont si curieux à mon sujet, qu'ils viennent me cuisiner en personne.

— Que penses-tu avoir à leur apprendre ?

Je grimaçai en m'entendant parler comme Piper.

— Et toi, Cass, qu'as-tu à leur apprendre ? Si tu as eu de soudaines révélations sur mon passé, je suis tout ouïe.

Je lui donnai un gentil coup de pied.

— Ne joue pas l'imbécile. Ils veulent juste savoir comment j'ai découvert pour toi, pour toi et tous les autres. Ils s'intéressent à mes visions de la salle des cuves. Des choses que je t'ai déjà racontées.

— Alors tu ne penses pas que les interrogatoires sont juste un moyen détourné pour Piper de passer du temps avec toi ?

— En tête à tête ? ris-je. Dans le décor intime et voluptueux de la salle de l'Assemblée, avec tous les gens du comité autour ?

— Justement, il se donne une stature en s'affichant comme ça, pour te faire forte impression.

— Allez, on passe à autre chose.

Je sautai d'un bond sur le sol et attendis que Kip suive le mouvement.

— J'ai envie de sortir faire une promenade, proposai-je. Tu ne m'as toujours pas fait visiter la partie ouest de la ville. Piper m'a dit qu'il y avait un marché là-bas, ce soir.

— Tu lui as précisé qu'on n'avait pas un sou à dépenser ?

— Pas besoin.

Je sortis de ma poche une petite bourse d'argent.

— De la part de Piper. Pour nous deux.

— Alors là, badina Kip, c'est sur moi qu'il fait forte impression.

— On t'achète avec trois fois rien, feignis-je de déplorer en lui lançant la bourse.

— Pour quelques sous de plus, j'aurais même accepté d'enfiler un de ses ravissants uniformes bleus.

Depuis notre chambre surplombant la cour, il ne nous avait fallu que quelques minutes pour nous rendre au marché. Les gardes nous connaissaient désormais. Quand nous étions sortis du fort, ils nous avaient adressé un signe de tête et tenu la porte.

En observant Kip dans les rues, je m'étais rappelé à quel point il aimait être entouré de bruit. À New Hobart, il ouvrait les volets en grand pour goûter le tumulte des rues animées. Lors de ses premiers jours hors de la cuve, il secouait la tête sur le côté, auriculaire fouillant l'oreille, convaincu d'évacuer des gouttes de fluide qui auraient pu faire sourdine. Il semblait associer l'absence de bruit au silence de sa cuve, peut-être même au mutisme de son passé. Dès notre première nuit dans la citadelle, la rumeur de la ville m'avait

empêchée de dormir. Pour Kip, c'était une berceuse. Il lui arrivait de passer de longues heures sur l'appui de la fenêtre, les yeux fermés, tout entier absorbé dans l'écoute de la ville : les pas des gardes sur le gravier de la cour en bas et sur la pierre du parapet en haut, mais également les sabots des ânes résonnant sur le pavé, les roucoulements des pigeons qui s'interpellaient ou les chants des enfants.

Devant le sourire qu'il arborait à l'approche du marché, je ne me sentais pas de lui refuser ce brouhaha. Nous avions alors butiné de son en son : la clameur des marchands vantant tissu, melons ou oignons, les cris des enfants courant entre les jambes des passants, le baryton des cochons grognant dans des enclos de fortune, le clic-clac des poules becquetant le grillage de leur cage. Kip se délectait des bruits pendant que je contemplais les images. Au creux du volcan, là où la ville s'étendait, le soleil se levait tard et se couchait tôt – en ce début de soirée, je ne le voyais déjà plus. Il s'était retiré, obscurcissant le ciel et réveillant des lueurs dans le cratère : des flammes émaillaient la jeune nuit, celles des torches éclairant les rues, celles des bougies aux fenêtres. Insensible à ce spectacle, une chèvre mâchait avec mélancolie dans sa petite parcelle herbeuse entre deux maisons.

— Piper dit que la gestion des animaux est un cauchemar, avais-je expliqué à Kip. Ce n'est déjà pas simple de les acheminer ici par bateau. En plus de ça, ils occupent beaucoup de terres pour un faible retour en termes de nourriture. Pour Piper, leurs parcelles seraient mieux employées à faire pousser des cultures, d'autant que l'île manque d'espaces cultivables. Mais les habitants tiennent à avoir des animaux, car ça leur était interdit sur le continent.

— Je ne suis pas certain qu'élever secrètement des chèvres soit la forme de résistance la plus efficace.

— Il m'a dit qu'une chèvre était passée par-dessus bord pendant une traversée et que l'équipage avait presque fait chavirer le bateau en tentant de la sauver.

— Moi qui pensais que vos réunions privées étaient pour lui l'occasion d'aborder des sujets de haute stratégie, et pas de t'impressionner avec des anecdotes de biquettes.

— C'est justement de la haute stratégie. L'homme qui dirige cette île, et au passage la résistance oméga, sait qu'il n'a aucune chance de m'impressionner sans ses histoires de chèvres.

Il avait fait une moue de dépit en me prenant par le bras.

Sur toute la longueur de la rue, les vendeurs faisaient étalage de leurs marchandises. Nous avions acheté deux magnifiques prunes – avec une peau d'un violet si foncé qu'elle prenait des teintes noires.

— C'est la première fois que j'en goûte de pareilles, avais-je dit en mordant dans le fruit charnu.

— Bienvenue dans mon monde, avait plaisanté Kip.

— Ça ne peut pas être totalement nouveau pour toi, si ? Tu connais presque tout, en fait. Tu sais reconnaître ce qui t'entoure, tu sais lire, lacer tes chaussures. Rien à voir avec un enfant qui verrait les choses pour la première fois.

Il s'était arrêté pour examiner un étal de petites boîtes en bois. Il en avait ouvert une, puis il l'avait refermée en admirant comment le couvercle s'imbriquait parfaitement.

— Justement, ça rend les choses plus étranges mais pas forcément plus simples à vivre. Comme par exemple de savoir me servir d'un pot de chambre et, à côté de ça, de ne pas connaître mon propre nom.

— Tu as un nom désormais.

— Oui, un beau nom. Mais tu vois bien ce que je veux dire.

Nous étions arrivés à l'autre bout du marché. Là, nous nous étions assis sur un banc en pierre face à la place animée.

— Quand je me remémore mon passé, avais-je dit, je me souviens surtout de Zach. Je pourrais oublier mon nom que ça ne me gênerait pas, mais je ne supporterais pas d'oublier Zach. Un jumeau, c'est comme une part de toi.

— Les Alphas ne voient pas les choses du même œil.

— Je pense justement que si. Ils n'auraient pas autant peur de nous si, au fond d'eux, ils ne savaient pas que nous sommes semblables.

— Peur de nous ? Tu veux rire, j'espère. Si ce sont eux qui ont peur, pourquoi est-ce qu'on se cache ici ? Toi, moi et tous les gens de l'île ?

Il désigna la foule du marché avant de poursuivre :

— Les Alphas doivent trembler rien qu'en pensant à nous, eux et leur grande armée, leurs forteresses et leur Conseil.

— Ils ne se donneraient pas tant de mal à trouver l'île s'ils n'en n'avaient pas peur.

Je m'étais souvenue du Confesseur, elle qui revenait inlassablement à la charge au sujet de l'île – avec toujours les mêmes questions, le même planisphère déployé sous mon nez, et cet esprit inquisiteur.

Kip avait promené son regard autour de lui.

— Qu'y a-t-il ici qui puisse inquiéter le Conseil ? Il a beau se donner

des airs, être à la tête de gardes en uniforme, Piper ne constitue pas une grosse menace pour Zach et sa clique. Qu'est-ce qu'il peut faire ? Envoyer ses troupes de soldats manchots marcher sur Wyndham ?

— Il n'a pas besoin d'aller jusque-là. Que cette île existe, c'est déjà suffisant. Je suis sûre que le Conseil a son lot de préoccupations pragmatiques concernant la résistance – par exemple, les Omégas qui se réfugient ici échappent à l'impôt. Mais ce n'est pas le vrai problème, et ça ne le sera jamais. Ce qui fait peur et obsède le Conseil au plus haut point, c'est qu'un endroit comme celui-ci échappe à son contrôle.

Je m'étais rappelé les mots d'Alice avant sa mort :

— *C'est autant l'idée d'une île que l'île en tant que telle.*

— « L'île en tant que telle » me suffit amplement, avait répondu Kip en s'adossant au banc, tout sourire à la vue du sommet du cratère.

La crête du volcan dessinait le creux d'une main où l'horizon semblait reposer. J'avais regardé dans la même direction, la tête inclinée au même angle que celle de Kip.

— Je n'ai jamais douté de l'existence de l'île. Elle était présente dans tant de mes rêves, et tellement réelle. Mais c'est différent d'y être vraiment, physiquement – cette sensation d'en faire partie.

— Alors ça y est ? Tu as l'impression d'appartenir à cet endroit.

— Pas toi ?

— J'ai envie de croire que j'ai ma place ici, oui.

Il avait recraché le noyau de la prune et l'avait regardé finir sa course entre deux pavés.

— J'ai envie de croire qu'on pourra rester.

— Tu n'en as pas l'air si sûr.

— Difficile d'être sûr de quoi que ce soit ici, j'ai l'impression de ne pas compter. Et la manière qu'a Piper de m'ignorer n'arrange rien. L'Assemblée semble penser qu'après tout ce temps dans ma cuve je n'existe plus vraiment, ou alors seulement comme le fantôme de moi-même.

J'avais examiné le visage de Kip : nez droit et fin remontant légèrement vers le haut, pommettes et mâchoires dessinant des contours nets. J'en connaissais chaque courbe et chaque angle, peut-être mieux que lui, oubliant facilement qu'il était un inconnu pour lui-même – et qu'il le serait tant qu'il ne se raccrocherait pas à son passé et, surtout, à sa jumelle.

— Je n'arrive toujours pas à m'imaginer ce que tu vis intérieurement. Tu dois te sentir bien seul sans jumelle.

— Je m'estime plutôt chanceux d'être seul si ça permet d'échapper à ce que ton jumeau t'a fait subir.

— Tu dois pourtant penser à elle, te demander qui elle est, non ?

— Détrompe-toi. Et puis, cette absence de jumelle, c'est certainement ce qu'il y a de plus normal chez moi. De ce côté-là, c'est toi qui as vécu quelque chose d'anormal avec Zach. Regarde comment ça se passe aujourd'hui : les enfants sont dissociés si tôt qu'ils grandissent sans rien connaître de leur jumeau qu'un prénom et un lieu de naissance.

Pendant un moment, en silence, il avait regardé les passants – une masse informe où chacun portait sa propre difformité. J'avais attendu qu'il reprenne la parole.

— Il m'arrive quand même de penser à elle. Je m'interroge sur des choses toutes simples la concernant – les préoccupations de base du genre : va-t-elle tomber d'une falaise et m'emporter dans sa mort ? Alors j'espère pour moi qu'elle mène une vie tranquille et ennuyeuse au possible. Je me convaincs qu'elle a un travail tout aussi tranquille et ennuyeux où elle ne risque pas de passer sous une charrue ou de se mêler à une bagarre.

— Et qu'elle mange plein de bonne nourriture saine, qu'elle se couche tôt aussi, avais-je ajouté en me levant du banc.

— Si elle pouvait être éleveuse de poules, ce serait l'idéal. Ou tisseuse de tapis.

— Des tapis confectionnés à la main alors, pas avec ces dangereux métiers à tisser.

— Voilà qui est parlé ! avait-il conclu en me logeant un baiser sur le front, tandis que nous regagnions la foule.

*

Le lendemain, un soleil éclatant m'avait incitée à changer mes plans. Kip et moi avions prévu de gravir le cratère après le petit-déjeuner. Finalement, je l'avais laissé partir seul avec sa gourde d'eau et son encas de figues fraîches.

De mon côté, je m'étais rendue à mi-hauteur de la tour, sur une petite terrasse découverte la veille. J'avais accédé à la terrasse peu

avant midi, mais les pavés étaient déjà chauds. Je m'étais allongée sur le sol en pierre, m'autorisant un bain de soleil. Depuis les Chambres de Détention, le ciel ouvert avait gardé le goût de la nouveauté – même l'épouvantable traversée en bateau ne m'avait pas gâché le plaisir de sentir le soleil sur ma peau. Étendue sur le pavé, je me focalisais sur mes moindres sensations corporelles, laissant derrière moi machinations et complications – le Conseil, l'Assemblée – pour me délecter du seul ressenti physique. À Wyndham, je devais passer par la douleur pour éloigner mon esprit d'un paysage nocturne fait de visions et de peurs. Sur cette terrasse, je recourais au plaisir pour apaiser mes pensées.

C'était aussi l'île qui rendait ces petites joies possibles. À New Hobart, malgré une population entière d'Omégas, la peur et la honte étaient à chaque coin de rue. Nous n'étions jamais à l'abri d'un cavalier du Conseil surgissant d'une ruelle, ou d'un percepteur de la dîme frappant à la porte de la pension. Sur l'île, nos corps parlaient un tout autre langage. Finies l'hésitation et la furtivité de nos mois de cavale, nos mouvements s'étaient libérés. Ici, un Oméga pouvait lever le menton et redresser les épaules, comme Piper. Je commençais à réaliser que notre joie de vivre, à Kip et à moi, était en partie due à cette île qui débarrassait les corps omégas de toute forme de honte. De tout ce que l'île nous avait offert, c'était peut-être le plus inattendu des cadeaux : le don de notre propre corps.

La veille, j'avais découvert un suçon sur mon cou – là où Kip s'était amusé à me mordre, puis à m'embrasser et enfin à me mordiller gentiment. Il s'était platement excusé quand la lumière du matin avait révélé la marque qu'il avait laissée sur ma peau. Moi, je m'étais étrangement sentie jubiler à l'intérieur. Mon corps avait porté tant de marques dont je n'avais pas voulu : le sceau oméga, la pâleur des Chambres de Détention ; et lors de notre périple, les écorchures, les cloques et la chair à vif sur les os saillants. Cette fois, c'était différent : la marque à mon cou rappelait un moment de bonheur. Alors, allongée sur la pierre chaude de la terrasse, j'avais passé mes doigts dessus en laissant un sourire s'épanouir sur mon visage.

Je ne sais depuis combien de temps je somnolais quand une ombre glissa sur mes paupières fermées. Je me redressai en sursaut, comme surprise dans mon intimité. J'étais entièrement habillée, mais j'avais abandonné mon corps tout entier à la caresse du soleil et des pavés.

Même éclairée de derrière par un soleil de plomb, la silhouette de Piper était reconnaissable entre mille.

— Excuse-moi, dit-il en reculant, je ne voulais pas te faire peur.

— Je n'ai pas eu peur, répondis-je en me préparant à me lever.

— Ne bouge pas.

Il s'accroupit à ma hauteur.

— On m'a dit que tu étais montée ici, mais on ne m'a pas précisé que tu dormais.

— Je ne dormais pas vraiment. Je ne dors jamais véritablement de toute manière.

— À cause des visions ?

Je hochai la tête. Il s'installa en tailleur à côté de moi, le visage tourné vers le soleil.

— Si ça peut te consoler, je dors beaucoup moins depuis que Kip et toi êtes ici. Votre arrivée, ça a secoué l'Assemblée.

— Tu parles de nous, là ? On n'est pas une horde d'envahisseurs, juste deux Omégas affamés de plus venus chercher refuge. La seule différence, c'est qu'on a trouvé le chemin nous-mêmes.

— Pas vous-mêmes : tu as trouvé le chemin toi-même, sans l'aide de Kip.

— On a fait la traversée à deux.

— Oui, on dirait bien que c'est votre genre de faire les choses à deux, dit-il en jetant un coup d'œil au suçon dans mon cou. Il faut que tu comprennes que votre arrivée ici – sans escorte et à l'improviste –, ça fait peur aux îliens, car cet endroit repose sur le secret.

— Ce n'est pas de Kip et moi dont vous devriez vous préoccuper. Je te rappelle que Le Confesseur recherche l'île et qu'elle n'abandonnera pas avant de la trouver.

Rien qu'en parlant d'elle, j'eus l'impression que la chaleur emmagasinée dans les pavés disparaissait sur-le-champ.

— Si seulement je pouvais décider de l'étendue de mes problèmes, soupira-t-il. Tu n'as pas idée d'à quel point tout a empiré sur le continent, ne serait-ce que pendant tes années en cellule.

— J'en ai eu un bel aperçu à New Hobart.

— Ce qu'ils ont fait là-bas, c'est dans la droite ligne de ce qu'on a constaté partout. Des restrictions plus nombreuses à l'encontre des Omégas, des impôts plus élevés, des colonies bouclées. Les comptes-rendus qu'on reçoit sur les passages à tabac, sur les colonies acculées à la famine, ça n'a aucun sens. Le Conseil multiplie les refuges – belle charité –, mais quel est son intérêt dans tout ça ? Pourquoi

contraindre les Omégas à dépendre de lui ? S'il baissait la dîme et réduisait les contrôles, nous n'aurions pas besoin de tous ces refuges et il n'aurait pas besoin de les financer.

Un court instant, je vis de la fatigue peser sur son visage.

— Dans ce climat, tu comprends pourquoi l'Assemblée est dans tous ses états depuis ton arrivée. Les gens sont spontanément méfiants vis-à-vis des devins et, maintenant qu'ils en voient un guidé jusqu'à l'île par ses seules visions, ils ne se sentent plus en sécurité.

— Je ne suis pas une menace. Kip non plus.

— Je sais bien que tu n'es pas une menace.

— Et Kip ? Tu ne lui fais pas confiance ?

Il eut une moue dubitative.

— Je ne sais rien de Kip, pas plus que lui.

— Ce n'est pas sa faute.

— Je ne dis pas ça. Je dis juste qu'il ne m'est pas d'une grande utilité.

— C'est vraiment comme ça que tu vois les gens : utiles ou inutiles ?

Il n'essaya même pas de se rattraper ou de contester.

— Je n'ai pas d'autre choix que de raisonner en ces termes. Mon travail l'exige.

— Mais toi, est-ce que tu penses comme ça en dehors du travail ?

Il se mit à rire.

— Avant, peut-être y avait-il le travail d'un côté et moi de l'autre. C'était il y a longtemps, malheureusement.

— Malheureusement ou pas, c'est toi qui as voulu tout ça – personne ne t'a forcé à te présenter à la tête de l'Assemblée.

— J'ai brigué ce poste car je savais pouvoir faire mieux que les autres. Et je ne me suis pas trompé.

Il posa ses coudes sur ses genoux et bascula la tête en avant pour offrir sa nuque au soleil.

— Dès que je l'ai su en moi, ce n'était plus une question de vouloir ce travail, c'était juste ma place.

Nous restâmes assis en silence pendant un moment. Ayant passé tellement de temps seule avec Kip, je craignais que cela ne soit étrange d'en passer autant avec Piper. Pourtant, lorsque nous étions

ensemble, il n'y avait d'inconfortable qu'un interdit passé sous silence : le nom de mon jumeau. Ce non-dit était au centre de toutes nos conversations. C'était comme le cratère au milieu de l'île : tout s'articulait autour de lui. Quand nous évitions ce sujet, il m'était facile d'être au côté de Piper – facile de me laisser gagner par son sourire, de me sentir en sécurité sous son regard plein d'autorité. Pourtant ce jour-là, assise sous un soleil généreux, j'avais l'esprit hanté par Zach – ma moitié fantôme –, par le défunt prédécesseur de Piper, par les couteaux qui brillaient à sa ceinture.

— Et toi, en tant que devin, reprit-il en se tournant vers moi, tu arrives à mettre les visions d'un côté et toi de l'autre ?

— On ne parle plus d'un travail ou d'un choix comme dans ton cas. Être devin, ce n'est pas quelque chose que je fais, c'est qui je suis.

— C'est peut-être un peu pareil pour moi maintenant, à la tête de l'île.

— Si tu pouvais retourner en arrière, tu referais le même choix ?

— Et toi, si tu avais le choix, tu déciderais d'être devin ?

*

Notre chambre avait deux couches séparées. Lorsque nous parlions jusque tard dans la nuit, je m'installais au bout du lit de Kip.

— Il m'a encore posé des questions sur mes visions aujourd'hui – sur ce que j'avais vu de l'île avant d'arriver ici. Il ne m'a rien demandé sur Zach, pas directement en tout cas.

— Ce n'est pas pour autant qu'il a abandonné toute idée d'en savoir plus ; tu t'en doutes. Il sait qu'on ne lui a pas tout dit.

— Il nous fait plus confiance que tu ne sembles le penser. Sinon il ne nous aurait pas donné la clé de la citadelle, et il ne nous laisserait pas libres de nos allées et venues sur l'île.

— Ça ne l'empêche pas de garder un œil sur nous. Il a posté des uniformes bleus partout sur cette île – peut-être même que certains portent d'autres couleurs pour se fondre dans la foule des passants.

Je me rappelai ce que Piper avait dit en arrivant sur la terrasse : *On m'a dit que tu étais montée ici.*

— D'ailleurs, je suis prêt à parier que, si on s'approchait trop près d'un bateau, on verrait bien vite les limites de notre prétendue liberté de circulation. Il veut te garder à portée de main pour ses petits

interrogatoires.

— On ne peut pas appeler ça des interrogatoires. On discute. Il m'apprend des choses aussi. Et tu peux être sûr que, s'il ne nous faisait pas confiance, on serait au fin fond d'un donjon au lieu de cette chambre.

— Ce genre de chose, on connaît bien, pour une fois !

Il attrapa le pichet de vin et remplit nos deux verres.

— Qu'est-ce qu'il te raconte, alors ?

— Il me parle de l'île. De la situation sur le continent aussi.

— Et il t'apprend du nouveau ? Des choses que tu ne connaîtrais pas déjà grâce à tes visions ?

— Énormément. Mais, depuis le temps, tu devrais savoir que les visions ne me renseignent pas aussi clairement et simplement que ça. Je t'ai expliqué qu'elles donnent juste un vague aperçu – rien à voir avec un récit net et précis.

Je bus une petite gorgée de vin dont les tanins soyeux m'emplirent la bouche. D'un coup de langue, je nettoyai ma lèvre supérieure teintée de rouge.

— Il découvrira forcément pour Zach. Il sait déjà que ton jumeau est quelqu'un de très important – le premier Alpha venu n'aurait pas accès aux Chambres de Détention.

— Sauf que, entre le bureau du Conseil et les membres qui gravitent autour, ça représente au moins une centaine de personnes haut placées. Piper ne sait pas exactement qui est Zach, ni ce qu'il fait.

Je marquai une pause.

— Moi non plus, d'ailleurs, je ne sais pas qui il est et ce qu'il fait.

— Je dirais plutôt que tu as un portrait assez complet du personnage. La question, c'est de savoir combien de temps tu pourras le cacher. Les membres du Conseil ont beau changer de nom, Piper fera tôt ou tard le lien entre Le Réformateur de Wyndham et le Zach de ton enfance. Il n'est pas stupide, il trouvera.

— Voyez-vous ça ! Il n'est plus le sombre idiot que tu me décrivais à longueur de temps.

— Je ne rigole pas, Cass. Je n'aime peut-être pas l'individu, mais je sais reconnaître son intelligence. S'il n'a pas déjà deviné, il découvrira bien assez vite que c'est ton jumeau qui est derrière tout ça, derrière la salle des cuves et ce que j'y ai subi. Et, à ce moment-là, qu'est-ce qui

nous arrivera ?

— Tu aimerais peut-être que j'aille le trouver pour lui dire que je suis la jumelle de Zach ? Il nous chasserait de l'île sur-le-champ. Mais, si ça peut te permettre de faire la paix avec ton passé d'encuvé, j'y vais de ce pas.

— Avec quel passé ? Je ne sais rien de ce qui m'est arrivé !

Réalisant soudain qu'il criait, il baissa la voix pour chuchoter :

— Je veux juste éviter que Piper ne se serve de toi. Ils t'utiliseront pour atteindre Zach. Tu dois le savoir aussi bien que moi.

— Je n'en sais rien, et toi non plus.

— Pourquoi ne pas lui dire, alors, si tu as confiance en lui ?

Je m'affalai dos au mur, le regard fixé sur mes pieds qui dépassaient sur le côté du lit. Kip s'adossa comme moi, sans me toucher. Je tournai ma tête dans sa direction pour lui faire face.

— Tu ne trouves pas ça usant, repris-je, de ne jamais pouvoir faire confiance aux gens ?

— Que je me fie ou pas à Piper, ça n'a aucune importance. Zach est ton jumeau, c'est ta décision d'en parler ou pas. Je me fais juste du souci pour toi. Tu veux toujours croire les gens capables du meilleur. Comme avec Zach par exemple, quand ta mère est venue à la colonie te mettre en garde contre lui.

— Si je n'avais pas décidé de faire confiance à Zach à ce moment-là, je n'aurais pas fini dans les Chambres de Détention, je n'aurais pas découvert les cuves et je ne t'aurais jamais libéré.

Il éclata de rire.

— Quatre années dans une cellule. Il n'y a que toi pour utiliser ça comme argument en faveur de ta confiance envers les gens.

Il glissa ses doigts dans les miens. J'attirai sa main vers moi, embrassai lentement chacun de ses longs doigts.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. J'ai presque l'impression de ne pas avoir mon mot à dire dans l'affaire.

Je soupirai.

— Je crois que tu as raison pour Piper, concédai-je. Je ne dis pas qu'on ne peut pas lui faire confiance – pas forcément. Mais je suis d'accord sur le fait qu'il est intelligent.

CHAPITRE 20

Le lendemain, Piper nous avait fait chercher, Kip et moi. « C'est pas trop tôt », avait grommelé Kip sans parvenir à dissimuler sa joie d'être enfin convié. C'était en début d'après-midi et la salle de l'Assemblée était pleine d'agitation : des gardes allaient et venaient, certains faisaient leur rapport aux membres de l'Assemblée massés autour de l'estrade au trône vide. Comme souvent, Piper se tenait légèrement à l'écart du groupe. Il était en pleine conversation avec Simon, un des hommes de l'Assemblée. Simon avait deux fois son âge et des cheveux blancs aux tempes. Avec un bras gauche et deux bras droits, sa réputation de guerrier redoutable n'était plus à faire. Il émanait de lui la même vigueur que chez Piper. Souvent, à mon arrivée dans la salle, je les avais trouvés en pleine discussion houleuse – le plus jeune et le plus vieux débattant avec emportement. À mes yeux, c'était ce qui faisait que Piper préférait la compagnie de Simon à celle des autres membres de l'Assemblée trop déférents. Une fois ou deux, j'avais même surpris les deux hommes chauffés à blanc, gesticulant et se coupant la parole tout en se penchant sur la table jonchée de cartes et de papiers. Malgré ça, ils se quittaient toujours en bons termes – Simon rassemblait ses documents et sortait en me saluant poliment de la tête.

Ce jour-là, quand Simon partit, Piper nous dirigea vers une table retirée sous les vitraux du fond de la salle, à l'abri des oreilles indiscrètes. Puis il servit trois verres de vin et nous invita à nous asseoir.

— Je suis conscient que vous avez été patients avec nous – toutes ces convocations, toutes ces questions. Sachez qu'on ne vous embêterait pas avec tout ça si ce n'était pas de la première importance.

— Pas suffisamment important pour venir m'embêter, de toute évidence.

Piper ignore la remarque de Kip et poursuit :

— Les choses changent depuis quelque temps. Ce dont vous nous avez informés ne fait que confirmer ce que l'on observait déjà. Je

parle de cette nouvelle politique instaurée par le Conseil depuis les années de sécheresse. Quand les gens sont affamés et désespérés, ils se retournent volontiers les uns contre les autres – et le Conseil en a profité pour jouer la carte anti-Omégas. Notre situation s'est dès lors détériorée, et tout s'est accéléré en l'espace de deux ou trois ans. Je ne vous apprend rien si je vous parle des réformes de La Générale : les augmentations de la dîme, l'interdiction d'établir des colonies sur les terres fertiles ou trop proches des zones alphas. De son côté, la population alpha a suivi le mouvement : l'abandon des enfants omégas toujours plus jeunes, les descentes dans nos colonies pour voler ou brûler les récoltes. Cass sait déjà tout ça, je lui en ai parlé.

— Et elle me l'a rapporté, prit soin de souligner Kip.

— Comme si ça ne suffisait pas, on nous a ensuite alertés sur de nouvelles opérations : les kidnappings stratégiques – des Omégas enlevés par leur jumeau ou par les ennemis de leur jumeau.

— Les Chambres de Détention, murmurai-je.

— Exactement. Et les comptes rendus ne faisaient pas état d'une pratique limitée aux seuls membres du Conseil. Parfois, c'était un riche Alpha, sans connexion avec la clique de Wyndham, qui payait pour avoir son jumeau emprisonné en « lieu sûr ».

Combien d'Omégas étaient encore là-bas, me demandai-je, enfermés dans des cellules comme la mienne ?

— Ce n'était sans doute pas assez pour le Conseil, continua Kip. Il y a cinq ans, ils sont devenus très tatillons sur les registres – mettant un point d'honneur à tous nous fichier.

— Il y a une raison pour que les registres soient tenus avec autant d'application, exposai-je en me rappelant l'homme fouetté à New Hobart. C'est pour vérifier à quel Alpha on est lié et déterminer si on peut être maltraité ou utilisé. Je ne sais pas comment ils arrivent à fichier tous les Omégas, mais c'est à la base de beaucoup de leurs opérations.

— Je suis du même avis. Mais, les registres, ce n'était qu'un début. D'autres témoignages nous sont parvenus, de partout, avec des conclusions inquiétantes : les Omégas qui entraient dans les refuges n'en ressortaient jamais. Et puis on nous a fait remonter des rumeurs de disparitions d'enfants, d'expérimentations. Comme si les colonies et les Chambres de Détention, ce n'était pas déjà assez.

Kip recula bruyamment sa chaise de la table et s'adressa à Piper :

— On vous a relaté tout ça, avec tous les détails. Ce ne sont pas que des rumeurs.

Je posai la main sur le bras de Kip. Piper reprit la parole :

— Parfaitement. Et ces détails que vous nous avez donnés sont d'une valeur inestimable. Ils confirment nos soupçons quant au durcissement de la politique de Wyndham à l'égard des Omégas – un durcissement que nous voyons venir depuis longtemps.

— Vous l'avez vu venir ? ironisa Kip. Quelle perspicacité !

— On ne savait pas précisément ce qui se tramait. Ce qu'on a su, c'est qu'un nouvel homme fort prenait du galon dans les salles du Conseil – un rival même pour La Générale. Il avait commencé tard, mais avait vite monté les échelons. Il se faisait appeler Le Réformateur.

Ma main se contracta momentanément sur le bras de Kip. Piper continua :

— Il a promu une ligne anti-Omégas extrême, et ce dès le début de son ascension : une multiplication des restrictions, un arsenal de mesures, les colonies toujours plus éloignées, les refuges toujours plus nombreux. Et puis il est passé à l'étape supérieure.

— Il est à la tête du Conseil depuis ?

J'avais réussi à parler d'une voix si posée que je me surprenais moi-même.

— Non. Il est trop jeune, trop radical.

Il tira un large feuillet de la liasse de documents posée sur la table. À première vue, on aurait dit un arbre généalogique. C'était une liste : plus d'une soixantaine de noms, accolés chacun à un croquis et reliés entre eux par des flèches. Il leva la tête vers Kip.

— Tu sais lire ?

Kip acquiesça avec impatience. Piper posa son doigt en haut de la feuille.

— Le Juge, lis-je en observant le croquis associé – un visage de vieil homme coiffé d'une touffe de cheveux blancs.

— Il gouverne depuis plus d'une décennie. Il était au départ extrêmement puissant, mais on le suspecte de n'être plus qu'un homme de paille, un paravent rassurant derrière lequel les vrais décideurs manœuvrent à couvert. Ils se servent de lui car il inspire la confiance et le respect à la population – et même à certains Omégas. Sauf qu'il a toujours été un modéré. Dans sa jeunesse, il refusait d'imposer la dîme et permettait la cohabitation entre Alphas et Omégas dans les régions de l'Est. La nouvelle politique, elle ne vient

pas de lui.

— S'il applique une politique dont il ne veut pas, avança Kip, c'est qu'il a dû perdre la majorité au Conseil, non ?

— Ou qu'ils ont mis la main sur sa jumelle, exposai-je comme si cela coulait de source.

Piper signifia qu'il penchait pour mon explication.

— C'est fort probable. Un homme ayant les convictions du Juge n'accepterait pas d'envoyer sa jumelle dans les Chambres de Détention pour se protéger. On pense qu'ils la détiennent pour faire pression sur Le Juge et le manipuler comme un pantin.

— Et qui sont ces « ils » ? demandai-je tout en connaissant la réponse.

Piper fit glisser son doigt en bas du feuillet, où figurait une brochette de noms.

— Les voilà : la base du pouvoir, le véritable socle du Conseil depuis quelques années voire plus. La Générale. Le Régisseur. Le Réformateur. Tous jeunes, tous radicaux.

Je me penchai vers la table pour examiner les croquis jouxtant ces trois noms.

Le visage du Régisseur paraissait étonnamment bienveillant. Sous une masse de cheveux noirs et bouclés, son regard était chaleureux et sa bouche souriante. Le croquis de droite représentait La Générale : cheveux longs et pâles attachés en arrière, visage mince. Ses traits semblaient exagérés – sourcils arqués, pommettes anguleuses – et son regard n'était pas aussi vivant que celui du Régisseur. Au lieu de ça, il lui donnait un air tout en retenue et en calcul.

Piper nota que je m'attardais sur ce dessin.

— Tu as déjà entendu parler d'elle ? demanda-t-il.

— Comme tout le monde.

— J'aurais préféré ne jamais entendre parler d'elle, dit-il. Elle est tout ce qu'il y a de plus impitoyable. À côté, Le Régisseur passe pour un partisan de la cause oméga.

Puis je vis le visage de Zach : Le Réformateur. Le croquis était basique, mais le dessinateur avait plutôt bien saisi le regard : plein d'intensité, sur la défensive.

— Reconnaissez-vous certains de ces visages ? Et les noms, ils vous disent quelque chose ?

Il poussa le document vers moi, me rappelant Le Confesseur et son planisphère.

Je pris soin de m'attarder sur chaque visage pour ne pas trahir que mes yeux et mon esprit étaient irrésistiblement attirés vers Le Réformateur. Quelle horreur, pensai-je, que de devoir me cacher comme ça, m'inventer un personnage et l'incarner à longueur de journée.

— J'ai entendu parler de ces deux-là, répondis-je en contenant ma voix. Le Régisseur et Le Réformateur. On nous a parlé d'eux à New Hobart.

Soudain je le vis, ce croquis qui n'était relié à aucun autre. Il figurait dans la marge blanche de la feuille – détaché de l'organigramme qui lardait de noir le papier-parchemin. Piper suivit mon regard jusqu'au dessin de ce visage calme et souriant.

— Je me demandais quand tu la remarquerais. Le Confesseur. Ta vieille amie.

— Drôle de façon de voir l'amitié, arguai-je sans parvenir à détourner le regard de ma persécutrice.

Il était troublant de constater à quel point ces quelques traits d'encre pouvaient me ramener en arrière, dans les Chambres de Détention, intimement fouillée par un regard et un esprit inquisiteurs.

— Elle a rejoint la clique il y a environ six ans – recrutée par Le Réformateur, on pense.

— Pourquoi collabore-t-elle avec eux ? demanda Kip.

— C'est vrai que ça peut paraître tordu pour une Oméga de s'associer à ceux qui cherchent à écraser les gens de son espèce. Notre espèce. Reste qu'elle travaille pour eux, ou plutôt avec eux. Elle est très puissante – ils le savent bien pour l'utiliser comme ils le font – et n'a rien d'un simple pion sur l'échiquier.

Je regardai son doigt s'attarder à côté du portrait du Confesseur, et je me rappelai le filet de peur dans la voix de Zach quand il parlait d'elle.

— Je comprends très bien pourquoi ils ont besoin d'elle, dis-je, j'ai vu son pouvoir. Ce qui m'échappe, c'est pourquoi elle a besoin d'eux. Qu'est-ce qui peut bien la pousser à collaborer ?

— Tu penses que tous les Omégas sont bons ? rit Piper. Qu'ils travaillent tous pour le bien de l'humanité ? Qu'aucun Oméga ne peut se faire acheter au prix de l'or, du pouvoir ou de sa propre sécurité ?

Je croisai son regard.

— Et tu penses quoi des Alphas, alors ? Pour toi, ils sont tous mauvais ?

Il m'ignora et revint à l'organigramme, plantant son doigt si fermement sur le croquis de Zach que je dus réprimer un tressaillement.

— Toutes nos sources ramènent à la même conclusion : Le Réformateur est au centre de l'échiquier. Soit, La Générale ne peut nous inspirer que de la peur ; soit, Le Régisseur a toujours été un farouche opposant anti-Omégas. Pour autant, Le Réformateur représente notre plus grande menace. Il est la clé de voûte de cette nouvelle politique du Conseil. Rien ne nous indique clairement qu'il détient la jumelle du Juge, mais on sait que c'est lui qui tire les ficelles.

Je fis mon possible pour ne pas attarder mon regard sur le croquis de Zach, à l'inverse de Kip qui y posait un œil attentif. Piper l'aperçut et s'adressa à lui :

— C'est ton homme, Kip. Il y a un peu plus de cinq ans, alors que sa position au sein du Conseil avait été renforcée et qu'il avait Le Confesseur à ses côtés, des Omégas ont commencé à disparaître. Pas seulement les jumeaux des membres du Conseil, mais également des gens comme toi, beaucoup.

Kip leva brusquement les yeux.

— Des gens sans importance, c'est ça que tu veux dire ?

— Je veux dire que ces gens n'avaient aucun lien avec le Conseil. Bien sûr, il y a une chance pour que ta jumelle ait une connexion avec le Conseil, mais ce n'est pas obligatoire. De toute manière, si c'était le cas, ça ne limiterait pas tant tes recherches que ça. Il y a plusieurs centaines de membres du Conseil et presque la moitié sont des femmes – ça te fait beaucoup de jumelles potentielles. Il faut aussi faire entrer en ligne de compte les femmes proches des membres du Conseil, celles qui sont assez importantes à leurs yeux pour qu'ils décident de les protéger : épouses, filles, conseillères, amies. Toutes celles-là sont également susceptibles d'avoir leur jumeau encuvé. Ça te fait une belle botte de foin où chercher ton aiguille de sœur ! Ceci dit, il est peu probable qu'elle soit liée au Conseil. Tu fais vraisemblablement partie de ces Omégas enlevés pour servir de cobayes – sans jumeau important, sans valeur à leurs yeux.

— Sans valeur, répéta Kip.

— Du point de vue du Conseil, c'est exactement ça, précisa Piper en

perdant patience. Des sujets expérimentaux, souvent jeunes, qui ne poseront pas problème si ça tourne mal.

— Tu peux dire « mourir » au lieu de « tourner mal », dis-je. Pas besoin d'y mettre les formes. J'ai vu les cuves, Kip les a connues de l'intérieur, on a vu les squelettes dans la grotte où elles se dévident.

Piper fit oui de la tête.

— C'est difficile de tenir le compte. Sur les milliers d'Omégas qui ont été enlevés, on a au moins une centaine de morts confirmées. Leurs jumeaux alphas ont succombé si subitement que même les Alphas commencent à se poser des questions. Toi, Kip, tu as survécu. Tu es plus chanceux que tu ne crois.

— Comment ai-je pu être aussi peu reconnaissant ? lâcha Kip d'un ton sarcastique.

— Tout ça ne répond pas à la grande question, fis-je remarquer. La manière dont le Conseil nous traite, cette volonté de nous écraser toujours plus, ça n'a aucun sens. Qu'est-ce qu'ils en retirent ? Pourquoi nous acculer à la famine ? La vie des Alphas dépend de la survie des Omégas – c'est la seule loi qu'ils ne peuvent pas changer.

— C'est ce qui nous sauve et ce qui nous condamne, exposa Piper. Le lien qui nous unit à un jumeau alpha, ça nous protège, soit. Malheureusement, c'est aussi ce qui fait que nombre d'Omégas sont volontiers obéissants envers le Conseil – et peu enclins à rejoindre la résistance. Ils savent que la clique de Wyndham ne peut pas aller jusqu'à certains extrêmes avec eux. Même quand la situation s'est mise à empirer ces dernières années, on savait que les Alphas avaient trop besoin de nous pour nous laisser mourir de faim. En témoignent les refuges. Pour autant que les Omégas détestent l'idée de s'y rendre, d'abandonner tout contrôle sur leur propre vie, ils voient les refuges comme un filet de sécurité. Et, maintenant qu'ils poussent comme des champignons, les Omégas sont on ne peut plus rassurés. Personne n'est assez idiot pour croire que ces hospices sont une manifestation de charité d'un Conseil bienveillant, non. Mais, même si ces lieux transpirent l'intérêt personnel des Alphas, ils disent surtout qu'il y a une limite à ne pas dépasser. Une limite que la politique de Wyndham ne peut pas franchir.

— On dirait plutôt qu'ils s'évertuent à la franchir en ce moment, dit Kip.

— Mais pourquoi vont-ils aussi loin ? rebondis-je. Pourquoi maintenant ? Qu'est-ce qui a changé ?

— Pendant un temps, on pensait qu'ils essayaient de mettre au point

un moyen de rompre le lien entre jumeaux alphas et omégas : des programmes de procréation assistée, des expérimentations diverses, tout ce qui aurait pu permettre de donner naissance à des enfants délivrés de tout lien. Mais sans succès apparemment. Alors, pour les membres du Conseil, encuver son jumeau est apparu comme la bonne alternative.

J'acquiesçai à ce que Piper disait, mais j'avais un autre sujet en tête.

— Qu'est-ce que tu m'as dit l'autre jour sur la terrasse ? Quand tu me parlais de la multiplication des refuges ?

— On s'est aperçus d'une chose : les refuges ont beau pousser un peu partout, ils n'ont pas une capacité d'accueil suffisante pour le nombre d'Omégas qui y entrent. Là, on a un gros problème mathématique. Regardez plutôt.

Il parcourut la pile de documents à la recherche d'une carte qu'il déploya sur la table. C'était une carte à grande échelle comparée aux plans côtiers que Piper m'avait montrés lors de mes précédentes convocations. Elle représentait un vaste territoire parsemé de symboles – des bâtiments et des champs entourés de deux murs de clôture.

— Voici le refuge 1, juste au sud de Wyndham.

Son doigt flottait au-dessus de la carte, désignant un immense bâtiment rectangulaire au milieu d'une grappe de bâtiments plus petits. En proportion, il devait faire la moitié de la superficie du camp.

— Ce complexe est tout récent, ils ont commencé à le construire l'an dernier. Les rapports font état d'un hospice comme tous les autres, hormis sa taille gigantesque. Malgré ses dimensions, il ne semble pas suffisamment grand pour accueillir les Omégas toujours plus nombreux qui s'y rendent. On parle de milliers de personnes, bien trop pour vivre dans ces baraquements.

— Pourquoi le Conseil voudrait-il prendre en charge tous ces Omégas ? demanda Kip. Ça serait plus simple, et sûrement moins cher, d'assouplir nos conditions de vie au sein des colonies, hors des refuges.

— Incontestablement. Sauf que, en termes de contrôle de la population, un Oméga en captivité est préférable à un Oméga en liberté, répondit Piper.

— Non, l'interrompis-je, ça va plus loin que ça.

Je repensai à ce que Maman avait dit à propos de Zach quand elle était venue me mettre en garde à la colonie : *Tu connais Zach :*

ambitieux, déterminé. Et j'entendais encore résonner les mots de mon jumeau, sur les remparts de Wyndham : *J'ai commencé quelque chose et je dois aller jusqu'au bout.* Je me souvenais aussi du Zach enfant, lorsque Alice entraînait Papa dans la tombe : *Il n'y a rien que tu puisses faire ?* Je comprenais tout désormais : Zach essayait de « faire quelque chose » pour résoudre le problème du lien pernicieux qui unissait les jumeaux. Il proposait une solution radicale et malsaine, à l'image de son esprit dérangé : les refuges. Je baissai les yeux vers la carte criblée de baraquements.

— Tu as dit que les bâtiments n'étaient pas assez grands pour que des milliers d'Omégas y vivent. Mais le souci du Conseil n'est pas qu'on vive, il est qu'on soit vivants.

— Il y a une différence ? s'enquit Piper.

— Maintenant qu'il y a les cuves, oui.

Quand j'avais fermé les yeux, j'avais tout vu défiler devant moi. D'abord une seule cuve, semblable à celle de Kip. Ma vision s'était ensuite élargie, dévoilant une deuxième cuve, puis une troisième, puis un rang entier lui-même entouré d'autres rangs – un entrepôt monumental qui faisait passer la salle des cuves pour un simple cagibi. Les cuves étaient toutes vides – toutes attendaient la suite.

Je pris une longue inspiration, me demandant si mon idée paraîtrait ridicule une fois formulée à voix haute :

— Ils veulent encuver tous les Omégas, jusqu'au dernier.

Piper avait perdu le sourire tranquille qu'il arborait habituellement. Il se leva.

— Tu en es sûre ?

— Ils vont aller aussi loin que nécessaire. Tu l'as dit toi-même : ils veulent rompre le lien entre jumeaux alphas et omégas. S'ils n'y arrivent pas, quelle est la meilleure alternative ? Réfléchis : un monde d'Alphas aux corps parfaits, vivant des existences radieuses jusqu'à mourir de leur belle mort, délivrés de l'épée de Damoclès que les Omégas suspendent au-dessus de leur tête.

— C'est impossible, dit Kip.

— Je ne dis pas que ça leur sera facile, ou qu'ils sont déjà capables de le faire. Mais c'est peut-être leur objectif final. D'abord une population oméga soigneusement classifiée, entièrement fichée, puis définitivement encuvée.

— Leurs refuges ne seraient donc pas des hospices, intervint Piper, mais des centres de « collecte » visant à rassembler les Omégas en vue

de leur encuvement.

— Si ce n'est pas le cas aujourd'hui, estimai-je, ça le sera un jour prochain.

— Tous les Omégas, jusqu'au dernier ? dit Kip. Est-ce que c'est vraiment ça qu'ils visent ?

— Il n'y a pas d'autre explication à la manière dont ils nous traitent. Ils nous encuveront à la naissance quand ils le pourront. Vous imaginez – se débarrasser de nous dès le berceau. Un monde alpha.

Kip faisait la grimace. Il se remémorait certainement la même chose que moi : le crâne d'enfant au fond de l'eau dans la grotte, les bébés enlevés chez Elsa. Avec ces images dans la tête, je repris la parole :

— Dès le berceau... ils ont commencé les tests...

Piper fit voler la pile de papiers au sol.

— Si c'est réellement ce qui se passe, ça change complètement la situation. Tout ce temps, on s'est fait avoir par une fausse impression de sécurité – malgré les « réformes » qui émanaient insidieusement du Conseil, on pouvait s'abriter derrière l'idée qu'ils n'iraient pas jusqu'à nous faire... disparaître. Ce que tu me racontes, Cass, ça balaie toute notion d'interdépendance entre les jumeaux. Disparue cette obligation mutuelle qui limitait la barbarie des Alphas. Désormais, il n'y a plus de limite infranchissable. Et, si le but secret des membres du Conseil est de tous nous encuver, je ne pense même pas qu'ils se préoccupent du fait que des Omégas meurent sous le régime actuel. Ils doivent considérer ça comme un mal temporaire que le nouveau régime résoudra par les cuves.

— Ce n'est pas qu'un mal temporaire, soulevai-je tristement, c'est aussi un mal nécessaire qui entre dans la stratégie du Conseil : plus les Omégas sont opprimés – affamés, affaiblis, abattus – et plus ils se tournent vers les refuges, se jetant d'eux-mêmes dans la gueule du loup.

*

On me convoqua le lendemain. Cette fois-ci, le garde m'invita à me rendre dans la tour plutôt que dans la salle de l'Assemblée. Quand j'arrivai en haut de l'escalier en colimaçon, Piper se tenait sur le rempart inférieur qui encerclait l'immense citadelle. Il observait la

ville en contrebas, et il avait dû entendre mes pas.

— On a une belle vue depuis les remparts, dit-il. Ceci étant, d'un point de vue défensif, ils sont inutiles : ils donnent sur la ville et pas sur l'océan. Si des assaillants devaient atteindre la ville, il serait déjà trop tard. Celui qui a construit cette citadelle savait que, le meilleur rempart, c'est le secret. Depuis le récif, on ne voit même pas que l'île est habitée. C'est seulement en atteignant le port que les premiers signes de vie humaine sont visibles. Je ne sais vraiment pas pourquoi ils se sont embêtés à construire cette tour et ces fortifications, si ce n'est pour se donner de l'importance.

— Tu as l'air de bien aimer monter ici.

Il haussa les épaules, toujours dos à moi.

— C'est calme de là-haut. Et j'aime contempler la ville, tout ce qu'on a accompli.

J'étais réticente à l'idée de quitter les escaliers pour le rejoindre – mon numéro d'équilibriste sur les remparts de Wyndham était un souvenir encore trop frais. Il se tourna finalement vers moi en me faisant signe d'approcher, alors je balayai mon appréhension et avançai jusqu'à lui. Déplaçant notre regard de haut en bas, nous examinâmes la ville vertigineusement inclinée contre le cratère. La main de Piper – posée sur le mur à côté des miennes – était large, avec des doigts puissants. Sa peau était d'une profonde teinte dorée – en comparaison, la mienne était pâlotte, bien qu'elle ait bruni depuis les Chambres de Détention.

Je rompis le silence :

— Pourquoi m'as-tu fait venir ? C'est au sujet de ce que j'ai dit hier ?

— En partie. L'Assemblée en a discuté jusque tard dans la nuit. Certains refusent d'y croire, d'autres sont convaincus que c'est vrai.

— Et toi ?

— Je préférerais ne pas y croire. L'énormité de la chose la rend d'emblée peu plausible, surtout quand on considère l'oppression subie ces dernières années. Ça, c'est compter sans ton hypothèse sur les refuges. Si l'objectif final est de nous encuver dans leurs baraquements, alors tout s'explique.

— Quand on y regarde de plus près, c'est le plan parfait. D'avantage d'impôts et de famine, c'est aussi d'avantage d'Omégas dans les refuges et d'argent pour financer leur programme. La construction des nouveaux bâtiments et des cuves, ce sont les Omégas qui l'ont payée à

travers la dîme, celle-là même qui va les pousser toujours plus nombreux à rejoindre les prétendus hospices. On est pris dans une spirale infernale. Et, l'ironie du sort, c'est qu'on paie pour les cuves où on finira enfermés !

J'étais presque en admiration devant la parfaite mécanique du plan – la même admiration que j'avais eue devant la ruse employée par Zach, au village, quand il m'avait poussée à me dénoncer comme Oméga. La mécanique était simple, si horriblement simple.

— Qu'est-ce que l'Assemblée a prévu de faire ?

— C'est de ça qu'on a discuté la nuit dernière. Pour commencer, on va répandre le mot qu'il faut éviter les refuges à tout prix. Mise en garde un peu vaine car, les gens ne prennent pas la décision de rejoindre les hospices à la légère. Et, s'ils sont trop affamés, il sera difficile de les en dissuader. Sauf si on peut leur offrir une autre solution.

— Et qu'avez-vous à offrir comme autre solution ?

— Une île, répondit-il en déployant sa main vers la ville et le cratère, à peine assez grande pour notre population actuelle, et tout juste capable de subvenir à ses besoins. On ne vit en autarcie que depuis quelques années. Avant ça, on devait faire acheminer de la nourriture par bateau. Et, maintenant qu'on a atteint cet équilibre bien précaire, la menace du Confesseur pèse sur nous. Je n'arrête pas de penser à elle, à ce qui se passerait si elle nous localisait.

— Alors tu sais ce que j'éprouve au quotidien. Depuis notre évasion, je pense à elle constamment, et je sais qu'elle cherche ma piste.

— Tu le sens ?

J'acquiesçai en silence. J'étais à côté de Piper, dans la douce lumière du jour, au sein du paisible cratère, mais j'étais surtout dans l'œil d'un cyclone que Le Confesseur faisait tourbillonner en me traquant.

— Tu sais pourquoi elle est si obstinée ?

— Ça me paraît évident : je me suis échappée.

Il esquaissa un sourire, secoua la tête en se tournant vers moi.

— Tu penses qu'elle se donne autant de mal seulement parce que tu t'es échappée ? Si un autre détenu devait s'évader des Chambres de Détention, tu crois qu'elle s'emploierait autant à le retrouver ? Tu n'as pas idée de ce que tu vaux à ses yeux.

— Ce que je vaux ? Je ne suis pas en vente sur l'étal d'un marchand.

Et, si tu penses que j'ai autant de valeur que ça, tu pourrais commencer par me traiter avec moins de condescendance.

Il ne répondit pas tout de suite, me regardant juste avec attention.

— Tu as raison, entièrement. C'est juste que je suis toujours étonné de voir à quel point tu sous-estimes ton propre pouvoir de devin. Réfléchis à la valeur du Confesseur pour le Conseil, à la menace qu'elle fait peser sur nous. Les navires alphas cherchent cette île depuis que les premiers Omégas ont débarqué – il y a plus d'un siècle. Mais impossible pour eux de fouiller chaque recoin de l'océan. Aujourd'hui, plus besoin de navires, plus besoin de chercher. Le Confesseur nous trouvera un jour – tout comme, toi, tu nous as trouvés.

— Je ne suis pas « tout comme » elle.

— C'est ce que tu répètes constamment. Et je comprends ce que tu veux dire par là. Mais, si tu te décidais enfin à reconnaître ce dont tu es capable, tu pourrais devenir une grande menace pour le Conseil. Pense à tout ce que tu as déjà accompli.

— Accompli ? Tout ce que j'ai fait jusqu'à maintenant, c'est réussir à ne pas me faire attraper.

Il me regardait droit dans les yeux de manière déconcertante, si bien que je ne pouvais pas deviner ce qu'il avait derrière la tête.

— Tu as résisté aux interrogatoires du Confesseur pendant quatre ans. Tu t'es évadée des Chambres de Détention. Tu as découvert l'existence d'un programme secret en salle des cuves – tu t'es même rendue sur place, où tu as libéré l'un des cobayes. Tu t'es échappée de New Hobart avant que les soldats bouclent complètement la ville – dans la foulée, tu as ralenti leurs opérations en incendiant la moitié de la forêt. Tu as trouvé ton chemin jusqu'à une île restée secrète depuis plus d'un siècle, tu as traversé un récif considéré comme infranchissable, tu nous as avertis du vaste projet d'encuvement mûri par le Conseil.

Il ponctua son inventaire d'un sourcil levé. Puis il ajouta :

— Pour quelqu'un qui n'accomplit rien, tu leur as mis un paquet de bâtons dans les roues à Wyndham !

— Oui, mais c'est juste arrivé comme ça. Je n'ai rien planifié. J'ai fait tout ça sans volonté de porter un coup au Conseil, sans même penser à la résistance. Avant de débarquer ici, je n'étais même pas sûre que la résistance oméga existe réellement.

— Maintenant que tu sais qu'elle existe, il te reste à déterminer ce

que tu vas faire pour l'aider. Tu pourrais commencer par me dire qui est ton jumeau.

Je restai silencieuse un moment. Les bruissements de l'île voletaient jusqu'à nous. Le lac niché au creux du volcan était d'huile et muet. Tout autour et jusque sur un versant du cratère, il y avait les champs caressés par le vent – un murmure lointain. Le blé avait été moissonné, le maïs récolté. Sur le versant opposé, la ville faisait entendre sa rumeur – celle des ruelles animées – en déployant un patchwork de couleurs végétales – celles des citrouilles poussant sur les toits, des tomates aux fenêtres, des épinards dans les potagers en terrasses.

— Y a-t-il d'autres devins ici ? demandai-je.

— Il n'y a que toi. On en a eu deux dans le passé. Tous deux utiles à leur manière. On a recueilli l'un d'eux avant qu'il n'ait été dissocié, avant son marquage. C'est un atout majeur pour nos opérations secrètes sur le continent, car peu d'Omégas peuvent se faire passer pour des Alphas. Certains d'entre nous ont des mutations peu visibles qu'on peut dissimuler sous des vêtements, mais ça ne sera jamais aussi indécélable que la mutation d'un devin.

— Et le deuxième ?

— La deuxième. Elle était marquée, alors pas de missions d'infiltration pour elle. Son pouvoir était bien différent du tien, elle n'aurait jamais pu trouver son chemin jusqu'ici par exemple. Mais c'était fort pratique de l'avoir à nos côtés pour organiser nos opérations de sauvetage sur le continent. Elle nous aidait à localiser les nouveau-nés ou tous ceux qui avaient besoin de se réfugier ici. Elle pouvait aussi nous prévenir en cas de patrouille près de la côte. Malheureusement, il y a près d'un an, elle est devenue à moitié folle.

La plupart des gens évitaient ce sujet en ma présence, ou alors avaient recours à des euphémismes – *pas très stable* pour certains, *tu sais ce qui guette les devins* pour d'autres. Mais Piper disait les choses franchement, comme toujours.

— Les visions, c'était un poids trop lourd à porter pour elle. Elle ne savait plus les distinguer de la réalité, je crois.

Je me souvins des derniers mois dans les Chambres de Détention, quand mon esprit cédait, écrasé sous les visions des cuves et sous la pression exercée par Le Confesseur.

— Tu parles d'elle au passé ? dis-je. Est-ce que le Conseil a mis la main sur elle ?

— Non. Elle était à bord d'un bateau qui a coulé pendant une

traversée. Une mer démontée – dix nyades.

— Désolée.

— Ça arrive. C'est le prix à payer pour notre situation géographique privilégiée.

— C'est reparti : le prix, la valeur. Comme si on pouvait calculer la valeur d'une vie humaine.

— Tu crois qu'on ne peut pas ? lâcha-t-il avec son regard pénétrant. Ça fait partie de mon travail de calculer ce genre de choses. Et je suis prêt à le faire si c'est pour le bien de notre population.

Je m'éloignai du bord du rempart, de Piper.

— Voilà le problème avec toi : « notre population ». Voilà pourquoi je ne peux pas te dire qui est mon jumeau. Tu n'y comprends rien, pas plus que les têtes pensantes de Wyndham.

Arrivée à l'escalier, je me retournai vers lui :

— Vingt personnes sont mortes lors de ce naufrage. Pas dix.

Tandis que je descendais les marches, j'espérais entendre Piper derrière moi – me rattrapant ou m'appelant. Mais tout ce que j'entendis fut l'écho de mes propres pas.

*

Pendant la semaine qui suivit, Piper continua de me convoquer quotidiennement. Il n'évoqua jamais notre différend sur les remparts. Ses questions étaient précises et toutes relatives aux Chambres de Détention : les grottes et tunnels secrets dans les sous-sols de Wyndham, le cimetière d'os au fond de l'eau dans la caverne, les cuves qu'il me demanda de dessiner dans les moindres détails. Souvent, nous étions rejoints par des membres de l'Assemblée qui posaient leurs propres questions : le planisphère du Confesseur – était-il détaillé ? –, les soldats bouclant New Hobart – quels étaient leur nombre, leurs armes, les effectifs de leur cavalerie ? Je révélais tout ce que je savais, sauf quand Piper abordait un sujet devenu presque obsessionnel : mon jumeau.

Une dizaine de jours après notre arrivée, il nous convoqua à nouveau, Kip et moi.

— Bonne nouvelle, dit-il tandis que nous entrions dans une salle de

l'Assemblée pour une fois déserte. Je me suis dit que ça vous intéresserait de l'apprendre.

Il libéra la table des papiers qui la jonchaient, recula sa chaise et s'assit en même temps que nous.

— On peut le faire tomber, Le Réformateur. On a un indicateur dans les salles du Conseil qui le surveille depuis longtemps.

— Un des nôtres ?

— Un comme toi, répondit Piper en se tournant vers moi. Il s'agit du devin dont je t'ai parlé – celui qui n'est pas marqué. Il a dix-sept ans maintenant. Depuis son départ d'ici il y a deux ans, il s'est employé à infiltrer le Conseil. Ses capacités de devin l'ont bien aidé, évidemment, même si parfois il avait peur que Le Confesseur ne le démasque.

— Jusqu'où s'est-il infiltré ? m'enquis-je en m'appliquant à refouler les tremblements dans ma voix.

— Il est valet dans le personnel de maison de La Générale. Il la côtoie elle, mais aussi beaucoup de membres haut placés – il fait le service lors des entretiens secrets avec Le Régisseur, Le Juge et d'autres encore.

Il se mit à me regarder ostensiblement.

— La bateau qui est arrivé cette nuit nous a apporté un message de lui. Il nous informe qu'il commence à côtoyer Le Réformateur, qu'il s'est même retrouvé seul avec lui à plusieurs reprises. Il est en position de pouvoir porter un coup terrible. Je n'ai qu'à envoyer l'ordre et il assassinerà Le Réformateur.

Tout en se penchant vers la sonnette posée sur la table, tout en la faisant retentir, et tout en attendant que les gardes entrent et nous rejoignent, Piper me fixait des yeux. Kip aussi m'observait, attendant ma réaction. Je ne dis rien. Je me sentais soudain épuisée – un déferlement de fatigue comme jamais je n'en avais éprouvé depuis notre arrivée sur l'île.

D'un signe de tête, désinvolte comme à son habitude, Piper désigna les deux gardes qui attendaient hors de portée de voix.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? me demanda-t-il. Je donne l'ordre ?

— Pourquoi nous demander ? intervint Kip. Tu n'en as rien à faire de ce qu'on dira.

Piper lui répondit sans détourner son regard de moi :

— C'est tout l'inverse.

CHAPITRE 21

Kip n'avait pas atteint le haut de l'escalier que je claquais déjà la porte de notre logement. À ma suite, il gravit les dernières marches juste à temps pour entendre le verrou se refermer.

— Je devais le faire, Cass, expliqua-t-il à travers la porte.

— Ce n'était pas à toi de décider, criai-je de l'intérieur.

De l'autre côté de la porte, Kip m'entendit fracasser le pichet de vin contre le sol, puis les gobelets et le miroir. Je lançai aussi la lampe contre la porte – la base métallique rebondit vers moi tandis que le verre se brisait en mille morceaux.

— Qu'est-ce que tu aurais aimé que je fasse ? demanda-t-il.

Je lui répondis par un autre bruit – le choc de la petite table retournée d'un coup de pied.

— Tu te prends pour le héros du jour en révélant que Zach est mon frère ? criai-je de plus belle. Tu n'avais pas à intervenir ; ce n'était pas à toi de raconter ça.

— Parce que ça fait de toi l'héroïne de la semaine de garder le silence, de laisser Piper tuer Zach ? Te tuer ?

D'un trait, j'enjambai les bris de verre, tournai la clé dans la serrure et tirai la porte si brusquement que Kip faillit s'écrouler sur moi.

— Tu ne comprends pas ? fulminai-je. Piper n'a pas de devin à Wyndham. Le Confesseur n'est pas née de la dernière pluie, elle ne se laisserait pas berner par un devin infiltré. Et même s'il était parvenu à ne pas se faire repérer d'elle, j'aurais senti sa présence, j'aurais perçu la menace qu'il faisait peser sur Zach et moi. Piper vient de faire un coup de bluff et tu es tombé dans le panneau. Pourquoi penses-tu qu'il t'a convoqué aujourd'hui ?

— Ça ne t'effleure pas l'esprit que mon opinion puisse aussi lui importer ? Qu'en tant que seul rescapé des cuves j'aie le droit de participer à vos conversations ?

Je lui adressai un haussement de sourcil et attendis.

— D'accord, je me suis fait avoir, se résigna-t-il en s'affalant sur le lit. Piper savait que je l'empêcherais de tuer Zach si tu étais sa jumelle. Et aussi que je serais prêt à révéler ton identité pour te sauver.

Il ferma les yeux avant de reprendre :

— Il n'avait aucun moyen de le faire assassiner. Mais maintenant...

— Ouaip, dis-je plus calmement en m'asseyant à côté de lui.

— ... plus besoin d'espions, d'indicateurs, d'assassins.

— Il n'a plus besoin que de moi.

Il posa la tête en arrière contre le mur. Je fis de même.

— Tu as oublié un gobelet, observa-t-il, là-bas sur la fenêtre. Tu es sûre de ne pas vouloir le casser ?

— Peut-être plus tard, dis-je en esquissant un sourire fatigué et en fermant les yeux.

Un peu plus tard, après avoir balayé les débris de verre et de terre cuite, nous nous étendîmes chacun sur son lit. En bas de la porte, le filet de lumière provenant du couloir laissait deviner un garde. Il était posté là depuis notre retour de la salle de l'Assemblée. À la fenêtre, l'air était enrubbanné d'une fumée qui montait vers le ciel, signalant un garde fumeur de pipe stationné sur le rempart en dessous.

— Je n'ai pas envie de gâcher l'ambiance, dit Kip sans réaliser que c'était risible, mais pourquoi ne t'ont-ils pas encore tuée ?

— Je me demandais la même chose.

— C'est plutôt bon signe, non ?

Je laissai exploser un rire franc.

— Oui, ça m'emplit de joie de savoir que je ne suis pas encore morte !

— Tu vois bien ce que je veux dire. C'est bon signe qu'ils ne t'aient pas tuée sur-le-champ.

Je me tournai sur le côté pour lui faire face.

— Si ce n'est pas triste de se réjouir d'une telle clémence ! déplorai-je en regardant ses yeux anxieux et fatigués. Mais je crois que tu as raison. Il doit penser que nous pouvons lui être utiles.

— Pas besoin de me faire passer pour ce que je ne suis pas. C'est toi qui peux te rendre utile. Je ne vois pas ce que je pourrais lui apporter... ou même t'apporter.

— Arrête de te rabaïsser tout le temps.

— Arrêter maintenant ? S'il y a un moment idéal pour se dévaloriser, c'est après avoir condamné quelqu'un à une mort certaine et imminente.

Je restai muette.

— Désolé, Cass. Je n'aurais pas dû dire ça.

— Je peux venir sur ton lit ? demandai-je en me redressant.

— Bien sûr – mais je ne sais pas si je le mérite.

Il me fit de la place. Je m'étendis sur le dos et lui aussi. Nous nous tenions fermement collés l'un à l'autre.

— J'aime quand tu t'allonges comme ça sur mon côté gauche, me confia-t-il. Quand je sens ton bras contre mon flanc, j'ai presque l'impression d'avoir un deuxième bras.

— J'ai choisi ce côté uniquement pour t'empêcher d'avoir la main baladeuse.

Nos éclats de rire se mêlèrent dans la petite pièce avant de retomber progressivement. Pendant un moment, nous restâmes ainsi sans échanger un mot. Kip finit par rompre le silence :

— Comment ça se fait que tu ne sois pas plus en colère contre moi ?

— Parce qu'il a raison.

— Piper ? Tu trouves encore le moyen de le défendre, après le tour qu'il nous a joué ?

— Je ne dis pas qu'il a raison pour tout. Mais il a raison pour toi.

— Oui, je vois, quand il dit que je suis un idiot.

— Non. Quand il dit que tu ferais n'importe quoi pour me protéger.

*

Le lendemain, la porte resta verrouillée toute la journée. La sentinelle postée à l'extérieur ignora toutes nos requêtes – nous avions beau nous égosiller, nous ne reçûmes aucune explication sur ce qui nous attendait. L'après-midi, un garde ouvrit finalement la porte. Il se mit au garde-à-vous pendant qu'un autre entrait. Kip bondit sur ses pieds et se précipita pour faire bouclier devant moi.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je, Piper ne laissera personne d'autre

que lui se charger de moi.

Le garde déposa un plateau sur la table et sortit sans rien dire.

— Il le fera lui-même.

— Comment peux-tu en être aussi sûre ? demanda Kip en emportant le plateau jusqu'à mon lit.

— Ce n'est pas un lâche.

— Oui, ça paraît évident : il n'y a pas plus grand témoignage de courage que de tuer une prisonnière désarmée.

Après deux autres journées dans le cantonnement de notre logement, je fis demander à la sentinelle que Piper nous autorise à prendre un peu l'air. Il ne nous retourna aucune réponse, mais en fin d'après-midi quatre gardes vinrent nous escorter en haut de la tour.

Les gardes restèrent en retrait dans l'escalier. J'avancai vers le bord du rempart et regardai en bas. La ville n'avait pas changé depuis ma dernière venue ici – quelques jours plus tôt, en compagnie de Piper –, mais le havre de paix s'était transformé en prison.

— Peut-être que ça serait la meilleure des solutions, réfléchis-je à voix haute. Ils se débarrassent de moi, ils se débarrassent de Zach. D'un point de vue purement rationnel, il n'y a rien à redire.

— Ne dis pas de bêtises. Il n'y a rien d'irrationnel ou d'égoïste à vouloir rester en vie.

— Je ne vois pas de bêtises dans ce que je dis, j'y vois seulement une réponse logique : Zach est derrière toutes les manigances du Conseil, derrière ce qu'on t'a fait endurer. À toi et peut-être à des centaines, voire des milliers d'autres encuvés. Alors, si on fait le calcul, la riposte appropriée s'impose d'elle-même : ma vie contre celle de tous ces malheureux.

— On n'est pas là pour résoudre un problème de mathématiques, Cass. Ce n'est pas aussi simple que ça.

— C'est ce que je disais à Piper il n'y a pas si longtemps. Mais tout ça n'est peut-être qu'une histoire de calcul. Et peut-être que je complique les choses en voulant m'en tirer à bon compte.

— Parfois, soupira Kip, je doute un peu de tes lumières de devin.

— Éclaire-moi alors.

— Comment peux-tu dire que tu essaies de t'en tirer à bon compte alors que tu ne t'es jamais inquiétée de ça ? Je te rappelle que tu m'as délivré en cassant ma cuve au lieu de poursuivre ton évasion sur la

pointe des pieds : ça, c'était te compliquer la vie en tentant de me tirer d'affaire. Et c'est aussi valable pour toutes les fois où je t'ai ralentie.

— Mais, si on considère le nœud du problème – le danger qui guette l'île, la politique qui a mené à te faire encuver –, dis-moi que je ne peux pas tout résoudre dans la seconde.

Je désignai le vide de l'autre côté du parapet. En bas, le poulx de la ville battait sa mesure quotidienne, sans soupçonner que d'un bond je pouvais changer la donne pour l'île et pour la résistance.

— Tu ne le feras pas, jugea Kip en se dirigeant vers l'escalier. Piper ne nous laisserait pas monter ici s'il estimait qu'il y a une chance pour que tu sautes. Sur ce point, je suis d'accord avec lui, même s'il se trompe sur la raison. Il pense que tu ne sauteras pas car tu te protèges, que c'est pour ça que tu lui as caché l'identité de Zach.

— Et il a tort de penser ça ?

— Totalement tort, répondit-il sans même se tourner vers moi. Ce n'est pas toi que tu protèges, c'est Zach.

— On peut y voir une forme d'égoïsme de ma part, lançai-je en voyant son dos s'éloigner. Une forme de lâcheté.

Arrivé en haut de l'escalier, il pivota pour me faire face.

— Tu t'es toujours imaginé un monde où les jumeaux ne se voueraient pas une haine viscérale. Un monde sans dissociation où les Omégas n'auraient pas besoin d'un endroit comme cette île. Peut-être que c'est une forme de lâcheté de ta part. Ou tout simplement une forme de courage.

*

J'avais toujours eu un sommeil agité par des visions. Pourtant, cette nuit, chaque fois qu'une sentinelle se faisait relever derrière notre porte, c'était l'image des couteaux pendus à la ceinture de Piper qui me revenait en tête. Kip non plus n'arrivait pas à dormir ; je le sentais se crispier au moindre son provenant de la porte ou de la fenêtre. Quand nous nous étions embrassés, ce n'était plus le chaud tourbillon de notre premier baiser, ni même la tendre exploration des jours qui avaient suivi. Notre intimité naissante était parasitée par un sentiment de danger imminent – par la sensation que tout pouvait prendre fin d'une seconde à l'autre, à la seule faveur d'un tour de clé dans la serrure et d'une lame de couteau. L'idée de ma propre mort était d'autant plus cruelle que Kip et moi commencions tout juste à nous

découvrir. Il y avait des coins de son cou où je n'avais pas encore posé les lèvres, et tant de choses encore neuves, comme le contact de ses cheveux sur mes doigts agrippés. C'était avoir de la peine pour bien peu de chose, me disais-je, en comparaison des dernières années, de tout ce que j'avais sacrifié. Mais dans ce lit, cette nuit, ce peu de chose n'avait rien de futile. Et, quand je m'étais mise à pleurer, ce n'était pas sous la menace d'une lame mais parce que Kip s'était éloigné de moi – ôtant sa main de ma peau, et sa barbe de trois jours de mon épaule.

Piper me convoqua dans la matinée. Un garde vint m'escorter sans un mot, me dirigeant hors de la pièce sans me laisser le temps d'échanger plus qu'un regard avec Kip.

On m'introduisit dans la salle de l'Assemblée, où un bon nombre de conseillers et de membres étaient réunis. Je reconnus Simon et quelques autres têtes. Cela faisait quinze jours que ce conseil composé d'hommes et de femmes me questionnait amicalement, sans agressivité. Ce jour-là, au lieu de me saluer comme à leur habitude, ils m'accueillirent par un silence pesant. Même Simon resta muet et immobile, ses trois bras croisés devant lui. Piper n'était pas à sa place attirée derrière la table près de la porte. Le garde me guida jusqu'à dans une antichambre à l'autre bout de la salle. C'était une petite pièce à peine plus grande qu'un placard. Je compris aux cartes épinglées aux murs – et au joli désordre – que Piper en avait fait son cabinet particulier. Dans un coin, un matelas était négligemment enroulé avec une couverture à côté.

Quand le garde avait ouvert la porte du cabinet, Piper s'était brusquement levé de son tabouret. Il avait fait signe à mon escorte de se retirer, avait traversé la petite pièce pour fermer lui-même la porte et s'y adosser. Il m'indiqua le tabouret pour que je m'y asseye ; les couteaux pendaient comme de coutume à sa ceinture.

— C'est ici que tu dors ?

— Ça m'arrive.

— Tu dois bien avoir droit à un logement plus convenable, toi plus que quiconque. Non ?

Je m'assis en jetant un regard sur le matelas. Il y avait quelque chose de touchant à voir Piper s'empresse de le ranger pour me le cacher.

— Avec un vrai lit, peut-être ?

— J'ai un logement dans un autre étage, mais je préfère rester ici, près de la caserne et de tout ça.

Il désigna son désordre et ses cartes – certaines accrochées aux murs

par des couteaux de lancer plantés dans la riche tapisserie du cabinet.

— Mais ce n'est pas le sujet, Cass.

— Je m'en doute.

Il appuya l'arrière de son crâne contre la porte. Pour la première fois, je sentis de l'appréhension en lui. Je compris alors qu'il ne m'avait pas fait venir pour me tuer.

— Tu ne m'as pas convoquée pour discuter de ta literie.

— Non, répondit-il sans rien ajouter.

— Parlons de la mienne, alors. Et du fait que Kip et moi sommes toujours enfermés avec un garde derrière notre porte.

— Et un à la fenêtre aussi, dit-il calmement.

— Je suis presque flattée de constater qu'il en faut autant pour nous deux.

Il eut un regard abattu avant de basculer dans le rire.

— Tu crois que Kip et toi pourriez vous charger d'un seul de ces hommes ? J'aimerais voir ça.

— On est bien arrivés jusque sur l'île, rétorquai-je.

Il laissa échapper un souffle qui trahissait l'impatience.

— Les gardes ne sont pas là pour vous empêcher de sortir.

Il me fallut quelques secondes pour comprendre. Je me remémorai les regards qui venaient de se poser sur moi dans la salle de l'Assemblée. Je réalisai soudain qu'ils me rappelaient un souvenir très précis : l'expression sur le visage des enfants de mon village, le jour où j'étais partie rejoindre la colonie oméga.

— Combien savent qui est mon jumeau ?

— Pour le moment, seule l'Assemblée est au courant. Mais pour combien de temps encore, je ne saurais le dire.

— Ils me veulent morte.

— Il faut que je t'explique quelque chose.

Il n'y avait qu'un tabouret, alors il s'assit sur le matelas enroulé et se pencha près de moi.

— Lewis, mon plus vieux conseiller...

— Je connais Lewis, le coupai-je en me rappelant l'impressionnant cinquantenaire à barbe blanche qui m'avait souvent interrogée.

— Sa nièce fait partie des Omégas enlevés par le Conseil. Il l'élevait depuis que sa jumelle lui en avait donné la garde à la naissance. Ça explique pourquoi il s'est montré aussi insistant en te demandant tous les détails à propos de ce que tu avais vu dans la salle des cuves.

— Je n'ai vu que quelques corps plongés dans un fluide, tempêtai-je sous le poids de cette responsabilité inattendue. Qu'il ne me demande pas de les avoir tous vus, il y en avait trop.

— Exactement, chuchota-t-il d'un ton insistant, il y en avait trop. Marqués, enlevés, tués. Tout le monde ici a perdu quelqu'un à cause du Réformateur. Tout le monde sait qu'il nous cherche. Tu connais le jeu préféré des enfants ? *Montrez-vous et venez jouer, montrez-vous et venez jouer...*

... avant qu'il ne vienne vous enlever. Sans réfléchir, j'avais complété la ritournelle qui montait jusqu'à notre fenêtre, matin et soir, quand les enfants jouaient dans les rues.

— Ils jouent au « Réformateur ». Il y a d'autres Conseillers farouchement anti-Omégas, La Générale en particulier, mais sans commune mesure avec Le Réformateur. Quand les enfants de l'île se réveillent la nuit en criant, c'est qu'il les hante dans leurs cauchemars.

Je ris presque en tentant d'associer Zach à ce croquemitaine. Ce même Zach qui avait pleuré pour s'être brûlé le doigt sur notre gril en fonte, qui s'était caché derrière Papa en voyant un puissant taureau sur la place du marché. Néanmoins, mes rires me restèrent coincés dans la gorge. Il n'y avait pas de différence entre les frayeurs de Zach petit garçon et celles qui se lisaient chez les enfants de l'île : elles étaient toutes dues à la peur de l'inconnu, de l'autre. Depuis notre village jusqu'aux salons de Wyndham, mon jumeau avait été guidé par la peur de gens qu'il ne connaissait pas – les Omégas. Sur l'île, les enfants étaient terrorisés par quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas non plus – Le Réformateur, celui-là même qui avait peur d'eux. La bonté que j'avais vue en lui – sa douceur quand il avait nettoyé ma brûlure au front, les pleurs qui l'avaient secoué quand notre père était mourant – était profondément enfouie dans mes souvenirs. Je n'ignorais pas qu'il avait commis des horreurs, je les avais vues : les sarcophages de verre dans la salle des cuves, l'ossuaire dans la grotte. Je ne devais pas m'attendre à ce que quiconque comprenne qu'il était habité de tendresse et de peur. Il serait d'ailleurs le premier à le nier, car il incarnait désormais le terrible Réformateur – un personnage de sa création. Dans ma cellule des Chambres de Détention, j'avais gardé une foi aveugle en un ciel que je ne voyais plus, et je l'avais retrouvé après de longues années qui m'attendaient à l'extérieur, inchangé. Mais l'humanité de mon jumeau existait-elle encore chez Le Réformateur ?

Était-elle enfouie quelque part au plus profond de lui ? Et pouvais-je garder foi en lui sans trahir Piper et l'île tout entière ?

Mon regard croisa celui de Piper.

— Tu es en train de m'expliquer toutes les bonnes raisons qui vont te pousser à me tuer ?

Il s'approcha encore un peu plus de moi, un peu plus pressant, un peu plus secret.

— J'ai besoin que tu me donnes toutes les raisons qui m'en empêcheraient. Dis-moi quelque chose que je puisse rapporter à l'Assemblée, qui puisse plaider en ta faveur auprès de Simon, de Lewis et des autres, qui justifie que je ne t'aie pas encore supprimée.

Je ressentis un infini abattement peser à nouveau sur moi. J'étais usée, érodée comme les rochers de l'île sous l'assaut perpétuel des vagues.

— Cette île est le seul endroit où l'on ne devrait pas avoir à justifier notre droit d'exister.

— Ne me fais pas la leçon à propos de l'île. J'essaie de la protéger – c'est mon travail.

— Mais, quand tu m'auras tuée ou enfermée dans un cachot, ton île n'existera plus. Ce sera juste les Chambres de Détention avec vue sur la mer. L'Assemblée sera juste un Conseil de plus sous un nom différent. Et tu seras devenu tout comme Zach.

— J'ai une responsabilité envers les gens ici, dit-il en détournant le regard.

— Mais pas envers moi.

— Tu es une seule personne. Je suis responsable de tout le monde.

— C'est ce que j'ai expliqué à Kip. Et il a rétorqué que ce n'était pas aussi simple, que ce n'était pas une question de nombre.

— Facile à dire pour lui. Il n'est pas à ma place, il n'a pas mes responsabilités.

J'observai les cartes accrochées aux murs. Elles étaient recouvertes d'annotations à l'encre noire qui marquaient les garnisons et refuges du Conseil, les villages, les colonies, les abris. Il y figurait aussi le réseau entier sur lequel la résistance s'appuyait pour évacuer les Omégas du continent. Tous ces gens comptaient sur Piper.

— Si ça fait partie de tes responsabilités, alors pourquoi ne m'as-tu pas encore tuée ?

— J'attends que tu brouilles l'équation, que tu me donnes un élément qui m'obligerait à changer de raisonnement.

— Je t'ai dit tout ce que je savais sur Wyndham, exposai-je d'une voix calme et posée. Tout sur Le Confesseur. C'est aussi moi qui t'ai alerté sur les plans de Zach, sur l'encuvement généralisé des Omégas.

— Ce n'est pas tout. Il y a forcément plus à en apprendre sur leurs recherches pour trouver l'île.

— Il n'y a rien d'autre à raconter. Tu sais qu'ils cherchent, tu sais qu'ils trouveront, reste juste à savoir quand.

Il saisit mon bras.

— Alors dis-moi quand. Donne-moi des détails.

Je dégageai mon bras de son étreinte.

— J'ai déjà tout dit. Et ça ne marche pas comme ça – ne t'attends pas à ce que je perçoive des dates ou des cartes. Mes visions, ce n'est pas quelque chose que tu peux épingler sur tes murs. Elles sont inconstantes, éphémères et fragiles – des fois je peux dire ce qui va arriver, d'autres fois je n'en ai pas la moindre idée.

— Mais tu nous as trouvés – tes visions t'ont guidée aussi loin que l'île.

Il marqua une pause, avant de murmurer un ton plus bas :

— Qu'y a-t-il au-delà ?

— Comment ça au-delà ? Il n'y a rien à l'ouest de l'île. Tout est à l'est.

— Tout ce dont on a connaissance, oui. Mais ça n'a pas toujours été ainsi. Et s'il y avait d'autres terres à l'ouest ? Ou même à l'est, au-delà des Terres Brûlées ?

— Tu parles de l'Ailleurs ? Personne ne l'a jamais découvert. Il n'y a rien à découvrir. Ce n'est qu'une légende.

— La plupart des gens du continent pensent que l'île n'est qu'une légende, dit-il, le visage on ne peut plus sérieux.

— Tu sais quelque chose sur l'Ailleurs ? Tu l'as trouvé ?

— Non, j'espérais juste que tu puisses nous aider.

Il décrocha une carte du mur et la posa au sol devant moi. Elle ne représentait rien de bien nouveau pour moi. J'y reconnus le littoral ouest et l'île – une infime moucheture posée à quelques centimètres de la côte. Ce qui différenciait ce plan des autres, c'est que son bord droit

s'arrêtait au niveau du littoral : le continent était en dehors des limites de la carte, tout entier absent. À part la langue de terre qui tombait le long de la marge, seule la mer était cartographiée. Elle était recouverte de coups de crayon : des gribouillis symbolisant les courants marins et les récifs, un lavis de traits partant de l'île en direction de l'ouest inconnu. Je levai les yeux vers Piper.

— Tu envoies des bateaux explorer l'ouest. Tu cherches l'Ailleurs !

— Pas moi. Enfin, pas que moi – les expéditions ont commencé avant que je sois en poste. Mais oui, on mène des recherches. Ça doit faire cinq ans maintenant. Deux de nos bateaux naviguent là-bas au moment où je te parle – nos deux plus gros. Ils seront partis depuis un mois à la prochaine pleine lune.

— Tu as bon espoir qu'il y ait quelque chose à trouver ?

Il continua de chuchoter, mais je sentis toute sa colère.

— Certains bateaux n'en sont jamais revenus. Tu crois que je ferais courir autant de risques à nos marins si je ne pensais pas qu'il puisse y avoir quelque chose à l'ouest ?

Je baissai les yeux vers la carte pour éviter son regard.

— Aide-nous, Cass. Si tu perçois quelque chose, n'importe quoi, ça pourrait tout changer.

Je réalisai que j'avais posé ma paume sur le plan, comme pour aider mon esprit à sonder ces milles où aucun marin n'avait navigué, fermant les yeux, tâchant d'explorer cet espace jamais cartographié. Je me concentrai jusqu'à sentir le sang battre ma tempe gauche. En pure perte, car je ne vis qu'une mer obstinée à m'offrir des kilomètres de flots gris.

— C'est trop loin, déplorai-je en ôtant la main de la carte.

— Dans l'Avant, ce n'était pas trop loin. Ils avaient des bateaux plus gros et plus rapides.

Il attrapa ma main et la plaqua fort contre le plan.

— Essaie encore.

Je fis une nouvelle tentative, forçant mon esprit à fouiller l'océan – comme sur le canot lorsque Kip et moi étions piégés dans un labyrinthe de rochers. Je visualisai d'abord le récif, ensuite le large, puis l'horizon qui s'ouvrait à l'ouest. Ma paume laissa finalement une empreinte moite sur la carte, mais je ne vis ni ne sentis rien.

— Je suis désolée. Si l'Ailleurs est là-bas, c'est trop loin pour moi – c'est peut-être pour ça que je ne l'ai jamais perçu.

— Moi aussi je suis désolé.

Bien que l'instant d'avant sa main ait été posée sur la mienne, il parut tout à coup très distant.

— Ça aurait tout simplifié si tu avais pu nous aider.

Il jeta un œil vers la porte. Derrière, j'entendis les voix des membres de l'Assemblée – le ton était monté d'un cran et devenu virulent.

— Ils veulent ta mort. Ils veulent porter un coup fatal au Réformateur, et ta vie est le prix qu'ils sont prêts à payer. C'est une décision facile à prendre pour eux.

— Pas pour toi ?

— Je crois que ta vie est un tribut trop lourd à payer. Je crois qu'on a besoin de toi. Toi et tes visions, vous pouvez tout changer.

— Mais tu ne nous relâcheras pas, Kip et moi.

— Je ne peux pas. Ce que je peux faire, c'est vous garder en lieu sûr.

— Là, c'est le moment où je dois me montrer reconnaissante ? Faire preuve de gratitude envers celui qui me retient en otage pour empêcher Zach d'attaquer l'île ?

— J'y ai bien pensé, dit-il d'une voix égale. Mais, si on lui fait savoir qu'on te détient et qu'on t'utilise pour lui serrer la bride, il y a toutes les chances pour que son propre camp s'en prenne à lui. Il n'est pas à la tête du Conseil – pas encore du moins – et, au moindre indice signalant qu'il est sous notre coupe, ils le tueront eux-mêmes. On serait débarrassés de lui, mais d'autres prendraient sa relève avec la même envie de nous trouver. Sans compter que tu mourrais dans l'opération.

— Et ça, ce serait vraiment trop dommage.

— Oui. Ce serait dommage.

Il me reconduisit dans la salle de l'Assemblée. Dans un soudain silence, tous les regards se tournèrent vers nous pour nous suivre sur notre chemin. Tandis que nous fendions la foule d'hommes et de femmes massés là, Piper posa sa main sur mon épaule. Je la repoussai aussitôt.

Un homme s'approcha de moi. C'était Simon, le plus proche conseiller de Piper.

— Si j'étais toi, dit-il, je me garderais bien de repousser la seule main ici qui ne veuille pas te tuer. D'autant que Piper n'a qu'une main et que tu n'as qu'une vie.

En entendant ça, un homme se mit à rire. Je me tournai vers lui. Il était trapu, portait une barbe foncée et se tenait sur des béquilles.

— Prends soin de ne pas froisser ton dernier allié, me lança-t-il. Si ça ne tenait qu'à moi, on t'aurait déjà éliminée. Toi et ton jumeau.

Je répliquai calmement :

— Mon jumeau m'a emprisonnée dans les Chambres de Détention pour que personne ne puisse m'utiliser contre lui. Si vous me tuez, vous confirmerez tout ce qui l'a poussé à le faire, tout ce que les Alphas pensent des Omégas : que nous sommes un handicap doublé d'un danger pour eux, qu'il doivent nous enfermer pour se mettre en sécurité.

Personne ne me répondit, mais tous me regardaient.

Je m'adressai alors à l'Assemblée en hurlant, tandis que Piper me traînait hors de la salle :

— Votre stratégie, c'est vraiment de me tuer ? Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout du raisonnement et tuer tous les Alphas de cette manière ? Bien sûr, ça demandera de tuer tous les Omégas, mais c'est le prix à payer, n'est-ce pas ?

CHAPITRE 22

Quand Piper vint nous trouver dans notre chambre, tôt le lendemain matin, je ne dormais plus mais je fermais encore les yeux. Quelque chose m'avait réveillée peu avant – un rêve ou une vision – et je me concentrais dessus, les paupières closes pour prolonger l'état de demi-sommeil qui m'aiderait à le clarifier.

Au son de la clé dans la serrure, Kip sauta hors de son lit pour se positionner entre la porte et moi.

— Tranquille, dit Piper. Je ne suis pas venu lui faire du mal.

— Parle moins fort, murmura Kip. Elle ne dort pas beaucoup la nuit – il n'y a que le matin qu'elle se repose un peu.

— Et toi, tu te reposes quand si tu la veilles toute la nuit ? répondit Piper à voix basse.

Je ne le voyais pas, mais je m'imaginai très bien son haussement de sourcils.

— Laisse-la dormir, c'est tout ce que je te demande.

— En fait, c'est toi que je suis venu voir.

— C'est une première, marmonna Kip.

Je les entendis s'écarter de mon lit. J'osai entrouvrir mes paupières pour les observer. Ils se tenaient à la fenêtre, dos à moi. À l'extérieur, le soleil levant était invisible derrière le sommet du cratère, mais on le devinait à la teinte rouge qui colorait la lumière de l'aube.

Kip baissa les yeux vers le garde qui passait ses nuits sous notre fenêtre.

— Lui non plus ne doit pas beaucoup dormir, présuma-t-il.

— Tu préférerais croire en ta bonne étoile plutôt qu'en lui ?

— Oui et non. Ceci dit, sa présence est rassurante car je ne suis pas séduit à l'idée que tes amis de l'Assemblée débarquent en pleine nuit pour nous régler notre compte.

Il jeta un coup d'œil sur les couteaux accrochés le long de la

ceinture de Piper.

— Mais Cass et moi avons été longtemps prisonniers avant d'arriver ici. On ne s'attendait pas à ce que ça recommence, surtout pas sur l'île.

— Il faudrait déjà que tu saches combien de temps tu as été encuvé pour affirmer ça, précisa Piper.

— Exact. Imagine que ça ne soit que vingt minutes. Ça serait un peu embarrassant après toute la montagne qu'on s'en est fait.

Piper rit avec Kip, avant de rapidement poursuivre :

— Pour mes « amis de l'Assemblée » – comme tu les appelles –, tu n'es pas une préoccupation majeure.

— Ni une préoccupation tout court si je compare le nombre de fois où Cass a été convoquée et le nombre de fois où ça m'est arrivé.

— Ne le prends pas pour toi. Tu es le premier encuvé que l'on rencontre, alors tu as beaucoup d'importance à nos yeux. On veut tous en savoir plus sur le projet initié dans la salle des cuves. Et, si ça peut te rassurer, je crois que tu ne cours pas le moindre danger.

— Peut-être pas venant de vous. Mais, sur le continent, je suis sûr que certains Alphas seraient ravis de se rappeler à mon bon souvenir.

— Tu préfères rester ici, sous surveillance ?

— Tu dis ça comme si j'avais le choix.

— Tu l'as.

Piper porta la main à sa ceinture. J'étais sur le point de bondir, pensant qu'il allait attraper un de ses couteaux, mais il voulait juste se saisir d'une clé destinée à Kip. Je refermai rapidement les yeux pendant que Kip se tournait vers moi.

— Cass devra rester ici, dit Piper. Tu sais qu'elle a bien trop de valeur pour qu'on la laisse partir. Mais il n'y a aucune raison pour qu'on te retienne.

— Et pourquoi tu me redonnes ma liberté ? C'est par pur altruisme ? Aucunement pour me rayer de la carte et avoir Cass pour toi tout seul ?

— Si j'avais besoin de me débarrasser de toi, ça serait déjà fait.

— Alors ma libération n'a rien à voir avec tes sentiments pour Cass ?

— Un bateau prend la mer dans une heure, lâcha Piper sur un ton indifférent. Il y a une place pour toi à bord, quelles que soient les

intentions que tu me prêtes.

— Tes intentions ne changent rien à l'affaire, dit calmement Kip. Tu croyais vraiment que je partirais ? Ou que Cass te serait reconnaissante de m'avoir laissé partir ?

— Je ne compte pas sur ça.

J'ouvris un œil pour les observer. Piper s'était détourné de Kip pour regarder par la fenêtre. Dehors, dans le ciel qui gagnait en clarté, un vol d'oies sauvages décrivait un V.

— As-tu déjà vu un oisillon éclore ? demanda Piper tandis que le cacardement des oies s'éloignait.

— Bien entendu, répondit Kip avec de l'agacement dans la voix. S'il y a une chose dont je me souviens, c'est bien ça. Mon nom, ma jumelle : aux oubliettes de ma mémoire. Mais, la faune et la flore, j'en garde heureusement des souvenirs très nets.

— Si tu voles un œuf avant qu'il n'éclore, l'oisillon s'attache à la première chose qu'il voit quand il finit par sortir, et il la suit comme si c'était sa mère. Dans mon enfance, ma jumelle avait regardé l'éclosion d'un caneton. Après ça, il l'avait accompagnée partout où elle allait.

— Dans ta belle allégorie, je suis le caneton et ma cuve est l'œuf ? Et, depuis que j'ai éclos de la cuve, je m'accroche aveuglément à Cass ?

Sans paraître le moins du monde gêné aux entournures, Piper soutint le regard de Kip.

— Peut-être y a-t-il de ça, oui. Mais je ne sais pas si c'est à déplorer.

— Pour toi, c'est plutôt positif. C'est grâce au caneton que tu sais que Zach est le jumeau de Cass. Elle ne t'aurait rien révélé. Il a fallu que je me fasse avoir par ton petit tour pour que tu le découvres.

— C'est vrai. J'attendais de voir ta réaction, et mon plan a fonctionné comme prévu. Mais, en fin de compte, c'est une bonne chose que tu sois tombé dans le panneau.

— Là encore tu me tends un piège ? lança Kip en regardant la clé que Piper avait posée sur l'appui en pierre de la fenêtre. Je dois m'attendre à une surprise ?

— Non, dit Piper en remettant la clé dans sa poche. Je ne m'attendais d'ailleurs pas à ce que tu partes, même si je l'espérais. Pour autant, j'ai du mal à déterminer si ta présence est un inconvénient. Je veux dire, un inconvénient pour Cass.

— Bien sûr que c'est ça que tu veux dire, réagit Kip en levant les

yeux au ciel. Je ne peux pas être un inconvénient pour toi... Tes intentions sont tellement désintéressées.

— C'est tout le contraire. Pourquoi crois-tu que je vous ai installés dans des lits séparés ?

Piper eut un sourire ironique et tourna les yeux vers moi. J'espérai qu'il n'avait pas capté le mouvement de ma paupière aussitôt refermée.

— Mais je me mets à penser que tu devrais rester avec elle. Je crois qu'il le faut.

— Alors comme ça je ne suis plus gênant ? ironisa Kip.

— Tu l'es peut-être. C'est justement pour ça qu'il faut que tu restes.

— C'est tellement généreux à vous de décider de ce qui est bon pour moi et de qui j'ai besoin, déclarai-je en repoussant la couverture et en balançant mes pieds au sol pour me lever. Mais ça ne vous effleure pas l'esprit que j'ai aussi une vague opinion sur la chose ? Que je pourrais peut-être la faire valoir ?

Je frictionnai ma joue marquée des plis de l'oreiller. Kip prit la parole le premier :

— Ne crois pas que je n'y ai pas pensé.

— Pareil pour moi, ajouta Piper dans la foulée.

— Ne t'avise pas de m'adresser la parole, lui lançai-je. Tu viens ici en douce te livrer à tes basses manœuvres, tu cherches à nous manipuler comme tes petites aiguilles sur tes petites cartes dans ton petit cabinet.

— C'est ce que je lui ai dit, plaça Kip.

Je me tournai vers lui.

— Je ne veux pas t'entendre non plus – tu ne vaux pas mieux. Va donc prendre ton bateau pour le continent.

D'un air hésitant, il regarda Piper qui souriait de plus belle.

— Abandonne tout de suite ce sourire narquois, dis-je à Piper. Des canetons ? Vraiment ? Tu n'as pas trouvé mieux ? Bien entendu que Kip devrait partir, mais tu es le dernier des idiots si tu penses qu'il le fera.

— Alors tu veux vraiment que je parte ? hasarda Kip.

— Bien sûr que oui, pour ton bien. Et bien sûr que non, pour le mien. Mais, ce que je veux par-dessus tout, c'est que vous arrétiez vos

histoires. Je fais tout mon possible pour garder les idées claires, pour rester vivante, pour entrevoir ce que l'avenir réserve, et vous deux vous comportez comme si je n'étais rien qu'un lot à gagner à la fête foraine. Et surtout comme si je n'avais pas mon mot à dire.

— Je suis désolé, avança Piper. Surtout d'avoir été aussi stupide : je savais que Kip ne partirait pas.

— Tais-toi, assénai-je.

— Je suis sincère.

— Non, tais-toi. Je dois réfléchir dans le calme. Avant d'être distraite par vos bêtises sur les oisillons, quelque chose m'avait presque réveillée. Quelque chose d'important.

— Parce que pour toi ça, ce n'est pas important, dit Kip.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. J'avais une vision, une vision urgente.

Je fermai les yeux, tentant de faire émerger ce que j'avais vu dans les brumes de mon sommeil.

— C'était un homme qui fourrait un couteau dans sa botte en pleurant, me remémorai-je avant de brusquement ouvrir les yeux. Quelqu'un approche !

Avant que j'aie fini de parler, Piper s'était rué vers la fenêtre et avait fermé les volets. La porte reçut une secousse – quelque chose s'était écrasé de l'autre côté. Une clé tourna dans la serrure, le loquet se souleva et – dans un ralenti presque théâtral – la porte s'ouvrit, poussée par le poids du garde qui avait péri contre elle. Kip jaillit vers l'intrus qui, couteau ensanglanté à la main, enjambait le cadavre et se précipitait dans ma direction.

Il était arrivé à ma hauteur au moment où le couteau de Piper se logea en plein dans sa gorge, si bien qu'il m'entraîna avec lui dans sa chute. Collée à l'homme, je le sentis trembler lorsqu'un deuxième couteau de lancer vint se loger dans son dos. L'arrière de mon crâne cogna lourdement la pierre quand j'atterris à la renverse, plaquée au sol par ce corps inconnu. L'espace d'un instant, ma vue se brouilla : j'entrevis Kip et Piper soulever l'homme pour m'en libérer et l'allonger sur le dos. Il avait la tête tournée vers moi et me regardait fixement. Tandis que ma vue revenait, les traits de l'intrus se précisaient : c'était Lewis, l'un des conseillers de Piper. À chacun de ses battements de cœur, le couteau transperçant sa gorge était agité d'une saccade. Lewis saignait à peine, jusqu'à ce que Piper se penche vers lui et enlève le couteau, déclenchant des jets d'hémoglobine qui battaient la mesure de son pouls.

Toute vacillante, je m'avançai vers Lewis et appuyai sur la blessure.

— Ça suffit, Piper, m'écriai-je désespérément. Je sais pourquoi il est venu.

— Je crois que c'est clair pour tout le monde, grogna Kip.

— Non, je parle de son mobile. C'est pour sa nièce qu'il a fait ça – la fille qui a été enlevée.

— Il t'a déjà questionnée à propos d'elle dans la salle de l'Assemblée, dit Piper en le regardant avec une grimace.

J'étais penchée sur Lewis. Son sang jaillissait entre mes doigts – un liquide étonnamment chaud – et maculait de rouge sa barbe d'habitude si blanche.

— Lewis, vous m'entendez ?

Il était pâle et clignait lentement des yeux. Son regard était perdu dans le vague.

— Je ferai tout mon possible pour retrouver votre nièce si elle est encore vivante. Pour mettre un terme à ce que mon jumeau manigance. Je vous le promets. Vous m'entendez ?

Sa tête était inclinée sur le côté. Piper la releva du bout de sa botte ; quand il ôta son pied, la tête retomba dans la même position.

— Il nous a quittés, dit Piper, qui s'était déjà détourné du cadavre.

Je baissai les yeux vers mes mains, vers la blessure de Lewis qui saignait toujours. Je pleurai. En essuyant mes larmes, je couvris mon visage de sang.

— Il t'aurait tuée, fit remarquer Kip pour me consoler.

— Il m'a trahi, ajouta Piper, et il a trahi l'Assemblée.

Accusant le coup, je serrai mes genoux contre moi.

— Tu n'es pas blessée ? demanda Kip.

J'étais dans un triste état. Mes mains étaient recouvertes d'un sang devenu noir autour des ongles. Du poignet jusqu'au-dessus du coude, mes manches normalement blanches étaient colorées de rouge.

— C'est son sang, pas le mien.

— Tu vas garder cette étrange habitude de promettre des choses sur le lit de mort de ceux qui ont cherché à te tuer ? lança Kip pour faire retomber la tension. C'est que, dans ton cas, ça pourrait finir par faire beaucoup de promesses à tenir.

Piper se pencha sur le cadavre du garde à l'entrée.

— Deux hommes sont morts, Kip. Un de mes conseillers et un de mes gardes. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Quatre, dis-je.

Kip et Piper tournèrent la tête vers moi.

— Quatre personnes viennent de mourir. Pas deux, mais quatre.

*

À la suite de cet évènement, on renforça la sécurité autour de Kip et moi. Quand je me réveillai en criant, trois jours plus tard, deux gardes accoururent dans notre chambre avant que Kip n'ait pu atteindre mon chevet. L'un d'eux l'envoya même au tapis. C'est seulement après avoir allumé plusieurs torches – pour fouiller la pièce et vérifier que le malheureux qui gisait au sol était bien mon compagnon de chambrée – que les gardes se laissèrent persuader de retourner à leur poste. Kip s'assit sur le bord de mon lit, frottant sa joue que les gardes avaient maintenue plaquée sur les dalles.

— Je dois parler à Piper, dis-je au garde qui fermait déjà la porte derrière lui. Faites-le venir maintenant.

— Tu ne peux pas me le raconter à moi ? demanda calmement Kip.

Je secouai la tête avec colère.

— On n'est pas en train de déterminer qui viendra à mon chevet pour me rassurer après un mauvais rêve. Ce n'était pas juste un cauchemar, c'est important.

Mon esprit était saisi d'une agitation frénétique que je n'arrivais pas à calmer. Mes yeux fouillaient le vide de gauche à droite – comme s'ils lisaient le déroulé du rêve qui venait de me réveiller, cherchant à le mémoriser avant qu'il ne s'efface.

— On peut s'attendre à ce que tu aies perçu une lueur d'espoir pour changer ? glissa-t-il en se rapprochant de moi.

Mes lèvres étaient sèches ; ma robe de nuit était imprégnée des sueurs froides que m'avait données mon cauchemar.

— Tu n'aurais pas rêvé d'un délicieux petit-déjeuner par hasard ? Ou d'une belle récolte d'abricots pour l'année à venir – des trucs comme ça ?

Mon rire ne fut qu'un bref souffle, mais je me décontractai un peu et m'appuyai contre Kip. Il posa ses lèvres sur mon épaule – je lui fis signe d'arrêter.

— J'ai besoin de rester concentrée.

Je fermai les yeux et me mis à articuler des mots rapidement, en silence.

— Tu ne peux rien me dire ?

— Kip, il faut que je me concentre.

Nous demeurâmes ainsi jusqu'à ce que Piper déboule, à peine quelques minutes plus tard.

Je me levai avant qu'il n'ait eu le temps de parler.

— Ils arrivent. Les Alphas. Je sais quand et comment.

Sans se retourner, Piper donna un grand coup de pied dans la porte ouverte pour la claquer derrière lui. Il avait la main crispée sur la bouche.

— Tu m'avais dit que ça ne marchait pas comme ça, chuchota-t-il. Que tu ne voyais pas de dates, de détails de ce genre.

Je fis non de la tête. Mes yeux étaient encore perdus dans le vague et pris dans leur mouvement saccadé.

— J'ai tout vu. Même la lune – elle était...

— Alors ne parle plus. Ne dis rien, ne me confie rien.

— Tu ne comprends pas. J'ai vraiment tout vu.

Je me frottai les yeux. J'arrivais à peine à discerner Kip et Piper tant ma vue était brouillée par la sinistre étoffe de mon rêve : une persistance de fumée et de sang.

Puis ce fut au tour de Kip de me réduire au silence :

— Arrête tout de suite, Cass !

— Plus un mot, me murmura Piper avec fermeté. Tu viens de recevoir ta meilleure carte. Ne la dévoile pas.

Kip regarda Piper avec méfiance et revint à moi.

— Il a raison. C'est ta monnaie d'échange. Propose un marché à l'Assemblée : ta vision contre une remise en liberté. Dis que tu leur communiqueras tous les détails de l'attaque une fois qu'on aura quitté l'île.

Je baissai la voix – c'était plus un souffle qu'un murmure :

— Écoutez-moi, vous deux. C'est trop important pour jouer à ce petit jeu. Il faut tout de suite le dire à l'Assemblée et commencer à planifier l'évacuation de l'île. Les Alphas vont arriver...

Piper me bâillonna de sa main et fixa Kip d'un air suppliant.

— Empêche-la. Si elle me divulgue sa vision, je serai contraint de faire ce que je me refuse à faire.

Kip balaya la main de Piper pour me libérer la bouche, puis il posa la sienne sur ma joue. Il se baissa à ma hauteur et riva son visage à quelques centimètres du mien.

— Ils ne te laisseront jamais partir.

Je repoussai sa main et me retirai d'un coup.

— Ça n'a pas d'importance, plaidai-je sans plus chuchoter. Piper, écoute-moi. Fais évacuer l'île. Tout de suite. Les Alphas débarqueront à la prochaine pleine lune.

Nous nous tournâmes tous trois vers la fenêtre : elle encadrait dans la nuit une lune presque entièrement ronde.

— Dans deux nuits, estima Piper. Peut-être trois.

— Deux, précisai-je.

— Et nos défenses ?

— Insuffisantes. Le cratère vous cache parfaitement, mais il deviendra votre piège une fois qu'ils auront trouvé l'île. Tu l'as toujours su. Ils arriveront d'abord du nord, avec un énorme contingent d'hommes. Tu ne peux pas les arrêter.

— Dis-moi ce que tu sais d'autre.

Je fermai à nouveau les yeux, me concentrant pour traduire le bruit et le flou en mots.

— Du feu dans les rues, des gens piégés aux fenêtres. Du sang sur les pavés.

— Alors ils viennent pour tuer, pas juste pour nous faire prisonniers ?

— Ça n'a aucun sens, dit Kip. S'ils tuent les Omégas de l'île, les Alphas vont tomber comme des mouches partout sur le continent. Ils vont se mettre leur propre population à dos.

Je fermai mes paupières encore plus fort. Les images refusaient de ralentir, de suivre un ordre ou une organisation quelconques.

— Ils emporteront quelques Omégas avec eux sur les bateaux,

poursuivis-je. Tous les autres, ils les tueront. Kip a raison – c'est de la folie. On ne pouvait pas s'attendre à un tel scénario. Toi, Piper, tu t'y attendais ?

— J'aimerais pouvoir te dire que non. Mais, s'ils nous trouvent, il est inévitable qu'ils voudront marquer les esprits pour anéantir toute velléité de résistance chez les Omégas – même si ça doit leur coûter des vies alphas.

— C'est exactement ce que je vois. Nos assaillants, ils n'ont que de la colère. Ils savent qu'en nous tuant ils font des victimes du côté alpha, et ça leur est égal. Ou peut-être que ça ne leur est pas égal mais qu'ils nous rendent responsables de toutes ces morts : comme si c'était un fardeau de plus qu'on faisait peser sur eux.

Piper marcha à grandes enjambées jusqu'à la fenêtre.

— Sonnez les cloches, cria-t-il au garde posté en contrebas. Immédiatement !

En haut d'une tour à Haven, il y avait une énorme cloche qu'on sonnait pour l'ouverture et la fermeture des portes de la ville. À Wyndham, les rares fois où j'avais été autorisée sur les remparts, c'étaient des bourdons et des carillons que j'avais entendus retentir ça et là dans la ville. Sur l'île, pourtant, je ne retrouvai aucun des sons harmonieux de Haven et de Wyndham. On sonna d'abord une première cloche – la plus grosse, située dans la tour de la citadelle. Elle ne fit pas que rompre le silence du petit matin, elle le brisa en mille morceaux : un cataclysme sonore si monstrueux que mes poumons vibraient à chaque tintement caverneux. D'autres cloches résonnèrent ensuite à travers tout le fort. Puis, dans la ville, le vacarme se répandit au fil des cris d'alarme lancés de maison en maison, et au rythme des casseroles et marmites – des percussions métalliques jouant l'urgence et la dissonance. C'était comme à la pension de New Hobart la fois où un enfant avait couru à travers la cuisine en renversant une pile de casseroles, à la différence que le tintamarre dura de longues minutes – jusqu'à ce que le volcan semble entrer en éruption acoustique.

— Ils vont évacuer dès maintenant, nous cria Piper par-dessus le raffut. Je dois y aller, pour m'expliquer auprès de l'Assemblée et préparer les gardes.

— On ne peut pas se battre, déplorai-je tandis que Piper me faisait signe qu'il le savait bien.

— Ils débarqueront avec deux fois plus de soldats que nous. Mieux entraînés, mieux nourris. Et surtout mieux armés, dans tous les sens du terme.

En disant ça, il désigna le bras qu'il n'avait pas sous son épaule gauche.

— Mais nos gardes connaissent le terrain. On pourra les retenir un bon moment.

— Tu m'as mal comprise. Je ne disais pas qu'on ne peut pas se battre parce qu'ils vaincront, mais qu'on ne peut pas se battre car personne ne vaincra. À chaque soldat du Conseil que vous tuerez, un Oméga mourra quelque part.

— C'est pareil dans l'autre sens. Notre priorité à cette heure, c'est l'île et ce qui arrivera quand ils auront mis pied à terre.

— Tu ne regardes encore une fois qu'une moitié du problème.

— C'est de cette moitié que je suis responsable, et pas de l'autre. Il n'y a que les gens de l'île dans mon équation. Si le Conseil nous a localisés, on n'est plus à l'abri et c'en est fini de tout ce qu'on a construit. Mais on peut toujours gagner du temps pour évacuer un maximum de gens.

— Vous avez assez de bateaux pour tout le monde ? demanda Kip.

— Loin de là. Ça fait des décennies que les gens affluent ici : la population est trop nombreuse. Et puis notre flotte est insuffisante, d'autant que nos deux plus gros bateaux sont partis en repérage à l'ouest. Si on embarque autant de gens que possible, il faudra faire deux traversées pour évacuer l'île – et je ne compte que ceux qui ne peuvent pas se battre.

— Combien de temps ça prendra ?

Piper était déjà à la fenêtre, scrutant les branches d'arbres qui oscillaient en haut du cratère.

— Avec de la chance, on pourrait faire la deuxième évacuation dans deux jours. Mais, au retour de la première traversée, le vent qui gonflera nos voiles soufflera aussi pour la flotte du Conseil. Et, même si on parvient à évacuer tous ceux qui ne peuvent pas se battre, des centaines de gens resteront piégés sur l'île.

Je vis à nouveau tout le sang que mon rêve m'avait déjà montré. Les soldats venaient pour moi et le sang coulerait à cause de moi.

Piper s'en alla sans un mot. Juste avant de refermer la porte, il tourna la tête vers Kip :

— Toi, surveille-la bien. Empêche-la de faire une bêtise.

Enfermés dans notre chambre, nous assistions au branle-bas de combat général qui agitait l'île. Rapidement, le bruit des cloches avait

été remplacé par celui de l'armurerie et de la forge – des sons d'épées et de haches rassemblées, aiguisées, distribuées. J'entendais aussi des marteaux qui claquaient aux fenêtres des niveaux inférieurs – celles qu'on barricadait à grand renfort de clous. Aux portails, on fortifiait à l'aide de poutres supplémentaires. C'était un claquement plus ample – celui des maillets enfonçant les chevilles d'assemblage dans le bois. Au milieu de toute cette agitation, la ville se vidait de sa population. On avait d'abord évacué les plus jeunes, les plus vieux et ceux atteints d'une difformité qui les rendait inaptes au combat. Certains d'entre eux étaient transportés, d'autres se déplaçaient sur des cannes ou des béquilles. Il n'y avait ni le temps ni la place pour emporter des effets personnels. Il fallait aller à l'essentiel : de la nourriture et des gourdes d'eau dans des balluchons vite assemblés. Pas non plus de temps à perdre dans des larmes – même les plus petits marchaient en silence, pressés par les gardes qui organisaient la retraite. Ceux qui devaient attendre la deuxième traversée étaient conduits à l'abri dans le fort – au cas où les bateaux du Conseil accosteraient avant que les nôtres reviennent.

Tout se déroulait selon une mécanique parfaitement huilée dont Kip et moi ne constituions aucun rouage. Nous nous étions tenus à la fenêtre pendant des heures, main dans la main, observant passivement l'exode. Notre sentiment d'impuissance était tristement renforcé par ce que j'avais entraperçu dans ma vision. Il était difficilement concevable que tous ces préparatifs – orchestrés avec tant de zèle sur l'île entière – puissent changer quoi que ce soit à ce dont j'avais déjà été témoin. Je revoyais tout dès que je fermais les yeux : les flammes qui miroitaient dans des flaques de sang, la fumée qui s'épaississait dans les tunnels et les ruelles.

Nous avons vu trois gardes ériger un étendard rudimentaire sur la crête du cratère.

— Ce n'est pas très compatible avec l'idée d'un « refuge secret », avait relevé Kip.

— Ça ne fait plus de différence. Ils arrivent. Ils savent où nous trouver.

J'avais repensé aux tapisseries de la salle de l'Assemblée. Au cours d'autres batailles, des gens avaient peut-être donné leur vie pour défendre un drapeau richement brodé dans une belle étoffe. Celui des trois gardes n'avait pas le même cachet. C'était un simple drap de lit marqué d'un symbole oméga noir – un blason peint avec le même goudron qu'utilisent les marins pour étanchéifier les coques des bateaux. Il était fixé à un vieux mât de voilier. Les gardes peinaient à le dresser solidement au sommet venteux du volcan.

— Sous la menace d'une invasion imminente, Piper s'occupe de faire redécorer l'île ?

— Ce n'est pas une perte de temps, avais-je dit. Ce drapeau, c'est la première chose que la flotte du Conseil verra de nous quand elle approchera de l'île. C'est un message qu'on leur envoie.

— Au moins, ça rend la résistance plus intimidante que les élevages de chèvres clandestins.

Les gardes avaient planté le mât dans une faille de la roche, et ils empilaient des pierres à sa base en guise de socle.

— Ça ne tiendra pas plus de deux jours sous un tel vent, avait ajouté Kip.

Pour seule réponse, il y avait eu le son du drapeau de fortune qui claquait au vent. Kip et moi n'avions pas besoin de formuler ce que nous savions aussi bien l'un que l'autre : dans deux jours, tout serait fini.

CHAPITRE 23

Nous avons entendu résonner des pas dans l'escalier, puis la voix de Piper s'entretenant avec le garde, et enfin le son d'un verrou qu'on ouvrait.

— Ils ont pris la mer, avait dit Piper. Le premier convoi. On a évacué les enfants les plus jeunes et les plus infirmes, plus quelques adultes pour les aider une fois sur le continent.

— Et maintenant ?

— On attend.

Je n'avais jamais écouté le vent aussi attentivement que lors de la nuit qui avait suivi. Pendant ces longues heures d'attente, à chaque bourrasque, je m'étais imaginé des voiles généreusement gonflées – celles de notre flotte disparate voguant à toute allure vers la côte. Quelque part sur la mer, il y avait aussi les bateaux du Conseil – eux qui n'apportaient que la mort dans leurs cales. J'avais eu peur de m'endormir, et peur de rester éveillée au cas où un rêve m'aurait révélé quoi que ce soit d'utile. En fin de compte, ça n'avait pas eu d'importance : la vision était venue à moi tandis que j'étais à l'orée du sommeil, blottie contre Kip, dont le corps épousait le mien. J'avais perçu une flotte hérissant l'horizon de mâts et de voiles. Les bateaux avançaient résolument, des navires plus imposants que tous ceux que j'avais déjà vus – bien plus grands que ceux de la résistance. Sur leur pont, des embarcations étaient arrimées coque en l'air, comme des œufs sur le point d'éclore. Ce n'était pas la taille de la flotte qui était terrifiante, c'était la cargaison du premier bateau.

Je criai immédiatement au garde d'aller chercher Piper. Quelques minutes plus tard, il était avec nous.

— Leurs bateaux... ils sont trop gros pour passer le récif. Mais ils transportent de larges chaloupes qu'ils peuvent mettre à la mer.

— Des barges de débarquement, déclara Piper. Avec ça, ils ne progresseront pas vite sur les derniers kilomètres. Mais comment vont-ils savoir où se diriger à travers le récif ?

— Je m'étais dit qu'ils auraient une carte, qu'ils l'auraient obtenue

en soudoyant ou torturant quelqu'un. Mais ils n'ont pas besoin de carte.

Je fermai les yeux, ravivant la présence que j'avais sentie dans ma vision.

— Elle est là : Le Confesseur est là, sur l'un des bateaux. Elle guide la flotte.

— Elle peut trouver le chemin sans carte, comme toi ? demanda Kip.

J'acquiesçai d'un signe de tête, même s'il m'était étrange de concilier l'image de notre hasardeuse traversée en canot avec celle de l'implacable armada faisant cap sur l'île. J'étais mal à l'aise. Non seulement j'avais perçu Le Confesseur à bord d'un des navires, mais surtout je savais qu'elle mettrait les pieds sur l'île. Piper m'avait un jour dit que notre arrivée avait changé la donne pour l'île : la venue du Confesseur en marquerait la fin.

— Combien de temps avant que notre flotte revienne ? m'enquis-je d'une voix chevrotante.

— Pas avant midi pour le plus rapide de nos bateaux. Et uniquement si tout s'est passé sans encombre. Il ne s'agit pas que de gagner le continent et de rentrer ici : il faut trouver un endroit sûr où accoster, à l'écart de toute présence alpha, et débarquer des centaines d'enfants – une tâche délicate à cause de leur infirmité.

— Et qu'est-ce qu'il en est des deux bateaux envoyés à l'ouest pour repérer l'Ailleurs ? Tu disais que ce sont nos plus rapides ?

— Si je pouvais les rappeler au port, crois bien que je le ferais.

Il baissa les yeux. Pendant un moment, je le vis comme il devait être dans son cabinet, dans son petit repère de fortune à l'abri du regard d'autrui : découragé, fatigué.

— Ils sont partis depuis un mois, exposa-t-il posément. On ne sait même pas s'ils sont encore vivants.

Je m'étais concentrée en fermant les yeux. J'avais sondé la mer à la recherche des deux bateaux partis en éclaireurs, et aussi de tous ceux qui devaient revenir du continent. Rien. Rien que la flotte du Conseil qui se rapprochait à chaque seconde – une image accablante que la présence du Confesseur rendait monstrueusement plus insoutenable. Quand elle accosterait, l'île ne serait plus qu'un piège se refermant sur nous. Il n'y aurait alors aucun espoir pour les passagers de la deuxième traversée – des enfants et des adultes incapables de se défendre. Y avait-il suffisamment de cuves, m'étais-je interrogée, pour

tous les enfermer ?

À midi, une vision m'était parvenue portée par le vent. C'était une image imprécise de bateaux lointains. J'avais essayé de les observer plus en détail, mais c'était comme fixer le soleil. J'étais juste arrivée à détacher leurs contours dans l'éclat aveuglant. Rien n'indiquait qu'il s'agissait des nôtres ou de ceux du Conseil. J'avais dû attendre une heure ou deux pour que la vision se décante un tant soit peu : un filet de pêche sur le pont d'un bateau, une coque peinte de rayures jaunes et bleues, une voile mille fois rapiécée ressemblant à un patchwork.

— C'est notre flotte, m'étais-je écriée en direction de la sentinelle postée derrière la porte. Garde, faites venir Piper.

Piper accourut à toute vitesse. Il n'avait pas eu le temps de refermer la porte que je lui annonçai la nouvelle :

— Nos bateaux sont sur le point d'arriver. Fais mener les prochains passagers au port.

— Les gardes aux postes de guet m'informent toutes les trente minutes. Pas mention du retour de notre flotte.

— Les bateaux ne sont peut-être pas encore en vue, dit Kip, mais, si Cass a perçu qu'ils étaient proches, ils ne devraient plus tarder.

— Il nous reste encore du temps, repris-je en m'adressant à Piper. Fais vite, le deuxième convoi peut prendre le large avant l'arrivée des Alphas. Mène les gens au port pour qu'ils soient prêts à embarquer.

— Pas encore. Si la flotte du Conseil devait arriver avant la nôtre, je ne voudrais pas que les îliens les plus vulnérables soient à leur merci dans le port. Il n'y a nulle part où se réfugier là-bas. Autant les ligoter et y ajouter un beau ruban pour les offrir en cadeau aux soldats de ton frère. Rappelle-toi que certains ne peuvent pas marcher, que ceux qui le peuvent sont trop lents. La plupart n'auraient pas le temps de remonter les tunnels jusque dans le cratère – sans parler de rejoindre le fort.

— C'est justement pour ça qu'il faut commencer à les transférer au port. Ça va prendre du temps. Si tu attends que notre flotte soit en vue, il sera trop tard et ils ne pourront jamais évacuer l'île.

— Au moins, ils seront à l'abri dans la citadelle.

— Tu sais aussi bien que moi que ce n'est pas un abri mais une véritable souricière. L'île entière est une souricière. Il suffira que les soldats débarquent pour que le piège se referme sur nous.

— On peut se défendre depuis la citadelle. Au moins pendant un temps. Alors, avant d'être certain que nos bateaux arriveront les

premiers, je ne prendrai pas le risque de transférer les passagers au port.

— Cass en est certaine, soutint Kip tandis que Piper nous quittait aussi rapidement qu'il était venu.

— Attends, lançai-je dans son dos. Est-ce qu'on a un bateau avec des rayures jaunes et bleues ?

Il s'arrêta sur le pas de la porte.

— Le *Juliet*, répondit-il en s'autorisant un début de sourire. Tu l'as vu dans ta vision ? C'était aussi détaillé que ça ?

Je fis un oui catégorique de la tête avant d'ajouter :

— Transfère-les immédiatement au port.

Sur ce, Piper resta muet. Quelques minutes après qu'il eut verrouillé notre porte derrière lui, nous vîmes des civils sortir de la forteresse en file indienne. Il y avait les enfants qui n'avaient pas embarqué sur la première traversée, ainsi que d'autres îliens inaptes au combat. Ils semblaient moins résolus que les évacués du premier convoi. Les enfants se tenaient par la main, les adultes baissaient la tête. Aucun bateau n'ayant encore accosté, ils se rattachaient à l'espoir d'une flotte oméga en tentant de chasser la peur d'une flotte alpha. Je les regardai prendre la direction du port en me demandant si je ne les avais pas envoyés vers leur mort.

Une heure après, le carillon de la tour retentit. J'eus l'impression que mon cœur cherchait à s'y mesurer en battant aussi fort que possible. Cette fois, le tintement était différent : le grand fracas métallique de la veille était remplacé par le son aigu et clair de trois cloches. Dans la cour, les gardes poussèrent des cris de joie. Les nouvelles fraîches descendaient des postes de guet, de sentinelle en sentinelle, comme un écho : *À l'approche du récif. Toute la flotte, toutes voiles dehors.* Kip et moi ne nous joignîmes pas aux hourras. À la place, je me tournai vers lui et laissai retomber la tension dans un souffle qui secoua mon corps tout entier.

Piper vint nous retrouver une ou deux heures après la liesse.

— Je vous transfère ailleurs, dit-il sans préambule. Cette pièce est trop proche du périmètre extérieur.

— Le deuxième convoi a-t-il pris la mer ? m'enquis-je.

— En direction du continent. Le bateau fermant la marche sera hors du récif d'ici peu.

Il y avait du soulagement dans sa voix, mais son regard était grave.

Nous étions désormais livrés à notre propre sort – inutile de compter sur une troisième traversée. La pleine lune montait dans le ciel de fin d'après-midi. Elle se dressait déjà au-dessus du drapeau oméga qui flottait sur la crête du volcan.

— Est-ce qu'il nous reste des bateaux ?

— Rien d'assez grand pour entreprendre une traversée, répondit Piper. On a tout caché dans les grottes à l'est du port. Ce ne sont que des radeaux, des bacs et quelques-uns des plus petits canots – ceux sur lesquels les enfants apprennent à naviguer.

Il n'y avait plus d'enfants sur l'île. Entendrait-on un jour leurs voix s'élever à nouveau dans la ville secrète ?

— Rassemblez vos affaires, poursuivit-il. Je dois vous mettre en sécurité au cas où les soldats arriveraient à pénétrer dans la citadelle.

Il nous accorda une minute pour rassembler nos quelques effets personnels dans un sac à dos. Puis il nous lança deux grandes capes bleues semblables à celles des gardes.

— Enfillez ça avec la capuche. Après l'incident Lewis, il vaut mieux prendre des précautions et éviter de montrer vos têtes.

Il nous escorta lui-même, s'arrêtant juste à la porte pour chuchoter quelques mots à l'oreille du garde. Tête baissée sous ma capuche, j'avais un champ de vision réduit. Je suivais le mouvement, sans trop y voir, dans l'agitation des couloirs. Je perçus le fer entrechoqué des haches qu'un forgeron transportait, entendis une jeune sentinelle s'arrêter pour saluer Piper, qui gronda : « Pas le temps pour ça, retourne immédiatement à ton poste. » Il faisait sombre en bas du fort – là où les fenêtres avaient été barricadées avec des planches. Seules les meurtrières laissaient entrer la lumière extérieure. Assis devant l'une d'elles sur un cageot retourné, un archer privé de jambes aiguisait la pointe de ses flèches.

Nous finîmes par atteindre une petite pièce à mi-hauteur de la tour. À l'intérieur, une étroite fenêtre était percée dans le mur concave.

Piper me vit jeter un coup d'œil sur l'épaisse porte en bois.

— Ne te berce pas d'espairs d'évasion. Regarde tout ça.

Il désigna les piles de barriques qui grimpaient le long d'un mur.

— C'est ici qu'on entepose le précieux vin dont les gardes raffolent. Bienvenue derrière le verrou le plus solide de toute la citadelle.

Me rappelant la tentative d'assassinat dont j'avais fait l'objet, je ne savais pas très bien si je devais me sentir en sécurité ou bien prise au

piège dans cet entrepôt impenable.

— Si la citadelle tombe aux mains des Alphas, je viendrai vous chercher. Si quelqu'un d'autre que moi tente de pénétrer ici, même un des membres de l'Assemblée, agitez une de vos capes à la fenêtre en guise de signal.

— Tu seras dans la cour, pas dans la salle de l'Assemblée ?

— Tu voudrais que j'aie donné mes ordres depuis un endroit où l'on ne voit rien de ce qui se passe ? Impossible. Je serai au porche d'entrée avec les autres gardes.

Je me mis sur la pointe des pieds pour regarder par la haute fenêtre. Elle donnait sur la cour, le porche et les rues à l'extérieur du mur d'enceinte. Des gardes étaient déjà postés un peu partout. Sur le parapet qui entourait la cour, il y en avait qui se tenaient accroupis. Près du porche fraîchement consolidé, certains faisaient les cent pas. Une femme faisait sauter la poignée de son épée d'une main à l'autre – balançant la lame dans un va-et-vient nonchalant.

— On peut se battre, dit Kip. Laisse-nous sortir et on vous aidera.

Piper pencha la tête sur le côté.

— Mes gardes ont reçu un entraînement, appris le maniement des armes. Et toi, tu t'imagines devenir un héros en empoignant une épée pour la première fois de ta vie ? Ça ne se passera pas comme dans les contes et légendes – ta présence nous handicaperait plus qu'autre chose. De toute façon, c'est trop risqué pour Cass. Il n'y a pas que les soldats du Conseil qui aimeraient vous voir transpercés d'une lame.

Je me remémorai Lewis, le coup de poignard qu'il me destinait et le couteau de Piper en travers de sa gorge, dégoulinant de sang.

Kip allait parler, mais les cloches le coupèrent dans son élan. Elles retentirent du même raffut métallique qui avait donné l'alerte deux jours plus tôt. Nous étions cette fois dans la tour, quelques étages en dessous du carillon, soumis aux vrombissements comme dans une immense caisse de résonance. Mes dents semblaient se déchausser à chaque coup.

— Ils sont en vue, lança Piper.

Une seconde plus tard, la porte claqua entre deux sonneries de tocsin. Piper était sorti de la réserve à vin, nous enfermant dans la petite pièce – une cellule oppressante avec ses murs vibrants et ses vapeurs d'alcool émanant des barriques.

Nous traînâmes un tonneau jusqu'à la fenêtre et grimpâmes dessus pour nous y agenouiller. Têtes collées l'une à l'autre, nous observâmes

à travers l'étroite ouverture ce qui se déroulait dehors dans la nuit tombante.

Cela faisait deux longs jours que nous attendions la flotte du Conseil. Cependant, dans l'intervalle de quelques heures entre les premiers coups de cloche et l'apparition du premier soldat franchissant la crête du volcan, l'attente parut encore plus longue. Tout ce temps, j'essayai d'imaginer ce que j'aurais vu si je m'étais rendue en haut du cratère : les bateaux approchant nos côtes, les barges de débarquement mises à la mer et manœuvrées à travers le récif, les premiers face-à-face entre les soldats et nos gardes dans le port. J'utilisais parfois mon don de devin, mais la distance et l'obscurité de la nuit rendaient les choses plus impénétrables. Je ne captais que des fragments de visions : une voile noire qu'on repliait sur un mât, des rames plongeant dans la mer comme des lames acérées, une torche à la proue d'une embarcation – ses flammes se reflétant sur les vagues.

Les premiers signes d'échauffourée nous parvinrent du port. Là-bas, la bataille avait commencé entre les deux camps – nous l'avions déduit en voyant des gardes blessés émerger du tunnel. À la lumière de leurs torches, ils rejoignaient le cratère en coupant à travers la montagne. Peu après, les uniformes bleus avaient amorcé un repli général face aux tuniques rouges qui s'emparaient du port. Ils sortaient du tunnel par centaines et regagnaient aussitôt leurs avant-postes dans la ville. Environ douze heures après le tocsin, Kip et moi aperçûmes les premiers soldats du Conseil. Le matin se levait tout juste, et nous vîmes du mouvement sur la crête du volcan : une poignée de nos gardes luttaient pour repousser une unité de tuniques rouges. Au même moment, un premier tunnel avait dû tomber aux mains de l'ennemi car un flot de soldats se déversa dans le cratère.

Ça ne se passera pas comme dans les contes et légendes, nous avait prévenus Piper avant de nous enfermer. Ce qui se déroulait devant nous le confirmait de la manière la plus crue.

Quand les bardes racontaient les batailles, ils les faisaient passer pour des ballets subtilement chorégraphiés. Ils dépeignaient de gracieux escrimeurs valsant l'un avec l'autre, ou des combattants isolés qui se distinguaient par leur adresse ou leur courage en accomplissant des prouesses. Mais ce que je voyais n'illustrait rien de tout cela. Dans le combat, les corps dessinaient des mouvements brusques. Des pommeaux d'épée fracassant des pommettes. Des dents roulant à terre comme des dés. Du sang sur le manche des épées qui les faisait glisser des mains. Pas de cris de guerre pour intimider l'ennemi – seulement des grognements enragés, des jurons et des hurlements de douleur. Le

pire, c'étaient les flèches. Elles n'avaient rien de léger ou d'aérien. En voyant un soldat se faire transpercer à l'épaule pour finir cloué au bois d'une porte, je les découvrais épaisses et puissantes. Lorsqu'une flèche volait au-dessus du rempart, elle ne fendait pas l'air dans un léger souffle, elle lacérait le ciel dans un bruit déchirant.

Kip et moi étions emprisonnés à une quarantaine de mètres au-dessus de la cour, mais cela n'empêchait pas une forte odeur de sang de parvenir jusqu'à notre fenêtre pour se mêler aux effluves de vin. Je me demandai s'il me serait à nouveau possible de porter un verre de vin à mes lèvres sans sentir le goût du sang.

Nos gardes se battaient avec la ferme intention de tuer. Je vis une garde planter sa hache dans le cou d'un soldat, sans pitié. Elle l'avait enfoncée si profondément qu'elle s'y était reprise à trois fois pour extraire le fer du cadavre – elle dut maintenir le corps au sol en l'écrasant du pied, car il se soulevait avec la hache chaque fois qu'elle tirait dessus. Un nain portant un uniforme bleu leva sa lame à bout de bras pour trancher le ventre d'une tunique rouge. Les entrailles se dévidaient sur lui tandis qu'il les arrachait à mains nues. Partout, des flèches finissaient leur course dans des cages thoraciques, des ventres et des yeux. Chacune faisait coup double : le combattant transpercé sur l'île périssait en même temps que son jumeau sur le continent. Je l'imaginai, quand je ne le voyais pas tout simplement. Au moment où un soldat avait reçu une estocade qui lui avait déchiqueté le visage, je n'avais eu qu'à fermer les yeux pour voir une femme aux cheveux blonds s'effondrer près d'un puits en renversant son seau d'eau. Ils trépasseraient tous les deux – elle dans la flaque d'eau répandue au sol, lui dans une mare de sang. Lorsqu'une femme soldat avait été touchée par une flèche en tentant d'escalader nos remparts, j'avais perçu un homme qui prenait un bain. Il avait progressivement glissé jusqu'à disparaître sous l'eau, pendant que sa jumelle tombait à la renverse au pied du fort. L'île plongeait dans le chaos et le continent répondait en écho. Je hurlais – prise en tenaille entre les deux – et il avait fallu que Kip m'empoigne la main pour me ramener à moi.

Bien que nos gardes aient combattu avec hardiesse, les soldats du Conseil avaient pour eux l'avantage du nombre et de la force physique. Ils n'étaient entravés par aucune malformation, contrairement à nous. Nos gardes manchots pouvaient manier l'épée ou le bouclier, mais pas les deux en même temps. Nos archers estropiés touchaient infailliblement leur cible depuis les créneaux des remparts, mais ils n'étaient pas mobiles. Quand les tuniques rouges avaient atteint la muraille, ils n'avaient pas pu fuir assez vite pour leur échapper. En combat rapproché, les soldats du Conseil n'hésitaient pas non plus à tuer. Toutefois, ils faisaient des prisonniers lorsqu'ils le

pouvaient. Ils avaient déjà capturé une dizaine d'uniformes bleus, au bas mot. Un de nos gardes blessé avait été traîné par les jambes jusqu'aux lignes ennemies, laissant derrière lui un sillage de sang sur les pavés. En haut du cratère, des archers du Conseil étaient postés. On les devinait à la cambrure de leurs arcs. Trop en retrait, ils n'intervenaient pas – leurs flèches auraient pu toucher des combattants de leur propre camp. Les seuls tirs provenaient du fort.

— Je ne peux pas regarder ça, dit Kip en s'éloignant de la fenêtre.

J'aurais aimé pouvoir en faire autant, détourner la tête pour m'épargner l'horrible spectacle. Malheureusement, où que mon regard se pose, mes visions déroulaient les scènes de bataille.

— Tu la vois ? demanda-t-il.

— Le Confesseur ? Ils ne se risqueront pas à lui faire rejoindre le champ de bataille : elle a trop de valeur à leurs yeux. Mais je la sens proche. Peut-être est-elle restée à bord d'un bateau.

Sa présence flottait dans l'air – aussi écœurante que l'odeur du vin et du sang – mais je percevais de la retenue. Elle me donnait l'impression d'une vague de malveillance attendant le moment opportun pour déferler sur l'île. Peut-être connaissait-elle le dénouement – peut-être l'avait-elle vu comme moi dans ses visions. Alors elle patientait avec calme, sans la moindre nervosité, implacablement, sachant que l'île tomberait aux mains des Alphas.

Dans la confusion de la bataille qui se jouait aux abords de la ville, j'arrivais difficilement à distinguer Piper. Par intermittence, il m'apparaissait. Je le voyais sortir de la mêlée et se replier dans la cour. Là, il consultait les haut gradés et les membres de l'Assemblée. Puis il lançait ses ordres par-dessus le tumulte général : *Plus d'archers au sud pour couvrir la sortie du tunnel. De l'eau à la porte ouest – immédiatement.* À mesure que les heures défilaient, Piper répétait un commandement plus que les autres : *Repliez-vous.* Nous l'entendîmes encore et encore – toujours les mêmes mots, criés d'une voix toujours plus enrouée à mesure que la journée avançait. *Tunnel ouest : repliez-vous. Place du marché : repliez-vous. Repliez-vous derrière la troisième enceinte de murailles.*

À cause du haut cratère, le soleil se couchait toujours vite sur la ville – et ce soir-là ne fit pas exception. D'abord, la ligne d'horizon au-dessus de la crête ouest se teinta de rose, comme si le sang déversé dans les rues tachait le ciel de son reflet. Puis l'obscurité tomba subitement. Les combats n'étaient plus éclairés que par les torches qui pointillaient de feu les versants du volcan. Désormais, la ligne de front s'était rapprochée de la citadelle. Les tuniques rouges s'étaient

emparés de la moitié est de la ville. Quelques grappes d'uniformes bleus livraient encore combat dans la rue, mais la plupart de nos gardes étaient réunis autour du périmètre extérieur de la forteresse.

Dans la nuit toujours plus noire, les combattants n'étaient que de sombres silhouettes profilées sur un fond de flammes vacillantes. Il m'était bien impossible de reconnaître Piper, et je n'avais pas entendu sa voix depuis longtemps. J'étais presque convaincue qu'il avait été capturé, jusqu'à ce qu'il ouvre notre porte et la referme rapidement derrière lui.

Il ne paraissait pas blessé, bien que sa joue soit éclaboussée de sang – un fin nuage de gouttelettes qui me rappelait les taches de rousseur de Zach.

— Je dois vous livrer à l'Assemblée.

— Tu suis leurs ordres, maintenant ? demanda Kip. Ce n'est pas toi qui es censé être aux commandes ?

— Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne, dis-je à l'unisson avec Piper.

Il me regarda un court instant avant de revenir à Kip.

— J'ai beau être le plus haut dirigeant, je travaille avant tout pour eux. Même si je le voulais, je ne pourrais pas révoquer leur décision.

Kip s'interposa entre Piper et moi.

— C'est trop tard, lança Kip. Même si l'Assemblée tue Cass pour se débarrasser de Zach, ça n'arrêtera pas le Conseil et ça ne changera rien à ce qui se passe ici.

— Cass, l'Assemblée n'a aucune intention de te tuer.

Ces mots auraient réconforté n'importe qui, sauf Kip et moi. Pour nous qui avions connu les cuves et les cellules de Wyndham, ne pas se faire tuer était synonyme de se faire enfermer.

— Kip a raison. Même si tu nous livres à l'Assemblée, ça ne sauvera pas l'île. Le Conseil la cherche depuis des années – bien avant que tu n'arrives –, alors ne compte pas les voir repartir d'un coup de baguette magique.

— Après tout ce qu'elle a fait pour vous, tu n'as pas le droit de livrer Cass, hurla Kip. Sans elle, vous n'auriez pas été mis en garde, vous n'auriez pas eu le temps d'évacuer l'île.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser aux autres choses dont j'étais peut-être responsable. Avais-je attirée Le Confesseur jusqu'ici comme le mauvais sort ? Étais-je malgré moi coupable du sang

déversé, de la résistance renversée ? Personne n'en disait rien, mais l'idée flottait dans la pièce, aussi nauséabonde que l'odeur de vinasse.

— Si tu avais le choix, interrogeai-je Piper, est-ce que tu nous livreras quand même à l'Assemblée ?

La ville brûlait sous les flammes, Piper croulait sous la pression. Pour la première fois, il m'apparut tendu.

— Je leur en ai déjà trop demandé pour leur refuser ça. Ils n'ont pas bronché quand j'ai fait évacuer les enfants, les anciens et les malades. Ils assistent maintenant à la fin de tout ce qu'on a construit ici depuis des décennies. Toi, tu es pour eux la seule monnaie d'échange en cas de négociation avec les Alphas. Alors oui, je n'ai pas d'autre choix que de te livrer.

— Cette île est un refuge pour tous les Omégas, exposai-je calmement. Ça inclut Kip et moi. Si tu nous remets à l'Assemblée, ce jour ne marquera pas que la fin de l'île : il marquera aussi la fin de tout ce qu'elle représente.

— Regarde donc par la fenêtre, Cass. Comment peux-tu exiger que je m'en tienne à des principes quand le sang de mon peuple coule.

Ce ne furent pas les vociférations de Piper qui me firent sursauter, mais l'expression « mon peuple ». Elle me renvoyait à un épisode de notre cavale, à cette nuit où Kip et moi avions dansé en cachette derrière le mur d'une grange oméga. Nous y revoilà, avais-je pensé, du mauvais côté du mur, poursuivis par les Alphas et rejetés par les Omégas – n'appartenant à aucun « peuple ».

Lentement, Piper sortit une dague de sa ceinture. Elle était trois fois plus longue que ses couteaux de lancer, et reflétait le feu de la torche d'un trait de lumière affûté. À la base de la lame, du sang avait coagulé.

— Les membres de l'Assemblée doivent savoir que tu nous détiens en lieu sûr pour nous protéger d'eux, repris-je. Pourquoi te feraient-ils soudain confiance en te chargeant de nous escorter ?

Il soupesait la dague dans sa main.

— Ils ne s'attendent pas à ce que je vous livre. C'est pour ça que, à la place, ils ont envoyé six hommes pour venir vous chercher.

Il avait parlé avec un sourire qui détonnait sur son visage recouvert de sang.

— Mais ils ne savent pas que je vous ai déplacés ici. Ils ont envoyé les gardes dans votre chambre.

D'un geste vif, Piper fit tourner la dague pour me présenter le manche.

— Ça nous laisse quelques minutes d'avance tout au plus. Mais je ne peux pas vous assigner une escorte – on a besoin de tous nos gardes pour repousser les Alphas. De toute façon, je ne suis plus sûr de pouvoir faire confiance à un seul d'entre eux, pas dans cette situation. Pensez-vous être capables de rejoindre le bord de mer sans vous faire repérer ?

— Je crois que oui, acquiesçai-je en hochant la tête.

— Elle en est capable, renchérit Kip.

— La brigade de Simon tient encore l'entrée du tunnel nord, mais les Alphas contrôlent les deux principaux tunnels. C'est une bien mauvaise nouvelle, sauf pour vous. Comme les tuniques rouges se déplacent dans les tunnels plutôt qu'en escaladant le volcan, vous pourriez passer inaperçus si vous grimpez jusqu'au sommet dans la nuit.

— Et après ?

— Les canots dans lesquels les enfants apprennent à naviguer. Ils sont dans les grottes à l'est du port. On n'a jamais tenté une traversée sur de si petites embarcations, mais ce n'est pas pire que la baignoire dans laquelle vous avez rallié l'île. Si la météo est avec nous, vous avez une chance.

Sans échanger un mot, je pris la dague. Piper décrocha le fourreau de sa ceinture et me l'offrit. Je glissai la lame ensanglantée à l'intérieur.

— Ils te destitueront du commandement de l'île quand ils sauront que tu m'as laissée filer.

— Y a-t-il encore une île à commander ? rit sombrement Piper.

Je donnai la dague à Kip, qui la fourra dans notre sac à dos. Face à Piper près de la porte, je dis tout en enfilant ma cape :

— Tu peux faire une croix sur le tunnel nord : il va tomber aux mains des Alphas peu après minuit. Et veillez bien à ne pas vous faire piéger par le feu qui se répandra vite dans la ville.

Il s'approcha de moi pour mettre de l'ordre dans ma manche retroussée en bouchon. Une fois que ce fut fait, il laissa sa main sur mon bras tandis que je donnais mes dernières recommandations :

— Leurs archers vont bientôt décocher une pluie de flèches enflammées sur le fort. C'est comme ça qu'ils arriveront à prendre le

porche d'entrée.

Il serra mon épaule et tenta de me regonfler le moral :

— Je te promets que je trouverai un moyen d'évacuer les derniers Omégas de l'île.

— Pas besoin de se mentir, j'ai vu comment ça va finir.

Il fit oui de la tête – ce qu'il s'interdisait d'exprimer à voix haute.

— Quand vous aurez passé le récif, dit-il, ne mettez pas le cap sur le sud-ouest, là d'où vous étiez venus. Dirigez-vous vers le nord-ouest pour rejoindre le continent. Vous atteindrez alors l'estuaire de la rivière Miller, dans laquelle vous vous engagerez. Vous la remonterez pour vous enfoncer à l'intérieur des terres vers l'est, où se trouve le massif montagneux Spine. Tu ne verras pas les sommets depuis la côte, mais tu devrais sentir leur présence. Et tu ne peux pas manquer la rivière : elle est grande et c'est la seule à cet endroit du littoral.

J'acquiesçai en mémorisant l'itinéraire.

— On a des gens dans la région, des soutiens qui vous recueilleront. On viendra vous trouver là-bas si on arrive à s'échapper de l'île, car la résistance aura besoin de vous.

J'enlevai sa main de mon épaule et la tins dans la mienne quelques secondes. Puis je me détournai en direction de la porte.

Sous nos capes bleues, nous circulions en passant inaperçus dans la forteresse. Les niveaux supérieurs étant presque déserts, nous les traversâmes sans encombre. Il y avait juste quelques archers postés aux meurtrières, mais ils étaient trop occupés pour tourner la tête vers nous. À l'approche de la cour intérieure, les couloirs se remplirent de monde – des blessés, des gens qui les soignaient. Là non plus, nous ne fûmes pas inquiétés – nous n'étions que deux capes bleues parmi tant d'autres. Nous accédâmes finalement à la cour. Des flèches enflammées griffaient le ciel nocturne car, déjà, la citadelle essuyait le tir nourri des archers du Conseil. Nous prîmes alors nos précautions en longeant les murs. La bataille faisait rage non loin de nous. Les tuniques rouges étaient aux portes de la forteresse et les flèches avaient allumé quelques foyers d'incendie à l'intérieur des remparts. Nous nous esquivâmes à la hâte, juste à temps pour nous dérober à la vue d'une brigade qui déboulait dans la cour. Ce fut seulement au moment d'atteindre le périmètre extérieur que nous dûmes interrompre notre course. Là, un des gardes postés au point de contrôle nous questionna :

— Vous allez au tunnel nord ?

Nos visages de fugitifs étaient méconnaissables – à demi éclairés par la torche du garde et à demi dans l'ombre de nos capuches.

— Oui, déclara Kip. En renforcement de la brigade de Simon.

— Vous deux ? grogna-t-il. C'est bien maigre comme renfort. On dit que le tunnel ouest est sur le point de tomber aux mains des Alphas.

Il cracha par terre – sa salive était noircie par la fumée qui s'épaississait partout dans le cratère – avant de lever verrou et barre pour nous laisser passer.

Hors de l'enceinte de la citadelle, nous entendions les combats gronder sur notre droite – en direction du tunnel nord, où le gros de la bataille se concentrait. Nous remontâmes les pentes de la ville à l'écart de la forteresse et des rues principales. À un moment, nous dûmes faire demi-tour face à un mur de flammes qui barrait une ruelle de part en part. Une autre fois, nous nous refugiâmes in extremis dans une maison miraculeusement ouverte pour éviter une escarmouche. Accroupis contre la porte, retenant notre respiration, nous entendîmes trois tuniques rouges croiser le fer avec deux uniformes bleus. La ruelle était si étroite que les lames claquaient parfois contre le bois des maisons. Puis la rixe s'éloigna, libérant enfin la voie. Nous ouvrîmes lentement la porte – la faisant grincer sur ses gonds – et découvrîmes sur elle, à la faveur du clair de lune, les stigmates de l'escarmouche : une profonde entaille balafrant le bois, une empreinte de main ensanglantée maculant la peinture blanche.

Il devait être aux alentours de minuit lorsque nous atteignîmes la crête du volcan. Dans le lointain, la voûte céleste rejoignait l'horizon dégagé. À l'est, le panorama était surmonté d'une pleine lune. Elle était voilée par la fumée qui montait du cratère – ce n'était pas une éruption volcanique, mais la ville qui s'embrasait. En contrebas côter mer, abrité sur le littoral ouest, le port battait pavillon alpha. Il était rempli de barges de débarquement tellement nombreuses et serrées qu'on aurait pu traverser le port en sautant de l'une à l'autre. Elles étaient parfaitement lustrées, éminemment noires, comme les navires qui avaient jeté l'ancre à l'extérieur du récif. La flotte, toutes voiles repliées, se tenait à l'écart de l'île.

Sans la pleine lune, il nous aurait été impossible de descendre du volcan en crapahutant hors des sentiers battus. Nous n'empruntâmes pas les raidillons tortueux qui zigzaguaient jusqu'au littoral de peur d'y rencontrer des soldats alphas. À la place, nous nous risquâmes sur des pentes abruptes et rocailleuses. La roche était coupante, parfois si tranchante que s'assurer une prise revenait à saisir une poignée de lames affûtées. Sur certaines portions, elle était rendue trop glissante

par le guano. Malgré tous mes efforts de concentration, je nous dirigeais parfois droit dans des fissures ou des crevasses. Nous escaladions plus que nous ne marchions, collés contre les féroces parois rocheuses – quand elles ne me griffaient pas la joue, elles agrippaient les bretelles du sac à dos. Même lorsque nous pouvions marcher, la descente était périlleuse – je dérapai à deux reprises, me rattrapant de justesse pour éviter les incisives rocailleuses du versant. Réchapper de la bataille pour ensuite périr d'une simple chute : l'ironie du sort aurait été tristement drôle. Mais rien ne portait à rire tant le risque d'un plongeon mortel était concret et imminent.

À l'approche du rivage, un léger vent se leva et l'aube délayait son pourpre dans l'horizon obscur. Je n'eus aucun mal à trouver les grottes à l'est du port, mais il fut difficile d'y accéder. Ce n'étaient pas véritablement des grottes – plutôt une enfilade de crevasses formées à six bons mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles étaient visibles depuis le versant du volcan, et invisibles depuis le large car dissimulées derrière une façade de hauts rochers pointus. Chaque seconde plus exposés sous les lueurs du petit jour, nous nous précipitions, aveugles au danger et fuyant la lumière. De notre position, nous ne voyions plus le port envahi par les barges du Conseil. Nous apercevions seulement la mer, le récif et les traits indistincts de la flotte mouillant au large. Nos silhouettes devaient paraître tout aussi floues depuis le large, mais Le Confesseur était à bord d'un des navires, ce qui ajoutait à notre sentiment d'être à découvert.

Les embarcations inadaptées à la traversée avaient été cachées à la va-vite. Elles s'amassaient dans les recoins caverneux de la falaise – certaines empilées, d'autres enfoncées dans les moindres saillies offertes par la roche. Il y avait là quelques minuscules canots, et surtout des radeaux, des bacs et les pirogues utilisées pour pêcher dans le récif. Nous arrêtâmes notre choix sur une petite embarcation à voile – un canot étroit dont la peinture grise s'écaillait.

Une des défenses naturelles de l'île était son littoral. Il était impossible d'y accoster – si ce n'était dans le port – et nous comprîmes bien vite qu'il n'était pas plus aisé de s'en défaire. Kip et moi nous savions incapables de transporter le bateau en bas de l'escarpement presque vertical qui tombait dans la mer. Alors, nous l'y fîmes glisser au bout d'une corde. Sa coque racla la roche sur quelques mètres, avant de dévaler la pente si rapidement que la corde nous brûla les mains. Kip réussit à la bloquer à temps pour empêcher que le bateau ne s'empale sur un des brisants battus par les vagues. En un éclair, notre embarcation fut tant bien que mal mise à l'eau. Nous descendîmes alors vers elle, prenant d'abord soin d'attacher son

amarre à la taille de Kip. Seuls les coquillages accrochés à la paroi suintante nous offraient des prises. Je m'y coupais les doigts, mais c'était le cadet de mes soucis : à côté de moi, Kip était dangereusement secoué par la corde au bout de laquelle le bateau valsait dans les vagues. Il réussit pourtant à rester collé à la paroi et, quand nous fûmes assez proches du canot, il sauta dedans. En tentant de l'imiter, je glissai et me retrouvai sous l'eau, dans l'écume du ressac.

Mon plongeon s'était terminé dans un grand éclaboussement. Avant que la gerbe d'eau ne retombe à la surface, je coulais déjà vers le fond, tirée par le poids du sac à dos. Je donnai alors des coups de pied pour remonter, mais les rochers ne m'offraient comme appui que leurs canines acérées. Quand les algues enserrèrent mes jambes ensanglantées, j'imaginai l'esprit tentaculaire du Confesseur qui m'entraînait vers le bas. Cette image me remplit de panique, tout autant que la surface qui s'éloignait à chaque seconde.

La main de Kip plongea à ma suite, agrippa une bretelle du sac à dos et m'arracha à la mer. Il me maintint la tête hors de l'eau le temps que je reprenne mon souffle, mes esprits, puis il me délesta du sac. L'embarcation était si petite qu'il dut faire contrepoids à bâbord tandis que je me hissais à tribord.

Pendant une minute, je restai debout dans un équilibre instable. L'eau de mer dégoulinait sur moi, perlant de rose mes plaies à vif. Je levai la tête vers l'île. D'ici, elle paraissait immense et déserte, mais la fumée qui s'échappait de son cratère me rappelait à la folie humaine. Je savais qu'au creux du volcan il y avait des morts et des vivants : un calice rempli de feu et de sang.

Kip installa les rames et me fit asseoir. Quittant la côte sans plus tarder, nous prîmes la tangente loin de la flotte du Conseil, nous offrant au redoutable récif.

CHAPITRE 24

Je n'avais pas tenté de dissimuler que je pleurais. Kip avait déjà tout vu de moi : mes sanglots à cause de mes visions cauchemardesques, mes colères sur l'île, et même mes grimaces dues aux champignons mangés crus dans les marais. Il avait eu la bonne idée de ne rien dire, de ne pas chercher à me réconforter, se contentant de ramer à mes côtés. J'étais à peine intelligible tant je pleurais, pourtant il comprenait mes indications et les suivait à la lettre. Nous avions mis le cap sur le nord à travers une redoutable mer dentelée de rochers, louvoyant loin de la flotte qui mouillait du côté est de l'île. Les difficultés du récif étaient faciles à négocier, car la mer était calme. Pour autant, je devais me concentrer de toutes mes forces pour dégager un chemin où nous faulxer – ce qui avait fini par mettre un terme à mes pleurs. Une fois que nous eûmes atteint la pleine mer, nous avions hissé notre petite voile avec des gestes plus sûrs que lors de notre première traversée. Il y avait une brise légère et constante qui nous avait permis de prendre de la vitesse. Nous avions serré le vent dans un claquement de voile, puis je m'étais installée à l'avant du canot emporté par les flots.

Il fallut des heures avant que je me sente capable de parler.

— Tu sais ce qu'il y a de pire dans l'histoire ? avais-je interrogé Kip. C'est que je ne suis pas triste à l'idée de tous ces gens restés sur l'île. Bien sûr que je pense à eux, que j'ai peur pour eux. Peur pour Piper aussi. Mais ce n'est pas pour ça que je pleurais. Je pleurais pour moi – pour nous. Parce que je pensais avoir trouvé un endroit où nous serions en sécurité, d'où nous n'aurions pas à fuir.

— Et nous revoilà au point de départ, avait acquiescé Kip en regardant la mer autour de lui.

— Je ne suis pas si devin que ça, finalement. J'aurais dû prévoir tout ça.

— Tu l'as prévu. Sans toi, les îliens n'auraient pas vu venir la flotte du Conseil et ils auraient tous périés.

— Je parle d'avant ça. Dès le départ, quand nous voguions vers l'île, j'aurais dû percevoir que ce n'était pas le refuge que nous espérions,

que je n'y apporterais que des ennuis et qu'on n'y connaîtrait pas de dénouement heureux.

— Ne t'attends pas à un joyeux dénouement, pas tant que Zach fera sa loi. Quand vas-tu réaliser que c'est lui le problème ?

J'avais la tête penchée par-dessus la proue, le regard perdu dans les eaux gris-noir.

— Et toi, Kip ? Il y a peut-être une fin heureuse qui t'attend, non ?

Il fit une moue sceptique, tirant sur l'écoute pour border la voile.

— Tant que Zach tiendra les ficelles, il n'y aura pas de belle issue. Ni pour toi, ni pour moi.

— Quand tu dis qu'il n'y en aura pas pour toi, c'est parce que tu resteras avec moi ou parce que Zach te cherche aussi ?

Cette fois-ci, je lus une moue gênée sur son visage.

— À quoi bon se poser la question ? Ce sont deux choses qui ne changeront pas.

Après cet échange, nous avons gardé le silence et la journée avait défilé, aussi monotone que le tangage du bateau. C'était désormais l'automne, sauf pour le soleil, qui se croyait encore en été. Quand il avait été au plus fort, nous nous étions abrités à l'ombre de la couverture. Nous avions au moins le vent avec nous. Il soufflait dans nos voiles sans se faire prier tandis que nous nous dirigions vers le continent. Quand l'obscurité était tombée, j'avais rejoint Kip à la poupe et nous avons passé la nuit recroquevillés l'un contre l'autre, oscillant entre sommeil profond et phases d'insomnie.

Le lendemain matin, nous avons regardé le désert d'océan qui s'étendait à perte de vue et avons peu parlé. La mer n'avait que faire de notre silence. Elle préférait gifler la coque de notre embarcation à chaque creux entre deux vagues. Les conditions étaient clémentes, mais le bateau trop petit pour une houle de cette taille. Les vagues éclaboussaient continuellement par-dessus bord et nous devions écoper à tour de rôle. L'après-midi, nos coups de soleil nous avaient relancés – et notre soif aussi, car il n'y avait plus une goutte d'eau dans la gourde. Cependant, nous ne nous plaignions pas. Nous savions qu'un sort bien pire attendait les Omégas restés sur l'île.

— Le plus insoutenable pour moi, avais-je dit en m'imaginant l'île assiégée, ce n'est pas toute cette violence. C'est de savoir que Le Confesseur est là-bas.

— Pour toi, c'est pire que les scènes dont on a été spectateurs depuis la tour. J'en doute un peu.

Je comprenais Kip. Mais, si j'avais eu le choix, j'aurais préféré tenter ma chance face à une garnison de soldats plutôt que face au Confesseur, face à cet esprit qui décortiquait calmement le mien.

— C'est de ça que Piper parlait tout le temps, avait exposé Kip quand j'avais tenté de lui expliquer.

— Du Confesseur ?

Kip était en train de border la voile de sa seule main. Il devait tirer sur la corde, puis la bloquer entre ses dents avant de pouvoir tirer à nouveau dessus. Comme il avait la bouche prise, sa réponse avait été hachée.

— Pas Le Confesseur... mais toi... il parlait de ce qu'un devin pouvait... de ce que tu pouvais accomplir.

Il m'avait donné la corde, que j'avais accrochée autour du taquet.

— Ça ne te ressemble pas de citer Piper.

— Il n'y a pas que Piper qui me pousse à dire ça, il y a aussi toute cette mer autour de nous. On navigue à nouveau vers un endroit où trouver refuge, fuyant encore et toujours. Mais tu pourrais changer la donne, changer les règles du jeu. Au lieu de te défendre face à Zach, tu pourrais l'attaquer. Tu as ce pouvoir...

Mon petit rire dépité l'avait interrompu. De mes bras ouverts, je lui avais alors offert l'océan infini, puis la petite charpente de notre canot et enfin nos frêles carcasses – peau brûlée par le soleil, yeux rougis par les embruns salés.

— Mais oui, Kip, bien sûr. Regarde-moi : je ne suis que pouvoir.

— Tu te trompes. Je sais que tu as peur du Confesseur et de ce qu'elle est capable de faire, mais tu pourrais accomplir les mêmes choses pour aider les Omégas. Si seulement tu te décidais à rendre coup pour coup à Zach. Tu as beau chercher à t'effacer face à lui, tout ce que tu fais c'est le protéger.

— Ne dis plus jamais que je pourrais être comme Le Confesseur.

— Ce n'est pas ce que je dis. Tu ne serais jamais comme elle. Mais tu pourrais agir, accomplir de grandes choses. Pourquoi crois-tu qu'elle te traque ? Que Zach te traque ? Il ne cherche pas qu'à se protéger ; il ne pourrait pas mobiliser tant de soldats si c'était juste pour ça. C'est le risque que tu représentes pour le Conseil qui justifie un tel déploiement. Ils savent ce qu'un devin comme toi peut accomplir, et ils se savent menacés tant que tu seras dans la nature.

Kip avait manœuvré la barre pour remettre la voile sous le vent.

— Ça n'a rien de rassurant, qu'ils soient tous après moi et pas seulement Zach.

Comme le soleil rejoignait l'horizon derrière moi, Kip avait dû plisser les yeux pour croiser mon regard.

— Je ne cherche pas à te rassurer, mais à te montrer ce que tu es capable de devenir.

— Et voilà que tu refais ton Piper.

— Première bonne nouvelle. Au moins, lui, tu l'as toujours pris au sérieux.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus ?

Je détestais le son de ma propre voix tandis que je criais contre le vent, mais je n'arrivais pas à me contenir.

— J'ai toujours voulu être utile et mettre un terme aux agissements de Zach. Alors, je nous ai guidés tous les deux jusqu'à l'île en me disant qu'on allait aider la résistance. Sauf que, à la place, j'y ai attiré les Alphas et j'ai peut-être entraîné la fin de la résistance. Voilà tout ce que j'ai été capable de faire.

J'avais tourné la tête dans le sens du vent pour que la brise rabatte mes cheveux devant mon visage, dissimulant mes larmes à Kip.

— Tu ne comprends toujours pas, Cass. Il y a une seule et bonne raison qui fait de toi une menace, qui fait que tu pourrais tout changer. Cette raison, le Conseil et Piper ne la connaissent pas. Ils pensent que ton pouvoir réside dans ton don de clairvoyance, et que ton lien avec Zach fait de toi une arme fatale. Mais ils ont tout faux. Il y a d'autres devins que toi, et d'autres Omégas liés à des jumeaux haut placés. Ce n'est pas pour ces raisons que tu es si précieuse.

Il s'était mis à crier, forçant une voix éraillée au milieu des bourrasques de vent.

— Si tu es précieuse, c'est par ta manière de voir le monde. Ta manière de ne pas opposer les Alphas et les Omégas. J'ai essayé de te l'expliquer sur l'île, dans la tour. Le Conseil te traque pour les mauvaises raisons, et Piper t'a protégée pour les mauvaises raisons. Ils pensent tous que ton point faible c'est de croire en Zach, de croire que ça ne devrait pas être Alphas contre Omégas, ou Omégas contre Alphas. Mais ce n'est pas ta faiblesse, c'est justement ton point fort – un pouvoir insoupçonné. Et c'est ce qui te rend si différente.

— Je n'ai pas besoin d'une autre raison de me sentir différente, lui avais-je répondu sans même le regarder.

Sur le bateau, la deuxième nuit avait été pire que la première. Les mots de Kip résonnaient encore en moi, et Le Confesseur emplissait l'air marin plus que l'iode. J'étais restée éveillée, trop effrayée à l'idée que des rêves de l'assaut viennent hanter mon sommeil. Quand une première pointe de lumière était venue à l'est caresser l'horizon nocturne, j'avais entendu à la respiration de Kip qu'il était également réveillé. Cependant, nous ne nous étions pas adressé la parole – et ce pour le restant de la journée. Seules mes quelques indications données à voix basse avaient brisé le silence : *Plus vers là. Droit devant.* À midi, nous avions déjà croisé deux ou trois mouettes isolées sur des affleurements rocheux. Elles annonçaient le littoral ourlé de criques que nous avions aperçu plus tard – ce n'étaient pas les hautes falaises d'où nous avions quitté le continent quelques semaines auparavant, c'était une côte moins abrupte qui descendait tranquillement jusqu'à la mer.

J'avais dirigé Kip le long du rivage jusqu'à trouver une grande anse ouverte sur l'océan. Elle était bordée de dunes recouvertes de hautes herbes, et marquait l'embouchure d'une large rivière. Nous avions affalé la voile pour parcourir les dernières encablures à la rame, puis nous étions dirigés vers la berge au lieu de remonter la rivière en bateau. Après avoir quelque peu lutté contre le courant qui sévissait dans l'estuaire, nous avons réussi à aborder la rive sableuse. Là, je m'étais mise à genoux pour m'éclabousser le visage – l'eau douce était relevée d'une pointe de sel, mais elle était incroyablement apaisante après trois jours passés sous la brise salée et le soleil.

— Tu crois qu'ils tiennent encore la citadelle ? avait demandé Kip.

— Je pense que oui, lui avais-je répondu, toujours agenouillée dans l'eau. Mais plus pour longtemps.

— Tu le percevras, quand la citadelle sera prise ?

— Je ne sais pas, avais-je dit, sans me douter que Kip aurait la réponse à sa question le soir même.

Nous avons ensuite caché le canot et remonté la rivière à pied. À l'endroit où les dunes faisaient place à la forêt, où l'eau de mer ne salait plus l'eau de la rivière, nous avons trouvé un coin abrité où bivouaquer. Il faisait encore jour, mais nous avons grand besoin de sommeil – nous n'avions presque pas dormi au cours de la traversée et nous manquions de trébucher à chaque pas. Nous nous étions nourris de notre pain toujours plus sec, puis nous nous étions désaltérés à la rivière avant de nous allonger à l'abri d'une broussaille, sans rien pour

allumer un feu.

Après minuit, je m'étais réveillée en poussant un bref cri étranglé. Kip m'avait enlacée jusqu'à ce que mes tremblements cessent.

— L'île ? avait-il dit.

Je n'avais pas réussi à articuler un seul mot, mais il avait compris. Quand il avait essayé de déposer un baiser sur ma bouche, je l'avais repoussé. J'avais pourtant envie de ses lèvres, et plus que tout de me réfugier contre lui, de laisser le cocon de nos corps pelotonnés me soustraire à ma vision. Je ne pouvais juste pas me résoudre à le toucher. J'avais peur de le contaminer – souillée que j'étais par ce que je venais de voir, par ce que j'avais entraîné en attirant Le Confesseur jusqu'à l'île.

À chaque minute, ma nuit avait été hachée par des images fugaces de ce qui se déroulait sur l'île au même moment. J'avais vu l'imposant portail d'entrée de la citadelle céder sous les flammes, et d'autres flammes encore dans la cour intérieure. J'avais aussi vu des portes enfoncées sous des coups de pied, entendu le métal d'épées tirées de leur fourreau et entrechoquées dans la bataille. Il y avait également eu ce flash de la place du marché. C'était là-bas que nous avions goûté nos premières prunes, assis sur un banc. Je m'étais souvenue que Kip avait recraché le noyau de son fruit et qu'il s'était logé entre deux pavés : l'endroit même où ruisselait désormais une rigole de sang.

CHAPITRE 25

Au réveil, le lendemain, j'avais encore de la peine à parler. Nous nous étions assis au bord de la rivière avec du pain comme petit-déjeuner. La croûte était si dure qu'elle me coupait les gencives. Nos provisions se limitaient désormais à un peu de pain sec et quelques morceaux de viande séchée. En dressant ce bien court inventaire, Kip s'était souvenu qu'il y avait du fil de pêche dans le canot. Alors nous étions retournés dans les dunes pour le récupérer, espérant qu'il nous permettrait d'étoffer la liste de nos victuailles.

Tandis que Kip se débattait avec le fil emmêlé dans la coque du bateau, je regardais la mer qui s'étendait avec calme au-delà de l'estuaire. Elle déployait son immensité à perte de vue – jusqu'à l'horizon, qui ne laissait deviner ni l'île ni ce qui s'y était passé pendant la nuit. J'étais tout entière happée par cet océan que je scrutais.

Peut-être fut-ce pour cette raison que je ne perçus pas l'homme qui s'approchait. Je ressentis sa présence juste avant d'entendre le sable crisser sous ses pieds, et me tournai vers lui au moment où il chargeait du haut de la dune. Kip n'eut pas le temps de comprendre mes cris d'alerte. Entraîné dans sa course, l'homme le tacla moins qu'il ne s'écrasa sur lui, et tous deux tombèrent à genoux sur le sol. Au moment où je les atteignis, il étranglait Kip avec le fil de pêche, entaillant sa peau si profondément que son cou était cerclé de blanc là où la ligne passait. Je m'arrêtai net et levai les mains au-dessus de ma tête pour calmer le jeu – en pure perte.

— Je vais lui trancher la tête, hurla l'homme. Tu peux en être sûre !

Kip ne criait pas. Je ne savais même pas s'il le pouvait tant son cou avait gonflé de volume au-dessus du fil de pêche. Là, le sang s'accumulait ; sur la droite de sa gorge, une veine enflée battait frénétiquement, comme un papillon de nuit contre une fenêtre fermée.

— Arrêtez. On fera tout ce que vous voudrez, mais arrêtez.

J'entendis le son de ma voix avant de réaliser que c'était moi qui parlais.

— Bande de pestiférés ! Bien sûr que vous ferez ce que je veux.

L'Alpha se mit debout derrière Kip, qui était toujours à genoux. Il était bien charpenté, portait la barbe, et avait le cheveu blond et épais. Des touffes de poils sortaient de son col de chemise. Lorsqu'il relâcha le fil de pêche, Kip poussa un gémissement animal. La ligne était toujours autour de son cou, mais suffisamment desserrée pour révéler le sillon qu'elle avait creusé dans la peau. Les mains à la gorge, Kip se releva lentement. Il me faisait face, alors il ne voyait pas le couteau que l'homme brandissait derrière sa nuque. L'Alpha reprit la parole :

— Vous deux, suivez-moi. Au moindre écart, je vous transforme en abats de poissons.

J'acquiesçai sur-le-champ. L'homme me fit signe d'avancer de la pointe de son couteau ; de son autre main, il gardait une poigne ferme sur le fil de pêche qui cerclait le cou de Kip.

— Marche devant, que je puisse te voir. Par là, on escalade la dune. Si je te vois filer, il y aura son sang sur le sable avant que tu n'aies pu faire trois foulées.

Je commençai à monter le long de la dune mais, le sable glissant sous mes pieds, je perdis l'équilibre et m'effondrai. J'eus à peine le temps de tourner la tête vers Kip que l'Alpha me criait déjà dessus.

— Ne perds pas de temps à vérifier que ton petit compagnon va bien si tu ne veux pas que je coupe le bras qu'il lui reste.

Je me remis aussitôt à grimper, et me souvins de la dague rangée dans la poche latérale du sac à dos. Discrètement, je glissai ma main en arrière pour l'attraper. Je savais à quel point la tentative était vaine : l'homme n'était pas seul. Je sentais la présence de quelqu'un qui nous observait, dissimulé non loin dans les herbes hautes.

La fille alpha sortit de sa cachette tandis que nous atteignions le haut de la dune. Elle avait les bras croisés devant elle, et le soleil du matin révélait l'acier des lames qu'elle tenait dans chaque main – deux rais de lumière aiguisés. Elle dominait le sommet de la dune ; je me tenais à dix mètres au-dessous d'elle, Kip et l'homme à quelques pas derrière moi.

— Tu ne les ramèneras pas en ville tous les deux vivants, dit-elle. En tout cas, pas comme ça.

Elle avait parlé en toute décontraction, comme si elle faisait la conversation. Elle était grande, musclée sous sa peau brune. Ses cheveux étaient bouclés, nonchalamment tirés en arrière et entortillés en un haut chignon épais. Elle se tenait immobile avec son sac à dos

sur les épaules, sans paraître le moins du monde perturbée face au spectacle d'un Alpha et de ses deux captifs.

L'homme grogna et s'avança avec Kip derrière moi. J'entendais leur respiration à tous les deux tandis que je me concentrais sur ma main droite. Je l'avais plongée dans la poche du sac avec lenteur et précaution. Atteignant le manche de la dague du bout des doigts, j'essayai de l'empoigner sans que mon geste soit trop visible.

— Je ne partagerai pas la récompense, lança l'homme, et encore moins avec une inconnue. Gagne ta propre prime en capturant tes propres monstres. Les soldats ont dit qu'il fallait s'attendre à en voir arriver.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Mais, ces deux-là, tu ne les ramèneras pas en ville tout seul.

— Combien de fois il faut te le dire ? cria l'homme. Je ne partagerai pas la récompense, surtout pas avec une effrontée comme toi. Tout va bien pour moi, alors va-t'en.

Comme il était distrait par la fille, j'osai enfouir ma main entièrement dans la poche du sac et la refermer sur la dague. Son manche était froid, ma main prise de tremblements.

— Je te laisse avec tes Omégas, dit la fille en se retournant. Tu m'as l'air de maîtriser la situation.

En s'éloignant sur la dune, elle lança par-dessus son épaule :

— Surtout avec la fille, celle qui sort un couteau du sac que tu n'as même pas pensé à lui enlever.

Je sentis le coup avant même de réaliser que la fille avait pirouetté vers nous. Je baissai les yeux vers ma main vide et découvris ma dague sur le sable. À côté, un couteau était enfoui jusqu'au manche et le sable était rougi de quelques gouttes de mon sang : d'un lancer de couteau expert, la fille venait de faire sauter la dague hors de ma main. Je me tournai aussitôt vers Kip.

L'homme l'avait tiré en arrière par le collet du fil de pêche. Il pointait son couteau contre la gorge de son prisonnier, tout en fixant la fille perchée sur la dune. Moi, je fixais le cou de Kip, qui se gonflait de sang au-dessus de la ligne.

— Tu peux lui trancher la gorge si ça te chante, lâcha-t-elle, imperturbable. Il te restera l'autre Oméga pour toucher une prime ... si tu arrives à la rattraper une fois qu'elle aura filé. Par contre, je doute que les soldats soient contents quand ils apprendront que tu as tué un de tes deux prisonniers. Ils ont précisé qu'il fallait capturer les

Omégas vivants, et tu sais à quel point ils peuvent être tatillons. Sinon, tu peux escorter ces deux magnifiques prises avec moi pour empocher deux belles récompenses au lieu d'une. Tu toucheras peut-être même un supplément si leur interrogatoire s'avère fructueux.

L'homme émit un grognement, puis je vis la pointe de sa lame s'éloigner de la gorge de Kip. J'observais son geste si attentivement que j'apercevais tout en détail – le dos de ses mains recouvert de poils clairs, et même le cuir crasseux entourant le manche du couteau.

— Et je suppose que tu te réserves une part du gâteau ?

— Je ne fais pas ça par charité. Je prendrai la moitié du pactole et ce sera mérité : tu aurais perdu un Oméga, voire les deux, si je n'étais pas intervenue. Tu pourras garder le bonus s'il y en a un. De toute façon, je partirai avant qu'on les interroge.

L'homme relâcha le fil de pêche et poussa Kip au sol. Il atterrit sur les genoux, secoué de haut-le-cœur. Je courus jusqu'à lui et l'aidai à dégager le fil pris à son cou. L'homme ramassa la dague puis le couteau de lancer, qu'il examina.

— Finement joué ! dit-il à la fille en lui remettant le couteau. Quant à vous deux, je suppose que vous saurez vous tenir maintenant que je suis accompagné d'une experte du lancer.

La fille tapotait les doigts de sa main gauche du plat de sa lame.

— Envoie-moi ton sac, me dit-elle finalement.

Je le jetai à ses pieds, là où mon sang avait taché le sable. Je me souvins alors de ma blessure et l'inspectai. Le saignement s'était réduit et je n'avais qu'une courte entaille au niveau des phalanges.

La fille vida le sac de son contenu – la couverture, la gourde, le reste de viande séchée. En voyant nos quelques victuailles finir dans le sable, j'eus une grimace que je me reprochai aussitôt : la nourriture n'était pas notre problème le plus pressant. La fille examina le maigre butin avant de me renvoyer le sac.

— Remets tout dans le sac et porte-le.

— Pourquoi lui rendre ? protesta l'homme.

— Je ne veux pas jeter des affaires utiles, mais je ne compte pas non plus faire la mule. Tu préfères porter le sac toi-même ?

Il se retourna en crachant sur le sable. D'un signe de tête, la fille m'ordonna de m'exécuter. Quand j'eus fini, elle poussa Kip dans ma direction.

— Vous deux, vous restez tranquillement devant. Et pas un mot,

sinon je vous donnerai une raison d'ouvrir la bouche en vous lançant un couteau dans la nuque.

J'essayai de regarder Kip sans pivoter la tête trop visiblement. Une marque à vif lui cerclait le cou et ses yeux étaient injectés de sang. Je pris sa main dans la mienne, sentis sa poigne me répondre.

— Si c'est pas mignon ! s'exclama l'homme en riant.

Arrivés au sommet de la dune, nous vîmes une route qui passait en bas. À gauche, elle longeait la côte à l'arrière des dunes. À droite, elle remontait vers l'intérieur des terres – un paysage plus boisé, avec plus de relief. Il fut plus facile de descendre la dune que d'y grimper. Par deux fois, la fille nous somma même de ralentir. Quand nous atteignîmes la route et que l'homme nous cria de prendre à gauche, nos ravisseurs devaient être au moins dix pas derrière nous.

— Il y a quelque chose qui cloche chez cette fille, chuchotai-je à Kip en me gardant de tourner la tête vers lui.

— Pas besoin d'être devin pour le voir. Il te vient une idée de génie ?

— J'aurais peut-être pu m'attaquer à lui. Mais, elle, c'est une autre histoire.

— Pour tout t'avouer, dit-il en se touchant la gorge, il ne m'a pas eu l'air moins redoutable. Où est-ce qu'ils nous emmènent, d'après toi ?

— Il y a une grande ville à proximité.

— Tu la perçois ?

Me sachant observée par les Alphas derrière nous, je me retins de hocher la tête.

— Plus ou moins. Mais la route suffit à le dire. Regarde-la : il n'y a pas de routes aussi grandes au milieu de nulle part. On doit approcher d'une ville de bonne taille.

Il plissa les yeux, observant la route au loin.

— On pourrait essayer de s'échapper après le virage là-bas. C'est plus boisé si on veut les semer.

— Tu as vu ce qu'elle sait faire avec des couteaux ? On serait morts avant de quitter la route.

— Quand ils nous auront conduits en ville, c'en sera fini de nous. Ça sera même pire que la mort, tu le sais bien.

— Je sais aussi qu'il y a quelque chose de bizarre dans ce qui arrive. Cette fille, elle est étrange.

— En dehors de son côté chasseuse de primes psychopathe, tu veux dire ?

— Ça a à voir avec Piper.

Kip me relâcha la main.

— Il ne faut pas compter sur Piper, là maintenant. Il a bien d'autres problèmes à régler.

— Silence, je dois réfléchir.

Je ressentais la présence indubitable de Piper – tout autant que je savais avec certitude qu'il était encore sur l'île. La route était assez plane pour que je puisse marcher en fermant les yeux, alors je baissai les paupières pour me concentrer sur mes sensations. Brusquement, je compris qui était cette fille.

CHAPITRE 28

Au moment de partager ma vision avec Kip, j'entendis l'homme crier. Je pensai que ses vociférations m'étaient encore destinées, mais pas pour longtemps. Je fis volte-face et vis son corps allongé sur la route. Il y avait une large auréole rouge foncé qui partait de son cou et s'étendait sur la terre.

Couteau à la main, la fille observait l'homme avec dégoût. Elle s'agenouilla à côté de lui et essuya les deux faces de la lame sur le dos de sa chemise.

— Tu n'avais pas d'autre choix que de le tuer ? demandai-je.

Elle glissa le couteau dans sa ceinture.

— Il vous avait vus tous les deux. Il l'aurait répété à qui voulait l'entendre. Tu aurais préféré ça ?

— On aurait pu l'attacher, un truc dans le genre.

— Quelqu'un l'aurait découvert. Ou alors il serait mort de soif dans une lente agonie. Je n'ai rien fait de plus que ce que tu t'apprêtais à faire quand tu as sorti ta dague dans les dunes. Tu pourrais me remercier.

Kip suivait l'échange en pirouettant la tête vers moi, vers la fille, à nouveau vers moi.

— Bien sûr, dit-il, soyons reconnaissants envers celle qui n'aura plus besoin de partager la prime.

Je posai une main sur le bras de Kip pour l'interrompre.

— Tu es la jumelle de Piper, affirmai-je à la fille avant de me tourner vers Kip. Rappelle-toi sa dextérité avec un couteau.

— Je me souviens effectivement du couteau qu'elle t'a balancé dessus il y a cinq minutes. Difficile de l'oublier.

— Si vous remettiez votre discussion à plus tard, nous coupa-t-elle, pour m'aider à cacher le corps.

Elle l'attrapa par un pied et commença à le traîner hors de la route.

— Mais tu as raison pour mon jumeau, ajouta-t-elle sans me regarder.

Je secondai la fille en empoignant l'autre jambe du cadavre. Lorsqu'elle pivota pour voir où nous dirigions, j'aperçus plusieurs petits couteaux accrochés au dos de sa ceinture.

— Qu'est-ce que tu fais, Cass ? cria Kip. Quelle différence ça fait que Piper soit son jumeau ? C'est une Alpha, point final. Tu n'as pas appris la leçon avec Zach ?

La fille leva les yeux vers Kip.

— Je te conseille d'apprendre à te taire. Si tu ébruities l'identité du jumeau de Cass, vous ne serez pas en sécurité bien longtemps.

— Tu veux me faire croire que rien ne t'importe plus que notre sécurité, c'est ça ? Cass, réveille-toi : elle t'a visée avec un poignard !

— Ça, je ne l'ai pas oublié.

Je lâchai la jambe du mort et montrai ma main à Kip. J'avais une coupure nette au niveau de la jointure des doigts – dessus, le sang avait déjà coagulé.

— Je n'ai pas réalisé sur le moment, continuai-je. Elle aurait pu m'envoyer son couteau à travers la main, mais elle m'a à peine égratignée. Elle cherchait juste à me désarmer.

— Pourquoi aurait-elle fait ça si elle est dans notre camp ?

La fille fit entendre son rire avant de se joindre à la conversation :

— J'ai fait ça car je doutais des chances de ton amie face à cet homme, expliqua-t-elle en observant le cadavre. Et je ne voulais pas m'en prendre à lui tant qu'il tenait un couteau sous ta gorge. Maintenant, si tu as fini de te plaindre, tu pourrais peut-être nous donner un coup de main, qu'on en finisse avec ce corps.

Kip eut à peine le temps de me jeter un regard dubitatif que j'avais déjà ramassé la jambe du cadavre et que j'aidais la fille à le traîner hors de la route.

— Est-ce qu'on peut au moins connaître ton nom ? s'enquit-il.

— Zoe. Toi, pas besoin de te présenter. Je sais qui vous êtes. Répands plutôt de la terre sur cette traînée de sang. Ils finiront par la trouver s'ils viennent avec des chiens, mais, si on peut gagner un peu de temps, on ne va pas se priver.

Nous ne creusâmes pas de tombe pour enterrer l'homme. Nous nous contentâmes de le dissimuler au fond d'un creux dans le sol derrière

un arbre déraciné – il n’y avait pas mieux au milieu de cette végétation clairsemée. Zoe lui fit les poches et, d’un petit coup de couteau, coupa la ficelle de la bourse de cuir qu’il portait autour du cou.

— Comme si ce n’était pas suffisant de le tuer, maintenant tu le voles ? déplora Kip.

— Si je ne l’avais pas tué, vous auriez dormi en prison ce soir. Et, quand ils découvriront son corps, il vaut mieux qu’ils croient à un vol qui a mal tourné.

— Tu penses qu’ils le trouveront ? demandai-je.

Zoe vida la bourse et la jeta par terre. Elle ouvrit la main que l’homme crispait sur son couteau et s’en saisit, l’ajoutant au butin de quelques pièces qu’elle venait de ranger dans sa poche.

— Forcément. On est à moins d’une demi-journée de marche de la ville. Heureusement, avec tout ce qui se passe en ce moment, on peut espérer qu’ils ne passeront pas tout de suite dans les parages.

Elle tendit le couteau à Kip, qui grimaça avant de le glisser à sa ceinture.

— Tout ce qui se passe en ce moment ?

— Des soldats du Conseil sont arrivés hier, expliqua-t-elle en recouvrant le corps de branchages. Ils ont fait savoir que des Omégas allaient arriver par la mer, et ils ont offert une récompense. Comme ils ont répandu la nouvelle le long de la côte, la plupart des Alphas dans un rayon de quatre-vingts kilomètres vous traquent.

— Nous en particulier ?

— Non. La récompense est valable pour n’importe quel Oméga capturé sur le littoral. Cet idiot-là...

Elle jeta une dernière branche sur le cadavre.

— ... ne savait pas qu’il était tombé sur le gros lot avec vous. Moi je le savais, car Piper m’avait prévenue pour vous deux. J’avais une idée précise de qui chercher et, quand je vous ai vus, j’ai tout de suite reconnu la dague de Piper.

Elle l’ôta de sa ceinture et me la mit dans les mains.

— À partir de maintenant, porte ça à la ceinture. Si quelqu’un nous tombe dessus par surprise, tu n’auras pas le temps de la repêcher au fond de ton sac.

Elle observa une dernière fois le corps camouflé derrière les

branches.

— Maintenant il faut partir.

— Pourquoi Piper ne nous a-t-il pas parlé de toi ? demandai-je tandis que nous la suivions.

— Lui as-tu jamais posé la question ?

— Non. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs.

— Moi je sais. Tu as supposé qu'un Alpha, qui plus est sa jumelle, ne voudrait rien avoir à faire avec lui et avec tout ce qu'il représente.

Je la laissai dire.

— Mais il aurait quand même pu me parler de toi, non ?

— De ce que je sais, tu n'as pas non plus été très loquace à propos de ton jumeau.

— C'était trop dangereux, intervint Kip.

— Trop dangereux, précisément. C'est pour ça que Piper et moi nous gardons bien de crier sur les toits que nous sommes jumeaux. Je ne pourrai aider la résistance que tant qu'on ne saura pas qui je suis et ce que je fais. Vous pensez que les Alphas sont sans pitié avec les Omégas ? Attendez de voir leur réaction s'ils apprenaient qu'un des leurs travaille pour le camp adverse. Et, même les quelques Omégas de l'île qui savent pour moi, on ne peut pas dire qu'ils soient particulièrement enchantés à l'idée de m'avoir dans leurs rangs.

Nous marchâmes le reste de la journée, trottinant quand le terrain broussailleux le permettait. Nous remontâmes le long de la rivière à travers une forêt qui s'épaississait progressivement. À l'heure du plein soleil, sans faire de halte, nous mangeâmes la viande séchée sauvée du sable. Je la nettoyai du mieux possible, mais des grains récalcitrants la faisaient malgré tout croquer sous la dent. Nous ne parlions presque pas, hormis quelques rapides conciliabules entre Zoe et moi pour décider de la direction à prendre. Nous attendîmes qu'il fasse nuit noire – et que la forêt autour de nous soit bien épaisse – avant de nous arrêter dans une petite clairière pour un repos mérité.

Zoe partit remplir les gourdes à la rivière, que l'on entendait encore au loin ; Kip et moi nous assîmes sur un tapis moelleux de feuilles et de terre.

— Ce matin, me demanda-t-il, si tu avais réussi à prendre la dague, tu serais allée jusqu'à tuer cet homme ?

— J'aurais essayé, répondis-je avec un haussement d'épaules, même si je détestais l'idée de les tuer, lui et son jumeau. Je ne sais pas si j'y

serais arrivée, mais j'aurais essayé.

Après quelques instants de silence, Kip reprit la parole :

— Tu crois qu'on peut faire confiance à Zoe ?

— Avoir confiance en celle qui a sauvé votre peau, dit Zoe en réapparaissant dans la clairière, quelle idée farfelue !

Elle s'accroupit face à nous, puis nous jeta une gourde pleine.

— Et moi, s'enquit-elle, qu'est-ce qui me dit que je peux avoir confiance en vous deux ?

— Drôle de question venant de la reine des couteaux, rétorqua Kip en levant les yeux au ciel.

Je me lovai contre lui.

— Elle nous a donné un couteau à chacun, Kip.

— Peut-être, mais ne te fais pas d'illusions sur nos chances : si on devait se battre, c'est elle qui nous découperait en filets.

— Regarde les choses de mon point de vue, exposa Zoe. Je reçois les messages de Piper une fois par semaine, acheminés par le bateau messenger. Il y a peu, il me fait savoir qu'il a reçu la visite surprise de deux inconnus.

Elle s'adossa au tronc d'un arbre, promenant une main distraite sur un des couteaux attachés à sa ceinture.

— En soi, la nouvelle revêt une importance majeure, car personne n'a jamais fait la traversée sans carte.

D'un mouvement aussi rapide que désinvolte, elle lança le couteau devant elle. Il vint se loger comme une flèche dans l'arbre derrière Kip et moi, à trente centimètres au-dessus de nos têtes.

— Et puis je reçois d'autres nouvelles de Piper. Il est dans tous ses états car un des invités surprises est ce devin de tous les devins – la meilleure chose qui soit jamais arrivée aux Omégas.

— Ça, grogna Kip, c'est plutôt l'image que Piper a de lui-même.

Zoe l'ignora.

— Puis il me fait savoir qu'il a identifié ton jumeau : cette bonne vieille connaissance, Le Réformateur. Mais, cette semaine, rien ne se passe comme d'habitude : pas de nouvelles de Piper, pas de bateau messenger.

Un deuxième couteau vola au-dessus de nos têtes pour venir se planter juste sous le premier tir.

— Jusqu'à ce que les évacués débarquent il y a quelques jours. Les premiers arrivent non loin d'ici, le deuxième convoi plus au sud. Si l'on en croit la rumeur, toute la flotte oméga est mobilisée dans l'opération. Là, les soldats du Conseil déferlent sur le littoral pour promettre une prime à quiconque capturera un évacué. Alors il y a une chose que j'aimerais savoir.

Une troisième lame fendit l'air, me frôla le crâne et m'épingla quelques fines mèches sur le tronc – me tirant sur le cuir chevelu.

— Mon frère a-t-il eu tort de se réjouir de votre venue ? C'est quand même un sacré concours de circonstances que le Conseil trouve l'île juste après votre arrivée là-bas. Et comment se fait-il que vous soyez tous deux en sécurité sur le continent pendant que mon frère et le reste des îliens se font probablement massacrer ?

— Si tu es celle que tu prétends être, alors Piper est sain et sauf, avança Kip.

— Sauf, répliqua-t-elle sèchement. Si je le suis, il l'est. Mais il y a une différence entre être vivant et être en sécurité. Tu devrais savoir ce genre de chose, toi qui as été encuvé. Piper m'a raconté ça, et aussi comment elle t'a libéré.

Je secouai la tête pour dégager mes cheveux épinglés à l'arbre, tressaillant à chaque mèche que je décrochais.

— On a prévenu l'Assemblée, expliquai-je. J'ai senti venir l'assaut et je leur ai dit de quitter l'île. C'est Piper qui nous a demandé de rejoindre le continent.

— Il aurait pu t'utiliser comme otage, questionna Zoe, si tu es celle que tu declares être.

— Oui, il aurait pu. Beaucoup de gens à l'Assemblée auraient aimé qu'il le fasse. Au cours de la bataille, ils ont voulu nous livrer aux Alphas. Mais pas Piper. Alors, la question, ce n'est pas tant de savoir si tu nous fais confiance mais si tu lui fais confiance.

Zoe nous fixa du regard sans flancher. Soudain, elle s'élança vers nous. Avant que Kip n'ait pu mettre la main sur son couteau, elle avait déjà délogé les trois lames plantées dans le tronc et reculait vers sa position initiale.

— Si tu es devin, tu connais la réponse à cette question.

Elle rangea les couteaux dans sa ceinture.

— C'est l'heure de dormir, conclut-elle en nous tournant le dos pour s'allonger sur le sol.

Je me réveillai tôt. Zoe, elle, était déjà levée. Assise sur un rondin, elle nettoyait une poignée de champignons avec un couteau – toujours aussi habile de sa lame. Quand je me redressai, elle me lança deux champignons.

— J’ai aussi attrapé un lapin. On ne peut pas le manger par contre, on est encore trop près de la côte pour se risquer à allumer un feu. Ce soir, peut-être.

Elle me rappelait tellement Piper que je m’en voulais de ne pas avoir réalisé qui elle était au premier coup d’œil. Ils n’avaient pas en commun que l’éclat de leur peau foncée ou leurs épais cheveux noirs – des traits physiques qui n’avaient rien de bien original. Ce qui trahissait leur lien, c’était leur manière unique de se mouvoir : cette façon de serrer les mâchoires qui à elle seule exprimait une forme de défiance, ou bien leurs gestes à la fois nonchalants et précis. Tout ça laissait supposer des années de proximité. Je ne savais pas comment ils s’y étaient pris, mais ils étaient parvenus à rester suffisamment proches pour développer une ressemblance frappante. J’y lisais un lien entretenu autant par habitude que par choix.

J’avais l’impression d’enfin découvrir Piper, entièrement. Je comprenais par là même ses raisons de croire en moi. Derrière son pragmatisme, derrière les exigences que lui imposait son rôle sur l’île, il travaillait main dans la main avec Zoe. Il savait alors ce que c’était de voir son jumeau autrement que comme son opposé – ou pire, son ennemi. Moi qui pensais être quasiment la seule à avoir jamais considéré mon jumeau alpha avec autant de bienveillance.

Tandis que j’observais Zoe, Piper me parut à la fois très proche et très lointain – il était si présent dans les mouvements de Zoe que son absence ne s’en faisait que plus ressentir. Je n’avais qu’à la voir manier le couteau de sa main experte pour me rappeler la main que Piper avait posée sur mon épaule, avant de nous libérer de la réserve à vin.

Kip bâilla et se tourna sur lui-même. Zoe le regarda avant de m’adresser la parole :

— Piper m’a aussi parlé de Kip.

— Dans une lettre ? Via le bateau messenger ?

— Oui. L’île ne fonctionnerait pas sans ce moyen de communication. Grâce au bateau, on diffuse par exemple les prévisions de sauvetages à venir ou les alertes aux patrouilles côtières.

Et, une liaison régulière, c'est également important pour les nouveaux Omégas qui veulent faire la traversée – ils sont de plus en plus nombreux depuis quelques années. C'est un peu moins important pour le ravitaillement maintenant que l'île a presque atteint l'autosuffisance alimentaire – on fait quasiment tout pousser là-bas.

« On *fait* pousser » : le temps présent s'attarda dans la clairière. Je m'imaginai les îliens cultivant leurs légumes, revis les abords du lac avec les champs coquettement labourés, ainsi que les jardins en terrasses montant en escalier le long du cratère. Je pensai aussi aux chèvres sur la place du marché.

— Après votre arrivée sur l'île, poursuivit Zoe, les nouvelles ne parlaient plus que de vous deux : comment vous aviez réussi la traversée sans passer par nos abris, sans l'aide de notre réseau, et tout ce que ça impliquait en termes de sécurité.

— Je crois que le Conseil s'y est pris de la même manière pour trouver l'île. Ils ont un devin parmi eux. Elle accompagnait leur flotte.

— Le Confesseur, acquiesça Zoe.

Kip émergeait progressivement de son sommeil. Il s'assit, attrapa le champignon que Zoe lui lança et mordit dedans.

— Votre réseau sur le continent, demanda-t-il entre deux bouchées, y a-t-il d'autres Alphas que toi qui en font partie ?

— Quelle importance ?

— C'est le genre de chose qui aurait de l'importance pour tous les Alphas qu'on a croisés jusque-là.

— Je ne suis pas comme tous les Alphas, répliqua-t-elle en lui jetant un deuxième champignon.

— Sans blague !

— Et tu devrais savoir que le monde n'est pas aussi manichéen que ça. Regarde Le Confesseur, par exemple : une Oméga qui travaille pour le Conseil. Il n'y a pas toujours les Alphas d'un côté et les Omégas de l'autre.

— Tu te trompes sur Le Confesseur, intervins-je.

— Tu vas te mettre à la défendre, maintenant ? s'emporta Zoe en se levant.

— Je ne la défends pas, je t'explique juste que tu te trompes en disant qu'elle travaille pour le Conseil. Elle est trop puissante pour être au service de quelqu'un. Je pense que c'est le contraire, que c'est elle qui tire les ficelles. Elle n'opère peut-être pas au grand jour mais,

tout ce qui se met en place depuis quelque temps, ça vient d'elle.

Elle nous fit signe de nous lever, puis rétorqua :

— De ce que j'en sais, elle n'est pas la seule responsable.

Nous nous levâmes lentement et je hissai le sac à dos sur mes épaules.

— Zoe, ne crois pas que je cautionne ce que fait mon frère.

— Alors on a au moins ça en commun. Si j'avais été Piper, je ne vous aurais pas laissés quitter l'île.

Elle nous montra la direction de la rivière d'un signe de tête :

— Vous avez cinq minutes pour vous rafraîchir et remplir vos gourdes. Après, on décampe.

À la nuit tombée, comme nous nous étions suffisamment éloignés de la côte, Zoe estima que nous pouvions allumer un feu sans risquer d'être repérés. Étant habituée à l'allure et au rythme de mes pérégrinations avec Kip, j'avais trouvé la cadence de Zoe très soutenue. D'ailleurs, à la lueur fluctuante des flammes, je voyais que Kip était aussi fatigué que moi. De l'autre côté du feu par rapport à nous, Zoe dépiautait le lapin. J'étais bien contente d'avoir de la viande pour le dîner, mais je ne pus m'empêcher de tourner la tête lorsqu'elle dépouilla l'animal. C'était l'image sanglante de trop après celle du chasseur de primes alpha – le couteau de Zoe dans son cou, l'ourlet de peau autour de sa blessure ouverte.

Plus tard, les doigts encore graisseux du festin, nous regardâmes le feu se réduire en cendres. Kip semblait plus attentif au spectacle de Zoe se curant les ongles de la pointe d'un couteau.

— Vos prouesses avec les couteaux, dit-il, vous avez appris ça ensemble, Piper et toi ?

— Ce n'est pas une coïncidence, répondit Zoe sans lever les yeux, si c'est ça que tu demandes.

— Alors vous n'avez pas été dissociés ? poursuivit Kip.

— Bien sûr que si. Tu as bien vu qu'il porte la marque oméga au front.

Je me souvins du visage de Piper la dernière fois où nous l'avions vu : son front marqué du sceau et parsemé de gouttelettes de sang.

— On aurait pu penser que vous aviez été élevés ensemble, à l'Est, osai-je observer. J'ai entendu dire que c'était moins terrible là-bas. Que les parents ne se séparaient pas forcément de leur enfant oméga –

ou alors pas si jeune.

— Ça se passait comme ça avant, confirma Zoe. Plus maintenant. On a des contacts sur place qui nous informent de temps à autre. Il semblerait que le Conseil ait mis l'Est au diapason des autres régions, depuis une dizaine d'années environ. Même dans les colonies les plus éloignées, celles qui bordent les Terres Brûlées.

— Mais sinon, Piper et toi ?

— Tu ne t'es pas trompée : on vient bien de l'Est et on a été dissociés tard. Il avait dix ans quand nos parents se sont séparés de lui.

— De vous deux, c'était toi la chanceuse, dis-je en la regardant.

— C'était moi qui avais tiré le bon numéro, ajouta-t-elle en nous adressant un sourire à travers les flammes qui faiblissaient. Je suis le bon jumeau, l'enfant que mes parents n'ont pas chassé. Mais je les ai quittés le lendemain du départ de Piper.

— À seulement dix ans, comment avez-vous fait pour survivre ? s'émerveilla Kip.

— On a vite appris tous les deux comment chasser, voler en cachette. On a aussi rencontré des gens qui nous ont aidés.

Elle s'étira, bâilla sans vergogne et posa les yeux sur moi.

— Alors, je suis toujours chanceuse, pour toi ?

— Oui, répondis-je avant de poursuivre peu après. Tu as eu la chance de rester avec ton jumeau.

Zoe eut un petit rire nasal.

— En ce qui te concerne, Cass, ça n'aurait pas été une chance de rester avec ton jumeau.

— Crois-moi, intervint Kip, j'ai déjà essayé de le lui faire comprendre.

— Je comprends très bien, rétorquai-je en levant les yeux en l'air. Mais, si les choses avaient été différentes, si depuis son plus jeune âge on n'avait pas inculqué à Zach la peur de la dissociation et des Omégas, il ne serait pas devenu ce qu'il est. Il y a tout un système qui est responsable de ça, de lui, du Réformateur. C'est ce système, cette idéologie, qui fait que les Alphas s'en prennent à nous.

— Pas tous les Alphas apparemment, intervint Kip pour me signaler que Zoe faisait exception.

— Ne parle pas trop vite, Kip, s'empressa d'ajouter Zoe.

Une fois encore, elle eut un large sourire malicieux qui me rappela Piper.

Plus tard, Kip demanda à Zoe quelle était notre destination :

— Pour qu'il n'y ait pas de méprise, je tiens à préciser que rien ne m'enchant plus que de traverser des bois au pas de course du petit matin jusqu'au soir. Mais est-ce que tu pourrais nous éclairer sur l'endroit où on se dirige ?

— Cette région est quadrillée par des soldats qui cherchent à vous tuer, voire pire. En plus, ils ont convié les Alphas à leur petite chasse à l'homme. C'est pour ça qu'il faut nous éloigner de la côte – il n'y a pas d'endroit sûr à cinquante kilomètres à la ronde.

— On part loin du littoral, j'ai saisi. Mais après ça ?

— Ça dépend. Piper et moi avons nos points de rencontre. D'habitude, c'est sur la côte. Mais, quand ça devient dangereux là-bas, on se retrouve dans un endroit reculé dans les montagnes. On va l'y rejoindre, ou y récupérer un message de sa part. Après ça, vous vous débrouillerez comme des grands.

— On continuera d'avancer, dis-je, c'est ce qu'il y a de plus sage. Peut-être qu'on pourrait partir pour l'Est.

— Alors c'est tout ? s'enquit Zoe. Vous allez juste continuer à fuir, toujours fuir ?

— On a bien essayé de se fixer sur l'île, déplora Kip. Un bel échec !

— Ça s'est plutôt bien terminé pour vous, ajouta-t-elle calmement, en comparaison avec d'autres.

Pendant quelques minutes, seul le crépitement des flammes habilla notre silence. Je repris finalement la parole :

— On n'aurait pas pu sauver l'île à nous deux.

— Peut-être que si. Peut-être que non. Piper aurait pu tirer parti de ta présence.

— Tu veux dire la tuer ? dit Kip. Pour tuer Zach du même coup ?

— Pas forcément. Mais il aurait pu menacer les Alphas de le faire, pour mettre un terme à leur carnage.

— Piper nous a permis de quitter l'île, exposai-je. Si maintenant on se fait attraper, il aura fait ça pour rien.

— Mais, si vous continuez à fuir comme ça, à quoi bon vous avoir sauvés ? Il vous a laissés rejoindre le continent en pensant que vous pourriez nous aider. Ce n'est pas en allant vous perdre à l'est que vous

serez très utiles.

— J'ai essayé de me rendre utile, expliquai-je, la voix mal assurée. J'ai juste réussi à me faire enfermer par l'Assemblée et à attirer Le Confesseur jusqu'à l'île. Je me demande vraiment pourquoi les gens continuent de penser que je vais être capable de miracles.

— Je me pose la même question. Pour être honnête, jusqu'à maintenant, je ne vois rien qui justifie qu'on ait fait tout ce foin autour de toi. Sauf que Piper a vu de grandes choses en toi, et que les Alphas ont sacrément bien appris à exploiter les atouts de leur devin. Alors il me semble que, si tu fuyais, tu ficherais tout en l'air. Le sacrifice que Piper a consenti serait une belle erreur, et le tribut payé par ceux qui sont restés sur l'île un beau gâchis.

— Cass a averti l'Assemblée du débarquement alpha. Deux jours à l'avance. Sans ça, ils n'auraient pas pu sauver les évacués des deux traversées. C'est grâce à elle qu'ils sont vivants.

— Et ça s'arrête là ? C'est tout ce que tu peux faire, Cass ? Il n'y a rien à attendre de plus de l'arme secrète de Piper, celle en qui il croyait tellement qu'il a préféré la sauver elle plutôt que l'île ?

Je fermai les yeux.

— Je n'ai pas choisi tout ça. Je n'ai jamais décidé d'être l'arme secrète de qui que ce soit.

— Je sais bien, conclut Zoe. Mais tu devrais peut-être te décider à le devenir.

Nous nous tenions si près du feu de bois que j'entendais les cendres s'affaïsser progressivement à mesure que la nuit avançait. J'entendais aussi la respiration de Kip ralentir – il rejoignait le sommeil en même temps que les dernières flammes s'éteignaient. De l'autre côté du feu, face à nous, Zoe n'était plus qu'une forme indistincte, mais je voyais qu'elle était toujours éveillée. Je chuchotai pour ne pas réveiller Kip :

— Tout le monde à l'Assemblée voulait ma mort, sauf Piper. Si je rejoins à nouveau la résistance, qu'est-ce qui me dit que ça va changer ? Dès qu'un résistant apprendra qui je suis, c'en sera fini pour moi : on décidera que je suis plus utile morte que vivante. La seule chose que je puisse faire pour leur rendre service – me tuer pour tuer Zach –, c'est la seule chose à laquelle je ne peux me résoudre. Je ne peux pas faire ça à Zach. Toi plus que quiconque devrais comprendre ce que c'est de se préoccuper de son jumeau.

Zoe cala sa tête sur un coude.

— Pour le moment, j'attends juste de voir si ton jumeau va réussir à

tuer le mien – et moi par la même occasion. Alors pardonne-moi si ton jumeau n'incarne pas un idéal de réconciliation à mes yeux.

— Mais Piper et toi êtes restés soudés. Tu ne peux pas vraiment vouloir d'un monde où les jumeaux seraient séparés.

Zoe eut un petit rire.

— Qu'est-ce qui te fait penser que le monde devrait être comme je le rêve ? Ou comme tu le rêves ? Le monde est tel qu'il est. Puisque les Alphas traitent les Omégas comme ils le font, alors les Omégas ont besoin d'avoir leur propre endroit, à l'écart des Alphas. C'est plus sûr pour nous, et c'était l'idée qui sous-tendait l'île.

— Alors on fait quoi, maintenant ? On trouve une nouvelle île ? Et puis une troisième pour quand les Alphas auront mis la deuxième à sac ?

— Si tu as une meilleure solution à proposer, ne te prive pas.

Je fermai les yeux et me remémorai ce que Kip m'avait dit dans la tour : *Un monde sans dissociation où les Omégas n'auraient pas besoin d'un endroit comme cette île.*

— Je n'ai pas de solution. Je me dis juste que, quand vous serez à court d'îles, vous réaliserez que le véritable problème n'est toujours pas résolu.

— Ne me fais pas la leçon. Tu peux bien parler de rapprocher les Alphas et les Omégas, mais ces dernières années, pendant que tu étais enfermée à l'abri dans ta cellule, Piper et moi avons vu tout ce que ton frère et les gens de son espèce sont capables de faire. Et on s'est battus pour proposer une échappatoire. Toi, tu arrives en croyant pouvoir changer la mentalité des gens, ceux-là mêmes qui ont vu leurs enfants se faire enlever, enfermer et même tuer pour le besoin d'expérimentations ?

Il y eut un silence.

— J'ai vu leurs expériences. Pas toutes, mais j'ai vu les cuves.

Un autre silence.

— Kip me comprend quand je parle de rapprocher Alphas et Omégas. Il n'est pas toujours d'accord avec moi, mais il comprend ce que je veux dire, même après ce qu'il a traversé.

— Ce qu'il a traversé ? grogna Zoe. Le problème avec lui, c'est qu'il ne sait même pas ce qu'il a traversé. Piper m'a raconté que ton Kip était une table rase, une page blanche. Tu pourrais le convaincre de tout ce que tu veux, alors bien sûr qu'il est d'accord avec toi.

Je n'eus pas conscience de me lever, ni même de passer de l'autre côté du feu. Je me jetai pourtant bien sur Zoe, l'immobilisai sauvagement au sol et commençai à la rouer de coups.

Dès qu'elle se dépêtra de sa couverture, elle m'attrapa un poignet et me fit rouler sur le côté. Je luttai de plus belle jusqu'à ce que Kip interrompe le combat.

— Qu'est-ce que vous fichez ? cria-t-il.

Il se tenait debout, observant nos silhouettes enchevêtrées de ses yeux encore voilés de sommeil. Zoe me repoussa brutalement.

— Elle t'a attaquée ? me demanda-t-il tandis que je retournais de l'autre côté du feu.

— Quoi de plus logique ? ironisa Zoe en levant les yeux au ciel. Je vous ai porté secours dans le seul but de pouvoir ensuite vous attaquer dans votre sommeil.

Elle se saisit de notre couverture – qui avait en partie atterri dans les cendres au cours de l'assaut – et l'épousseta. Puis elle nous la restitua en la lançant de notre côté du feu.

— Ne t'inquiète pas, Kip. Cass défendait juste ton honneur.

Elle s'allongea dos à nous, comme si rien ne venait de se passer.

Kip posa son regard sur moi, sur Zoe, puis à nouveau sur moi. Je secouai la couverture, fronçant le nez à cause de l'odeur de laine brûlée, et me réinstallai là où j'étais avant la bagarre.

— C'est gentil à toi de me défendre, s'amusa-t-il en se couchant près de moi. Mais, si ça doit se reproduire, débrouille-toi pour ne pas me réveiller !

CHAPITRE 27

A notre réveil, le matin, il pleuvait. Nous ne rallumâmes pas le feu pour faire chauffer notre petit-déjeuner. Au lieu de ça, nous nous abritâmes sous les arbres qui encerclaient la clairière et mangeâmes froids les restes peu ragoûtants du lapin. Lorsque nous nous remîmes en route, Kip se dirigea en amont de la rivière comme nous le faisons depuis le départ. Zoe le coupa dans son élan :

— On arrête de longer la rivière aujourd'hui. Il y a une grosse ville à moins d'un jour de marche en amont. C'est trop risqué de s'en approcher avec vous deux, d'autant que les soldats doivent surveiller la vallée.

Je balayai les alentours du regard. Derrière nous, la vallée s'élargissait au fil du cours d'eau qui descendait vers la mer ; face à nous, elle se rétrécissait en passant entre les montagnes, étranglée par les versants qui montaient en flèche vers le ciel. Les arbres disparaissaient à mi-hauteur des pentes – voire plus bas –, révélant des éboulis et des falaises.

Kip soupira et tourna la tête vers moi.

— C'est entretenir un faux espoir que de m'attendre à ce que tu perçoives un tunnel secret ? Un raccourci à travers la montagne qui nous épargnerait l'ascension ?

— Pas cette fois, dis-je dans un sourire. Mais Zoe a raison, il y a une grosse ville en amont et du mouvement tout autour.

— C'est une ville commerçante. Les gens vont y affluer pour le marché de la fin de semaine. Si on prend par les montagnes, le col le plus facile à franchir est de notre côté de la rivière.

Elle pointa du doigt une brèche dans la crête qui se dressait à notre gauche.

— Sauf que les soldats le surveillent, j'en metrais ma main à couper. Il serait plus sage de passer de l'autre côté de la rivière pour franchir le haut col, derrière ce haut sommet.

Je suivis son doigt jusqu'à un pic montagneux à notre droite.

— Tu as perdu la tête ou quoi ? Il y a une grosse ville là-bas, plus grosse que celle de la vallée.

— C'est ta tête qui s'est égarée, me répondit-elle en se dirigeant vers la rivière.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, lui lança Kip. Cass perçoit ce genre de choses.

— Je sais qu'elle les perçoit. Et elle le fait bien mieux que je ne le pensais, si elle peut ressentir cette ville.

— Elle ne s'est jamais trompée, continua Kip en rattrapant Zoe.

— Je ne dis pas qu'elle a tort, concéda Zoe avant de se tourner vers nous. Juste qu'elle a un petit problème de calendrier. Il y avait une grande ville dans cette montagne – une cité encore plus vaste que Wyndham. Mais c'était dans l'Avant.

Je secouai la tête, comme pour remettre de l'ordre dans mon esprit.

— J'aurais pourtant juré ! Je la ressens si fort.

— Des milliers, des centaines de milliers de personnes ont vécu là-bas. Pendant des siècles. Forcément que ça laisse une trace.

— À quoi bon parler de tout ça ? dit Kip. C'est tabou, et il est hors de question que je m'approche d'une ville de l'Avant.

— Si tu te soucies de respecter les lois du Conseil, railla Zoe, je crois qu'il est un peu trop tard.

— Ce n'est pas la même chose. Il ne s'agit pas de la loi, mais de l'Avant. Il faut le fuir comme la peste.

— C'est pour ça que Zoe a raison, reconnus-je. Personne ne s'approchera de la ville taboue. Alors, si la route du col y passe, c'est notre meilleure chance de poursuivre notre chemin sans se faire repérer.

— Il y a une bonne raison pour que personne ne se rende là-bas. C'est contaminé, mortel. Cass, tu as lu les mêmes affiches que moi.

— Oui. J'ai aussi vu celles qui disent que nous sommes de dangereux voleurs de chevaux.

— Et moi, ajouta Zoe, j'ai vu tout un tas d'affiches qui expliquent que les Omégas sont, au choix, un danger, un fardeau ou des parasites.

— Même si le tabou a sa raison d'être, la ville fantôme n'en demeure pas moins notre option la moins dangereuse.

Kip poussa un soupir en se dirigeant vers la rivière.

— Ça ne me poserait pas tellement problème si cette ville ne se trouvait pas au sommet d'une maudite montagne.

*

Nous n'échangeâmes pas beaucoup au cours de la journée. L'ascension était rude, et nous grimpons souvent à travers des broussailles épaisses et griffantes. Après un déjeuner de champignons filandreux, Zoe nous abandonna pendant une heure, puis reparut avec du gibier accroché à la ceinture – un lièvre et deux petits oiseaux.

— En temps normal, j'en attrape plus que ça. Mais il y a des gens qui remontent la vallée, alors je préfère rester discrète. J'ai croisé une patrouille de soldats du Conseil et beaucoup d'Alphas du coin qui m'ont l'air décidés à empocher leur prime à l'Oméga.

Je me mis debout et m'étirai les jambes.

— À ton avis, ils ont arrêté beaucoup d'Omégas parmi ceux qui ont fui l'île ? m'enquis-je.

— Sûrement quelques-uns, répondit-elle en jetant son sac sur ses épaules. Les évacués se sont dispersés sur le continent pour rejoindre les abris, mais beaucoup d'Alphas sont à leur recherche. Ce qui joue en notre faveur, c'est qu'ils sont sacrément bruyants. Tout à l'heure, ils n'avaient aucune chance de m'attraper, je les entendais venir à des kilomètres. Et puis on dirait qu'ils se concentrent en bas du versant, non loin de la rivière. La mauvaise nouvelle, c'est qu'ils ont fait fuir la moitié du gibier et qu'il n'y a pas grand-chose à chasser plus haut sur le versant.

— Il nous reste combien de temps avant d'atteindre le col ? demanda Kip.

Elle plissa le nez en réfléchissant.

— Avec vous deux qui me ralentissez, je dirais trois jours. Peut-être plus si des chasseurs de primes s'aventurent plus haut – ça nous obligerait à prendre plus de précautions.

Le reste de l'après-midi, nous progressâmes en silence, maintenant une bonne allure. Quand nous nous arrê tâmes pour la nuit – juste en dessous de la limite des arbres –, nous ne nous risquâmes pas à allumer un feu de bois. Privés d'un dîner chaud, Kip et moi déclinâmes la viande que Zoe nous proposa, jurant que la seule odeur de la viande crue nous rebutait. Finalement, la faim prit le dessus et nous nous forçâmes à avaler un peu de gibier. Le plus gros problème, c'était

l'eau. Nous avions rempli nos gourdes à la rivière, mais nous n'avions pas croisé de source depuis. Il fallait nous restreindre à quelques gorgées par-ci par-là. Assise contre un arbre trop étroit pour m'offrir le moindre confort, je remplaçai le dessert par une séance de grimaces : une pour chaque petite épine que j'enlevais de mes jambes couvertes d'égratignures. Je passais continuellement la langue sur mes dents, qui étaient un peu sèches à cause de la chaleur et du manque d'eau. J'essayais d'oublier la texture de la viande gluante que j'avais mastiquée, et aussi la sensation des fils de gras qui s'étaient coincés entre mes dents.

Assise en face de moi, Zoe m'adressa soudainement la parole :

— Tu crois que c'est fini ?

— L'assaut de l'île ?

Je fermai les yeux quelques instants.

— Aucune idée, repris-je. Je n'ai rien perçu depuis ma première nuit sur le continent. Dans ma vision, j'avais vu le porche d'entrée du fort tomber aux mains des Alphas. Depuis, rien. Soit parce que la bataille s'est terminée, soit parce que je suis trop loin pour percevoir ce qui se passe sur l'île.

Elle se décrassait les ongles de la pointe de son couteau, avec ce geste que je connaissais bien désormais.

— Trop loin ? dit-elle. Désolée de t'apprendre la nouvelle, mais on ne s'est pas tant éloignés que ça de notre point de départ. J'avance au ralenti avec vous deux dans les pattes. De toute façon, la distance ne doit pas changer grand-chose à ta clairvoyance puisque tu avais vu venir la flotte alpha avant même qu'elle prenne la mer. En tout cas, c'est ce que tu as dit.

Je baissai le regard.

— C'est bien ce que j'ai dit. Ceci étant, les visions dépendent de plusieurs facteurs. La distance en est un. Il y a aussi cette forme... d'intensité. Comme quand Le Confesseur lance son esprit à ma recherche. Elle est si concentrée – tout entière absorbée dans sa tâche – que je la sens me pister où que je sois.

Pendant un moment, le seul son qui s'éleva du bivouac provenait de Zoe – le cliquetis de sa lame sous ses ongles. Puis Kip prit la parole :

— Ce n'est pas la faute de Cass si son don ne fonctionne pas comme on l'aimerait.

— Tu dis ça parce qu'elle n'a pas pu t'aider à trouver ta jumelle ?

— Je ne suis même pas certain de vouloir la connaître. Mais, le don de divination, ce n'est pas aussi simple qu'un outil qu'on prend pour bricoler puis qu'on repose sur l'établi. Tu as bien vu comme Cass se réveille en sursaut chaque nuit – ce n'est pas facile à vivre pour elle.

— Ce n'est facile à vivre pour aucun d'entre nous, dit Zoe en se tournant vers moi. Et, si ça doit se reproduire ce soir, tâche de mettre tes hurlements en sourdine – je te rappelle qu'on est traqués.

Je souris d'un air penaud.

— Désolée. Désolée aussi de ne pas pouvoir t'en apprendre plus sur l'île et la situation de Piper. Mais je pense que le Conseil ne compte pas le capturer vivant.

— Pas besoin d'être devin pour prédire ça, dit Zoe avec un haussement d'épaules.

— C'est plutôt une bonne nouvelle, non ? Si tu es toujours vivante, c'est qu'il n'a pas été tué, et donc probablement qu'il n'a pas été capturé. Il y a de bonnes chances pour qu'il soit sain et sauf.

— On vérifiera ça dans quelques jours. S'il est sain et sauf, il nous attendra au point de rendez-vous.

Je m'installai à côté de Kip, ajustant la couverture autour de nous.

— Je ne te crois pas, murmurai-je à Kip, quand tu dis que tu ne veux pas connaître ta jumelle.

Allongée non loin de nous, Zoe s'immisça dans la conversation :

— Ce n'est pas mon genre de me ranger du côté de Cass, mais sur ce coup je pense comme elle. Comment pourrais-tu ne pas vouloir connaître ta jumelle ?

— Je ne trouve pas ça si bizarre, exposa-t-il.

Comme il était allongé derrière moi, je sentis son souffle me réchauffer les cheveux pendant qu'il parlait :

— Les gens ont bien vécu des milliers d'années sans avoir de jumeaux, dans l'Avant.

Zoe poussa un grognement amusé avant de rebondir :

— Et regarde comme ça leur a réussi !

*

Il était tombé un peu de pluie pendant la nuit, et un épais brouillard

enfumait la vallée au petit matin. Tandis que nous rassemblions nos affaires avant de reprendre la route, je m'étais plainte de ce mauvais temps qui avait alourdi la couverture en la gorgeant d'eau.

— Je dirais plutôt que la météo est avec nous, avait fait remarquer Zoe. On va sortir de la zone boisée aux alentours de midi, mais, si le brouillard tient jusque-là, on restera à couvert.

— Il va tenir, avais-je annoncé.

On n'y voyait pas à deux mètres, et les sons étaient comme étouffés. Tout semblait imprégné de vapeurs de brume. Quand je m'étais rattrapée à un tronc d'arbre pour éviter une glissade, je l'avais malgré moi pelé d'une écorce humide et presque glaiseuse. Après environ une heure de marche, je nous avais conduits jusqu'à un ruisseau. Nous avions alors rempli nos gourdes et bu tout notre soûl avant de poursuivre l'ascension au milieu de bois toujours plus clairsemés. En l'espace de quelques heures, les arbres avaient tous capitulé face à la pente, faisant place à un paysage d'éboulis et de blocs rocheux. Par deux fois nous étions revenus sur nos pas pour trouver un chemin plus praticable. Le pire, c'étaient les pentes recouvertes d'éboulements rocheux. La pierre était glissante et manquait de céder sous nos pieds, menaçant de nous envoyer rejoindre le fond de la vallée. À plusieurs reprises, nous avons dû bondir en arrière pour éviter de nous faire emporter par la cascade de pierres que nous venions de déclencher. Le sol semblait s'obstiner à dévaler la pente, alors nous essayions de nous cantonner aux zones de gros rochers. Nous avançons lentement, en escaladant autant qu'en marchant. Kip avait du mal à grimper avec son seul bras mais à aucun moment il ne s'était plaint.

Dans ces conditions difficiles, nous avons préféré nous arrêter dès que la lumière avait commencé à décliner. Il ne pleuvait plus, mais le brouillard avait partout déposé une humidité tenace. Nous avons décidé d'allumer un feu malgré le risque de signaler notre présence. Il n'était pas aisé de trouver du bois sec et en quantité suffisante – seules quelques timides broussailles poussaient aux alentours. Le feu avait juste duré le temps de cuire le lapin. Il avait crachoté une flamme nerveuse qui donnait plus de fumée que de chaleur, mais il m'avait remonté le moral.

J'avais été étrangement réconfortée quand, après la marche éreintante de la journée, une chape de fatigue s'était abattue sur moi. Je l'avais sentie peser agréablement sur mon corps tandis que, assise jambes étendues près du feu, je recensais mes nombreuses douleurs musculaires. Lorsque je m'étais lovée contre Kip, la laine mouillée de la couverture m'avait rappelé l'odeur des chevaux que nous avions montés ensemble – une émanation de moisi presque animale. Tant de

jours et de semaines s'étaient écoulés depuis, toujours en compagnie de Kip. J'avais calculé au moins trois mois. Les années avant ça – au village, à la colonie, dans les Chambres de Détention – semblaient appartenir à un autre temps.

Pour Kip, m'étais-je fait la réflexion, ces derniers mois constituaient tout ce qui existait de sa vie – à part les quelques souvenirs vagues et effrayants d'une semi-existence en cuve. Il vivait sans être ancré dans aucun passé et, plus étrange encore, détaché de tout jumeau. Il était une question sans réponse. Pour Zoe comme pour moi, il était difficilement concevable qu'il ne veuille pas connaître sa jumelle. Je m'étais demandé si notre relation n'avait pas d'une manière ou d'une autre comblé ce manque, si le fort lien qui nous unissait depuis la salle des cuves n'avait pas établi une forme d'équilibre.

C'était néanmoins un équilibre instable. Je m'étais écartée de lui en roulant sur le côté. Instable car il n'y avait pas que nous deux dans la balance : si sa jumelle était une anonyme absente, mon jumeau était constamment présent, intensément pesant. J'avais tiré la couverture plus haut sur nos corps pour nous préserver un peu du froid. Un jumeau dont la présence était presque aussi palpable que celle de Kip endormi à mes côtés, respirant paisiblement dans son sommeil.

*

Le jour d'après, le temps était aussi humide que la veille. À midi, après avoir continué notre ascension, nous étions sortis du brouillard. Une mer de brume opaque s'étendait à nos pieds dans tout le bassin que formait la vallée – un tapis de nuages maussades. Le terrain était toujours pentu, mais la piste moins risquée. Les éboulis et blocs rocheux avaient fait place à une pierre nue et désolée accrochée sur le versant.

Je m'étais toujours imaginé le monde comme ayant été façonné par le Grand Feu : des cratères assez larges pour délimiter leur propre horizon, des tas de décombres, des falaises et même des montagnes effondrées comme de simples bancs de sable. Il y avait cependant des endroits où l'on voyait un monde plus ancien modelé par d'autres forces. C'était le cas de l'île – avec son cratère antérieur au Grand Feu – ou des blocs de pierre que nous croisions sur la montagne – avec leurs strates formées au cours de nombreux siècles, puis soulevées de la surface de la terre en au moins autant de siècles.

Je me sentais exposée tandis que nous progressions sur le flanc nu de la montagne, mais Zoe avait souligné que nous étions invisibles à

quiconque serait en bas dans le brouillard. « Il y avait une route ici, dans l'Avant », avait-elle dit avant d'ajouter : « L'ascension aurait été plus simple à cette époque. » Kip avait précisé : « Tant de choses, toutes plus simples – un tout autre temps. »

Au bout d'une heure de marche, à mesure que la pente devenait plateau, nous avons aperçu les premiers signes de cet âge oublié. D'abord trois poteaux métalliques penchés selon le même angle et presque parallèles au sol – soufflés par le Grand Feu. Puis les fondations d'un mur affleurant si peu qu'on les voyait à peine. Enfin la ville, installée sur le col de la montagne comme dans un hamac.

Sauf qu'elle n'avait rien d'une ville. C'était plus un lieu de désolation qu'autre chose. Il ne restait des bâtiments que l'ossature métallique de leurs fondations – des tiges aussi tristement courbées que les cages thoraciques du bétail mort au bord des routes dans les années de sécheresse. Il y avait quelques murs et dalles de béton partiellement intacts, mais juste assez pour laisser deviner la forme des structures depuis disparues.

J'avais vu une machine de l'Avant quand je vivais chez Alice. Comme tout le monde à la colonie, je savais qu'il était risqué ne serait-ce que d'assister aux expositions itinérantes qui promettaient de dévoiler de telles reliques. Pourtant, quand l'occasion s'était présentée, j'avais fait la queue et versé mon sou de bronze pour acheter un ticket. Les itinérants étaient arrivés sur un wagon crasseux, par un matin froid, longtemps après les récoltes. J'avais été introduite dans le chapiteau par le fils du crieur. À l'intérieur trônait un grossier piédestal avec, posée dessus, une sorte de boîte en métal abîmée de partout. La moitié supérieure contenait des fragments de ce qui ressemblait à du verre terni ; la moitié inférieure était un bloc noir et informe d'éclats fondus. Un cordon pendait de la boîte – un câble qui à certains endroits se réduisait à un seul fil. « Ça, c'est pour l'Électrique », avait chuchoté l'homme d'un ton confidentiel. J'avais entendu dire comment l'Avant s'était paralysé après que le Grand Feu eut détruit l'Électrique – des maisons, des villes, remplies de machines obsolètes, ces objets d'une époque révolue, tout juste bons à entretenir la nostalgie.

Dans la ville de montagne, il n'y avait rien d'aussi bien préservé que la boîte des itinérants. Le plus bizarre dans cet endroit, c'était la discordance entre son espace vide et désolé et la foule d'impressions qui s'y massaient. J'entendais comme un rugissement – l'intense volume des vies qui s'y étaient déroulées. Ces existences étaient à la fois si absentes et si présentes. Je ne les ressentais pas de la même manière que mes visions ou que mes flashes du Grand Feu. Elles étaient

comme des persistances résiduelles, semblables à l'écho d'une cloche répercuté longtemps après qu'on eut fini de la sonner.

J'avais constaté que Zoe et Kip n'étaient aucunement affectés par tout ça. Ils marchaient avec méfiance dans les ruines, et Kip regardait continuellement derrière son épaule, mais ni l'un ni l'autre ne percevaient la cacophonie silencieuse qui m'assaillait. Kip avait cependant remarqué que j'étais perturbée, que je m'étais instinctivement et inutilement bouché les oreilles. Il enjamba alors une poutre de métal tordue pour se rapprocher de moi.

— Je suppose que, si tu as ressenti la ville depuis la vallée, ça doit être assez puissant maintenant qu'on y est.

Je ne parlai pas, hochai seulement la tête en guise de réponse.

— Rassure-toi, ce que tu perçois remonte à il y a très longtemps.

Il passa son bras sous le mien.

— Je sais. Pourtant, tous ces gens... C'est comme si...

Je vérifiai que Zoe était suffisamment loin pour ne pas m'entendre.

— ... comme si personne ne leur avait dit qu'ils étaient morts.

Il baissa les yeux au sol, retourna un morceau de béton du bout du pied, regarda une poussière grise s'élever et retomber.

— On n'est pas obligés de passer par là. On peut faire marche arrière et trouver un contournement.

— Ne t'inquiète pas, le rassurai-je. Je ne m'attendais juste pas à quelque chose d'aussi puissant.

Je ne lâchai pas sa main tandis que nous rattrapions Zoe. Parfois, nous traversions des endroits dégagés – l'ancien emplacement des routes –, ce qui nous permettait de progresser facilement. Souvent, les routes disparaissaient sous les décombres et nous devions nous y frayer un chemin. Un bon nombre de bâtiments s'étaient effondrés dans leurs caves – on aurait dit des entonnoirs remplis de débris. Nous nous dirigions plus ou moins dans le centre-ville sans jamais voir le bout de ces ruines – semblait-il – infinies. Après plus d'une heure de marche, nous nous perchâmes sur les vestiges d'un muret de pierre pour nous y désaltérer.

— C'est bizarre de se dire qu'il y a des endroits comme celui-ci, dit Kip.

— Il y en a beaucoup, ajouta Zoe. J'en ai traversé quelques-uns.

— Des villes aussi grandes que celle-ci ?

— Plus grandes. Il y en a une sur la côte sud qui est au moins dix fois plus grande. Elle est presque entièrement sous la mer maintenant, mais il suffit de prendre un bateau pour en apercevoir les ruines. Certains des hauts bâtiments pointent même à la surface de l'eau à marée basse.

Elle me tendit la gourde – je bus une gorgée de son eau tiède à peine désaltérante.

— Tu crois qu'il y a quelque chose de caché ici ? demanda Kip. Quelque chose de tabou ?

— Les vestiges ressemblent tous à ça, répondit Zoe en désignant les décombres qui nous entouraient. Un amas de trucs plus inutiles qu'effrayants. Il n'y a pas grand-chose à en tirer. Ce contre quoi les gens mettent en garde – la radiation, les risques –, c'était peut-être vrai il y a longtemps mais ça ne l'est plus maintenant.

Elle jeta un caillou contre un panneau de fer à moitié enfoui dans la terre, faisant résonner le métal d'un bruit froid.

— Ce n'est plus qu'un dépotoir. Les gens en ont peur pour ce que ça représente : l'Avant, le Grand Feu. Tout ça.

— Et les machines ?

— Les machines, elles ne fonctionnent plus. Et, même si on pouvait les réparer, il faudrait de l'Électricité pour les utiliser.

— Ils ont l'Électricité, dis-je, les Alphas à Wyndham. Non seulement dans la salle des cuves, mais aussi dans les cellules de détention et certains couloirs.

Je lui racontai la même chose qu'à Piper, à propos de la boule de verre qui pendait au plafond de mon cachot. Je lui décrivis la lumière, son éclat constant et glacial.

— Je m'en doutais un peu. Il y aurait un soulèvement populaire si ça s'ébruitait, alors ils gardent l'Électricité secret – et sûrement depuis des années. Je suis juste un peu surprise qu'ils se retiennent d'en faire plus. Il se dit que dans l'Avant il y avait des machines à voyager, des machines volantes, et tout un tas de choses dont certains membres du Conseil aimeraient certainement relancer la construction si la population était prête à l'accepter. Mais ça réveillerait une peur trop viscérale, et le Conseil sait qu'il ne vaut mieux pas s'exposer à une nouvelle purge.

Soudain, un crissement de métal nous fit toutes deux tourner la tête vers Kip. Il venait d'ouvrir la porte d'une structure en béton presque entièrement enterrée. Zoe porta immédiatement la main à ses

couteaux, mais rien d'autre ne suivit le grincement qu'un nuage de poussière dans l'air. Il s'éleva dans un souffle, puis retomba en déposant un blanc de craie sur les cheveux, les sourcils et les épaules de Kip.

Zoe soupira avant de s'adresser à moi :

— Espérons qu'il ne tombe pas sur les vestiges d'une fanfare – il pourrait faire encore plus de bruit !

Je ne quittais pas Kip des yeux. Sa main crispée et recouverte de poussière blanche agrippait encore la porte. Quand j'arrivai à côté de lui sur le seuil, il était toujours figé. Je ne m'expliquai pas pourquoi il avait cette réaction. Derrière la porte, il n'y avait qu'un inoffensif meuble. Fixé à un mur, éventré par le Grand Feu, il vomissait ses entrailles de câbles dans l'obscurité de la pièce – des fils rouges, bleus et jaunes décolorés par les années, attachés les uns aux autres ou pendant séparément. Rien de bien spectaculaire, juste un autre débris naufragé de l'Avant.

Au bout de quelques secondes, je réalisai que tout cela ne m'était pas si inconnu. Je me souvins des câbles courant le long des murs au-dessus des cuves – certains réunis en bouquets, d'autres s'éparpillant comme du lierre sauvage. Des fils, des cordons, des tubes. Je me rappelai également la cicatrice au poignet de Kip. Elle était encore visible, dessinant un cercle là où un des tubes avait perforé son corps.

Quand j'essayai d'arracher Kip du pas de porte, son corps m'opposa une raideur de cadavre. Je dus le ceinturer et le traîner en arrière jusque dans la lumière extérieure. Ses yeux étaient toujours fixés sur la machine débordant de câbles. Il était muet, son visage vide d'expression.

— Ferme la porte, lançai-je à Zoe, qui s'exécuta sur-le-champ.

Dans mon dos, j'entendis le grincement de la porte puis le bruit lourd qu'elle fit en se refermant. Je ne bougeais pas, scrutant le visage de Kip. Je me souvins alors de la première fois que je l'avais vu. Lorsque ses yeux avaient croisé les miens à travers la paroi de verre de la cuve, son regard m'était apparu plus animé que celui qu'il me montrait désormais. Il fixait juste la porte d'un air absent, immobile.

Après quelques minutes, Zoe brisa le silence :

— C'est risqué de rester si longtemps à découvert. S'il veut nous faire une crise passagère, il devra attendre qu'on ait trouvé un endroit abrité.

J'étais bien contente qu'elle ne pose pas plus de questions. Ensemble, nous guidâmes Kip tout autant que nous le traînâmes à

travers les décombres. Nous trouvâmes finalement refuge sous deux blocs de béton effondrés qui formaient une niche. Autour de nous, comme dans presque toute la ville, une végétation rase avait pris racine – un décor de plantes rampantes et grimpantes infiltrant chaque fissure du béton.

— Tu peux m’expliquer ce qui vient de se passer ?

Sa question m’était adressée, mais ce fut Kip qui répondit :

— C’était comme dans la salle des cuves : les câbles, tout ça.

Il leva les yeux d’un air désolé.

— Je ne m’étais pas préparé à revoir ce genre de chose.

— C’était pareil que la salle des cuves ? demanda Zoe en levant un sourcil.

— Ça n’était pas vraiment comparable, dis-je. Mais il y avait le même genre de câbles partout.

— Une fois, Piper a vu des soldats du Conseil dans une ville taboue de l’Ouest. Ils chargeaient plein de trucs et les emportaient avec eux. Des chariots entiers. Je sais ce qu’ils récupéraient, maintenant.

— Mais les cuves comme celle où j’étais enfermé, se questionna Kip, on ne les mentionne jamais quand on parle des machines de l’Avant.

— Je ne dis pas qu’ils avaient les mêmes cuves dans l’Avant, précisa Zoe, je dis juste que la technologie des Alphas est basée sur ce qu’ils trouvent dans les ruines taboues. Regarde autour de toi. Tout ça, ça date de l’Avant. Les cuves, les tubes, les machines – tu crois que Le Réformateur et ses amis du Conseil les ont bricolés au moyen d’une enclume et de quelques bottes de chaume ? Bien sûr que non. Ils n’osent pas exposer cette technologie au grand jour, mais ils y travaillent depuis des années et elle provient de l’Avant.

— Pourtant ils imposent le tabou, rebondit Kip. Si le Conseil voulait utiliser les machines de l’Avant sans se cacher, il lui suffirait de changer la loi.

— Ce n’est pas une question de loi, intervins-je. Rappelle-toi ce que tu disais avant d’arriver ici, tes raisons de ne pas pénétrer dans une ville taboue. Les gens détestent tout ce qui a trait à l’Avant, ils le rejettent. C’est pour ça que le Conseil ne peut pas faire savoir qu’il utilise cette technologie.

— Ou alors, ajouta Zoe, ils veulent s’assurer d’être les seuls à l’utiliser.

— Les deux sont sûrement vrais, conclus-je.

Kip était toujours aussi pâle. Nous reprîmes cependant notre marche, poussés par Zoe, qui avait insisté sur le fait que nous étions arrêtés depuis déjà trop longtemps. Nous traversâmes la périphérie de cette ville fantôme sous un ciel austère, dans une lumière qui jetait de longues ombres déchiquetées au pied des ruines sur un sol de poussière.

— Combien de temps jusqu'au point de rendez-vous ? demanda Kip.

— On peut y arriver cette nuit, si la lune éclaire suffisamment notre chemin.

Kip acquiesça d'un signe de tête. Je savais qu'il rêvait de se reposer, de fermer les yeux pour se couper de la ruine embusquée qui venait de lui évoquer la salle des cuves. J'étais tout aussi certaine que Zoe ne ferait plus de pause. Clair de lune ou non, nous marcherions jusqu'à la nuit pour rejoindre le point de rendez-vous. J'essayai de tâtonner un peu de ce côté-là, mais impossible de déterminer si Piper nous y attendrait. Mes pensées étaient encore trop troublées par la bruyante foule de morts qui hantait la ville, et ma conscience était toute rivée sur la main que Kip serrait dans la mienne.

Si les fils et câbles avaient ébranlé Kip, ils avaient également déclenché un écho en moi. Ils m'avaient rappelé la salle que j'avais entraperçue dans l'esprit du Confesseur. Cette fois, en revoyant les fils qui la tapissaient et surtout la courbe exacte des murs, j'étais certaine de ne m'être jamais rendue dans cette salle, mais tout aussi certaine de la connaître de l'extérieur. C'était une pièce circulaire d'une structure tubulaire : les antiques silos où Zach et moi jouions dans notre enfance.

CHAPITRE 28

Si l'ascension avait été épuisante, la descente n'avait pas non plus été de tout repos. Nous nous dirigions dans la nuit grâce à la lune, mais, une fois la forêt rejointe, de l'autre côté du col, nous marchions dans la pénombre, trébuchant souvent. Zoe nous guidait aussi rapidement que résolument. Elle connaissait le chemin sur le bout des doigts – peut-être aussi se montrait-elle moins prudente dans la précipitation. Kip, malgré son état, semblait très bien s'accommoder de notre allure soutenue. Suivre notre rythme, se frayer un chemin à travers les arbres et les blocs rocheux, tout ça le détournait du choc qu'il avait reçu en voyant la machine. Je l'entendais trébucher sur les pierres, expirer en grognant, mordre la poussière, se rattraper au dernier moment.

Zoe s'était brusquement arrêtée. À cause de l'obscurité, nous ne nous en étions aperçus qu'en arrivant dans son dos, la bousculant presque. Elle n'avait pas eu besoin de nous faire taire. La subite et totale immobilité de son corps parlait d'elle-même – le signal d'une menace toute proche – et le silence absolu soulignait à quel point nous avions été imprudemment bruyants.

Pire encore, je réalisai soudain que nous n'étions pas les seuls tapis dans l'obscurité. À notre gauche, profondément enfoui dans la nuit noire, quelque chose venait de bouger à travers les arbres, s'était immobilisé avant de bouger à nouveau. La journée avait été une telle suite de frayeurs que je ne savais même pas ce qui me faisait le plus peur : un guet-apens de poursuivants alphas, ou la déambulation nocturne de morts ressuscités des ruines taboues. À côté de moi, Kip retenait son souffle. Nous reculâmes d'un pas au signallement de Zoe. Dans sa main soulignée en ombre chinoise par le clair de lune, je distinguais une forme menaçante : un couteau prêt à être lancé.

— Stop !

Le son de ma voix m'avait moi-même surprise. J'avais compris si vite, et avec tant de certitude, que je n'avais même pas réfléchi.

— C'est Piper.

Une silhouette aux contours indistincts sortit de l'obscurité, à moins de six mètres de nous – un corps d'où émanait une voix reconnaissable

entre toutes.

— J'ose espérer qu'elle aurait attendu de voir mon visage avant de lancer ce couteau.

— N'y compte pas, répondit Zoe à son jumeau. On va finir par s'entretuer si tu continues à me faire ce genre de surprise.

Elle s'avança vers lui. Il n'y eut pas d'accolade, pas de contact physique, et, même si nous étions plongés dans la pénombre, je détournai mon regard vers Kip pour les laisser à leurs retrouvailles.

Elles ne durèrent qu'un court instant, puis Piper s'approcha de Kip et moi. Il prit mon visage dans sa main et le tourna vers lui. Il faisait un peu trop sombre pour y voir, mais je sentais qu'il m'inspectait. Il sondait mon visage attentivement – comme un amoureux, ou un chaland vérifiant la marchandise d'un étal. Il passa son pouce le long de ma pommette, appuyant fermement pour – semble-t-il – s'assurer de l'état de mes os. Quand il expira enfin, son souffle chaud me caressa la joue. Ma main, elle, était dans celle de Kip.

Piper parla sans me quitter des yeux :

— Merci de t'être occupée de Cass.

— Je n'ai pas vraiment eu à le faire, répondit Kip.

— Je parlais à ma sœur.

Piper ôta sa main de mon visage et se tourna vers Kip.

— Je vois que tu as tenu le coup jusqu'ici.

— Je n'aurais jamais pensé te voir comme la gentille de la fratrie, lança Kip à Zoe.

— Piper, raconte-nous ce qui s'est passé sur l'île, demanda Zoe.

— Pas maintenant. C'est trop risqué de traîner ici, il faut partir.

— Oui, surtout que le point de rendez-vous n'est plus très loin. On pourra y passer la nuit.

Ils se mirent en marche à l'unisson. Kip et moi les suivîmes.

— C'est la première fois que je vois ça, chuchota Kip.

— Que tu vois quoi ?

— Des jumeaux réunis.

J'avais ressenti la même chose. C'était fascinant d'observer la paire de jumeaux qui avançait devant nous : la symétrie dans leurs mouvements, leurs pas marquant la même cadence. L'un aurait pu être l'ombre de l'autre.

Une petite demi-heure plus tard, la descente devint plus raide et rocailleuse. Nous longeâmes une crête jusqu'à une grotte parfaitement camouflée derrière des petites broussailles et du lierre. Nous nous y engouffrâmes, puis Zoe reboucha l'entrée derrière nous. Nous étions serrés, le dos voûté, mais il y avait assez de place pour s'allonger tous les quatre.

Dans la grotte, l'obscurité était totale et chaque son amplifié. Tandis que Kip et moi nous installions – balayant les cailloux au sol, secouant notre couverture pour la déplier sur nous –, j'entendais Zoe et Piper faire de même. L'endroit était si exigu qu'on sentait les relents d'humidité et de laine brûlée de notre couverture. Je craignais que mon odeur corporelle ne soit aussi flagrante et inconfortable, car je ne m'étais pas lavée depuis des lustres. Je devais être en aussi piteux état que Kip : le visage sous un vernis de poussière, les traits soulignés par la crasse incrustée dans les rides d'expression et dans les plis du cou.

Visiblement habitués à dormir dans ces conditions, Zoe et Piper s'étaient vite installés. Je compris alors pourquoi, lorsqu'il vivait à la citadelle, Piper préférait dormir dans son minuscule cabinet, sur un fin matelas.

— Raconte-nous ce qui s'est passé après notre départ de l'île, m'enquis-je.

— Tu ne veux pas plutôt dormir ? dit-il d'une voix basse et épuisée.

— Si je dors, je rêverai de l'île, alors autant que tu me le dises toi-même.

— Tu ferais mieux de tout nous raconter maintenant, soupira Zoe. Si elle doit voir des trucs dans son sommeil, je sais déjà qu'on dormira aussi peu qu'elle.

— D'accord, accepta-t-il avant de marquer une pause. D'une certaine manière, ça s'est mieux passé que ce que tu avais prédit. Je parle en termes de nombre – car on a pu évacuer le deuxième convoi avant l'arrivée de la flotte alpha.

— Et sinon ?

— Sinon, ça s'est moins bien passé que dans tes prévisions. À cause de ce que les Alphas ont fait à ceux qu'ils ont capturés.

— Pourtant, de ce que j'ai vu sur l'île, les soldats faisaient principalement des prisonniers. Leur but ne semblait pas de nous tuer.

— Ils n'ont pas tué, pas au début, expliqua Piper en se repositionnant sur le sol de pierre. Ils ont rassemblé les prisonniers

dans la cour de la citadelle après en avoir pris le contrôle. Je m'étais replié dans les étages du fort avec le reste des Omégas. Je les observais depuis le rempart. J'ai tout vu. Ils ont attaché tous les prisonniers, même les blessés. Ils les ont passés en revue, un par un. Une Alpha vérifiait une liste, elle les triait. Certains étaient mis de côté pour rejoindre les bateaux. Ils ne se sont pas embarrassés des autres, ils leur ont tranché la gorge sur-le-champ. Les Omégas attendaient en rang, sans connaître le sort que la femme à la liste leur réservait. Plus elle remontait le rang, plus le sang coulait.

Je voyais tout se dérouler devant mes yeux à mesure qu'il le décrivait. La première nuit après notre retour sur le continent, j'en avais déjà eu quelques aperçus – mais, comme pour la plupart de mes visions, cela n'avait été qu'une série d'impressions indistinctes. Là, les mots de Piper donnaient de la chair et du sang à ce qui jusqu'alors n'était qu'une grisaille de séquences floues.

— Comment pouvaient-ils savoir qui était qui ? interrogea Zoe. Comment leur liste pouvait-elle lier un Oméga de l'île à son jumeau alpha ? Les îliens n'étaient pas fichés, à ce que je sache.

— Ne sous-estime pas la quantité d'informations qu'ils ont amassée, répondit Piper. Ça faisait longtemps qu'on les soupçonnait de constituer une liste d'îliens potentiels. Ils nous fichent tellement bien sur le continent que c'est difficile de passer entre les mailles du filet. Mais ça n'explique pas comment ils savaient qui tuer et ne pas tuer. En tout cas, pas entièrement.

— La femme à la liste ! m'exclamai-je en voyant tout se dérouler derrière mes paupières closes. C'était elle.

— Je n'ai pas pu voir de marque sur son front depuis le rempart, dit Piper, mais c'était Le Confesseur, assurément. On le devinait à la manière qu'avaient les soldats de garder leurs distances avec elle – elle n'était pas une Alpha. Cependant, ils obéissaient à chacun de ses ordres. Elle vérifiait l'identité des prisonniers en consultant sa liste, mais souvent elle se contentait de poser la main sur leur tête en fermant les yeux. Une fois qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait, il lui suffisait de faire un signe de tête pour que les soldats égorgent le prisonnier ou l'entraînent jusqu'au port.

Je vis tout. Ses hochements de tête me semblaient d'une certaine manière plus brutaux que les coups de lame dans les gorges. Elle faisait cela avec tant de détachement, adressant un signe de tête presque imperceptible aux soldats qui l'accompagnaient, avant de passer au prisonnier suivant.

Après quelques instants d'un silence recueilli, Zoe prit la parole :

— Combien d’iliens ont pu s’enfuir ?

— Plus des deux tiers s’en sont sortis à bon compte – les deux traversées –, soit tous les enfants et presque tous les civils. Malheureusement pour le second convoi, la flotte était trop pressée et surchargée. Un des bateaux a sombré dans le récif. Et on a dû porter secours aux passagers de trois autres bateaux en les rapatriant sur l’île à bord des canots des enfants. On les a cachés dans des grottes.

Il eu un rire sombre.

— Une bien triste réussite, ce sauvetage : les naufragés étaient sains et saufs sur l’île quand la flotte alpha l’a envahie.

Mes souvenirs de la bataille me revenaient à la mémoire, si imprégnants que je sentais à nouveau l’odeur du vin et du sang. Je savais que, comme moi, Kip et Piper revivaient tout.

— Tu as vu le début de l’assaut, reprit-il. Après ton départ, ça s’est pratiquement déroulé comme dans tes prédictions. Il était minuit passé quand le tunnel nord est tombé aux mains des uniformes rouges – ce que tu avais annoncé –, mais nous avons construit des barricades. Ils avaient envahi tout le cratère. Le gros de la bataille se déroulait dans les rues en combat rapproché. Ils se retenaient de faire un carnage, les Alphas. Ils tuaient, mais pas au hasard. Souvent, ils utilisaient le feu comme moyen de faire sortir les Omégas de leurs positions – incendiant pour débusquer plus que pour tuer.

— Comment ça s’est terminé ? questionna Zoe avec insistance.

— Nous étions clairement renversés. Rapidement, il n’y eut plus rien à défendre. Ils avaient brûlé la ville, pris le contrôle des tunnels et fait tomber le portail d’entrée de la forteresse. Ils occupaient la citadelle, nous étions repliés dans les étages. Après les exécutions de prisonniers dans la cour – beaucoup de victimes, peu de graciés –, les forces en opposition étaient encore plus déséquilibrées : notre camp se limitait à environ quatre-vingt-dix Omégas, le leur à peut-être six cents hommes. On ne serait jamais sortis du fort vivants s’ils ne s’étaient pas abstenus de nous tuer. Ça, c’est à mettre au crédit du Confesseur.

Ce nom, il l’avait moins prononcé que craché.

— Ça me fait bizarre de lui devoir de la reconnaissance. Ce qui nous a sauvés, c’est qu’ils ne souhaitent pas nous tuer – pas s’ils pouvaient l’éviter. Ils voulaient juste nous ligoter comme les autres prisonniers pour que Le Confesseur nous coche sur sa liste. Alors, quand on est sortis du fort dans un assaut désespéré, ils se sont gardés de nous abattre comme des lapins. L’obscurité et la fumée des incendies nous ont bien aidés pour cette manœuvre. Et, comme ils pensaient nous

avoir piégés sur l'île, ils ne nous ont pas opposé une grande résistance. On a pu rejoindre la crête du volcan. Eux se sont regroupés sur le port, pensant que nous allions tenter notre chance en volant leurs barges. En nous voyant nous diriger du côté est, ils ont dû se dire qu'on était assez fous pour tenter une évasion à la nage. Ils ne savaient pas pour les canots cachés dans les grottes.

Encore une fois, ce rire sombre.

— Ce qui est sûr, c'est que ce ne sont pas des marins. Une fois qu'on avait rejoint le récif, on était hors d'atteinte. Leurs bateaux étaient trop gros pour nous aborder, et leurs barges de débarquement trop mal manœuvrées pour nous rattraper – les rochers en ont envoyé un bon nombre par le fond. Ils ne pouvaient pas nous intercepter, nous et nos ridicules petits canots. Ce qui jouait en notre faveur, c'était qu'on connaissait le récif comme la paume de notre main. Mais on ne se faisait pas d'illusions : notre misérable flotte n'avait aucune chance de rallier le continent. On a vite entrevu une porte de sortie, deux même, de l'autre côté du récif, mouillant au bout de leur ancre. Le navire où ils entassaient les prisonniers était plutôt bien garni en uniformes rouges, mais pas les deux bateaux que nous avons pris à l'abordage par surprise. Somme toute, notre évasion s'est déroulée sans difficulté majeure, et j'ai ma petite idée sur ce qui pourrait expliquer ça. Je crois que, à ce moment-là, les Alphas avaient compris qu'ils ne trouveraient pas ce qu'ils étaient venus chercher sur l'île.

— Comment pouvaient-ils savoir ça ? demanda Kip.

— Le Confesseur le savait, répondis-je. Elle l'a perçu, j'en suis certaine.

— Peut-être, poursuivit Piper, mais ils n'ont pas eu besoin d'elle sur ce coup-là. Ils ont juste demandé.

— Je n'aurais pas imaginé que toi et eux étiez copains comme cochons.

Piper ignore l'intervention de Kip.

— Quand on était repliés en haut du fort, ils ont simplement posé la question depuis la cour de la citadelle, en braillant vers les étages.

Dans le silence qui suivit, je savais ce que Piper s'apprêtait à dire.

— Ils ont promis qu'ils épargneraient les prisonniers en échange de vous deux.

Je sentis le souffle précipité de Kip sur mon épaule. Je fermai les yeux, mais, comme toujours, c'était inutile.

Je me réveillai tôt, presque surprise d'avoir réussi à dormir un peu. Comme je voulais être seule, j'étais contente de n'entendre dans la grotte que des respirations endormies. En me frayant un passage vers l'extérieur, à travers des broussailles humides de rosée, je découvris que Piper était déjà sorti. Il aiguisait méthodiquement un couteau sur la pierre contre laquelle il était assis.

Je ne l'avais pas revu à la lumière du jour depuis l'île. Bien que le ciel laisse tout juste poindre l'aube, il y avait assez de lumière pour apercevoir ses blessures : un bras entaillé d'une longue estafilade, un œil au beurre noir si enflé qu'il était presque fermé.

— Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air. Zoe l'a à peine senti. Quant à l'œil, c'était un accident : j'ai reçu une rame dans le visage quand on descendait les canots des grottes pour les mettre à l'eau.

— Ça ne sert à rien de me mentir.

Il me regarda, m'adressa un demi-sourire.

— On dirait que ça ne sert à rien, en effet, concéda-t-il en touchant le bord de son œil enflé. Toi et moi, on savait que c'était risqué de te laisser quitter l'île. Quand j'ai dû l'expliquer à l'Assemblée, certains m'ont fait savoir ce qu'ils pensaient de ma décision. Fidèle à lui-même, Simon a ponctué la discussion d'un poing sur mon œil.

— Désolée. Alors c'en est fini pour toi de la résistance ?

— C'en est fini de moi en tant que chef. Mais c'est sans importance. Je vais continuer à me battre – si tant est qu'il y ait encore une résistance pour laquelle se battre.

— Et cette blessure ? dis-je en désignant son bras. Ce n'est pas un membre de l'Assemblée qui te l'a faite.

Je m'approchai pour la regarder de plus près. Elle était grossièrement suturée.

— Celle-là, je la dois à un soldat du Conseil. Ce n'est pas joli à voir, d'autant que je n'ai pas reçu les meilleurs soins. À l'avenir, je saurai qu'il vaut mieux éviter de se faire recoudre par une femme manchote sur un bateau qui tangue.

J'éclatai de rire tandis qu'il me faisait de la place sur la pierre. Je l'y rejoignis.

— Encore désolée. Je ne devrais pas rire de ton sort, surtout pas moi.

Il m'observa attentivement. J'étais un peu troublée de sentir son visage si près du mien. Je le voyais dans les moindres détails, de sa barbe de plusieurs jours aux plissures de sa peau suturée.

— Tu n'as pas beaucoup dormi cette nuit ? s'enquit-il.

Je fis signe que non.

— Matelas moelleux ou sol rocailleux, je ne fais jamais de longues nuits, ajoutai-je avant de marquer une pause. Les autres... ceux qui se sont échappés de l'île avec toi, comme la femme qui t'a soigné par exemple, où sont-ils allés ?

— On s'est dispersés. Déjà, on n'a pas fait accoster les deux bateaux au même endroit. Ceux qui étaient avec moi sont partis vers l'est, mais pas sûr qu'ils aient trouvé où se réfugier. Notre réseau sur le continent a reçu l'afflux massif des rescapés des deux traversées, alors les abris doivent être pleins à craquer. Je peux t'assurer que je ne suis pas le seul îlien à avoir passé la nuit dans un bivouac précaire.

J'osai la question qui appelait une réponse douloureuse :

— Et les autres ? Combien étaient-ils ?

— Combien sont morts ? Je dirais quatre cents victimes sur l'île : certaines au cours de la bataille, la plupart dans la cour de la citadelle. Quelques-uns ont été emportés en tant que prisonniers, entre dix et quinze. Pour ceux de la seconde traversée, ça dépend s'ils ont rejoint le continent sains et saufs. On a compté trente noyés à la suite du naufrage dans le récif. Reste à déterminer si les autres bateaux ont réussi la traversée, et ça prendra des semaines avant de le savoir.

Je sentis à nouveau son regard posé sur moi.

— C'est moi qui ai pris la décision, Cass. Pas toi. Rien ne m'obligeait à te laisser quitter l'île, et je l'ai fait en connaissance de cause.

Je hochai la tête sans quitter le sol des yeux.

— Tu te dis que je n'aurais pas dû te laisser partir ?

Je ne pouvais plus prononcer un mot. Respirer, voilà tout ce que j'arrivais encore à faire.

— Je pense avoir pris la bonne décision, continua-t-il. Sauf que je l'ai peut-être prise pour les mauvaises raisons. Je suis persuadé qu'on a besoin de toi, que tu pourrais être la meilleure arme de la résistance. Mais ce n'est pas entré en ligne de compte, en tout cas pas en première ligne.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Tu te souviens de notre discussion, sur l'île, quand on était sur la terrasse ? Quand je t'ai dit ne pas pouvoir mettre mon travail d'un côté et moi de l'autre ?

Je fis oui de la tête.

— J'ai compris que ça avait changé quand l'Assemblée a décidé de vous livrer aux Alphas. Je n'ai pas suivi son avis et je t'ai laissée t'échapper. Je maintiens que c'était la chose à faire, mais je ne l'ai pas faite pour le bien de l'île. Et, à cause de ma décision, le sang a coulé.

En prononçant ces mots, il revoyait le sang coagulé sur le pavé. Je l'avais lu sur son visage. Puis il avait plongé ses yeux dans les miens, sans la moindre gêne. Il savait que je voyais la même chose que lui – Le Confesseur, le massacre qu'elle avait orchestré. Ces visions d'horreur se glissaient entre nous, rendant les sentiments secrets de Piper à la fois si pesants et si futiles.

— Ce qui est fait est fait, reprit-il.

Dans les arbres, au-dessus de nos têtes, des oiseaux s'étaient mis à chanter comme pour convoquer le soleil. Je m'étais rappelé une histoire entendue à la colonie : quand le Grand Feu s'était abattu, les oiseaux foudroyés en plein vol avaient été soit tués sur-le-champ, soit aveuglés. J'avais essayé de m'imaginer ces derniers, incapables de se poser, volant jusqu'à ce qu'ils s'écrasent. Je m'étais représenté leur descente inexorable, à l'aveugle.

— Zoe dit que tu fuis avec la peur au ventre.

— C'est vrai, j'ai peur.

— Mais tu ne fuis pas ?

— À quoi bon ?

C'était trop tard pour tenter la fuite. Toute la distance du monde n'aurait pu m'épargner mes visions de l'île. Et nul endroit n'aurait pu me garantir la sécurité.

CHAPITRE 29

Quand nous fûmes tous réveillés, nous allumâmes un feu de bois et mangeâmes.

— C'est quoi la suite du programme ? me demanda Zoe.

Je fus surprise que la question soit adressée à moi plutôt qu'à Piper.

— Nous devons retourner à Wyndham. L'heure est venue de contre-attaquer.

Kip soupira.

— On n'a pas été très efficaces pour ça. Ces derniers mois, on s'est juste escrimés à fuir Wyndham. Alors, pour être franc, je ne pensais pas y retourner, et encore moins revoir les cuves.

— Tu n'auras pas à faire ça, dis-je rapidement.

— Et toi, tu n'iras pas là-bas sans moi.

Ce n'était pas une question mais une affirmation. Kip avait parlé avec détermination, en me regardant. Puis il avait jeté un coup d'œil à Piper avant de revenir à moi.

— Bien sûr que je n'irai pas sans toi, repris-je. Peut-être devrais-je me lancer dans une mission héroïque en solitaire, mais l'idée ne m'a jamais traversé l'esprit. Je disais juste que tu ne reverras pas les cuves.

— La salle des cuves, ça ne fait pas partie de ton plan ?

Piper et Zoe étaient aussi déconcertés que Kip.

— Regarde la situation, exposai-je à Kip. De tous les encuvés, toi seul étais éveillé – ou un tant soit peu conscient. Tu t'en es sorti, mais c'est un coup de chance – ou mon don de devin – qui m'a fait croiser ton regard plutôt qu'un autre. Tes voisins de cuve, on ne sait pas vraiment dans quel état ils sont. Alors il ne faut peut-être pas trop jouer avec le hasard, d'autant que les Alphas ont dû renforcer la sécurité autour de la salle depuis notre évasion. On ne peut pas y retourner.

— Tu les abandonnes à leur sort – les autres encuvés ?

Je fis signe que non.

— Tu m’as raconté ce que tu avais vu là-bas quand tu étais conscient. Tu y es resté on ne sait combien de temps – des années peut-être – sans qu’aucun autre corps te retourne jamais tes regards. S’ils sont dans une sorte d’état comateux, on ne va pas se risquer à les en sortir sans connaître la procédure.

Il baissa les yeux.

— Je n’étais pas toujours éveillé. J’ai pu être inconscient quand ils se réveillaient.

Zoe avait sorti un couteau. Elle le faisait osciller impatiemment en se nettoyant les ongles de la pointe de la lame. Je préfèrai l’ignorer.

— Tu as donné ta parole à cet homme sur l’île, continua Kip. Tu lui as promis de tout faire pour secourir les encuvés.

— C’est ma promesse à Lewis, je sais. Sur le moment, tu m’avais même dit que c’était idiot. Je veux toujours les sauver – tous jusqu’au dernier – mais, même si on parvenait à accéder aux cuves, on ne serait pas sûrs de pouvoir les en sortir vivants. Ils ne sont peut-être pas aussi forts que toi.

À l’unisson, Zoe et Piper lâchèrent un rire nasal.

— Ça pourrait les tuer, eux et leurs jumeaux. Et, si jamais ils survivaient, comment organiserait-on leur évasion depuis le cœur de Wyndham, avec des gardes armés partout ? Je ne vais pas sortir un chemin secret de ma manche chaque fois qu’on doit fuir – et encore moins un chemin accessible à une centaine d’amnésiques à moitié comateux.

— Ils ne seront pas forcément amnésiques.

— Justement. Les cuves n’auront peut-être pas eu le même effet sur eux que sur toi, c’est toute mon inquiétude. Je ne veux pas courir le risque sans savoir s’il y a une chance qu’ils s’en sortent vivants.

— Et faire en sorte qu’ils le restent, intervint Piper. Avant, on aurait pu s’appuyer sur notre réseau pour les cacher dans les abris, et même les conduire jusqu’à l’île. Mais la situation a bien changé : le réseau est ébranlé et on n’a plus d’île.

Kip n’avait même pas regardé Piper. Il n’avait pas bougé les yeux de mon visage, puis il avait repris la parole :

— Alors on les laisse là ?

— On n’a pas d’autre choix. En tout cas, pour le moment.

— C'est ça ton super-plan ? ironisa Zoe. Laisser *stratégiquement* la salle des cuves en l'état ?

— Ce n'est pas si simple, expliquai-je. Mais il existe une autre cible – tout aussi importante – qu'on peut viser sans risquer autant de vies.

— Tuer des gens n'est pas un problème, interrompit Piper. Les Alphas ne tiennent pas compte de ça, alors nous non plus.

— Voilà tout le problème, répliquai-je d'un ton sec. Eux et nous. Pourquoi n'arrives-tu pas à te mettre dans le crâne que tuer l'un d'eux, ça revient à tuer l'un de nous ? Une victime alpha, c'est une victime oméga. La seule différence, c'est que tu enfonces ton petit couteau dans la première et pas dans la deuxième.

— Nos « petits couteaux » t'ont sauvé la peau plus d'une fois, dit Zoe. Ne nous reproche pas de faire ce que ta « petite nature » n'a pas le courage de faire.

Je secouai la tête comme pour recommencer à zéro.

— Sauf qu'il y a une cible qui n'est pas gardée. Ou qui est à peine surveillée. C'est grâce à la machine découverte par Kip dans les ruines que j'ai recollé les morceaux. En voyant l'amoncellement de fils, je me suis rappelé la vision que j'avais volée au Confesseur. C'était quelque chose d'important, si important qu'elle s'était mise dans une colère monstre quand je l'avais entraperçu dans son esprit.

— Une arme ? Une bombe ?

— C'est bien pire, d'une certaine manière. Il s'agit de l'endroit où ils stockent tous les noms issus du fichage, pour relier chaque Alpha à son jumeau oméga.

— Les registres ? s'anima Piper en levant la tête.

— Et alors ? lança Zoe. Tout le monde connaît son jumeau, même ceux qui ont été dissociés tôt. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui fasse exception, à part celui-là.

Elle montra Kip du doigt.

— La plupart des gens connaissent leur jumeau, précisai-je, mais beaucoup ne savent pas ce qu'il en advient après la dissociation. En tout cas, rares sont ceux qui en savent plus que ce qu'il y a d'inscrit sur les registres : le nom du jumeau, son lieu de naissance. Et, quand bien même ils connaîtraient tout de leur jumeau, ce ne serait pas gênant. Ce qui pose problème, c'est que le Conseil en sache autant.

Je me tournai vers Kip.

— Tu te souviens de cet homme à New Hobart, fouetté simplement

parce qu'il ne s'était pas fait ficher ? Ça prouve combien les registres sont importants pour eux.

— Depuis quelques années, dit Piper, ces châtiments sont devenus monnaie courante. Ils sont sans pitié quand il s'agit d'appliquer les lois relatives au fichage.

— Ça ne m'explique toujours pas pourquoi je dois me sentir plus menacé par quelques bouts de papier que par les cuves, s'interrogea Kip.

— Ce ne sont pas juste quelques bouts de papier, expliquai-je. Ce sont des millions de bouts de papier, et la base de toutes leurs opérations : la sélection de ceux qui se feront encuver, ou encore la traque des Omégas comme moi qui ont un jumeau haut placé.

— Et aussi la liste de l'île, ajouta Piper, celle que Le Confesseur utilisait pour décider qui tuer et qui garder en vie.

— De ce que tu nous en as raconté, intervint Zoe, Le Confesseur n'avait pas besoin de la liste pour ça.

— Reste qu'elle est au cœur de ce système de renseignement et que ça lui est même très cher, avançai-je. Ça explique sa colère quand, en sondant son esprit, j'ai aperçu la salle remplie de câbles. Les registres, la liste, la salle secrète : c'est lié. Ils ont amassé une quantité phénoménale d'informations, et ils s'en servent pour mettre leur politique en œuvre. Ton passé, ton identité, celle de ton jumeau : tout ça attend sagement là-bas, prêt à être utilisé dès qu'ils en auront besoin.

— Mais peuvent-ils vraiment l'utiliser ? demanda Zoe. Tu l'as dit toi-même, ça représente des millions de fiches. Comment peuvent-ils s'y retrouver ?

— Grâce aux machines. C'est ça que j'ai aperçu dans l'esprit du Confesseur : les fils, les boîtes en métal. Ils utilisent les machines pour compiler, organiser et exploiter toutes les informations. Ils pourraient le faire avec du papier ; c'était le cas pendant des années. Mais, avec la technologie, c'est infiniment plus efficace. Plus d'informations, plus rapidement. Plus dangereux. Depuis le début de l'Après, il y a cette peur généralisée des machines, cette crainte qu'elles ne nous mènent à un deuxième Grand Feu si les gens recommencent à les utiliser. Finalement, elles nous mènent vers tout autre chose : un système total de renseignement. C'est tout ce dont le Conseil a besoin.

— Non, ce n'est pas tout. Qu'est-ce que tu fais de la technologie dans la salle des cuves ? Pour toi, ce n'est pas important ?

— Bien sûr que si, répondis-je à Kip en lui prenant la main. Sauf

que, en premier lieu, ils se servent de leur système de renseignement pour savoir qui encuver et qui utiliser comme cobaye. Toute leur organisation découle de leurs informations. Et, s'il n'y avait pas de cuves, ils t'auraient à la place enfermé dans une cellule.

— Ce n'est pas la même chose.

— Je sais. Une cellule, ce n'est pas pareil. Mais un jour, si on ne les arrête pas à temps, ils auront développé le moyen de nous encuver jusqu'au dernier. Ils n'y sont pas encore ; ils en sont loin, même. En attendant, ils fondent toutes leurs opérations sur le renseignement. Le fichage décide de qui vit, qui meurt, qui est libéré, fouetté, enfermé ou encuvé.

J'étais si proche de son visage que je voyais ses yeux en détail – les mouchetures marron foncé dans ses iris, et même l'éclat de ses pupilles qui palpaient. Je poursuivis :

— Sans le nom des Omégas couplé à celui des jumeaux alphas, ils ne sauraient pas qui rechercher et où chercher. C'est la source de tout.

— Je croyais que c'était ton jumeau, la source de tout ça, dit Zoe.

— C'est lui et Le Confesseur. Et je sais où se trouve le cœur du système.

*

Cela nous avait pris deux semaines de marche dans des conditions difficiles pour atteindre les abords de Wyndham. Nous voyagions principalement de nuit, faisant des haltes de quelques heures quand un endroit abrité se présentait. Toujours très prudents, nous avions néanmoins pris le risque de marcher de jour lorsque nous étions arrivés sur les plaines désertes. Kip et moi n'aurions jamais pu tenir le rythme soutenu si nous avions dû manger aussi peu qu'au cours de notre cavale. Cette fois-ci, nous pouvions compter sur Zoe et Piper pour attraper des oiseaux, des lapins – et même une fois un serpent que seul Piper avait osé manger, nous jurant que c'était délicieux. Toutefois, même l'estomac rempli, c'était épuisant. Le principal problème, sur ces terres arides, c'était la soif. Je nous guidais jusqu'aux rares points d'eau que je pouvais percevoir, et nous remplissions nos gourdes des quelques gorgées que nous pouvions y puiser.

Nous parlions peu, même lorsque nous nous arrêtions pour dormir. Je retrouvais l'état de transe de mes premiers jours d'évasion avec Kip

dans les tunnels : se réveiller, marcher, dormir, se réveiller. Kip était très fatigué. Cependant, ni lui ni moi ne voulions ralentir la cadence. Notre périple avait enfin un sens, avec un objectif bien défini. Nous y trouvions une raison d'être qui nous avait manqué par le passé. Je me rappelais les mots de Kip, quelques mois auparavant : *Loin, c'est un peu vague comme destination*. On a désormais une destination, pensais-je, même si on ne sait pas où ça nous mènera.

D'un côté, notre périple prenait un élan particulier ; de l'autre, Kip s'enfonçait dans un profond tourment. Je croyais que c'était juste le fruit de la fatigue. Nous avions déjà été dans un état d'épuisement extrême avant cela, pourtant il n'avait jamais été aussi discret. Son mutisme remontait à la ville taboue en haut du col. Les fils aperçus dans les ruines l'avaient renvoyé à la salle des cuves, et il ne s'en était pas remis. Peut-être avais-je sous-estimé ce que la cuve lui avait fait endurer. Entre ses traits d'humour et son petit sourire de travers, c'était facile d'oublier ce par quoi il était passé, d'autant qu'il s'était rapidement rétabli physiquement. Son corps était désormais robuste malgré sa maigreur et ses gestes avaient presque entièrement perdu leur maladresse des débuts. Mais, dans la montagne, au seuil de la ruine regorgeant de fils tabous, l'intense peur qui l'avait pétrifié m'avait révélé une énorme blessure intérieure. Quelque chose en lui était encore brisé, quelque chose que toutes les journées et toutes les nuits passées l'un avec l'autre n'avaient pu guérir.

Un matin, il avait chuchoté si bas que je l'avais à peine entendu dans mon demi-sommeil :

— Et si ça devait me revenir ? Et que je n'aimais pas ce qu'il y a à voir ?

Je m'étais collée tout contre lui. Sous la paume de ma main, son cœur battait la chamade – on aurait dit qu'il se débattait dans une cage trop petite. Il avait continué :

— Et s'il s'avérait que je ne suis pas une bonne personne ? Et si j'étais quelqu'un que je ne veux plus être ?

— Tu te souviens de qui tu étais ?

— Non. Mais j'ai toujours supposé que me rappeler mon passé serait une bonne chose. Et si ce n'était pas le cas ?

Je lui avais tapoté la poitrine, lentement, comme pour inciter son cœur à suivre ma cadence. Tant de fois il m'avait rassurée, quand je me réveillais et que je criais, en me caressant le dos et en me tapotant ainsi. Que lui avais-je alors offert, à part le fardeau de mes visions ? Et que lui avais-je donné pour remplir sa mémoire vierge, hormis mes cauchemars, la nuit, et les horribles souvenirs de notre cavale et de la

bataille ?

— Toi seul choisis qui tu es, avais-je répondu.

— Tu le crois ?

J'avais fait signe que oui, hochant ma tête passée sous son épaule.

— Je le crois, Kip, et je sais qui tu as choisi d'être.

*

À mesure que les plaines désertes disparaissaient et que le réseau de cours d'eau se densifiait, il y avait de plus en plus de signes de vie humaine. D'abord, nous avions croisé quelques colonies fondées sur des terres arides mais arables. C'étaient de bien petits avant-postes omégas – parfois pas plus de quelques cabanes – mais nous gardions nos distances. En même temps que les terres devenaient riches, les habitations alphas se multipliaient – de grandes bâtisses entourées de champs et de vergers soigneusement entretenus. La journée, il y avait des gens aux champs et sur les routes, mais le pays était assez vaste pour être traversé en cachette, la nuit, à l'écart des axes principaux.

À deux jours de Wyndham, il y avait un abri oméga. Piper et Zoe nous avaient parlé de cette maison isolée dans une vallée humide où vivait un couple ami de la résistance. Là-bas, nous pouvions espérer dormir sous un toit, nous laver, et surtout nous mettre à couvert derrière des murs. Pendant toute la nuit, tandis que nous nous en approchions, j'avais pensé à la promesse d'un matelas souple ainsi qu'au luxe de ne plus être soumis aux caprices du temps. Pourtant, quand nous avons atteint la crête qui surplombait la vallée, nous n'avions été accueillis que par un amas de poutres carbonisées – certaines encore fumantes – et une flaque de boue – noire de cendres.

— Quelqu'un a manqué de prudence, avait dit Piper tandis que nous nous dissimulions juste au-dessous de la crête. Je me doutais que ça arriverait après l'assaut sur l'île – il y avait trop de réfugiés omégas cherchant désespérément refuge. Certains se seront fait repérer par des Alphas, et ils les auront menés droit jusqu'à l'abri.

— Ou alors quelqu'un a dévoilé la position de l'abri, avait avancé Zoe. Un des otages capturés sur l'île, par exemple.

Piper regardait les décombres en contrebas.

— Ce qui est sûr, c'est qu'il vaut mieux ne pas s'en approcher. L'endroit est peut-être surveillé.

Il s'était tourné vers moi.

— Il y a quelqu'un de vivant là-bas ?

Aucune sensation n'émanait de la vallée, seulement de la fumée.

— Je ne perçois rien. Mais ça ne veut pas dire qu'ils ont été tués. Ils ont peut-être été emmenés.

Connaissant la nouvelle politique d'encuvement, cette perspective n'était guère réconfortante.

— Il faut reprendre notre route, avait poursuivi Piper. Trouver un endroit où nous cacher. Seulement, ça s'annonce aussi mal que ce que je craignais. Il est possible que le réseau entier se soit écroulé, percé à jour.

Deux nuits de marche plus tard, Wyndham s'était dessiné à l'horizon. Mes seules impressions de la ville, je les devais à mes rares sorties sur les remparts, en haut du fort. Tandis que nous approchions, avec le soleil qui se levait face à nous, elle m'était apparue sous un jour inconnu. Elle se dressait avec autorité, ses bâtiments accrochés à la colline comme des moules à un rocher. En surplomb, la forteresse était solidement ancrée avec, à son pied, la rivière qui sortait du versant. De là, le cours d'eau serpentait en direction du nord. Il nous faudrait le suivre pendant environ une journée avant d'atteindre notre destination : les silos. Juste un peu plus loin se trouvaient le village de mon enfance et ma mère. Notre mère à Zach et moi – au Réformateur et moi.

Zoe toisait le sommet de la ville.

— Cette citadelle est pleine à craquer de soldats, la ville aussi, et vous trois êtes en haut de leur liste.

— Pas toi ? avais-je demandé.

— Ça dépend des renseignements qu'ils ont pu obtenir sur le réseau après l'assaut de l'île. J'ai toujours opéré le plus discrètement possible, mais on ne fait pas ce que je fais depuis des années sans qu'un minimum de gens en ait eu vent. J'ai escorté un nombre incalculable de réfugiés jusqu'aux points de rendez-vous, participé aux sauvetages, été en contact avec des messagers. Parmi tous les Omégas capturés sur l'île, certains ont forcément vendu la mèche. Et, si ce n'est pas encore fait, le Conseil arrivera tôt ou tard à leur soutirer une poignée d'informations. Il ne sait peut-être pas que je suis la jumelle de Piper, mais il doit avoir une assez bonne idée de qui je suis et de ce que je fais.

— Ceci étant, avait exposé Piper, le Conseil ne peut pas deviner

qu'on s'est aventurés jusqu'ici. C'est même le dernier endroit où il s'attend à nous trouver.

— Ne sous-estime pas Le Confesseur, l'avais-je mis en garde. Mais je suis d'accord avec toi : le Conseil sait qu'on était sur l'île il y a peu, alors il ne doit pas s'imaginer qu'on ait pu rejoindre Wyndham, et surtout pas aussi rapidement.

Le reste de la journée, nous nous étions reposés à couvert sous un taillis broussailleux. Nous étions repartis dans l'après-midi, contournant la ville en nous tenant à l'écart des routes. Quand l'obscurité s'était épaissie dans la vallée, nous avions rejoint la rivière au nord de Wyndham et j'avais pris la tête de l'expédition.

— Il faut suivre la rivière pendant combien de temps ? avait demandé Piper.

— Je dirais un jour de marche. Quand je vivais au village, je remontais la rivière pendant une demi-journée avant d'atteindre les silos. Il fallait continuer pendant encore une journée pour rejoindre Wyndham – c'était assez loin pour qu'on n'y aille jamais.

Au milieu de la nuit, nous étions arrivés à l'embranchement du canyon et de la rivière. Là, nous avions découvert un avant-poste militaire qui n'existait pas dans mon enfance. Ce n'était rien de plus qu'une écurie jouxtant une longue caserne avec, en haut, un drapeau alpha qui flottait mollement, presque aussi endormi que la garnison.

— Il y a de la place pour un régiment de cinquante soldats, peut-être plus, avait évalué Piper. Ces avant-postes poussent comme des champignons depuis quelque temps.

Une heure après, ayant remonté le canyon rocailleux qui s'écartait de la rivière, nous avions vu apparaître les silos. Trois énormes cylindres au toit plat qui occultaient une partie du ciel étoilé. Ils étaient dépourvus de fenêtres, comme dans mon souvenir, mais désormais reliés entre eux par de hautes passerelles. À la base, les accès autrefois ouverts avaient été condamnés par des portes métalliques – des panneaux oblongs et sombres qui se découpaient sur la pâleur lunaire du béton.

— Ils datent de l'Avant ? avait demandé Kip.

— Oui, avais-je répondu. Les portes, c'est du nouveau. Les passerelles en haut aussi. Sinon, c'est pareil que dans mon enfance.

— Pourquoi ne sont-ils pas surveillés par des gardes ? s'était interrogée Zoe à voix basse.

— Pour que personne n'en sache rien. C'est pour ça qu'ils ont été

choisis : ils sont loin de Wyndham, loin de tout, loin des gens. Et puis ils sont tabous, alors pas besoin de craindre que des curieux ne s'y aventurent. Leur meilleure protection, c'est la peur qu'ils inspirent. D'autant que la caserne à l'entrée du canyon n'invite pas à la promenade. À l'intérieur de ces silos, il y a le projet secret de Zach et du Confesseur – leur bébé à eux – et ils ne font confiance à personne.

— S'il n'y a pas de gardes, c'est déjà un problème en moins. Mais comment on va faire avec les portes ?

Zoe avait eu un large sourire.

— Il me semble avoir déjà expliqué que Piper et moi nous débrouillions très bien de ce côté-là quand nous étions enfants. Je crochète des serrures depuis que j'ai dix ans. Je vais nous faire entrer.

— Tu peux nous faire entrer, Kip et moi, avais-je dit, mais tu ne viendras pas avec nous.

Zoe leva les yeux au ciel.

— Au départ tu ne voulais pas rejoindre la résistance, et maintenant tu veux jouer les martyrs.

— Ce n'est pas une mission martyre – je n'y mêlerais pas Kip si c'était le cas – et on n'y va pas pour se battre. C'est une machine à l'intérieur, pas un régiment de soldats. Comme je l'ai expliqué, Zach est trop paranoïaque pour poster des gardes ici.

— Mais il est loin d'être idiot, avait soulevé Piper. Il vaut mieux que tu ne t'y aventures pas toute seule.

— Je ne serai pas seule, je serai avec Kip. C'est notre meilleure chance : une équipe réduite, une expédition éclair. Je sais où aller, je sais quoi y faire.

— Ça me paraît être une bonne idée, avait estimé Zoe en se tournant vers Piper. Regarde les choses sous cet angle : s'ils sont capturés, toi et moi on pourra continuer nos opérations.

— Ça fait chaud au cœur d'entendre ça, avait lancé Kip.

— Elle a raison, repris-je. La résistance est à la dérive depuis l'attaque de l'île : les réfugiés sont traqués par des chasseurs de primes et des soldats, le réseau d'abris s'écroule. Ce que Kip et moi ferons ici, c'est important, mais ce n'est pas la seule chose qui importe. Zoe et toi devez remettre la résistance à flot.

Piper m'avait regardée attentivement avant de m'adresser la parole :

— Tu n'as pas à me rendre la pareille pour ce qui s'est passé sur l'île.

— Fais-nous juste entrer dans ces silos.

— Et après ?

— Quand on ressortira, on devra partir d'ici aussi loin et aussi vite que possible – avant l'aube. Est-ce que tu penses pouvoir retourner à l'avant-poste alpha et nous dégoter quelques chevaux sans attirer l'attention ?

— On peut le faire dans l'heure, avait assuré Zoe, et vous attendre dans le canyon au niveau du goulet – là où il y a de quoi se mettre à couvert. Mais on ne pourra pas s'attarder longtemps, pas si près de la caserne. Les soldats constateront le vol à leur réveil et ils donneront immédiatement l'alerte. Si vous n'êtes pas de retour au lever du soleil, on devra partir sans vous.

— Toujours le même débordement de sentiments, s'était amusé Kip.

— C'est valable dans les deux sens, avait ajouté Piper. Si on n'est pas au point de rendez-vous, continuez sans nous. Dirigez-vous vers l'est. Aussi loin que les Terres Brûlées s'il le faut.

J'avais acquiescé dans un murmure, resserrant les bretelles du sac à dos tandis que Piper s'assurait que je portais toujours son couteau à la ceinture. Kip avait palpé son couteau pour vérifier qu'il l'avait, lui aussi, bien attaché à la taille, puis nous nous étions approchés des silos lentement. Sur les cinquante derniers mètres, nous étions à découvert – les buissons qui bordaient le canyon étaient plus clairsemés à cet endroit. Heureusement, il n'y avait pas de fenêtres aux silos, pas d'ouvertures d'où nous voir venir. Si je me sentais épiée, c'était par l'esprit du Confesseur, qui n'avait jamais cessé de me traquer.

Je nous avais conduits devant la porte en métal clouté du plus gros silo. Il n'y avait pas de poignée, seulement une serrure. Piper avait posé l'oreille contre la porte, attendu quelques instants, puis il avait fait un signe de tête à Zoe. Elle s'était agenouillée, avait sorti un petit instrument en métal de sa ceinture et l'avait actionné dans la serrure pendant une poignée de secondes. Les yeux fermés, la langue tirée au coin de la bouche, elle avait agité l'outil d'une main experte en donnant des mouvements rapides et saccadés. Le doux déclic du loquet s'était promptement fait entendre.

Zoe s'était levée. Il n'y avait pas eu de grands adieux, seulement nos quatre regards se croisant dans l'obscurité.

— Le goulet du canyon avant l'aube, avait dit Piper en effleurant brièvement mon bras.

— Avant l'aube, avais-je répété comme une incantation.

Piper et Zoe s'étaient éloignés dans la nuit, et je m'étais tournée vers la porte déverrouillée.

CHAPITRE 30

En entrant dans le silo, nous nous étions retrouvés dans une seule et gigantesque salle qui était étrangement bruyante. D'un côté, un escalier en colimaçon montait jusqu'à une petite plateforme logée tout en haut, sous le plafond. Collées contre la paroi circulaire du silo, les machines formaient une sorte de cloison supplémentaire d'un mètre cinquante de profondeur. J'en avais d'abord vu des centaines, avant de lever les yeux et d'en découvrir des milliers empilées les unes sur les autres jusque sous le toit. En bas du silo, d'énormes boîtes noires bourdonnantes constituaient la base de cette tour technologique. Elles dégorgeaient des centaines de câbles qui se frayaient un chemin de machine en machine, comme une toile d'araignée tissée du sol au plafond. Des lumières de l'Électricité étaient suspendues en haut, mais elles éclairaient bien peu soixante mètres plus bas. Leur lueur nous parvenait sous la forme d'un motif complexe tissé par les câbles qui s'entrecroisaient au centre béant de la tour. Nous avions quitté la fraîcheur extérieure pour découvrir, dans le silo, une chaleur stagnante et suffocante. Lorsque du bras j'avais effleuré une des machines, son enveloppe métallique m'avait paru fiévreuse.

Couteau en main, Kip était prêt à l'action.

— Alors quoi, on coupe les fils ?

— Non, répondis-je en regardant autour de moi. Ça ne peut pas faire de mal, mais ça ne serait pas suffisant. Ce genre de dégât, ça se répare. Il faut viser le cœur du système.

— On commence par où ?

Il tourna sur lui-même, lentement, levant la tête en l'air pour examiner la monumentale masse de métal plaquée au mur, du sol au plafond – un monolithe de technologie seulement animé de points lumineux intermittents. Je n'avais pas bougé, les yeux fixés sur la lointaine plateforme tout en haut des marches. Des câbles y étaient regroupés, si nombreux et si épais qu'on les avait ficelés ensemble comme des fagots de chaume bien serrés.

Kip suivit mon regard – le long de l'escalier abrupt, jusqu'à la plateforme – et soupira.

— Une fois ? Est-ce que pour une fois on ne pourrait pas faire simple ?

Je lui adressai un sourire d'excuse.

— Au moins, ajouta-t-il, on peut causer suffisamment de dommages pour nuire au Conseil.

Il fit un essai en s'attaquant à un câble tout proche. À l'endroit où sa lame tailla le cordon, une large étincelle bleue jaillit en un éclair, le faisant tomber à la renverse.

— « Ça ne peut pas faire de mal », c'est bien ce que tu viens de me dire ?

— Il ne fallait pas le prendre au pied de la lettre, dis-je en regardant ma dague fébrilement. Peut-être qu'on pourrait se contenter de débrancher les câbles ?

— Non, répondit-il en ramassant son couteau tombé à terre. Ça m'a surpris, mais tout va bien. On fera plus de dégâts en coupant qu'en débranchant.

Il trancha dans un autre câble. De part et d'autre de sa lame, deux extrémités se détachèrent en poussant un chuintement de mécontentement.

Nous fîmes un rapide tour du silo, coupant et débranchant les câbles sur notre passage. Chaque fois que j'arrachais un cordon, que je sentais sa résistance céder sous mon acharnement, je me rappelais le tube que j'avais involontairement détaché en tirant Kip hors de sa cuve.

À côté de moi, il fit levier de son couteau afin d'ouvrir le boîtier d'une des machines. Le couvercle atterrit sur le sol en béton dans un choc métallique. À l'intérieur du boîtier, c'était comme une version miniature de la salle dans laquelle nous nous trouvions : des éléments reliés entre eux par des fils et organisés dans un apparent chaos qui, finalement, se révélait être tout ce qu'il y a de plus méthodiquement ordonné. Armés de nos seules mains et de nos couteaux, Kip et moi extirpâmes le cœur de la machine de sa boîte. Elle répondit en dégageant de la fumée, puis les lumières à sa base clignotèrent frénétiquement avant de s'arrêter d'un seul coup.

Malgré les étincelles et les bruits que nous déclenchions, personne ne débarquait dans le silo, alors nous continuâmes de plus belle. Kip s'employait à fracasser les tableaux de contrôle des machines. Sur les débris de verre, nos pas résonnaient encore plus ; dans ma gorge, la fumée s'accrochait âprement. Je prenais plaisir à tout démolir : décrocher les panneaux recouvrant les machines, arracher leurs

viscères tendres et filandreuses.

Quand nous eûmes fini notre boucle destructrice autour de la salle, nous grimpâmes l'escalier en colimaçon, tranchant les câbles qui étaient à notre portée sur le mur. Le plus jouissif, c'étaient les gros cordons tendus à travers le silo. Nous les coupions depuis les marches et, comme des lianes, ils partaient s'écraser sur la paroi opposée, faisant résonner le métal des machines qu'ils fouettaient joyeusement. À mesure que nous montions, la fumée était moins épaisse, mais suffisamment dense pour embrumer la base du silo.

Alors que nous approchions du plafond, je m'arrêtai et signalai à Kip d'en faire autant. Je jetai un rapide coup d'œil, puis baissai les paupières. Au-dessus de nous, la plateforme s'étendait à presque six mètres du mur, occultant une partie du toit. Tous les câbles du silo convergeaient vers la plateforme, et l'escalier aussi. De l'endroit où nous nous trouvions, les lumières accrochées au plafond créaient un contre-jour, m'empêchant de voir ce qui nous attendait.

— Il y a quelqu'un en haut.

Kip leva le sourcil.

— S'il nous a laissés causer tous ces dégâts, ce n'est pas pour nous attaquer maintenant.

— Ce n'est pas toujours aussi simple.

Je remarquai que nous chuchotions, ce qui était absurde après dix minutes d'un vacarme de tous les diables.

— J'ai du mal à déterminer si c'est elle. C'est que je la ressens si intensément, depuis si longtemps – et de toute manière cet endroit empeste sa présence et celle de Zach. Mais ça pourrait être elle.

— Le Confesseur ?

J'acquiesçai.

— On fait quoi ?

Il était une marche en dessous de moi. Il glissa sa main le long de la rampe jusqu'à la mienne, la pressa contre sa paume.

— Si on veut en finir, on n'a pas d'autre choix que de monter pour l'affronter.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'ils me manqueraient, mais tu ne penses pas qu'on devrait aller chercher Zoe et Piper avant de continuer.

Je fis signe que non.

— Cass, je suis sûr que tu sais te battre comme une tigresse, mais, quand tu dis vouloir en finir, tu ne penses pas qu'il vaudrait mieux s'entourer de... tu sais, de dangereux rebelles lanceurs de couteaux ?

— Non. On leur a déjà imposé tellement de sacrifices, on ne peut pas leur demander de prendre ce genre de risque. La résistance dépend trop d'eux. De toute façon, avec Le Confesseur, c'est une bataille psychologique – je ne pense pas qu'elle soit meilleure au combat que nous deux. Quand j'ai parlé d'en finir, ça ne voulait pas dire dans le sang, juste que...

Je marquai un temps d'arrêt, ne sachant pas trop comment lui expliquer.

— Juste que, tout ça, ça a commencé entre elle et moi. Tout ce temps, c'est elle que j'ai ressentie. Elle m'a traquée, encore plus déterminée que Zach. On ne va pas continuer à la fuir indéfiniment. Regarde autour de toi...

Je désignai l'immense tour où s'empilaient les machines.

— ... c'est elle qui est au cœur de tout ça. Pour y mettre un terme, on doit l'affronter.

Je rangeai ma dague dans son fourreau. Kip garda son couteau avec lui et se porta à ma hauteur. Les marches étaient si étroites que lui et moi étions serrés l'un contre l'autre, à la limite du déséquilibre. J'étais pourtant heureuse qu'il soit à mes côtés tandis que nous arrivions en haut de l'escalier, puis sur la plateforme.

À côté d'une porte en acier se dressait un énorme panneau de contrôle, si grand qu'il cachait un pan entier du mur. Face à lui, Le Confesseur était assise dans une chaise à roulettes, les yeux fermés et crispés. Je devinais qu'ils bougeaient derrière ses paupières closes. Elle parcourait la console des mains, appuyait sur des boutons, caressait des cadrans. Autour de son front, elle portait un bandeau en métal – comme une auréole d'acier – relié à la console centrale par un fil.

— C'est elle ? chuchota Kip.

Je hochai la tête.

Sans précipitation, Le Confesseur pivota sur sa chaise jusqu'à nous faire face.

— Je me demandais quand j'allais finalement te revoir.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais réalisai que Le Confesseur avait parlé sans même me regarder. Elle avait les yeux fixés sur Kip. Elle se leva, ôta son bandeau métallique, puis elle examina Kip plus attentivement avant d'esquisser un sourire.

— On n'en sort pas indemne. Je m'en doutais, mais c'est différent de le constater en personne. Et c'est pire que ce que je pensais. Alors, comme ça, tu es vraiment une page blanche, n'est-ce pas ? Une table rase ? C'est remarquable !

— Que savez-vous à propos de Kip ? dis-je en entendant ma voix faire écho contre le plafond du silo.

— Kip, c'est comme ça qu'on t'appelle maintenant ?

Elle s'avança à deux pas de lui et poursuivit :

— Moi aussi j'avais un autre nom, autrefois. C'était il y a si longtemps que je m'en souviens à peine. Tu vois, on se ressemble beaucoup, toi et moi.

— Vous n'avez rien de commun avec lui, lâchai-je en fonçant sur elle.

Je lui pris le bandeau métallique des mains et, après en avoir arraché le fil, le jetai du haut de la plateforme. L'instrument alla cogner le mur opposé dans un choc retentissant. Puis il partit s'écraser en bas de la tour en ricochant contre la paroi – un chapelet de sons amplifiés jusqu'à l'impact final contre le sol.

Le Confesseur n'avait pas bougé. Elle avait juste levé les mains et haussé les épaules.

— Défole-toi tant que tu veux. J'ai coupé le courant à haute tension quand vous avez commencé vos bêtises en bas du silo. Couper des fils sous tension au couteau et à mains nues – c'est une chance que vous soyez encore vivants. À cause de ça, j'ai dû allumer le groupe électrogène.

Pour nous, ses paroles étaient du charabia. Elle continua sans faire attention à nos mines interloquées :

— Juste assez de courant pour vous offrir un petit feu d'artifice de salon, pour vous tenir occupés. Et, bien sûr, pour me connecter à l'interphone, appeler ton frère et lui dire que la jumelle prodigue était de retour parmi nous.

Elle jeta un coup d'œil en bas – vers la fumée, les machines sabotées.

— Des dommages assez superficiels, pour tout vous dire. Les ordinateurs sont un véritable atout, mais l'essentiel se passe ici.

Elle tapota sur son crâne, puis elle me regarda.

— Mais, bien entendu, tu devais t'en douter.

— Pas besoin de nous donner une raison supplémentaire de vous tuer, lança Kip.

— Crois-moi, dit-elle en riant, tu serais mieux avisé de ne pas t'en prendre à moi.

Je désignai la console, les machines massées en dessous.

— Comment pouvez-vous faire ça à vos semblables ?

— De la même manière qu'une Alpha peut travailler pour la résistance oméga.

— On ne vous dira rien sur eux, assura Kip.

— Tu dois parler de votre amie Zoe, la jumelle de Piper. On sait tout sur elle. On va juste vous demander où elle se trouve, et son frère aussi, les interrogateurs ne devraient plus tarder. Mais je ne parlais pas d'elle.

Kip et moi échangeâmes un regard incrédule.

— Pour ce qui est de « mes semblables », poursuivit-elle, tu dois bien savoir que ce n'est pas aussi simple que ça, pour nous les devins. Les Omégas nous rejettent car nous n'avons pas de difformités comme eux. Et les Alphas ont peur de nous car nous sommes comme eux mais en mieux. On n'a notre place ni chez les uns ni chez les autres.

— Moi si, affirmai-je.

— Où donc ? Chez tes parents qui étaient si impatients de se débarrasser de toi ? Dans cette triste colonie où tu vivais de rien après que ta famille t'eut chassée ? À moins que tu ne me parles de l'île ? Mais, si tu te sentais y appartenir, c'est un peu étrange de t'en être enfuie en laissant le reste de la population se faire massacrer.

— Avec moi, dit Kip. Cass a sa place avec moi. Et aussi aux côtés de Piper et de Zoe.

Le Confesseur rit presque gentiment.

— Comme c'est touchant. Mais tu n'es pas vraiment une des leurs, n'est-ce pas, Cass ? Tu vauds mieux que n'importe lequel d'entre eux. Piper, au moins, a dû le réaliser – sinon il t'aurait fait tuer dès qu'il a mis la main sur toi, afin d'éliminer Zach.

Elle inclina un peu la tête en me fixant d'un regard oppressant.

— Néanmoins, je commence à me demander si je ne t'ai pas surestimée. Moi comme tout le monde. Tu as effectivement tes bons moments. Je suppose que c'est à toi qu'on doit l'évacuation d'une grosse partie des îliens, ou encore l'incendie de forêt à New Hobart.

Mais je suis surprise de te découvrir à ce point aveugle à ton potentiel. On dirait que tu n'as toujours pas exploité toutes tes capacités.

Elle s'était encore rapprochée de nous, physiquement. Toutefois, c'était sa présence mentale qui, comme d'habitude, constituait la confrontation la plus intense. J'étais une nouvelle fois crispée par sa manière pénétrante de me scruter, par ses yeux immobiles et froidement calculateurs.

— Tu me déçois, Cass. Tout autant que ces machines. Il s'avère qu'elles ne méritent pas tous les espoirs qu'on a fondés sur elles, même si elles sont extrêmement utiles pour le stockage d'informations. Tout est là.

Elle fit un geste vague en direction des machines empilées sur toute la hauteur du silo.

— Il fallait voir les Chambres des Registres, à Wyndham, avant que Zach et moi ne transférions tout ici dans les ordinateurs. Les informations y étaient emmagasinées, mais ce n'était pas pratique pour les exploiter. Désormais, c'est incroyablement simple et rapide. Pense aux milliers d'agents qui auraient dû s'affairer sur des millions de fichiers pour traiter ne serait-ce que les renseignements les plus basiques. Avec les ordinateurs, tout est compilé, synthétisé dans un seul système. C'est comme un organisme vivant. J'y accède, j'interagis, j'utilise les informations aussi facilement que si elles étaient dans mon cerveau. Si on en était encore au fichage papier, on aurait été incapables d'accomplir tout ce qu'on a fait.

— Quel fiasco regrettable ça aurait été !

Le Confesseur ignore purement Kip.

— Ceci étant, les ordinateurs sont encore, comment dire, limités. Pour les opérations complexes, les prévisions, les déductions, ils ne font pas jeu égal avec le cerveau humain. Un jour ils le pourront, c'était probablement le cas dans l'Avant. Je suis beaucoup plus réservée quant à leur capacité d'égaler le cerveau d'un devin. Mais, tout ce qu'ils ont été capables d'accomplir avant le Grand Feu, vous n'en croiriez pas vos yeux.

— Croyez-moi, on a tous vu ce qu'ils ont accompli, dis-je.

Encore une fois, elle avait semblé sourde à ce qu'on venait de dire.

— Dans l'Avant, toutes les informations, tout ce pouvoir aurait tenu dans un seul ordinateur de petite taille. On n'en est pas encore à ce stade-là, et c'est d'autant plus difficile de s'en approcher qu'on doit opérer en secret. Les gens ne sont pas encore prêts à concevoir les machines comme un outil précieux. C'est peut-être notre faute – on a

maintenu le tabou avec trop de zèle et depuis trop longtemps. En attendant, on avance avec ce qu'on a, clandestinement. Et, quand ça devient trop complexe, c'est là que j'interviens.

Elle ignorait Kip, il n'y avait plus qu'elle et moi – deux devins.

— Toi aussi tu aurais pu être utile, si seulement tu avais collaboré avec moi. Tu aurais été un maillon important et puissant. Moi seule, avec toutes ces informations, il n'y a pas grand-chose que je ne puisse accomplir. Prends, par exemple, une agitatrice oméga sur les lointaines terres de l'Est. Elle s'oppose au Conseil sur la question de la dîme, elle rassemble un bataillon de résistants autour d'elle. De mon côté, je localise son jumeau alpha en une demi-heure, même s'il a changé de nom et qu'il s'est exilé sur la côte sud. Et ça nous prendra une demi-journée pour lui loger un couteau dans la gorge. Pareil avec un Alpha de Wyndham qui voudrait se présenter aux élections face à ton frère. Tu serais surprise de voir avec quel empressement il se retire dans sa propriété de l'arrière-pays, loin des affaires politiques, une fois qu'on a emprisonné sa jumelle. Mieux encore, je peux prédire les lieux d'insurrection grâce à des algorithmes qui permettent de surveiller tout sur tout, jour après jour, d'une manière jusqu'alors impossible. Je peux vérifier les villes où il y a un faible taux de fichage et une collecte d'impôts insuffisante. On s'y rend avant que la grogne ne monte trop, et on donne un grand coup de balai pour éviter de se retrouver avec un soulèvement populaire sur les bras. Zach est accaparé par les cuves, mais, ce qu'il y a dans ces silos, c'est tout aussi essentiel.

— Alors pourquoi ne pas les surveiller ? Pourquoi a-t-on pu y entrer comme dans un moulin ?

— Les gens ne sont pas curieux, et ça nous va très bien. Et puis les Conseillers et les soldats ont peur du tabou, comme tout le monde. Personne ne veut savoir ce qu'il se passe ici. Ils se contentent d'en connaître un minimum, et on leur cache le principal.

Elle pointa son doigt vers le sol de la tour.

— Les générateurs en bas, et ceux des autres silos, fournissent la moitié de l'électricité de Wyndham – la plupart des bâtiments du Conseil sont désormais reliés au réseau électrique. Au Conseil, ils le savent tous, tout comme ils savent pour les cuves. Ils sont juste parfaitement hypocrites : bien contents d'éclairer leurs logements privés à l'Électrique, fort disposés à encuver leurs jumeaux, mais trop frileux en public pour remettre en cause le tabou. Ils n'osent pas, et ils ne voient pas tout le potentiel qu'on libérerait si on passait à la vitesse supérieure.

Un éclair de déception sembla rapidement traverser son regard. Puis elle continua :

— Toutefois, ton frère et moi avons une vision à long terme. On a l'intention d'aller jusqu'au bout des choses, jusqu'à leur conclusion logique. C'est pour cette raison qu'on garde tout ça secret : c'est notre projet à nous. Si on commence à invoquer la nécessité de sécuriser les silos, tout le monde va nous tomber dessus pour savoir ce qu'on y fait.

— La « conclusion logique », répétais-je comme un écho. Vous voulez plutôt parler de tous nous encuver. Et de vivre entre Alphas, comme si nous n'avions jamais existé.

— Elle verse facilement dans le mélodrame, ton amie, dit-elle à Kip. C'est plus compliqué que ça, en vérité. Réfléchis aux problèmes logistiques : encuver des millions d'Omégas, même si nos essais sur les cuves de masse aboutissent, ça nécessite d'énormes infrastructures. Ça ne va pas se mettre en place du jour au lendemain, quand bien même Zach le voudrait. En attendant, on se concentre sur cette base de données et on se limite à un programme d'encuvement stratégique. On vise deux types d'Omégas : les cibles prioritaires et les cibles sans valeur qui servent pour les expérimentations. Ça nous a déjà pris trois ans de travail acharné pour mettre au point les premières cuves fiables, et on a subi des pertes assez considérables chez les cobayes.

— Vous avez subi des pertes considérables ? appuya Kip tandis qu'il s'approchait du Confesseur couteau à la main.

— Elle a un jumeau, Kip, chuchotai-je en le retenant par la chemise.

— Comme tous ceux qu'elle a tués, bouillonnait Kip. C'est elle le système. Si on l'élimine, on élimine le système. Pense à ce qu'on aura accompli. C'était ça notre plan, en venant ici.

— Non. En venant ici, on ne savait pas que le système était une personne.

— On ne peut pas vraiment la qualifier de personne.

— Écoute ce que tu viens de dire – c'est comme ça que les Alphas nous perçoivent. On se doit – à nous et à notre cause – de ne pas suivre cette voie.

— Pourtant il le faut.

Il se précipita en avant. J'entendis mon pouls – pressant, assourdissant – qui rivalisait dans mes oreilles avec le fracas de Kip plaquant Le Confesseur à terre, avec le choc de la chaise expédiée contre la console. Il était sur elle, l'immobilisant au sol d'un genou calé sur sa poitrine. Elle lui attrapa la main, lui tordit le poignet avec

une clé de bras, le soumettant jusqu'à retourner le couteau contre lui. Avec son seul bras, Kip n'avait pas la force de repousser la lame. Il roula sur le côté pour l'éviter, et Le Confesseur se retrouva sur lui. La dague dans ma ceinture était une solution trop sanglante. Je regardai autour de moi. Sur la surface de verre et d'acier de la plateforme, je ne vis pas d'autre possibilité que la chaise. Je la soulevai, me retournai vers Le Confesseur et visai sa tête.

D'abord, je crus avoir accidentellement touché Kip en même temps que Le Confesseur. Elle s'effondra lourdement sur le côté, sa tête rebondissant sur le sol. Kip en fit autant : ses épaules tombèrent à plat, ses dents claquèrent d'un coup sec quand l'arrière de son crâne cogna le plancher. Mais cela n'avait aucun sens. Dans sa course, la chaise n'avait heurté que la tête du Confesseur – avant de finir de l'autre côté de la plateforme, retournée sur le flanc, les roues en l'air tournant dans le silence soudain.

En voyant Kip et Le Confesseur tous deux allongés, tous deux inconscients, je réalisai subitement ce qui m'avait échappé. Tout devint plus net et plus limpide, comme le visage de Kip lorsqu'il avait émergé du fluide de la cuve. Je me demandai alors si, de la même manière que j'avais préféré ignorer la mise en garde de ma mère à propos des Chambres de Détention, je n'avais pas occulté ce dont je me doutais depuis le départ.

CHAPITRE 31

Le Confesseur reprit ses esprits la première. Elle cligna plusieurs fois des yeux, secoua la tête, grimaça. Quand elle fut totalement revenue à elle, son premier regard ne fut pas pour moi qui me tenais sur elle, mais pour Kip toujours inconscient.

— Tout ce temps à vous sentir me traquer, dis-je. Depuis mon évasion.

— Depuis son évasion, corrigea Le Confesseur.

— Tout ce temps, je pensais que c'était moi que vous pourchassiez. Mais je ne comprends toujours pas comment c'est possible. Vous ne pouvez pas être tous les deux des Omégas.

— On a dû lui enlever un bras, expliqua-t-elle en s'asseyant. Ce n'était pas suffisant de le marquer au front. Le bras, c'était l'idée de Zach. Il y aurait eu des réticences à encuver un Alpha, même parmi ceux qui travaillent sur le programme des cuves. Et il ne fallait pas qu'on puisse faire le rapprochement entre lui et moi. Alors on l'a fait ressembler à un Oméga. Son amnésie, c'est la bonne surprise, même si je ne peux pas m'en attribuer le mérite. On ne pouvait pas le prévoir, car on n'a jamais déçu qui que ce soit.

— Les effets secondaires, c'était le cadet de vos soucis.

— Ce dont je me souciais, c'était de le maintenir en vie dans sa cuve.

Elle porta la main à sa tête, passa les doigts sur sa blessure, puis observa avec dégoût le sang qui s'y était amassé.

— Tu comprends maintenant pourquoi je ne craignais pas que vous me découvriez ici. Je savais que vous formiez un vrai petit duo, que vous étiez très proches et que tu ne me ferais aucun mal si ça devait lui en faire. Mais j'ai sous-estimé les effets de la cuve. J'avais perçu qu'il n'en était pas sorti indemne, mais pas qu'il avait perdu la mémoire. Et je t'ai surestimée, pensant que tu aurais découvert le lien qui nous unissait lui et moi.

— Je n'ai rien vu venir.

Le visage grimaçant, Le Confesseur toucha de nouveau la blessure gonflée à sa tempe et poursuivit :

— Moi non plus. J'aurais dû te le dire immédiatement – ça aurait été plus prudent de ma part.

Elle se tourna vers Kip qui remuait au sol, encore groggy.

— Mais il a changé, constata-t-elle. Le jumeau peureux et lâche que je connaissais n'aurait jamais attaqué comme il vient de le faire.

— Vous ne le connaissez pas. C'est peut-être votre jumeau, mais il n'a rien à voir avec vous.

— Peut-être pas. Pas plus que Zach et toi n'êtes semblables. Par contre, Zach et moi avons tous deux porté le même fardeau : un jumeau qui n'avait pas notre ambition.

Je m'agenouillai derrière Kip, soulevai sa tête, passai mon bras en dessous pour le redresser doucement. Puis je lui déposai la tête et les épaules sur mes genoux. Il crispa ses paupières closes, ouvrit les yeux, puis tressaillit à cause de la lumière.

— Elle ? dit-il finalement. C'est impossible.

— Ils t'ont coupé le bras... afin de te faire passer pour un Oméga... Je suis tellement désolée, Kip.

Il referma les yeux. Longtemps. Plusieurs fois, ses lèvres s'apprêtèrent à bouger, comme s'il voulait parler. Quand il rouvrit les yeux, il plongea son regard dans le mien.

— C'est vrai ?

Je fis oui de la tête. Il y eut un autre long silence.

— Je ne vais plus pouvoir te tenir rigueur de ton jumeau, murmura-t-il en observant Le Confesseur qui se remettait debout. On dirait que, toi et moi, on a tiré le gros lot au jeu de la gémellité !

Il sondait le visage du Confesseur, plus absorbé que jamais, comme s'il allait s'y reconnaître et y lire, marqués sur sa peau pâle, tous les secrets d'un passé perdu.

Les yeux de sa jumelle, d'ordinaire si impassibles, l'étudiaient avec curiosité.

— Et maintenant, demanda-t-elle à Kip, tu ne te souviens toujours de rien ?

Il fit signe que non avant de lui répondre :

— Pourquoi ? Tu veux qu'on se rappelle nos souvenirs d'enfance ?

— Il n'y a pas de souvenirs, précisa-t-elle. Nos parents m'ont chassée à huit ans, dès que je n'ai plus pu cacher mes visions. Mais ça n'était pas suffisant pour toi, et ça non plus.

Elle passa la main sur la marque qu'elle portait au front..

— Ce n'était pas suffisant pour toi que je me fasse marquer puis envoyer dans une colonie. Je connaissais la pauvreté pendant que tu prenais la suite de Papa et Maman à la ferme, que tu menais la belle vie. Sauf que, quand il s'agissait de me rendre la vie dure, il t'en fallait toujours plus. Alors, il y a trois ans, tu as voulu te libérer définitivement de ton fardeau de jumelle. Tu as approché le Conseiller local, demandé de l'aide pour retrouver ma trace. Tu lui as raconté avoir entendu dire qu'un Alpha fortuné était prêt à payer pour qu'on « s'occupe » de sa jumelle oméga en l'envoyant rejoindre les Chambres de Détention.

Piper en avait parlé sur l'île, mais je n'aurais jamais pu imaginer cela venant de Kip. J'arrivais à concevoir l'idée qu'il soit alpha, pas qu'il puisse être l'individu cruel et sans pitié qu'elle décrivait.

— Ce n'était pas moi, cria-t-il en se redressant. Je ne sais même pas qui j'étais à l'époque. Je n'ai plus aucun souvenir à cause de ce que tu m'as fait subir.

Je ne l'avais jamais vu pleurer avant. Pourtant, c'étaient bel et bien des larmes qui creusaient un sillon dans la couche de poussière accumulée sur ses joues, lui zébrant le visage.

— Je me fiche du bras, continua-t-il en haussant son moignon. C'est tout le reste qui me manque. Tu m'as tout pris.

— Je t'ai tout pris ? souligna-t-elle avec un rire aussi incisif qu'une griffe. Et à moi, renvoyée de la maison à huit ans, tu m'as pris beaucoup sans même t'en soucier. À ma place, tu m'aurais fait la même chose.

À nouveau la haine qui nous avait poursuivis depuis notre évasion de Wyndham revenait au galop, cette haine viscérale qui s'avérait ne rien avoir à faire avec moi.

— Quand je vivais à la colonie, continua-t-elle les yeux froncés, je savais que tu viendrais tôt ou tard me trouver. Quelqu'un d'aussi haineux que toi ne me pardonnerait jamais de lui avoir volé ces huit années – une enfance d'indissocié.

Sa voix était toujours posée, mais de ses mâchoires crispées elle prononçait chaque mot, chaque syllabe en staccato.

— Je devais prendre les devants pour me protéger. C'est pour cette

raison que je suis allée chercher Zach et que j'ai commencé à travailler avec lui. Si notre collaboration fonctionne aussi bien, c'est peut-être parce qu'il est mû par la même rancœur que toi suite à sa dissociation tardive. J'ai toujours su ce qui le faisait avancer, car je l'avais déjà connu chez toi : la même peur, la même rancune, même si tu n'as jamais été aussi ambitieux ou intelligent que lui.

Était-ce comme ça qu'elle voyait le monde ? me demandai-je. Pas les Alphas contre les Omégas, mais les ambitieux prêts à tout contre ceux qui ne seraient pas disposés à se montrer aussi impitoyables ?

— Je ne peux pas revenir sur notre passé commun.

Kip venait de parler d'une voix si basse que je l'avais à peine entendu. Chaque mot était tombé en bas du silo comme une pierre au fond d'un puits. Il poursuivit :

— Il ne m'en reste plus rien. Tout a disparu. Par ta faute.

— Pas par ma faute, rétorqua-t-elle. Par la tienne. C'est toi qui as fait de moi ce que je suis.

— Tu ne connais pas Kip, rétorquai-je.

— C'est mon jumeau, je le connais mieux que tu ne le connaîtras jamais.

J'allais répondre, mais Kip me prit de court :

— Cass a raison, tu ne me connais pas. Toi et moi, on n'a rien à se dire.

Tous les trois, nous étions immobiles, sur nos gardes. Je jetai un œil sur la porte en acier encastrée dans le mur, mais je sus que ce n'était pas une issue avant même que Le Confesseur parle.

— Ne perds pas ton temps, elle est fermée à clé, dit-elle en maintenant toute son attention sur son jumeau. Tu sais, Kip, j'allais parfois te voir quand tu étais dans ta cuve. C'était apaisant de te voir comme ça, c'était comme avoir une grenouille dans un bocal.

— Ça ne tourne vraiment pas rond chez toi, lançai-je en me remémorant Kip flottant dans sa cuve : un supplice sourd, la monstruosité automatisée.

— Il m'aurait fait la même chose sans hésiter, reprit-elle. Il était prêt à payer pour me faire emprisonner.

Puis elle revint à Kip :

— Quand je venais te voir, tu semblais plus animé que les autres. Parfois, j'aurais même juré que tu me renvoyais mon regard. Les

techniciens avaient rapporté la même chose : tu montrais des signes d'une possible lucidité. Bien entendu, ils ne se l'expliquaient pas. Ils ignoraient que tu n'étais pas un Oméga, contrairement aux autres encuvés.

J'essayai de l'occulter, tentai de me focaliser seulement sur Kip tandis que je me baissais au plus près de lui.

— Ce qu'elle raconte de ton passé, ce n'est pas toi. Je sais que tu n'es pas cette personne.

— Je suis désolé.

— Non, ne dis pas ça. Ce n'est pas toi qu'elle décrit.

Je me souvins de ce qu'il m'avait dit quelques nuits auparavant quand il songeait à son identité passée : *Et si j'étais quelqu'un que je ne veux plus être ?* Il devina que j'y repensais.

— Je ne savais pas tout ça, dit-il brusquement. Mais, depuis les ruines taboues, avec tous ces fils qu'on y a vus, j'ai commencé à avoir des réminiscences. Rien de précis ; rien non plus sur elle ou sur le fait que je sois un Alpha. C'était comme me retrouver dans la peau d'un autre, de quelqu'un que je n'aimais pas. Moi qui pensais qu'il n'y avait rien de pire que de ne pas connaître mon passé, je découvrais pire encore. Je ressentais un individu pétri de dégoût et de peur.

Il baissa les yeux.

— Je suis désolé, Cass.

— Cet individu, ce n'est pas toi, déclarai-je à voix haute pour que Le Confesseur l'entende et le sache. Ne sois pas désolé. Je sais qui tu es vraiment.

Je suivis du doigt l'arabesque de son marquage au front.

— Ça ne change rien que tu sois un Alpha, continuai-je en baissant la voix pour nous octroyer un moment d'intimité sous le regard fixe du Confesseur. Pour tout te dire, en te voyant dans cet état après la ville taboue, je m'étais mise à penser qu'il y avait un peu de devin en toi.

— Tu penses ! Si ça avait été le cas, j'aurais bien vite deviné mon identité passée.

Moi, pensai-je, je l'avais devinée ou plutôt perçue. Tout ce temps, j'étais juste trop idiote et trop centrée sur moi-même pour comprendre ce que mes sensations indiquaient.

— Tu ne l'as pas perçue, exposai-je, mais tu as perçu d'autres choses, des détails. Tu devines souvent ce que j'ai en tête, ce que je

ressens. Parfois, tu finis mes phrases ou tu dis avant moi ce que je m'apprête à dire.

— Ce n'est pas de la divination, je crois que ça porte un autre nom, répondit-il avec le petit sourire en coin que je lui connaissais si bien.

— Votre petite escapade se termine ici, interrompit Le Confesseur. On n'a plus qu'à attendre, et vous savez maintenant que ça ne sert à rien de m'attaquer.

Elle ramassa le couteau qui était tombé des mains de Kip. Je me levai pour lui faire face – à elle et à sa lame – tandis qu'elle s'approchait de nous. Elle fit glisser la pointe du couteau le long de mon cou, de haut en bas, puis la descendit jusqu'au creux entre mes clavicules. Je me rappelai les nombreuses nuits où Kip et moi nous étions tenus proches l'un de l'autre, son nez logé dans cette même alvéole naturelle, en haut de mon sternum, là où une lame froide s'était désormais arrêtée.

— La porte est verrouillée, les soldats ne sont plus très loin et Zach est sur le point d'arriver. Il travaille dans un autre complexe proche d'ici. C'est lui qui décidera quoi faire de vous. J'imagine que, après les récents événements, votre place dans les cuves est assurée.

— Je n'y retournerai pas, lança Kip en se levant un peu chancelant.

— Bon, on ne va pas t'encuver directement, toi en particulier. Une fois qu'on t'aura interrogé, on te fera subir des tests. Tu vas devenir une vraie curiosité médicale. Vois-tu, on n'a jamais encuvé d'Alpha à part toi, et on ne décuve jamais personne – encore moins après tant d'années. C'est toujours un voyage sans retour. Mais, après avoir satisfait notre curiosité, tu retourneras là d'où tu viens, pour un voyage cette fois sans retour.

La pointe du couteau se fit pressante. Je ne ressentais aucune douleur, seulement la chaleur du sang qui perlait de la blessure, gouttant entre mes seins.

— Comment s'appelle-t-il ? demandai-je. Son vrai nom.

Le Confesseur allait parler, mais Kip l'interrompit :

— Ça n'a pas d'importance.

— Tu n'es pas curieux de savoir ? s'étonna-t-elle. Ça ne t'intéresse vraiment pas ?

Avec la lame sur la gorge, je ne pouvais pas tourner la tête vers Kip, mais je l'entrapercevais du coin des yeux.

— Avant, oui, répondit-il. Il y a quelques mois, j'aurais tout donné

pour savoir qui j'étais avant la cuve. Mais ça n'a plus d'importance.

Il s'était un peu avancé dans mon champ de vision, vers l'escalier à l'autre bout de la plateforme.

— Je sais qui je suis, ici et maintenant.

Le Confesseur se tourna vers Kip en passant derrière moi, sans ôter le couteau de ma gorge.

— Descends une seule marche et je la tue.

— Je sais, dit-il en s'avancant toujours plus vers l'escalier.

Le Confesseur resserra son bras autour de mon cou, avant de reprendre la parole :

— Ça, je ne l'avais pas prévu. Et, venant de moi, ça n'est pas rien.

Le sang imprégnait désormais mon chemisier.

— Et toi, Cass ? Tu avais prévu qu'il te trahirait de cette manière ?

Je fixai Kip et sus avec certitude ce qu'il s'apprêtait à faire – le même éclair de certitude jailli plus tôt, quand j'avais réalisé le lien qui l'unissait au Confesseur.

— Ne fais pas ça, dis-je.

Lorsqu'il recula d'un dernier pas, mon regard était rivé au sien. Je décelai à peine le reste : son demi-haussement d'épaules, son ultime saut de l'autre côté de la petite balustrade. Pendant qu'il tombait dans le vide, je m'interdis de cligner des yeux ou de détourner la vue – comme si mon regard le raccrochait à moi, comme pour maintenir un lien qui allait pouvoir l'arrêter dans sa chute. Le Confesseur criait, j'étais muette. Sans m'en rendre compte, je rejoignis le bord de la plateforme pour retracer le saut de Kip jusqu'en bas du silo, jusqu'à ce sol en béton qui fit voler ma vision en éclats.

Quand je recouvris mes esprits, j'étais recroquevillée sur le plancher de la plateforme avec son métal froid contre la joue. À seulement un mètre de moi, Le Confesseur me fixait d'un regard vide, le visage figé dans une expression funeste.

CHAPITRE 32

Il s'écoula peut-être quelques secondes avant que Zach arrive, ou peut-être quelques minutes. J'entendis des bruits, venant non pas d'en bas mais du silo d'à côté : les pas de quelqu'un qui courait, une clé déverrouillant la porte en acier. J'aurais dû être surprise de me retrouver en sa présence, surtout après tant de temps, mais non : c'était son absence qui m'avait toujours semblé étrange.

Il me parut bien changé : plus vieux, plus mince aussi. Ses yeux sondaient frénétiquement l'espace du silo – il tentait de reconstituer la scène. Il jeta d'abord un coup d'œil par-dessus la balustrade, en bas, là où gisait Kip. Puis il vint se pencher sur moi. Son regard allait du Confesseur à moi, de moi au Confesseur, encore et encore. Ses mains, ses lèvres étaient prises d'un mouvement perpétuel et compulsif ; il remuait ses doigts anguleux comme s'il cherchait à résoudre une opération complexe. De temps en temps, il portait la main à son cou, auscultant le creux où le couteau m'avait entaillée.

À l'endroit où ma tête reposait, le sol en métal se réchauffait peu à peu. Je restais allongée et immobile, tout comme Le Confesseur, dont le visage me rappelait celui de Kip la première fois où je l'avais vu à travers la paroi de la cuve. Un seul mouvement de ma part suffirait à briser la symétrie entre sa jumelle et moi – entre lui et moi –, alors je ne bougeais pas, pour me rattacher à cette première rencontre avec lui, pour ne pas rejoindre un monde qu'il venait de quitter.

— Lève-toi.

La voix de Zach n'avait pas changé, bien qu'elle résonne étrangement dans l'édifice circulaire.

— Non.

Je fermai les yeux. En bas, la porte du silo s'ouvrit ; suivirent des échos de cris et de pas.

— Ce sont tes hommes qui débarquent. Qu'ils me traînent s'ils veulent. Moi, je ne bougerai pas.

— Ils arrivent ici, idiot. Tu dois partir.

À ces paroles, je levai la tête vers lui.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— S'ils découvrent que tu es impliquée dans tout ça, c'en est fini de moi. Même si je t'emprisonnais, ils se chargeraient de toi ou alors directement de moi. Tu as tout foutu en l'air. Le Confesseur était notre meilleur atout. Et, s'ils relient sa mort à moi, c'en est fini de toi et de moi.

— Ça n'a plus d'importance, désormais – en tout cas plus pour moi.

— Tu ne comprends pas.

Les bruits se rapprochaient ; les soldats montaient l'escalier.

— Si tu disparaissais, Cass, je peux tout mettre sur le compte de Kip, empêcher que ça ne prenne des proportions désastreuses pour nous. J'expliquerai que la mort du Confesseur, c'est la faute de son jumeau devenu fou et assoiffé de vengeance. Ça peut marcher : lui et toi, vous n'avez pas été vus ensemble depuis l'île. Mais il faut que tu t'en ailles maintenant.

Il fouilla sa ceinture, décrocha une petite boucle en cuir où deux clés pendaient, me la tendit brusquement.

— La grosse clé, c'est pour la passerelle entre les silos. La petite, c'est pour une porte rouge qui donne sur mes bureaux privés dans le silo d'à côté. Descends jusqu'en bas, utilise la même clé pour la porte de sortie. Aucun garde n'y est posté. Tu seras loin en quelques minutes, et ils ne sauront jamais que tu étais ici.

Je me redressai et le regardai droit dans les yeux.

— Tu pourrais m'accompagner. Partir loin de tout ça.

— Pourquoi ?

Je n'étais pas sûre de savoir s'il demandait pourquoi je lui proposais ça ou pourquoi il accepterait. Avant que je ne puisse lui répondre, il secoua la tête en signe de dénégation.

— Je ne peux pas. C'est trop tard pour faire demi-tour. Il y a des choses qui m'attendent, des choses que je dois faire.

Sa main tremblait si violemment qu'il fit tomber les clés par terre. Je le regardai atterrir entre le corps du Confesseur et moi. À nouveau, un cri monta jusqu'à nous dans le silo. Les bruits de pas résonnaient plus fort sur les marches en acier – les soldats se rapprochaient. Tout semblait si lent, comme si la chute de Kip avait brisé la course du temps à tout jamais.

— S'il te plaît, éclata Zach – c'était presque un cri animal.

Je levai les yeux vers lui en empoignant les clés.

— Je ne fais pas ça pour toi.

— Plus vite !

Il avait crié assez fort pour que les soldats l'entendent, mais il s'adressait plus à moi qu'à eux.

Je me levai. Je savais que, si je regardais en bas, si je revoyais le corps de Kip, je ne pourrais m'arracher à cette vision d'horreur. Alors je me mis à courir aussi loin que possible de cette image, et des cris du bataillon qui arrivait en haut de l'escalier.

Après avoir verrouillé la porte derrière moi, tout se passa comme Zach l'avait dit : une étroite passerelle en acier entre les silos, une porte rouge, les bureaux privés dans les étages supérieurs. Là, de somptueux tapis paraissaient étrangement opulents en comparaison des murs dépouillés de ce vestige industriel. Il y avait un escalier en colimaçon, comme à côté, mais celui-ci descendait dans l'espace d'un silo vide – un tube de béton, sous les bureaux, éclairé par quelques lumières de l'Électricité. Arrivée à sa base, je poussai la porte, qui s'ouvrit sur la nuit.

À trente mètres sur ma gauche, là où le plus grand silo se dressait dans l'obscurité, des bruits de voix et de chevaux me parvenaient. J'étais heureusement à couvert derrière le silo dont je venais de sortir. Je fermai la porte derrière moi, en observant ma main tourner la clé comme quelque chose d'incroyable : après ce qui s'était passé, j'arrivais à aller de l'avant, mon corps arrivait à se mettre en mouvement. En remontant le canyon, je fus surprise par mon souffle et par mes propres pas crissant sur le gravier, surprise par ce corps qui s'avérait toujours capable de produire des sons aussi banals.

Lorsque, dans mon dos, j'entendis des cavaliers fondre sur moi, j'accélérai de plus belle, mes jambes réagissant au quart de tour alors que mon cerveau engourdi ne le pouvait pas. J'étais à plus d'un kilomètre du point de rendez-vous. Et, même si je réussissais à l'atteindre, je ne pouvais risquer de mener mes poursuivants alphas à Piper et à Zoe. Je bondis alors hors du chemin, traversai le fossé de ronces en m'écorchant la peau au passage, puis grimpai à couvert dans les hautes herbes du talus. Mais les chevaux sautèrent le fossé sans peine et, avant que je ne puisse trouver une meilleure cachette, ils étaient déjà sur moi. À cet instant, comme des années auparavant, on me souleva pour me jeter sur une selle.

— On était en train de voler les chevaux quand une alarme a retenti dans la caserne, cria Zoe en m'agrippant solidement. On est arrivés aux silos juste un peu avant eux, mais je crois qu'ils ne nous ont pas

repérés. Où est Kip ?

Ce ne fut pas le choc ou le soulagement qui me réduisit au silence, mais ce prénom que je venais d'entendre. Je ne répondis pas.

Je ne parvenais pas à voir Zoe, bien que je la sente penchée dans mon dos. Je pouvais seulement discerner Piper sur son cheval noir. Il arrivait à notre hauteur tandis que nous ralentissions un peu. Zoe me redressa. Je sentis mon corps obéir, ma jambe se soulever pour enfourcher le cheval.

— Tu as réussi ? demanda Piper. La machine ?

— C'est fait, répondis-je. Plus de machine.

— Et Kip ? s'enquit Zoe.

Quand elle avait parlé, j'avais senti son souffle sur ma nuque, senti ce prénom sur ma peau. Je croisai le regard de Piper, secouai la tête pour dire non. Il n'eut pas une seconde d'hésitation.

— On trace, lança-t-il à Zoe.

Je fermai les yeux, sentis mon corps s'affaler en arrière. Je m'abandonnai à la vitesse, au galop syncopé d'un cheval me transportant au loin, dans ce monde qui – pour moi – s'était réduit en miettes une deuxième fois.

CHAPITRE 33

Passé cette nuit, je n'arrivai plus à parler. C'était comme si j'avais abandonné tout mon vocabulaire là-bas, sur le sol du silo. Ce qui s'était passé avait brisé le langage. Même quand Zoe m'avait secouée ou quand Piper m'avait aspergé le visage d'eau pour tenter d'obtenir quelques mots de moi, je n'avais pu prononcer la moindre syllabe.

Nous avions chevauché pendant trois jours et trois nuits, nous arrêtant seulement une demi-heure une ou deux fois par jour. Nos montures étaient épuisées au-delà du possible, leurs jambes lourdes butaient sur les aspérités du sol. Une écume persistante s'était formée à leur bouche – on aurait dit la mousse savonneuse flottant à la surface d'une eau crasseuse.

Après le deuxième jour, le paysage s'était mis à changer. Je ne m'étais jamais retrouvée autant à l'est – nous approchions des Terres Brûlées. La terre semblait pelée comme une écorce. Il n'y avait ni arbres ni sol : ce n'était qu'une étendue de pierre, un terrain siliceux sur lequel les sabots des chevaux claquaient et dérapaient. Des nuages de cendres grises flottaient continuellement dans le vent chaud. Là-bas, le monde avait été décapé de ses couleurs ; tout était nuances de noir et de gris. Sur cette morne palette, seuls nos habits et notre peau apportaient de timides touches de couleur – jusqu'à ce que le vent cendrex les obscurcisse. Une poussière noire recouvrait nos seuls points d'eau. C'étaient des mares poisseuses et peu profondes autour desquelles une herbe éparsée et grisâtre s'obstinait à pousser – des pâtures si maigres et si rares que les chevaux les scalpaient jusqu'au dernier brin dès que nous faisons halte. Pour ce qui était de notre nourriture, Zoe et Piper ne se donnaient même pas la peine de chasser car aucun gibier ne vivait sur ces terres.

Nous étions arrivés à la rivière noire juste avant de n'en plus pouvoir, ivres de fatigue. Zoe et Piper avaient dû s'y mettre à deux pour m'aider à descendre de selle. La rivière coulait lentement, au creux d'un vallon qui annonçait un répit dans le paysage jusque-là inhospitalier : les rives étaient parsemées d'herbe, d'arbustes, et même d'un ou deux arbres rachitiques.

— Elle est potable, m'avait assuré Piper quand nous étions

penchés par-dessus les eaux sombres. Ferme juste les yeux et oublie les cendres.

Au stade où j'en étais, j'aurais pu boire n'importe quoi. Je ne m'étais même pas fait prier pour manger le lézard osseux que Zoe avait attrapé, sortant du feu de bois les morceaux encore crus de sa chair pâle.

Cette nuit, dans l'obscurité, j'avais retrouvé la parole – peut-être aidée par la nourriture et l'eau, ou par la douce lumière des flammes. D'abord de façon hésitante, puis comme prise par l'urgence, je leur avais raconté ce qui s'était passé, ce que Kip avait fait pour moi. J'avais aussi révélé le plan échafaudé par Zach – mettre le sabotage des machines sur le dos de Kip, prétendre que je n'avais jamais été avec lui dans le silo.

— Ça expliquerait pourquoi personne ne nous a poursuivis, en tout cas au début, avais-je expliqué. Mais vous avez volé deux chevaux. Même s'ils ont cru aux explications de Zach, ils savent maintenant que Kip n'était pas seul.

— Ils n'en savent rien, avait dit Zoe. On a ouvert en grand les portes de l'écurie et libéré autant de chevaux que possible – presque tous. Ça a ralenti les soldats quand l'alerte a été lancée, et on a eu le temps de se cacher derrière un silo avant que les premiers n'arrivent sur les lieux. Ils ne nous ont jamais vus.

— Et, avec la moitié des chevaux disparus dans la nature, avait ajouté Piper, ils n'ont aucun moyen de savoir qu'on leur en a volé deux. Si Zach s'en tient à sa version des faits, rien ne viendra la contredire.

— N'y avait-il pas de sentinelles aux écuries ?

Piper avait acquiescé sans me regarder.

— Seulement deux.

Il avait paru soulagé que je ne demande pas plus de détails, mais Zoe avait complété le récit :

— On n'a pas laissé nos couteaux dans les corps, si c'est ça qui te préoccupe. Rien qui pourrait les faire remonter jusqu'à nous.

Piper avait secoué la tête ; Zoe avait saisi le message.

— Le bras manquant de Kip, avait-il repris. Je n'ai jamais vu de cicatrice. Il n'y en avait pas, n'est-ce pas ? Même... en y regardant de près ?

Il avait soudain semblé étrangement captivé par le feu.

— Rien.

Je m'étais souvenue des baisers que j'avais déposés sur l'épaule de Kip, du contact de sa peau ferme, du contour de ses muscles et de ses os sous mes lèvres. S'il y avait une cicatrice, elle devait être bien cachée, peut-être dans le pli de son aisselle. J'avais du mal à concilier la minutie et la délicatesse nécessaires pour soigner aussi parfaitement la blessure de Kip avec la violence dont il avait fallu user pour lui amputer un bras et l'encuver.

— Ils ont sans nul doute développé plus de technologie qu'on ne l'imagine. Qui peut dire les avancées médicales qu'ils ont faites s'ils savent déjà maintenir des gens vivants dans des cuves.

Zoe avait craché sur les flammes, qui avaient sifflé en retour. Puis elle avait pris la parole :

— Quand on pense à tout ce qu'ils pourraient faire pour les Omégas, les malades et les blessés, s'ils utilisaient tout ça à des fins meilleures.

— Le Confesseur a dû tout ressentir, avait continué Piper, sentir la douleur de l'aiguille et, avant ça, de l'amputation.

— Ce n'est pas le genre de chose qui l'aurait arrêtée, avais-je avancé. Elle était plus coriace que tu ne le penses.

J'avais détesté parler du Confesseur au passé. Ce simple mot – *était* – reléguait également Kip dans un temps révolu.

*

— Y a-t-il des refuges aussi loin à l'est que nous sommes ? demandai-je.

— Des refuges ? rit Zoe. Il n'y a aucune habitation dans cette vallée, refuge ou non. On est sur les dernières étendues où la vie s'accroche encore un peu avant les Terres Brûlées. Il n'y a pas âme qui vive ici.

Cela m'allait très bien. Nous y restâmes presque une semaine, campant près de la rivière noire. Il y avait suffisamment d'herbe pour les chevaux. Quant à Zoe et Piper, ils parvenaient à nourrir nos trois estomacs, même si le régime était principalement composé de viande de lézard – une chair huileuse et blanche aux teintes argentées. Lorsqu'ils ne chassaient pas, ils planifiaient l'avenir. Serrés l'un contre l'autre au bord de la rivière, ils tenaient de longs conciliabules où ils parlaient de l'île en détail, de la possibilité d'établir un nouveau sanctuaire, de refonder la résistance. Ils ébauchaient des cartes dans la poussière de cendres, calculaient le nombre de refuges, d'alliés,

d'armes, de bateaux.

Je ne me mêlais pas de ces affaires. L'abattement s'était emparé de moi. J'étais devenue aussi apathique que la rivière, regardant ses eaux cendreuse couler du matin au soir. Zoe et Piper savaient qu'il valait mieux me laisser dans ma solitude. Ils se suffisaient d'ailleurs l'un à l'autre – deux jumeaux dans leur bulle – et je ne m'en sentais que plus seule, même lors des nuits fraîches où nous nous blottissions ensemble tous les trois pour nous réchauffer.

Je leur avais rapporté tout ce qui s'était déroulé, sauf ce que Le Confesseur avait dévoilé à propos de Kip avant son encuvement. J'arrivais déjà à peine à articuler cela dans ma tête, alors avec des mots... Et puis, après ce que Kip avait fait dans le silo, Piper et Zoe avaient cessé d'être dédaigneux à son égard, si bien que je n'aurais pas supporté de le soumettre à leur jugement sévère en relatant les dires du Confesseur. Son passé était un récif dangereux que je ne pouvais affronter, pas encore. Alors j'avais éludé ces révélations, refusant pour ma part de les admettre.

Au lieu de ça, je pensais à l'île et à ce qui s'y était déroulé. Je me remémorais aussi ce qu'Alice m'avait dit avant de mourir : que l'idée d'une île était suffisante, quand bien même ce ne serait qu'une utopie. Je m'imaginais les deux bateaux parcourant l'océan à l'ouest, à la recherche de l'Ailleurs. Je me rappelais la promesse faite à Lewis, à tous ces corps flottant dans les cuves que j'avais juré d'aider. Et puis je me souvenais, encore et toujours, de ce que Zach avait dit dans le silo : « Il y a des choses qui m'attendent, des choses que je dois faire. »

Je pensais avant tout à ce que Kip m'avait dit, sur l'île et sur le bateau, m'expliquant que mon point faible était en fait mon point fort, que c'était mon atout de voir le monde sous un angle différent, de ne pas opposer Alphas et Omégas. Je mettais en balance cette vision personnelle du monde avec ce qu'elle avait coûté à Kip, me demandais si payer ce lourd tribut en vaudrait un jour la peine. Kip avait été le seul à comprendre ce que je voyais en mon jumeau, à accepter le monde tel que je me le représentais. Tout avait changé depuis que son corps s'était fracassé sur le sol du silo. Mes certitudes avaient volé en éclats et, intérieurement, j'étais en mille morceaux.

Sur mon cou, la blessure au couteau ne cicatrisait pas. À la fin de la semaine, c'était devenu une plaie enflammée qui me lançait. Voyant que mon état ne s'améliorait pas, Piper s'absenta pendant une heure afin de collecter une mousse vert foncé. Il la mâcha pour en faire un cataplasme végétal – une sorte de pâte avec une forte odeur âcre –, puis s'agenouilla face à moi pour l'appliquer dans l'interstice où les lèvres de la plaie refusaient de se refermer.

Zoe le regardait faire.

— Ne perds pas ton temps avec ça, lui dit-elle. Ça ne guérira pas tant qu'elle continuera à la tripoter.

Je ne pensais pas avoir été repérée, mais Zoe avait raison. Dès que je me croyais à l'abri des regards, je ne pouvais m'empêcher de parcourir ma blessure des doigts – grattant la croûte autour, réveillant la douleur tenace dans ma chair à vif. C'était le souvenir de mon ultime contact avec Le Confesseur, et je ne voulais pas m'en libérer.

Piper tira ma main droite à lui et la retourna. Elle était noire de crasse – nous étions sales tous les trois – mais, sous deux de mes ongles, il y avait un résidu rouge sombre qui trahissait mon grattage compulsif de la croûte de sang.

Je pensais qu'il allait me crier dessus, mais il se contenta de pousser un lourd soupir.

— On ne peut pas risquer de laisser une plaie s'infecter. Pas ici, pas maintenant.

Il ne l'avait pas précisé, mais je savais ce qui se cachait derrière son « pas maintenant » : pas maintenant que tous ces gens ont payé ta sécurité de leur vie. Comme si je ne pensais pas déjà suffisamment à eux. Pas seulement à Kip, mais à tous les îliens morts lors de la bataille. Le sang de ces innocents pesait sur ma conscience jusqu'à ce que mon propre sang s'alourdisse dans mes veines – presque freiné, presque immobilisé.

Il se saisit du tissu humide qu'il venait de tamponner sur ma gorge. Doucement, il le passa sur mes mains pour les nettoyer.

— Dis-lui, lança Zoe dans son dos.

Il acquiesça sans se tourner vers elle, puis marqua une pause avant de parler :

— On s'en va.

Je ne répondis pas. Ces jours-ci, même les mots étaient trop pesants – les rares fois où j'en avais prononcé, je m'attendais presque à ce qu'ils tombent à mes pieds, s'entassant dans les cendres.

— Si on veut avoir une chance d'arrêter Zach, il faut tout de suite se remettre en route. Détruire la machine du silo était un coup majeur porté au Conseil. Maintenant, ils vont essayer de la reconstruire, mais, si on en croit ce que Le Confesseur t'a raconté, elle était la clé de voûte de tout ça. Et elle était au centre de tellement de leurs opérations. C'est elle qui les a menés jusqu'à l'île. Se débarrasser d'elle, c'est l'autre coup majeur que tu as porté au Conseil, le plus

grave que tu aurais pu leur infliger.

— Ce n'est pas moi qui ai porté ce coup, dis-je. C'est Kip.

Il hocha la tête avant de poursuivre :

— Et c'est d'une importance capitale. Ça va ébranler le Conseil d'avoir perdu Le Confesseur et les machines. Le fait que Zach ait eu peur, qu'il ait dissimulé ton implication pour se protéger, ça prouve bien qu'on leur a asséné un gros coup sur la tête.

— Mais ce n'est pas suffisant, ajouta Zoe. Il faut en rajouter une couche tant qu'ils ne sont pas encore remis de cette histoire.

— Elle a raison, approuva Piper. Il faut partir pour l'Ouest, nous associer à la résistance...

— Ce qu'il en reste, l'interrompit-elle.

— Il faut agir. C'est risqué, mais on ne peut pas rester cachés ici. L'Assemblée oméga va se rassembler, pour déterminer où nous en sommes après la chute de l'île.

J'étais toujours muette.

— On ne peut pas te forcer à nous accompagner.

Zoe s'impatiait. Derrière son dos, le soleil commençait à décliner. À travers les nuages de cendres, le coucher de soleil ressemblait à un brasier reflété par un miroir obscur. C'était magnifique et terrifiant. J'aurais aimé que Kip soit avec moi pour le voir.

Je tournai les yeux vers Piper, et j'ouvris la bouche :

— On doit partir ce soir. Il faut se rendre sur la côte, tâcher de découvrir ce qui est advenu des bateaux disparus.

— Ce n'est pas la priorité, contesta Zoe. On ne sait pas si l'Ailleurs existe, et encore moins si nos bateaux l'ont approché de près ou de loin. Mais ici, maintenant, on a des refuges qui brûlent, des gens dans des cuves.

— Je sais, concédai-je. Et je ferai tout ce qu'il faut pour aider la résistance et en finir avec ces cuves. Sauf que, si on décide de riposter, de reformer la résistance, on doit donner de l'espoir aux gens, un projet. Il faut pouvoir leur offrir plus que ça.

D'un geste, je désignai la vallée calcinée qui nous entourait.

— As-tu perçu quelque chose ? Une vision de l'Ailleurs ? s'enquit Piper.

— Non. Ça n'a rien à voir avec de la clairvoyance, et je n'ai aucune

garantie à offrir. L'Ailleurs n'est encore qu'une idée. Mais il fut un temps où l'île aussi n'était qu'une idée, bien avant qu'on en fasse une terre d'asile.

Zoe se mit à se curer les ongles de la pointe de son couteau, comme à son habitude. Piper était quant à lui toujours à genoux devant moi, son visage tout proche du mien.

— Tu sais combien je veux croire en l'Ailleurs, reprit-il. C'est moi qui ai envoyé ces deux bateaux en repérage. Mais c'était faire acte de foi, tu en es consciente ?

Je me souvins que Kip avait lui aussi fait acte de foi en m'accompagnant pour une île dont l'existence n'était que pure spéculation. Je me rappelai aussi que son ultime acte – son saut dans le vide – était guidé par la foi : il croyait que me sauver des griffes du Confesseur en valait la peine.

— Et si les bateaux ne reviennent jamais ? demanda Piper. Et si l'Ailleurs n'existe tout simplement pas ?

Je me levai.

— Dans ce cas-là, on bâtira notre propre Ailleurs.

*

Nous étions en selle avant minuit. Si près des Terres Brûlées, l'obscurité de la nuit ne semblait qu'étendre la noirceur charbonneuse du paysage. Il était vivifiant de se retrouver à nouveau en mouvement après une semaine de torpeur. Devant moi, le dos élancé et chaud de Zoe me bloquait la vue ; à l'oreille, je devinais le cheval de Piper qui ouvrait la marche. En mettant le cap sur l'ouest, nous nous rapprochions de l'île et de ses rues désertes où, sur le pavé, le sang séché n'avait pas fini de s'écailler. Nous nous rapprochions aussi de Wyndham, où Zach se trouvait. Surtout, nous nous rapprochions de cette mer indifférente sur laquelle deux bateaux naviguaient, encore et toujours, en quête d'un endroit qui n'existait peut-être pas : un endroit que nous n'approcherions peut-être jamais.

REMERCIEMENTS

C'est avec grand plaisir que je remercie mes lectrices et lecteurs, dont les conseils et l'enthousiasme m'ont aidée dans l'écriture de ce roman. Pour leurs précieux retours, un merci sincère à Andrew North, Sally, Alan et Peter Haig, Clara Haig-White, Sharyn Pearce et Lucy Carson. J'ai aussi bénéficié des suggestions pertinentes de mes relecteurs-correcteurs, Emma Coode et Natasha Bardon chez *HarperVoyager* (UK), ainsi que Emilia Pisani et Adam Wilson chez Gallery Books (USA).

Un merci tout particulier à mon agent artistique, la formidable Juliet Mushens, une représentante passionnée et une fine lectrice. Je remercie également Sasha Raskin d'avoir brillamment représenté le roman aux USA, et Rich Green de s'être occupé des droits cinématographiques avec panache.

Je suis extrêmement reconnaissante d'avoir obtenu une résidence Hawthornden Fellowship, pendant laquelle j'ai travaillé sur ce roman. J'ai aussi eu la chance de recevoir un financement de la faculté de lettres et du département d'anglais de l'université de Chester – qui m'a permis de m'octroyer du temps pour écrire dans la merveilleuse bibliothèque Gladstone.



Donnez votre avis et
DISCUTEZ-EN
avec d'autres lecteurs sur

